

LA
SECONDE JEUNESSE
DU
ROI HENRI



Une petite troupe remontait la rive droite de l'Yonne (Page 6).

80e LIVRAISON.



PREMIÈRE PARTIE

Les Fourberies du duc de Savoie

I

— Allons, mon vieux Lamazou, quoiqu'il y ait vingt ans tout à l'heure que je n'ai passé par ici, j'ai bonne mémoire, et je te prédis que, dans une heure, nous serons à table, et que ta soif sera tarie par une bonne bouteille de vin de la Chablaitte.

Ainsi parlait, un soir de septembre de l'an de grâce 1598, un peu après le coucher du soleil, un gentilhomme à son écuyer.

Le gentilhomme était un homme d'un peu plus de quarante ans, blond, de taille moyenne, la lèvre ornée d'un fin sourire, l'œil bleu chargé d'un doux regard.

L'écuyer était un gros homme plutôt noir que brun et dont la physionomie, aussi bien que le nom, trahissait l'origine méridionale.

— Ah! pécaire! monsieur le comte, dit-il, voici longtemps que vous me parlez ainsi : à vous en croire, notre souper est déjà sur le feu; mais j'ai beau interroger l'horizon, je ne vois pas l'ombre d'un clocher, et pourtant il ne fait pas encore nuit.

— C'est que, mon vieil ami, répondit le gentilhomme, cette bonne ville d'Auxerre que l'on voit de six lieues, quand on vient de la Champagne, ne se montre à ceux qui arrivent du Nivernais que lorsqu'ils sont dessus.

— Dieu vous entende! soupira l'écuyer Lamazou, j'ai une faim de huguenot.

— Aussi vrai que je m'appelle Amaury de Noé et que j'ai été le premier compagnon du roi Henri, que Dieu garde! répondit le gentilhomme, je te jure que nous allons tout à l'heure trouver un pli de terrain dans lequel se cache un village.

— Et c'est Auxerre?

— Imbécile! Auxerre est une ville, et si mon cousin, le maréchal de Biron, gouverneur du bon pays de Bourgogne, l'entendait, il te donnerait un grand coup de pied au bas des reins.

— Quel est donc ce village?

— Gît-l'Évêque.

— Et c'est là que nous souperons?

— Non; mais une fois à Gît-l'Évêque, nous serons tout près d'Auxerre et de l'hôtelier du *Pain-Royal*, où nous attendent un bon lit, un bon souper et de bon vin.

— Et puis, il faudra se remettre en route encore! soupira Lamazou d'un ton lamentable.

— Ventre-saint-gris! comme dit le roi Henri, mon ami et maître, s'écria Noé, j'aurais mieux fait de me mettre seul en route que de me faire suivre d'un valet tel que toi. Tu as toujours faim, tu es toujours las, et ton gosier est comme un trou dans le sable. Depuis vingt-sept jours que nous chevâchons, tu ne fais que grignoler et te lamentier.

— Ah! c'est que, monsieur le comte, je suis un homme tranquille, moi, répondit Lamazou. Je me plaisais dans mes fonctions de jardinier de votre maison de Nérac, et vous avez eu beau m'équiper en homme de guerre, je regrette joliment mon râteau et ma bêche.

Mais le comte Amaury de Noé, l'ancien compagnon du roi Henri, comme il s'intéressait lui-même, ne répondit point aux lamentations de son écuyer.

Le comte était tombé en une rêverie profonde.

Ce que Lamazou disait tout haut, Noé le commentait tout bas.

— Moi aussi, je menais une vie tranquille, se disait-il, depuis que j'ai tiré ma révérence au roi Henri, le lendemain du jour où il est arrivé dans Paris et n'a plus eu besoin de moi.

« J'aime Myette comme au premier jour, comme au temps où elle était la nièce du cbarrier Malican, et quoiqu'elle ait trente-six ans bientôt et m'ait donné quatre enfants, je suis toujours l'amoureux Noé.

« Au diable ce grand écartelé de Biron, mon cousin, qui me vient chloûver de ses splendeurs! »

Amaury de Noé et l'écuyer Lamazou allaient un petit train de cavaliers qui ménagent leurs montures, ayant encore du chemin à faire; mais tout à coup derrière eux retentit le galop précipité d'un cheval.

— En voilà un! soupire l'écuyer, qui soupera avant nous.

Noé se tourna à demi sur sa selle et regarda.

Un beau jeune homme de vingt ans, montant un cheval de race, arrivait sur lui au triple galop.

Ce jeune homme portait le pourpoint bleu et blanc et l'écharpe rouge, qui étaient les couleurs du roi de France.

— Bon! dit Noé, voilà qui me repose un peu la vue. Depuis trois jours que je suis dans le gouvernement de Bourgogne, les couleurs de mon ami le roi de France sont aussi rares que celles de mon cousin le maréchal sont nombreuses.

« C'est un petit roi, le cousin Biron; pages, valets, écuyers, gentilshommes vous répondent, quand on leur dit : « A qui êtes-vous? — A M. le ministre de Biron! »

« — Et cette ville?

« — A M. de Biron.

« — Et ce château?

« — A M. de Biron. »

— Le fait est, dit l'écuyer Lamazou, qui avait entendu les quelques mots échappés à son maître, le fait est que c'est un grand seigneur, M. le maréchal, si en en juge par les apparences.

Le cavalier arriva sur eux et ôta courtoisement son chapeau.

Ce que voyant, Noé lui rendit sa politesse.

— Excusez-moi, monsieur, dit le cavalier, si je vous fais une question importante; mais ne seriez-vous point le comte Amaury de Noé?

— Lui-même, mon jeune ami.

— Vous avez déjeuné dans un village appelé Coulange-sur-Yonne?

— C'est encore vrai.

— Et vous avez reconnu dans l'hôtelier un ancien soldat appelé Barginet, et qui a servi sous vos ordres?

— Tout cela est exact, mon jeune ami. Mais, dit Amaury étonné, pourquoi me demandez-vous tout cela?

— Monsieur le comte, reprit le jeune homme, je m'appelle René de Maillefer, et je suis page de Mme Marguerite qui se sera bientôt plus reine de France, car elle consent au divorce, pour l'amour du roi notre maître, et pour le bien du royaume.

— Ah! fit Noé, qui tressaillit à cette nouvelle.

— Mme Marguerite est dans son château, en Auvergne, où elle s'occupe d'écrire ses Mémoires, et elle m'a commandé d'escorter une dame de maison qui se rend à Paris.

« Nous sommes arrivés, il y a deux heures à Coulange, et l'hôtelier Barginet, ayant appris à la dame que vous aviez passé le matin, elle m'a commandé de courir après vous, disant que

vous êtes un sien ami et qu'elle vous verrait bien volontiers.

— Et comment se nomme cette dame, mon jeune ami ?

— Nancy.

— Nancy ! exclama Noë.

Et il passa sur son visage comme un rayon de jeunesse.

— Monsieur, continua le page, Mme Nancy voyage en litière portée par des mules ; ou a mis les mules au trot, et elle ne peut tarder à nous rejoindre.

— Ce qui fait, grommela l'écuyer Lamazou, qui ne songait qu'à son souper, que nous allons l'attendre ! ces mauvaises chancres-là ne sont faites que pour moi !

Mais Lamazou ne se dépitait pas longtemps, un bruit de clochettes se fit entendre dans la lointain, et bientôt un point noir, qui n'était autre que la litière de Nancy, apparut sur le sillon blanc de la route.

— Cette bonne Nancy ! murmura à part lui Amaury de Noë, c'est la Providence qui me l'envoie, et si elle a toujours la langue aussi affilée, elle me racontera en un quart d'heure tout ce que je ne sais pas, c'est-à-dire tout ce qui s'est passé à la cour de France depuis que je me suis séparé de mon bon ami, le roi Henri.

Noë sentit son cœur battre comme au temps où il courait les aventures avec le jeune prince de Navarre, arrivant en pourpoint de gros drap et en bottes de peau de vache, à la cour du roi Charles IX, le plus fastueux des derniers Valois.

II

Une heure et demi après, le comte Amaury de Noë et Nancy soupaient tête à tête, à l'hôtellerie du Pas-Royal, en la rue des Chevaliers-du-Temple, à Auxerre.

Nancy n'était plus la jeune fille espiègle et mutine que le page Raoul avait tant aimée et qui avait été la confidente des amours de la reine Marguerite. Mais Nancy était encore une belle personne à qui on donnait plus volontiers trente ans que trente-six, et qui avait conservé son beau rire plein de finesse, ses dents de perle et sa taille de soupape.

— Ah ! Nancy, disait Noë en grommelant, qu'il fait bon te regarder pour demeurer convaincu que notre histoire est d'hier, et que nous sommes restés jeunes et pimpants, comme nous l'étions à la cour du roi Charles.

— Chut ! dit Nancy en souriant, le petit page que je vous ai envoyé tout à l'heure, m'a trouvé encore tellement à son goût, mon cher comte, qu'il ne le fait point rebuter en parlant de si vieilles choses, il n'aurait qu'à écouter à la porte en page bien avisé qu'il doit être.

— Toujours coquette, Nancy.

— Dame ! trouvez-moi un autre métier pour une femme, si vous en avez un ; moi je n'en sais pas.

Et de rire, la fine mouche, comme au temps où elle introduisait le sire de Coarsse dans le boudoir de Marguerite.

— Enfin, tu ne m'as jamais quitté la cour ?

— Oh ! jamais.

— Et tu peux alors me mettre au courant de tout ce qui s'y est passé depuis quinze ans ?

— Le sieur Pierre de Lestoile, qui tient un registre-journal de tout ce qui advint, n'est pas aussi renseigné que moi, voyez, mon cher comte, poursuivait Nancy, que voulez-vous savoir ?

— Ce que devient mon maître et ami, dit Noë.

— Comment l'attendez-vous ?

— Mais, dame !

— Ah ! c'est que, dit Nancy, avec une pointe de raillerie dans son fin sourire, il y a deux hommes bien différents dans le roi Henri, notre maître.

— En vérité ?

— Un grand roi et un grand enfant.

— C'est pourtant vrai ce que tu dis là, Nancy.

— Est-ce du grand enfant que je dois vous parler ? continua Nancy. Ce sera long, et vous pouvez demander une autre bouteille de vin de la Chalmette ; vous aurez le temps de le voir auparavant que je sois à la moitié.

— Eh bien ! dit Noë, parle-moi du grand roi d'abord, que j'ai laissé au lendemain de mon entrée dans Paris et de son installation au Louvre.

— Oh ! dit Nancy, le grand roi a fait bien des choses, depuis ce temps-là, des grandes et des petites.

— Faut-il ?

— D'abord il a entendu la messe.

Noë soupira.

— Et il s'est un peu brouillé avec ses amis les huguenots.

— Après, dit Noë.

— Il a ensuite déclaré la guerre à l'Espagne, battu les Espagnols à Fontaine-Française, à la Fère, au siège d'Amiens, qu'il a repris et emporté d'assaut.

— Et puis ?

— Il a soumis le duc de Mercœur et la Bretagne, comme il avait soumis la Normandie, et fait la paix avec son gros cousin le duc de Mayenne.

— Ensuite ?

— Les gens de Poitiers s'étant soulevés, il les a réduits à l'obéissance.

— Bien cela, dit Noë ; et puis encore ?

— Le duc de Savoie l'est venu voir. Un maître fourbe que ce duc montagnard, qui rêve une couronne et vole de temps en temps un coin de terre à ses voisins.

« Le roi et le duc ont fait un petit arrangement à propos du marquisat de Saluces et de la Bresse. Mais le duc ne se presse pas de tenir le susdit contrat, et le roi, au premier jour, à la tête de vingt mille lances, ira lui rafraîchir la mémoire. »

— Est-ce tout ?

— Mais, dit Nancy, ce n'est déjà pas moi. Maintenant, voulez-vous que je vous parle du grand enfant ?

— Comme tu voudras, soupira Noë.

— Le grand enfant est perpétuellement amoureux.

— Je le reconnais là, dit Noë.

— Il a beaucoup aimé la duchesse de Beaufort.

— Ah ! oui, Gabrielle !

— Et il en a eu deux enfants, César et Alexandre, qu'il a faits tous deux ducs de Vendôme.

— Bon.

— Un matin, le grand enfant s'est éveillé avec une drôle d'idée en tête.

— Ah ! voyons !

— J'ai une femme toute trouvée, des enfants tout faits, s'est-il dit. Le pape est mon ami depuis que j'ai entendu la messe, et Marguerite est une bonne créature qui préfère vivre partout ailleurs qu'au Louvre, pourvu qu'elle ait des galants jolies et empressés. Le pape me démasque d'avec Marguerite, et il me marie avec Gabrielle.

« Le vieux Solty, qui est grommon comme un sanglier sur le retour, s'est fâché. Mais le grand enfant n'a voulu rien entendre, et comme Mme Marguerite n'entendait pas non plus céder sa place, encore qu'elle ne la tint guère, il l'enferma en son château d'Amboise, d'où elle s'est échappée pour s'aller réfugier chez M. de Biron, votre cousin.

« Là, M. de Biron en est tombé amoureux. Alors Mme Marguerite s'est sauvée en Auvergne et a écrit au roi qu'elle voulait bien divorcer. »

— Pour lors, le roi va épouser Gabrielle ?
 — Non, Gabrielle est morte pendant ce temps-là.
 — Ah ! mon Dieu !
 — Mais rassurez-vous, reprit Nancy, le cœur du grand enfant n'a jamais chomé. Le roi est tombé amoureux d'une méchante femme, la fille du sieur d'Entragues.
 — Et de Marie Touchet, la maîtresse du feu roi Charles I ?
 — Justement. La belle Henriette est une fine mouche. Elle ne s'est rendue que contre cent mille écus et une promesse de mariage pour le cas où, dans l'année, elle deviendrait mère d'un enfant mâle.
 — Alors, c'est Henriette que le roi va épouser ?
 — Vous n'y êtes pas. Henriette a mis au monde un enfant mort, et le roi n'y songe plus.
 — Mordieux ! dit Noé, il faut pourtant un héritier au trône de France.

— N'ayez crainte, dit Nancy : on lui a trouvé une autre femme, une nièce de M^{me} Catherine, une princesse florentine, qui s'appelle Marie de Médicis, et M. de Sully, qui est un grand politique et un homme de méchante humeur, négocie cette nouvelle affaire.

Noé fit la grimace.

— Maintenant, mon cher comte, achève Nancy, vous en savez autant sur le grand roi et le grand enfant que si vous ne l'aviez jamais quitté pour vivre dans vos terres.

Et comme Nancy disait cela, on gratta doucement à la porte.

— Entrez, dit Noé.

La porte s'entre-bâilla et le beau page qui finissait les doux yeux à Nancy, encore belle, montra son frais visage et sa moustache naissante au travers.

— Là, dit Nancy, en riant, je vous le disais... le petit menestre écoute aux portes.

— Mais non, madame, répondit le page tout rougissant, c'est un jeune cavalier qui demande à venir saluer M. le comte Amoury de Noé, qui, dit-il, était l'ami de son père. Il se nomme Guillaume d'Arcy.

— D'Arcy ! s'écria Noé, dont le visage exprima une subite émotion.

Et il s'élança vers la porte.

III

Le page s'était effacé pour laisser entrer le jeune homme qu'il annonçait.

Noé se trouva alors face à face avec un adolescent qu'il prit vivement par la main, et qu'il introduisit dans la salle où il venait de souper.

Nancy était trop femme pour n'être point curieuse. Elle se prit donc à examiner ce jeune homme qu'en appelaient Guillaume d'Arcy.

Il pouvait avoir seize ans et il était vêtu de noir. Grand, mince, les cheveux blonds, le visage pâle, l'œil bleu, Guillaume d'Arcy avait un charmant visage plein de mélancolie et de tristesse.

— Ah ! dit Noé en l'embrassant, on ne m'aurait pas dit ton nom, mon mignon, que je t'eusse reconnu entre mille : tu es la vivante image de ton père.

A ces mots, un sang passa sur le front de Guillaume.

— Monsieur le comte, dit-il, mon père est mort en prononçant votre nom, et en me disant :

« — Quand tu seras homme, tu me vengeras, et Noé t'y aidera. »

Ces mots arrachèrent à Noé un geste de surprise.

Puis, comme le jeune homme regardait Nancy et paraissait hésiter :

— Mon mignon, dit Noé, tu peux parler devant madame ; elle est ma meilleure amie et je n'ai pas de secret pour elle. Guillaume s'inclina.

Le page discret, René de Maillefer, s'était retiré, fermant la porte sans bruit, mais nous sans avoir jeté un brûlant regard sur Nancy, pour qui s'époumonnait la seconde jeunesse dans toute sa splendeur.

Guillaume reprit :

— J'ai seize ans, ma sœur en a vingt et un. Il y a six ans que mon père est mort.

— Hélas ! je sais cela, dit Noé.

— Mon père est mort assassiné, monsieur le comte : par qui ? Nul ne le sait, mais je m'en doute, moi ; en nous l'a apporté mourant, au soir, dans notre petit manoir d'Arcy-sur-Cure, et il n'a pas en le temps de nommer son meurtrier avant de mourir.

« Il s'en revenait d'Avallon, en compagnie de son écuyer. Comme il traversait un petit bois, une arquebuse se fit entendre, et mon malheureux père, atteint en pleine poitrine, tomba de cheval pour ne plus se relever. On l'acheva à coups de poignard. »

Guillaume prononçait ces paroles d'une voix lente et grave ; il ne versait pas une larme ; mais on devinait sa douleur profonde et son ressentiment sans bornes.

— Et tu dis, mon mignon, dit le comte ému, que nul ne connaît le nom de l'assassin ?

— Nul, excepté moi, monsieur le comte.

— Tu le connais donc ?

— Je l'ai vu pour la première fois il y a huit jours ; personne ne m'a rien dit, et rien dans l'attitude de cet homme ne pouvait le trahir. Eh bien ! mon cœur a battu plus vite, mes yeux sont devenus rouges, tout mon corps s'est pris à trembler, et une voix intérieure m'a crié :

« Voilà l'homme qui t'a fait orphelin ! »

— Et tu n'as pas d'autre preuve ?

— Non, mais je suis sûr de ce que je dis.

Et comme Noé secouait la tête :

— Mais ce n'est pas pour cela que je viens vous voir, monsieur le comte, et si vous daigniez m'écouter encore...

— Parle, mon enfant, dit Noé en lui pressant affectueusement la main.

— Monsieur le comte, reprit Guillaume d'Arcy, j'étais venu à Auxerre, dans l'espoir d'y rencontrer quelque vieil ami de mon père qui eût assez de crédit pour me bailler une lettre pour monseigneur le maréchal de Biron.

— Ah ! ah ! fit Noé.

— Je suis descendu en cette hôtellerie, et j'ai causé avec un des valets, qui m'a dit que vous alliez à Dijon. Alors je me suis souvenu des dernières paroles de mon père, et c'est à vous que je m'adresse.

— Et que lui veux-tu à mon cousin Biron, mon joli seigneur ?

— Monseigneur, le maréchal est gouverneur de la province.

— Parbleu ! je le sais bien.

— Il a tout pouvoir sur ses gentilshommes et il me peut rendre justice.

— Et moi aidant, il le fera, mordieux !

— Monsieur le comte, reprit Guillaume, ma sœur est belle comme la vierge et chaste comme elle ; nous étions riches, du vivant de mon père, nous sommes pauvres maintenant, car un de nos parents, M. de Laffin, qui est secrétaire de monseigneur le maréchal, nous a dépouillés de notre bien.



Mon père est mort assassiné !. (Page 4).

— Le misérable !

— Mais il n'est pas un seigneur, si riche qu'il soit, qui ne s'estimât heureux de devenir l'époux de ma sœur.

— Si elle est aussi jolie fille que tu es gentil cavalier, mon mignon, cela ne m'étonne pas.

— Ma sœur se nomme Madeleine, poursuivait Guillaume, et elle est blonde comme la sainte dont elle porte le nom et à qui Notre-Seigneur remît ses péchés.

■ Ma sœur a un profond amour au cœur...

■ Cet amour est un secret, un mystère, pour moi comme pour tout le monde.

■ Quelquefois elle se met à pleurer et me dit :

« — Celui que j'aime ne me regardera jamais, moi chétive, et je mourrai sans qu'il ait su mon amour.

■ Cela m'indigne, voyez-vous, monsieur le comte, et il m'est peut trouver gentilhomme assez malavisé pour méconnaître l'amour de ma sœur.

■ Mais, telle n'est point son idée, à elle, et elle me dit que, lorsqu'en nous eura fait justice, quand on nous eura rendu notre bien, quand mon père sera vengé et moi un brave gentilhomme pouvant marcher seul dans la vie, elle s'ira ensevelir dans un cloître.

— Oh ! par exemple ! fit Noël.

— Mais, pour le moment, nous sommes bien empêchés, car ce même gentilhomme qui nous a dépouillés, le sire de Laffin, s'est mis en tête d'épouser ma sœur et fait si bonne garde à l'enlèvement de M. le maréchal que je ne puis parvenir jusqu'à lui.

— Mordieux ! dit Noël, s'il en est ainsi, nous verrons bien s'il m'empêchera de te conduire auprès de mon cousin.

— Aussi, monsieur le comte, je n'ai d'espoir qu'en vous. J'ai provoqué M. de Laffin en champ clos, mais il s'est gaussé de moi en me disant que je devrais amener un nomain pour me servir de témoin.

■ Aussi, lorsque je serai parvenu jusqu'à M. le maréchal, je me propose de lui jeter mon gant au visage, et M. le maréchal, qui était colonel des Suisses à quatorze ans, saura bien dire si je suis un homme et si je me peux battre avec ce misérable. »

Les yeux de Guillaume étincelaient d'un mâle courage.

— Eh bien ! mon mignon, dit Noël, je pars demain matin. Vous-tn me servir d'écuyer, et je te jure que, dans trois jours, justice te sera faite ?

Guillaume prit la main de Noël et la porta respectueusement à ses lèvres.

— Mais où est la sœur ? demanda Noël.

— Dans notre manoir.

— C'est-à-dire sur notre route ?

— Oui, monsieur le comte.

— Ne la pourrais-je voir en passant ?

— Ah ! ce serait trop de bonheur pour elle.

— Et bien ! voilà qui est dit, et madame, qui est mon amie, nous accompagnera...

— Mais, dit Nancy, c'est que je suis pressée, le roi m'attend à Paris.

— Bah ! Nancy, ma belle, dit Noël, tu peux bien perdre une journée.

Nancy permit d'hésiter, mais sans doute elle eut une inspiration, une idée bizarre lui passa par la tête.

— Eh bien ! soit, dit-elle. Car, moi aussi, je le veux voir, cette perle de beauté qu'on appelle Madeline et qui pleure peut-être pour quelque soldat indigne de son amour.

Et Nancy se disait tout bas :

— Il me vient une bien belle idée, ventre-saint-gris ! comme dirait le grand enfant.

IV

Le lendemain, une petite troupe remontait la rive droite de l'Yonne, dans la direction de Cravant-le-Fort.

Elle se composait de M. le comte Amaury de Noël et du jeune gentilhomme d'Arcy qui chevauchaient en tête, de Nancy qui voyageait dans un litière, tandis que René de Maillefer, son beau page, s'était onctueusement placé à la portière, et de l'écuyer Lamazeu, qui fermait majestueusement la marche et se plaignait un peu moins du chaud, de la faim et de la soif, depuis qu'on lui avait dit que le but du voyage était un manoir situé à sept lieues à peine d'Auxerre.

René de Maillefer, le page mignon qui trouvait Nancy encore belle et se sentait pris pour elle de l'enthousiasme que la seconde jeunesse inspire à la première, René de Maillefer avait approché son cheval si près de la litière que, penché sur sa selle, il pouvait voir et contempler tout à son aise la belle Nancy à demi couchée et s'éventant comme une dame espagnole, au bruit monotone et cadencé des grelots de ses mules.

René soupirait de temps en temps, moursait d'envie d'engager la conversation et ne l'osait.

Nancy, toujours mutine et maquese, le regardait de l'œil derrière son éventail et se disait :

— Que voilà donc un page curieux qui se mord la langue pour ne point parler et brêle de me demander un tas de chèses !

La journée était splendide et le mois de septembre étalait ses orgueilleuses richesses.

Les prés étaient encore verts au bord de la rivière, les coteaux chargés de vignes jouissaient au soleil ; l'Yonne resplendissait avec un doux murmure sur un lit de cailloux bavards.

De temps en temps René de Maillefer soupirait un peu plus fort et disait :

— Que voilà donc un beau pays !

Nancy souriait et ne répondait pas.

Enfin le beau page parut prendre son courage à deux mains et dit :

— Ainsi donc, madame, nous allons visiter le manoir de M. Guillaume d'Arcy ?

— Oui, mon mignon, répondit Nancy.

— Y resterons-nous longtemps ?

— Peut-être un jour... peut-être deux...

— Ah ! dit le page...

Et il soupira encore.

Nancy se mordait les lèvres pour ne pas rire de son naïf embarras.

— Mais, mon mignon, dit-elle après un silence, ce voyage semble ne te point plaire...

— Ah ! si fait, madame...

Il rougit un peu, tourna les yeux vers elle, et murmura d'une voix si basse qu'à peine elle l'entendit :

— Suis-je pas à vous, madame, et n'ai-je point mission d'aller partout où il vous plaira ?

Cette fois, Nancy se mit franchement à rire :

— Oui, mon mignon, lui dit-elle, tout cela est parfaitement vrai, mais courrais-tu que tu voudrais bien me faire une question et que tu ne l'oses ?

René de Maillefer rougit un peu plus et baissa de nouveau les yeux.

— Va, dit Nancy.

— Madame, dit alors le page, il me paraît que vous êtes moins pressée aujourd'hui que vous ne l'étiez hier et les jours précédents d'arriver à Paris, car vous cheminez en toute hâte et me disiez que Sa Majesté le roi vous attendait en grande impatience.

— Vous êtes un curieux et un grand innocent, monsieur le page, répondit Nancy ; car cette question que me font vos lèvres, vos yeux, vos soupirs et votre attitude me l'ont adressée depuis ce matin.

— Excusez-moi, dit René, mais je n'ai pas encore appris à dissimuler...

— Et cela viendra, n'est-ce pas ?

— Dame ! je veux devenir un page accompli.

— Ah ! dit Nancy, il faut bien des choses pour cela.

— En vérité !

— D'abord, il faut être curieux.

— Je le suis, dit rapidement René.

— En outre, il faut être hardi...

Le page regarda Nancy d'une façon pleine de tendresse, et qui voulait dire : Je ne demande pas mieux.

— Enfin, acheva Nancy, il faut être aussi discret que curieux.

— Oh ! répondit René, vous me pourrez confier un secret, madame, il me tiendra encore au cœur que mon âme s'en parte dans l'autre monde.

— Est-ce bien vrai, cela ?

René mit la main sur son cœur.

— Tu es un page mignon, dit Nancy en souriant, et si je n'étais si vieille déjà...

René poussa un gros soupir qui signifiait que telle n'était point son opinion.

— Aussi bien, je n'ai jamais fait besogne qui vaille, quand je n'avais pas un confident, et si tu veux me promettre d'être discret, je te dirai pourquoi je me suis détournée de mon chemin, à la seule fin d'aller voir la sœur de M. Guillaume d'Arcy.

— Je serai muet comme la tombe, madame, répliqua René, tout fier de cette marque d'affection que lui donnait Nancy.

— C'est que, fais-y bien attention, ce que je vais te dire est de la politique.

— Ah ! fit René.

Et il devint tout oreilles.

— Mou nignon, reprit Nancy, depuis combien de temps es-tu à la cour ?

— Depuis quatre ans, madame.

— Alors, tu es connu Mme Gabrielle, que le roi aimait si fort ?

— Je lui ai porté plus d'un message.

— Et Mlle d'Entraques, qu'il aimait si fort aussi ?

— Oh ! certes.

— Si tu étais à la cour depuis quinze ans comme moi, tu en aurais bien vu d'autres.

Nancy aurait pu dire vingt ans, mais elle ne voulait point effaroucher le beau page.

— Tu aurais vu le roi, poursuivait-elle, éperdument amoureux de Mme Marguerite, puis de Mme de Nouv, sans compter Mme de Grammont, la belle Corizande, et Mlle de Montmorency.

— Pesté ! dit le page.

— Et toutes les dames, belles ou laides, filles ou femmes de la cour. Le cœur du roi était un volcan. Or donc, en dernier lieu, c'était Mlle Henriette d'Entraques que le roi aimait ! et c'est pour elle qu'il a fait ce grand chagrin à Mme Marguerite, ma bien-aimée maîtresse, du lui demander qu'elle déposât son titre de reine de France et voulût bien divorcer d'avec lui. Mais, suis-tu bien mon raisonnement, nignon !

— Sans en perdre un mot, madame.

— Et la reine a écrit une lettre que j'ai là dans mon armoire, et dans laquelle elle souscrit à tout ce que veut le roi : mais le roi n'aime plus Mme Henriette, et je la pourrais brûler, si M. de Sully ne lui avait parlé de la princesse de Médicis.

« Et comme le cœur du roi ne saurait être vide un moment, voilà le roi amoureux de cette princesse roussie qu'il n'a jamais vue qu'en peinture, et tu sais si les peintres sont de flâches courtisans !

— Eh bien ? dit René.

— Or, voici qu'en dit que Mlle d'Arcy est fort belle et qu'elle a au cœur un grand amour pour quelqu'un qui ne la saura jamais. Moi, je n'imagine que ce quelqu'un, c'est le roi.

— Bon ! dit René.

— Si elle est aussi belle qu'on dit, j'en touche deux mots au roi...

— Ah !

— Le roi la vient voir. Naturellement il en tombe amoureux.

— A merveille ! murmura le page.

— Il ne pense plus à la princesse de Médicis, et comme Mlle d'Arcy ne saurait songer à se faire épouser, ma bonne maîtresse Mme Marguerite continue à être reine de France, comprends-tu, mon nignon ?

— A merveille !

— Tu n'en diras rien à personne ?

— L'as même en fait ! en confession.

— C'est que, acheva Nancy d'un ton mystérieux, il faut se méfier de M. le comte Anstrey de Noé.

Tandis que Nancy et le page babillaient ainsi, le petit cortège avait passé sous les murs de Cravant-le-Fort, laissé les bords de l'Yonne pour ceux de la Cure, traversé le bourg libre de Vermenton, et il était parvenu au haut d'une petite colline d'où l'on apercevait dans lointain les tourelles du manoir d'Arcy.

— Un bon tour que je vais jouer à M. de Sully ! murmura Nancy, qui venait, comme on l'a vu d'initier le beau page René de Maillefer aux choses de la politique.

V

Faisons maintenant un pas en arrière et précédons de quelques heures Noé, Nancy et leur suite au manoir d'Arcy.

C'était une vieille demeure, coquette encore en sa vétusté, que ce petit castel aux quatre tourelles pointues, perché sur une colline, abrité des vents de l'est par une montagne, se mirant dans l'eau limpide de la Cure, une rivière babillarde qui roule sur un lit de cailloux.

De beaux chênes plus que centennaires lui fermaient un parc au amphithéâtre, qui descendait jusqu'à une plaine de plantureuses prairies.

Mais, hélas ! les vieux arbres et les prés verts, en tout une centaine d'arpents peut-être, étaient maintenant tout l'héritage des deux orphelins.

Le dernier châtelain d'Arcy, un jeune et vaillant homme de guerre et des mieux appareillés, puisque jadis les ducs de Bourgogne traitaient ses aïeux de cousins, était mort à la fleur de l'âge.

Il avait trente-sept ans, le jour où, revenant de la ville voisine, et suivant sans défiance, au pas de sa monture, un chemin qui longeait les bois, il fut frappé d'une balle en pleine poitrine.

Le sire d'Arcy laissait un beau patrimoine à ses deux enfants.

Une demi-douzaine de échevres se soumettaient au beffroi du vieux manoir, bâti par un certain sire d'Arcy, premier du nom, au retour de la seconde croisade.

Mais ses enfants étaient jeunes.

Madeleine, l'aînée, avait douze ans, Guillaume en avait huit à peine.

Qui donc protégerait les orphelins ?

Ils avaient un parent, un cousin germain de leur mère, morte en donnant le jour à Guillaume.

Ce parent fut nommé tuteur des deux enfants par arrêt du parlement de Bourgogne.

C'était un petit gentilhomme issu d'une famille de robins et qui s'était élevé subitement par son intrigue, son astuce et son ambition presque à l'état de secrétaire, ou plutôt d'ami et de confident du plus grand seigneur de la Provence, une manière de roi, comme avait dit M. de Noé, — M. le maréchal de Biron, en un mot.

Ce gentilhomme se nommait le sire de Laffin.

Mais comme le maréchal, tout en faisant de lui son ami, avait négligé de l'enrichir, Laffin résolut de s'enrichir lui-même.

En trois années, il avait dépouillé les orphelins confiés à son honneur de gentilhomme et à sa probité de parent.

Il commença par une terre, continua par un château, puis, par une forêt, prouvant à qui voulait l'entendre que le sire d'Arcy était débiteur envers lui de sommes considérables, et qu'il ne faisait que rentrer dans son bien.

Laffin avait quarante-cinq ans, et il était demeuré garçon.

Un matin, comme Madeleine atteignait sa dix-huitième année, il la fit sortir du couvent où il l'avait enfermée à la mort de son père, et lui déclara qu'il la trouvait belle et qu'il en voulait faire sa femme.

Madeleine le repoussa avec indignation.

Mais Laffin était un homme persévérant, doué d'une rare patience, et il avait juré que Madeleine serait sa femme.

A la veille de ce jour où nous avons vu le jeune Guillaume

venir implorer la protection du comte Amaury de Noë, tandis que le jeune homme était à la chasse en compagnie d'un vieux serviteur, celui-là même qui était auprès de son père quand il fut assassiné. — Madeleine, qui se promenait mélancoliquement sous les vieux chênes du parc, avait vu surprendre tout à coup devant elle le sieur Guillaume de Laffin.

Ses habits poudreux, ses bottes mouchetées de taches de boue eussent suffi pour attester qu'il avait fait un long voyage, mais même qu'on n'aurait pas aperçu, à quelques pas de distance, un écuyer qui tenait deux chevaux en main.

Madeline était devenue toute pâle et toute tremblante. Mais le sieur de Laffin s'était approché en souriant, et lui avait dit :

— Chère nièce et pupille, j'accompagnais mon seigneur et maître le maréchal, qui parcourt cette partie de la province, et je me suis détourné de ma route pour vous venir saluer.

Madeline avait senti son émotion redoubler.

Alors le sire de Laffin lui avait renouvelé ses protestations d'amour, employant tour à tour un langage suppliant ou impérieux.

Puis, comme Madeleine demeurait inébranlable dans son refus, il avait jeté son masque d'hypocrisie et, pris d'un colère subit, il s'était écrié :

— Je vous donne huit jours pour vous décider. Au bout de ce temps, je saurai bien obtenir de vous par la violence ce que je désire avoir par la douceur.

Et il était remonté à cheval, laissant Madeleine épouvantée de ses menaces, mais préférant mille fois la mort à la condition d'être un jour la femme du spoliateur de sa famille.

Le soir, Guillaume était revenu de la chasse.

C'était encore un enfant, mais un enfant qui avait la hardiesse et le mâle courage d'un homme.

En trouvant Madeleine en larmes, il s'écria :

— Cette fois, c'en est trop ! mille fois trop ! J'aurai tout son sang ou il aura le mien jusqu'à la dernière goutte.

— Malheureux ! dit Madeleine, oublies-tu que notre père n'est pas vengé et que tu dois rechercher son assassin ?

Guillaume ne répondit pas.

Puis, après un silence et embrassant sa sœur :

— Essuie tes beaux yeux, dit-il. Je vais monter à cheval, courir à Auxerre, voir tous les amis demeurés fidèles à notre maison. Il s'en trouvera bien un qui aura assez de crédit pour me donner une lettre qui m'ouvre toutes les portes et me permette d'arriver à M. le maréchal.

A ce nom, une rougeur subite avait coloré le front de la jeune fille.

Elle se hâta de dire :

— Et, quand tu verras le maréchal, que lui diras-tu ?

— Je lui demanderai justice.

— Mais cet homme est son favori.

— Parce que le maréchal le croit son vaillant seigneur. Mais je parlerai si haut, je regarderai si droit et si ferme que M. le maréchal, qui est un grand homme de guerre et un loyal chevalier, m'écouterà.

— Va ! dit simplement Madeleine, qui sentit son cœur se gonfler d'espoir.

Et Guillaume était parti.

On sait ce qui lui était advenu à Auxerre, où il avait eu la bonne fortune de rencontrer M. de Noë, l'ancien compagnon d'armes de son père qui lui avait promis aide et protection.

Et Madeleine était restée seule en son manoir, seule avec le vieux serviteur qu'on appelait Jacques et une demoiselle de compagnie, pauvre fille du noblesse sans héritage et sans dot, cousine éloignée et que les deux orphelins, encore moins pauvres qu'elle, avaient recueillie et qu'ils traitaient comme une sœur.

Cette demoiselle se nommait Cunégonde.

Elle était laide et disgraciée et cachait sous un masque de douceur résignée une âme ardente pour le mal.

C'était elle qui entretenait une correspondance secrète avec M. de Laffin et servait ses ténébreux projets.

Or, Guillaume était à peine en route que demoiselle Cunégonde s'était retirée en son logis pour écrire le billet suivant :

- « Il est temps d'agir, et Votre Soigneurie peut mettre sans danger ses plans à exécution :
- « Guillaume vient de partir. Il a formé le dessein téméraire
- « de parvenir jusqu'au maréchal et de lui demander justice
- « contre vous.
- « Or donc, si vous avez toujours l'intention d'enlever
- « Madeleine et de la conduire au couvent des Franciscains
- « d'Avallon, où elle vous sera mariée de force, il ne faut pas
- « perdre une minute et agir dans la nuit prochaine.

« Votre fidèle.

« CUNÉGONDE. »

Ce billet écrit, la perfide compagne de Madeleine était descendue au bout du parc et l'avait caché dans le creux d'un chêne, en y joignant une petite clef.

C'était là que M. Laffin, qui très-certainement errait aux environs, ne manquerait pas de venir le prendre aussitôt que la nuit arriverait.

Et Madeleine, ce soir-là, s'était couchée confiante en l'avenir, et elle avait adressé à Dieu cette fervente prière :

— Mon Dieu ! faites que mon frère recouvre notre héritage et que mon père soit vengé ! Après cela, je vous appartendrai pour toujours !...

VI

Tandis que Madeleine priait, tandis que, peut-être, au fond de son cœur, elle songait à celui qui devait toujours ignorer son amour, la demoiselle Cunégonde veillait aussi.

Le reptile envia le sort de l'oiseau qui fend l'azur du ciel, et il le hait d'une haine mortelle ; le ver de terre qui se traîne péniblement dans la fange est jaloux des étoiles.

Ainsi était Cunégonde.

Laide et disgraciée, elle nourrissait une haine féroce pour cette belle et noble créature qui avait nom Madeleine, o' elle éprouvait une sombre joie à la voir par avance livrée à l'ignoble pouvoir du sieur de Laffin, dont elle connaissait la perversité et l'abjection. Ainsi les heures passaient et la demoiselle Cunégonde ne dormait pas.

Elle écoutait le cassement des grenouilles, et le murmure de la rivière sur son lit de cailloux et les soupirs d'un vent dans les feuilles, et tous ces mille bruits nocturnes que perçoivent si bien ceux au chevet desquels l'insomnie est assise.

Dans le vieux manoir d'Arcy, sonore comme une cloche, les meubles vermoulués avaient des craquements mystérieux, l'air gémissait sous les portes, les girouettes grinçaient avec un bruit lugubre.



Cunégonde avait caché le billet dans le creux d'un chêne (Page 9).

Demoiselle Cunégonde écoutait tout cela.

Mais ce n'était point ce qu'elle attendait.

Elle attendait que des hommes armés glissassent comme des fantômes sous les vieilles futaies du parc, que cette clef qui accompagnait sa lettre leur permit d'ouvrir une petite porte, en bas d'une tourelle, de gravir un escalier et d'arriver dans un corridor sur lequel donnait sa chambre.

Alors elle irait à leur rencontre, elle guiderait leur marche, un flambeau à la main, et elle les conduirait ainsi jusqu'à la chambre où Madeleine se serait endormie, en priant Dieu pour son jeune frère, qui n'était plus là pour la défendre.

Mais les heures passaient, et seules les grenouilles coassaient, seul le vent pleurait sous les portes, seule aussi la rivière murmurait en bas dans le lointain.

La nuit était sombre, pourtant.

Une belle nuit sans lune, avec un ciel un peu couvert; une nuit comme en rêvent les assassins et les voleurs.

Accoudée à sa fenêtre, demoiselle Cunégonde attendait, anxieuse.

Le sieur de Laffin n'avait-il pas échangé avec elle, en remontant à cheval, un signe d'intelligence?

N'était-il pas venu, six fois déjà, prendre ses lettres dans le trou de l'arbre?

Pourquoi ce retard?

Jamais amoureux sous le balcon muet, sous la fenêtre close de sa belle, ne s'impatienta plus que demoiselle Cunégonde, cette nuit-là.

Cependant les heures sonnaient une à une à la grande horloge placée dans la cage de l'escalier.

Aux heures nocturnes succédèrent les heures matinales.

Puis un rayon d'épée glissa dans le ciel, et les premières clartés du matin apparurent à l'horizon.

La plaine était tranquille et sommeillait encore sous la protection du château.

Puis, l'aube fit place à l'aurore, les troupeaux agitérent

leurs clochettes, les vilains descendirent dans les champs...

Et Madeleine s'était endormie peut-être, et demoiselle Cunégonde, la rage au cœur, veillait toujours.

M. de Laffin n'était point venu, Madeleine était sauve encore.

Alors la hideuse créature descendit dans le parc et alla droit au vieux arbre dont elle avait fait son complice. Elle mit le sac dans le creux dépositaire de sa correspondance et y trouva le billet et la clef.

Un moment, elle eut la pensée de reprendre l'un et l'autre.

Mais une réflexion l'en empêcha.

— La nuit prochaine sera tout aussi favorable que celle qui vient de s'écouler. Guillaume ne reviendra pas.

Et elle laissa la clef et le billet et regagna le manoir.

La prière console et fortifie.

Madeline n'était éveillée ce jour-là pleine de confiance en l'avenir, car elle ne songeait point à elle, mais à son frère, dernier rejeton mâle de sa noble maison.

Elle avait fait de beaux rêves durant son court sommeil.

Elle avait vu son frère couvert du sang du meurtrier, parcourant ses vastes domaines rendus par le spoliateur. Elle avait vu peut-être aussi le vaillant homme de guerre par excellence, le maréchal de Biron, lui souriant après avoir chassé de sa présence l'insulte sâre de Laffin.

Et, vers la fin de ce jour-là, comme elle ne se défait pas des répétitions, la pure et noble colombe qui nageait dans l'air, elle confiait ses espérances à demoiselle Cunégonde, qui paraissait l'écouter compatissant.

Et demoiselle Cunégonde, qui avait l'enfer dans le cœur, avait un sourire aux lèvres et se disait :

— Tu ne seras pas si heureuse la nuit prochaine.

Elles se promenaient, toutes deux sur une terrasse, autrefois la plate-forme du vieux castle.

De ce lieu, on découvrait dix lieues de pays, et on voyait au couchant, dans le lointain, la Seine confondre ses eaux avec celles de l'Yonne.

Tout à coup, Madeleine étendit la main :

— Regarde, cousine, dit-elle, regarde là-bas... auprès des murs du couvent... sur le chemin qui est blanc au milieu des prés verts, ne vois-tu pas un point noir ?

— Je ne vois rien, j'ai mauvaise vue, répondit demoiselle Cunégonde.

— Il me semble que je vois un homme à cheval.

— Ah !

— C'est peut-être Guillaume qui revient.

— C'est peut-être le sire de Laffin, pensa demoiselle Cunégonde, dont une sombre joie étreignait le cœur.

— Ce n'est pas un homme à cheval... c'est deux... c'est trois... c'est tout une troupe ! dit encore la jeune fille.

— Ce sont des manants qui vont à quelque foire du voisinage, répondit demoiselle Cunégonde avec humeur.

— Non, non, répondit Madeleine, ce sont de nobles hommes : les vilains ont-ils de pareils chevaux ? Tiens, tiens !

— Qu'est-ce encore ? gronda demoiselle Cunégonde.

— Une bêtise !

— Eh bien ! c'est un gentilhomme des environs qui se rend à Avallon.

Mais bientôt demoiselle Cunégonde fut obligée de changer d'avis.

La petite troupe de cavaliers et la bêtise quittèrent le che-

min qui traversait le bourg libre de Vermenton, descendit au bord de la Cure et parut se diriger vers le manoir.

Alors Madeleine jeta un nouveau cri, un cri de joie.

— Guillaume ! c'est Guillaume ! dit-elle. Ah ! ceux qui l'accompagnent ne peuvent être que des amis !

C'était, en effet, Guillaume d'Arcy qui revenait avec le comte Amaury de Noë et Nancy, la dame d'atours de la reine Marguerite.

Et Madeleine, prévoyant qu'il venait de se faire un grand changement dans sa destinée, descendit de la plate-forme en toute hâte et s'élança dans le parc à la rencontre de son frère et des bêtes encore inconnues qu'il lui amenait.

Mademoiselle Cunégonde la suivait.

— Oh ! oh ! disait-elle, il est temps d'aviser M. de Laffin.

Elle passa près de l'arbre creux et y chercha le billet pour l'attendre...

Mais soudain elle pâlit.

La clef et le billet n'y étaient plus, et, sans doute, M. de Laffin préparait son expédition pour la nuit prochaine, sans se douter que Madeleine aurait, cette fois, de fidèles gardiens et dormirait sous la sauvegarde de la vaillante épée du plus ancien compagnon du roi Henri.

VII

La nuit était venue depuis longtemps.

Cependant le petit castle d'Arcy-sur-Cure ne s'était pas endormi comme à l'ordinaire, dans l'ombre et le silence, à l'heure du couvre-feu.

Il y avait au fêtu au manoir.

Une véritable fête de famille, car M. le comte Amaury de Noë, l'ami du château défunt, était venu apporter aux orphelins l'espérance de jours meilleurs.

— Ma belle enfant, avait-il dit à Madeleine, je ne doute pas que M. de Laffin ne soit en grande faveur auprès de M. le maréchal de Biron. Mais Biron est mon cousin ; de plus, il est mon ami, et il ne me trahira rien refusé.

« Donc, dès demain matin, vous monterez sur votre haquebute, je rangerai mon cheval auprès, et nous prendrons tranquillement la route de Dijon.

« M. de Laffin vous a dit hier que le maréchal parcourait la province ; si vous y allez, j'en suis bien persuadé, car un gentilhomme que j'ai vu à Auxerre ce matin, et qui revenait de Dijon à franc étrier, m'a affirmé sur sa parole qu'il n'avait point quitté son gouvernement.

« Par conséquent, nous arriverons probablement avant M. de Laffin, et ce sera tant mieux pour nous, car il n'aura pas le temps de tendre ses embûches et d'engoler le maréchal. »

Noë parlait avec une confiance qui avait remis au cœur des deux orphelins l'espérance de l'avenir, et fit pâlir demoiselle Cunégonde.

Puis on avait souper joyeusement, et l'écurier Lamazon, retrouvant à l'étable sa vache méridionale, avait déclaré que c'était la première fois lors de son voyage, qu'il mangeait à sa faim et buvait à sa soif.

A neuf heures, le comte Amaury de Noë avait quitté la table.

Puis portant à ses lèvres la main de Madeleine :

— Ma belle enfant, lui avait-il dit, je suis devenu un vrai gentilhomme de province et les belles manières et les habitudes galantes de la cour ne sont plus mon fait. Je me couche à la nuit et je me lève au petit jour.

« Permettez-moi donc de me retirer dans ma chambre.

« Mais Mme Nancy que voilà est une belle causeuse, elle jase volontiers jusqu'à minuit et, pour peu que vous le désiriez, elle vous mettra au courant de toutes les nouvelles du Louvre. »

Et Noë avait laissé Nancy auprès de Madeleine, sans rien soupçonner des projets de la spirituelle dame d'atours de Mme Marguerite.

Car Nancy avait ses projets, si en se souvient de sa conversation avec le beau page René de Maillefer.

Elle avait même trouvé Madeleine plus belle encore qu'elle ne le supposait et elle s'était dit :

« Voilà un brin de fille d'un haut rang et qui pourrait bien empêcher que M. de Sully ne négociait de sitôt le mariage du roi Henri avec Mme Marie de Médicis. »

Aussi, avant de se coucher, avait-elle dit au page :

« René, mon mignon, voici le moment de faire les débats dans la politique. »

« Comment cela, madame ? »

« M. de Noë doit devenir un campagnard, qui se couche comme les poules. »

« Bon ! »

« Mais le jeune Guillaume n'a peut-être pas les mêmes habitudes. »

« Eh bien ! dit René. »

« Ni cette demoiselle laide et désagréable qui s'appelle la cousine Cunégonde et qui me déplaît si fort que je la voudrais à tous les diables. »

« Moi aussi, dit naïvement René. »

« Ils se croient obligés, pour me faire honneur, de rester après boire. »

« Ah ! »

« Et c'est ce que je ne veux pas. Par conséquent, je te vais donner une mission. »

« Parlez... »

« Quand M. de Noë sera parti, tu me débarrasseras de Guillaume et de Mlle Cunégonde. »

« Diable ! »

« Tu me feras à celle-ci un brin de cour au besoin. »

« Mais, madame, dit le page, qui ne put se défendre d'une grimace significative, ce n'est pas là, je suppose, de la politique. »

« Au contraire ! »

« Comment cela ? »

« Puisque j'ai besoin d'être seule avec la jeune fille. »

« Soit ! »

« Et que tu me débarrasses des importuns. »

« Tiens ! c'est vrai, soupira le page. »

Et le page avait tenu parole. Il avait dit mille choses gaillardes à demoiselle Cunégonde, qui rougissait de plaisir, et mis la conversation sur de certaines grâtes merveilleuses qui se trouvaient à deux pas du château et qui étaient d'un effet magnifique, visitées à la lueur des flambeaux.

Guillaume avait proposé à René de Maillefer de les lui montrer après souper, et René avait accepté, à la condition que demoiselle Cunégonde les accompagnerait.

Demoiselle Cunégonde avait accueilli cette proposition avec d'autant plus d'empressement, qu'elle espérait trouver un moyen de prévenir M. de Laflin, pour qu'il ne tentât pas l'aventure cette nuit-là.

Donc, un quart d'heure après que Noë se fut retiré, Nancy était seule avec Madeleine.

Une demi-heure plus tard, la rusée camériste de la reine avait capté toute la confiance de Madeleine, qui lui euvrait ingénument son cœur.

« Ainsi donc, disait Nancy, vous aimez, ma pauvre petite ? »

« Oh ! madame, répondit Madeleine, quand en a un cœur un amour comme le mien, le cœur devient une tombe. »

« Fit le vilain mot ! »

« L'homme que j'aime, reprit la jeune fille d'une voix triste et résignée, ne le saura jamais. »

« Pourquoi ? »

« Parce qu'un âme nous sépare. »

« Bah ! l'amour a franchi les mers, pourquoi ne sauterait-il point des âmes à pieds joints ? fit Nancy souriante. »

La jeune fille secoua la tête.

Puis, comme si une vision du passé se fût tout-à-coup présentée à son esprit :

« Je ne l'ai vu qu'une fois, dit-elle, mais il m'a paru si grand et si beau... »

« Ah ! fit Nancy. »

« J'étais encore derrière les grilles du cloître où j'ai passé ma jeunesse. On ne sait rien du monde, d'ordinaire, dans ces pieuses demeures, et cependant nous savions toutes qu'il devait passer sous nos murs. C'était le lendemain d'une bataille qu'il avait gagnée, comme il les gagne toutes, du reste, car c'est le plus vaillant homme de guerre du monde. »

« Ah ! vraiment ? fit Nancy, qui tressaillit. »

« Collée aux grilles du couvent, je le vis l'espace d'une minute ; il montait un cheval noir ; il avait une plume blanche à son casque, et une écharpe de même couleur à sa cuirasse, dont l'acier étincelait au soleil. »

« Des gentilshommes l'entouraient, et le peuple applaudissait. »

« Cela dura une minute, mais peut-être, ce fut pour moi l'éblouissement d'un éclair... »

« Et je sentis, acheva Madeleine, d'une voix brisée, que mon âme lui appartenait tout entière, et pour jamais. »

« Mais, pensait Nancy, c'est du roi Henri qu'elle parle, Dieu me pardonne ! et ma politique pourrait bien être beaucoup plus simple que celle de feu M. le prince de Machiavel. »

Or, comme Nancy faisait cette réflexion, Madeleine tressaillit et se leva vivement, dominant toutes les marques d'une profonde inquiétude.

« Qu'avez-vous donc, mon Dieu ? demanda Nancy. »

« Il me semble que j'ai entendu... un bruit étrange... au dessous de nous... Ah ! j'ai peur ! répondit Madeleine dont les dents claquaient de terreur. »

Et Nancy, non moins inquiète, se leva à son tour.

VIII

L'effroi de Madeleine était si grand que Nancy lui dit :

« Mais qu'avez-vous donc entendu ? »

« Rien pas, au-dessous de nous. »

« Comment ? que voulez-vous dire ? »

« Nous sommes ici dans une tourelle... »

« Bon ! »

« Cette tourelle renferme un escalier qui donne dans la parc ; seule j'en ai la clef, et cette clef, la voilà. »

En même temps, Madeleine pâle et tremblante, montrait à Nancy une petite clef qu'elle portait au cou.

— Et vous croyez qu'on monte dans cet escalier ?

— Oui... oui...

Nancy prit un flambeau.

— Eh bien ! dit-elle, nous allons voir.

Elle était brave comme un homme, cette Nancy, qui avait vécu au temps des Valeis et fait son apprentissage à la cour de Charles IX et de Henri III.

Ile se souvenait de la Saint-Barthélemy, et elle en avait vu bien d'autres, en vérité !

— Suivez-moi, dit-elle, et si vous n'osez mais montrer le chemin, indiquez-le-moi.

Ce disant, elle ouvrit la porte de la salle.

Cette porte donnait sur un corridor.

Une fois dans le corridor, Nancy, qui marchait la première, s'arrêta pour écouter.

— Mais je n'entends rien, dit-elle.

En effet, le plus profond silence régnait dans le château.

Le page René, Guillaume et demoiselle Cunégonde étaient rentrés depuis longtemps de leur excursion aux grottes, et tout le monde était couché.

Madeleine indiqua à Nancy une porte qui se trouvait dans le corridor.

— L'escalier est là, dit-elle.

Nancy s'approcha de la porte, et Madeleine, frissonnante, recula vivement.

Cette porte était ouverte.

Comment cela pouvait-il se faire, puisqu'elle seule en avait la clef ?

— Vous le voyez, dit-elle tout bas, en serrant vivement le bras de Nancy, il y a quelqu'un dans cet escalier... Nancy s'arrêta. Puis, regardant Madeleine :

— Voyons, lui dit-elle tout bas, avant d'aller plus loin, répondez-moi vite, que craignez-vous ? des voleurs ?

— Non... je crains M. de Laffin...

Et les dents de Madeleine s'entre-choquaient violemment.

— Mais alors il a des intelligences dans le château ?

— Je ne sais pas...

— De tous ceux qui vous entourent, ne soupçonnez-vous personne de lui appartenir ?

— Personne.

— Cherchez bien... cette demoiselle Cunégonde, par exemple ?

— Ma cousine !

— Eh ! dit Nancy, elle vous trahirait que ça ne m'étonnerait pas.

— Oh !

Tout en parlant, Nancy examinait cette porte ouverte et, tout à coup elle vit une clef dans la serrure.

— Oh ! eh ! fit-elle.

Et la tirant vivement à elle, elle donna un tour de clef.

— Bon ! fit-elle alors, s'il y a quelqu'un dans l'escalier, ce quelqu'un n'y trouve prisonnier, et nous avons maintenant le temps de délibérer.

Madeleine semblait un peu se remettre de son effroi.

— Vous pensez bien, mon enfant, reprit Nancy, qu'en admettant que M. de Laffin, furieux de vous voir repousser son amour, ait résolu de vous enlever, nous avons ici trois bonnes épées pour vous défendre. Celle de M. de Noé en vaut dix à elle seule. Je ne vous parle pas de moi, mais j'ai vu la Ligue et je manie comme un homme ces jolis jonets que voici.

Et Nancy ouvrit le manteau qu'elle avait jeté sur ses épaules et Madeleine vit reparaître la crosse de deux mignons pistolets, fabriqués à Milan par le célèbre armurier Gnaus-Carne, ce qui veut dire gîte-chair.

— J'éveillerais bien M. de Noé tout de suite, dit-elle, mais je n'en vois pas la nécessité. Voyons, revenons à demoiselle Cunégonde. J'ai un vague soupçon que c'est elle qui a ouvert cette porte.

— Mais... madame... dans quel but ?

— Je n'en sais rien. Seulement, j'aimerais à causer avec elle.

— Avec Cunégonde ?

— Oui. Où est sa chambre ?

— Là bas, au bout du corridor.

— Allons-y !

La clef était en dehors sur la porte.

Nancy frappa, mais en ne lui répondit point.

— Elle dort, dit Madeleine, qui avait peine à croire à la trahison de sa cousine.

— C'est ce que nous allons savoir.

Nancy mit la main sur la clef, ouvrit la porte, entra et trouva la chambre vide.

— A présent, dit-elle en regardant Madeleine, vous êtes fixés. C'est Mlle Cunégonde qui est dans l'escalier.

Madeleine n'osait en croire ses yeux.

— Venez, dit encore Nancy, nous allons bien voir.

— Savez-vous où l'en a couché mon page ?

— Dans l'autre aile du château.

— Allons le chercher.

Le calme de Nancy avait fini par rassurer la jeune fille.

Nancy la prit par la main, et toutes deux, marchant sur la pointe du pied, à travers les corridors, s'en allèrent gratter à la porte de René.

René ne dormait pas. René était amoureux et songait à Nancy.

Nancy lui dit à travers la porte :

— Men mignon, habille-toi vite, prends ton épée et viens avec moi.

Une minute après, René était aux ordres de Nancy.

— Maintenant, dit la camériste de Mme Marguerite, retournons au mystérieux escalier.

Et ils se mirent à monter.

René de Maillefer ne savait pas du tout ce dont il était question. Mais peu lui importait ! sur un signe de Nancy, il serait descendu aux enfers pour peu qu'elle lui en montrât le chemin.

Nancy ouvrit donc la porte de l'escalier.

Puis elle dit au page :

— Tu vas rester ici avec mademoiselle.

— Bon ! dit René.

— Si je n'appelle pas à mon aide, tu ne bougeras pas. Si ja t'appelle, tu te hâteras de descendre.

— Oh ! madame, fit Madeleine, est-ce que vous allez vous aventurer seule dans cet escalier ?

— Sans doute.

— Men Dieu !

— Ne crains rien. J'ai de bons amis...

Et Nancy prit un de ses pistolets et l'arma.

Puis, ce pistolet d'une main et le flambeau de l'autre, elle descendit bravement.

L'escalier aboutissait au bas de la tourelle et il se trouvait une autre porte dont la double clef avait été déposée par demoiselle Cunégonde dans le creux de l'arbre.



LE PAOT BEND DE MAILLÈTES.

Nancy ne s'était pas trompé : c'était bien demoiselle Cunégonde qui se trouvait dans l'escalier, derrière cette seconde porte, qu'elle ne pouvait pas ouvrir puisqu'elle n'en avait plus la clef.

Demoiselle Cunégonde, en allant aux grottes, avait espéré rencontrer quelque affidé de M. de Laffin et le prévenir; mais son espoir avait été déçu.

Alors, rentrée au château, et tout le monde couché, elle s'était dit :

— Je vais descendre dans la tourelle, m'asseoir au pied de l'escalier et attendre derrière la porte. Quand M. de Laffin viendra, je l'avertirai du danger.

Elle était même si attentive aux moindres bruits du dehors qu'elle n'avait pas entendu Nancy donner un tour de clef.

Lorsque celle-ci descendit, elle la vit assise, ayant auprès d'elle une lanterne et les yeux fixés sur la porte.

Tout à coup demoiselle Cunégonde tressaillit, se retourna et jeta un cri.

Nancy était devant elle.

Et Nancy, élevant son pistolet à la hauteur du front de la vilaine cousine, lui dit :

— Chère demoiselle, si vous ne voulez pas que je vous casse la tête, — et regardez-moi bien, je suis femme à le faire, — prenez donc la peine de remonter cet escalier et de me suivre.

Nancy parlait d'une voix calme et brève, une froide résolution brillait dans son regard, et demoiselle Cunégonde, consternée, comprit qu'il ne lui restait plus qu'à obéir.

IX

Demoiselle Cunégonde se vit donc contrainte d'obéir.

Elle remonta un à un les degrés de cet escalier; mais à la dernière marche elle recula et eut une exclamation de rage.

Elle venait d'apercevoir le beau page qui l'avait couronné dans la soirée, et Madeleine, encore tremblante, qui se tenait auprès de lui.

— Allons! lui dit Nancy, qui la prit brusquement par le bras; sortez donc, chère demoiselle.

Et elle la poussa au milieu du corridor.

Demoiselle Cunégonde était atterrée.

— Ma chère demoiselle, reprit Nancy, écoutez bien mes paroles, car je n'aime pas à perdre du temps et à m'égarer dans des digressions :

« Si vous ne nous dites pas ce que vous faites dans cet escalier, je vous casse la tête.

— Mais, madame, répondit demoiselle Cunégonde, je suis bien libre de me promener la nuit, si je ne puis dormir.

— Comment as-tu donc une clef de cet escalier, cousin ? demanda Madeleine.

— J'en ai une depuis longtemps.

— Ah !

— Et pourquoi en avez-vous une ? demanda Nancy.

— Mais... parce que cela me plaît ?

Demoiselle Canégonde, malgré le menace de mort qui lui était faite, avait repris sa voix saine et son attitude désagréable.

— Prenez garde, chère demoiselle, dit froidement Nancy, je vous ai prévenue, allez droit au fait.

— Eh bien ! fit demoiselle Canégonde, j'ai besoin de sortir la nuit.

— En vérité ?

— J'ai des intelligences au dehors.

— Ah ! ah !

— L'un amoureux, peut-être.

— Oh ! fit Nancy avec impatience, on n'a qu'à vous regarder pour se convaincre que la chose est impossible. Un amoureux, vous, ah ! ah !

Demoiselle Canégonde jetait autour d'elle les regards vengeurs d'un reptile à qui l'on a brisé les rails et arraché les dents.

— Et puisque vous ne voulez pas nous dire ce que vous faites dans cet escalier, je vais vous le dire, moi, reprit Nancy : vous attendiez M. de Laffin.

Demoiselle Canégonde fit un nouveau pas en arrière et son attitude bouleversée prouva suffisamment que Nancy avait touché juste.

— Allons, continua celle-ci, venez donc avec moi, chère demoiselle, et montrez-moi le chemin de votre chambre.

Le pistolet que Nancy tenait toujours à la hauteur du front de demoiselle Canégonde était le meilleur argument qu'on pût employer avec elle.

Demoiselle Canégonde se mit donc en marche.

Alors Nancy fit un signe à René de Maillefer, qui la suivit. Quand tous trois, — car Madeleine était restée dans le corridor, — furent entrés dans la chambre de la vieille fille, Nancy dit au page :

— Mon mignon, je te confie Mlle Canégonde. Ferme la fenêtre et empêche-la de s'en approcher. Si elle veut sortir, tu prendras une corde et tu lui lieras les mains et les pieds. Mais, surtout, veille bien à ce qu'elle ne puisse approcher de la fenêtre.

Et Nancy sortit et ferma la fenêtre sur elle.

— Eh bien ! chère petite, dit-elle, quand je vous disais que vous aviez autour de vous des gens qui vous trahissaient.

— Oh ! la malheureuse ! dit Madeleine, les larmes aux yeux. Nous qui l'aimions comme une sœur !

Puis, après un moment de silence et d'hésitation :

— Mais, madame, dit-elle, pourquoi l'avez-vous enfermée ?

— Pour qu'elle ne puisse nous échapper.

— Et pourquoi ne voulez-vous point qu'elle s'approche de la fenêtre.

— De peur qu'elle ne puisse prévenir M. de Laffin par un signal quelconque.

— Mais vous voulez donc qu'il vienne cette nuit ? fit la jeune fille toute tremblante.

— Oui.

— Oh ! mon Dieu ?

Nancy se prit à sourire :

— Ne vous ai-je pas dit que l'épée de M. de Noë en valait ix ?

— Mais...

— Supposez que M. de Laffin se vienne faire tuer ici cette nuit, la question sera joliment simplifiée, allez.

Et Nancy, prenant Madeleine par la main, ajouta :

— Menez-moi donc à la chambre de M. de Noë, il est temps de l'éveiller.

Madeline ne se le fit pas répéter.

Alors Nancy grata doucement à la porte.

Bien que Noë fût devenu campagnard, il avait conservé le sommeil léger d'un homme de guerre toujours prêt à sauter sur son épée et à monter à cheval.

— Hein ? dit-il à travers la porte, qui donc frappe ?

— Moi, dit Nancy.

— Que veux-tu donc, chère amie ? Est-il déjà temps de partir ?

— Non, il y a quelques coups d'épée à donner.

— Oh ! oh !

Et Noë sortit presque aussitôt de la chambre, s'étant vêtu à la hâte et ayant son épée sous son bras.

— De quoi s'agit-il donc ? demanda-t-il.

En même temps il vit Madeleine toute pâle, auprès de Nancy, et il la salua.

— Jo erois, répondit Nancy, que le voyage de Dijon ne sera point aussi pressé demain matin.

— Pourquoi donc ?

— Mais parce que M. de Laffin va probablement se venir faire tuer ici tout à l'heure.

Et, en quelques mots, Nancy mit Noë au courant de la situation.

On éveilla Guillaume d'Arcy et le vieux écuyer ; puis Nancy se plaça derrière une croisée qui ouvrait sur le parc, et tout le monde attendit dans l'obscurité et le silence.

La nuit était obscure, mais pas assez cependant pour qu'on ne pût voir à une certaine distance devant soi.

Nancy avait de bons yeux, du reste.

Et ses oreilles !

Quand elle était toute jeune, elle appuyait son oreille aux boiseries du Louvre et elle entendait Mme Catherine monter les degrés de ces escaliers mystérieux que l'Italienne avait fait creuser dans l'épaisseur des murs.

Donc, tout à coup, Nancy se retourna vers Noë qui se tenait derrière elle :

— J'entends galoper des chevaux, dit-elle.

— Sur la route ?

— Non, sur le gazon des prairies.

— Moi aussi, dit Noë, après quelques minutes.

Puis on entendit le cri d'un oiseau de nuit.

— C'est une chouette, dit Noë.

— Non, c'est un signal.

— Donné par une voix humaine ?

— Oui.

En effet, quelques minutes s'écoulèrent encore ; puis des ombres noires s'agitèrent dans le parc.

Puis ces ombres se scindèrent en deux.

C'étaient des cavaliers qui mettaient pied à terre.

Comme cela se passait à deux cents pas du pied des tourelles, les yeux de Nancy ne perdirent aucun détail.

Il y avait cinq cavaliers, et par conséquent cinq chevaux.

Mais il fallut garder ces derniers, et l'un des cavaliers resta auprès d'eux.

Ce qui fit que quatre hommes seulement s'approchèrent de cette tourelle dont demoiselle Canégonde avait livré la clef.

— Allons ! dit Noë en riant, un contre un, ce n'est vrai-

ment pas assez... Tu aurais pu laisser dormir ces pauvres gens. Je ne serais bien chargé, à moi seul, de tous ces misérables.

Et Noé fit jouer son épée pour s'assurer qu'elle ne tenait pas au fourreau.

X

Maintenant, faisons plus ample connaissance avec le personnage dont il a été plusieurs fois parlé dans ce récit, c'est-à-dire de M. de Laffin, secrétaire particulier et ami intime de monseigneur le maréchal de Biron.

M. de Laffin était bien ce qu'on avait dit tout à tout Guillaume d'Arcy et sa sœur : un homme méchant et sans conscience.

Après avoir dépouillé les orphelins, il s'était mis en tête d'épouser Madeleine, et il obéissait en cela non-seulement à la passion âpre et sauvage que lui inspirait la beauté de la jeune fille, mais encore à un sentiment de prudence que voici :

Guillaume était encore un enfant, mais Guillaume deviendrait bientôt un homme ; il serait brave et hardi, il ferait peut-être son chemin, et un chemin rapide dans la carrière des armes.

Alors il pouvait arriver qu'il viât réclamer son héritage au tuteur infidèle.

M. de Laffin croyait donc prendre ses précautions en épousant Madeleine et légitimant ainsi toutes ses spoliations.

Il ne suffisait pas, du reste, à M. de Laffin d'avoir des intelligences dans la place même, c'est-à-dire de s'être fait une créature de demoiselle Cunégonde, qui ne quittait Madeleine ni jour ni nuit, il lui fallait encore un refuge sûr, un air mystérieux et caché dans les environs.

Cela était d'autant plus facile, du reste, que les terres des orphelins étant devenues les siennes, il possédait des fermes et des châteaux dans tout le pays. Cependant, ce n'était point encore à ses métayers, ni à ses intendants que M. de Laffin se confiait.

Il avait mieux que cela pour le servir.

Par delà des grands bois qui se prolongent au-dessous des coteaux d'Arcy se rejoignent les forêts du Morvan ; en inclinant vers le sud-ouest, on retrouve la vallée de l'Yonne.

Là, dans un pli de cette vallée, un petit donjon perché sur un roc, comme un clocher de pierre, dominant un vallon sauvage et de sinistre aspect, servait de retraite à une nichée de gentilsseurs qui avaient été longtemps et étaient encore la terreur de la contrée.

Ces gentilsseurs se nommaient les sires de Bournegard.

Le père était borgne, ses trois fils étaient louches.

Ce qui faisait que la suite populaire les avait débaptisés et les appelait les gentilsseurs du Mauvais Œil.

Pauvres, sans autres terres que quelques champs pierreux et un clos de vignes qui entourait leur donjon, ils vivaient de pillage et de rapine, détraquaient les colporteurs et les marchands de bestiaux, braconnaient sur les terres de leurs voisins et faisaient mille tours pendables.

Pendant les guerres de religion, ils s'étaient faits successivement catholiques, puis protestants, puis redevenus catholiques et retourner ensuite au préche.

Un jour, les plaintes nombreuses que le maréchal, récemment appelé au gouvernement de la Bourgogne, recevait journellement contre ces gentilsseurs de mauvais aloi, le décidèrent à ouvrir une enquête sur eux.

Ils avaient pillé un couvent, battu les moines, mis le feu à une église, assassiné un vieillard qui refusait de leur prêter de l'argent.

Le maréchal avait fait venir M. de Laffin, son homme de confiance par excellence, et il lui avait commandé d'aller mettre ces gens à la raison et de les faire arrêter.

M. de Laffin était parti.

Que s'était-il passé entre eux et lui ? quelque pacte abominable, sans doute, car Laffin revint à Dijon et alla à M. de Biron que les Bournegard étaient des gentilsseurs colériques, de très-honnêtes gens, de bons catholiques et de très-fidèles sujets de Sa Majesté le roi.

Or donc, le jour où Madeleine d'Arcy s'était trouvée tout à coup face à face du sieur de Laffin, qui la suppliait en demeure de l'épouser, après avoir prié, puis menacé, et lui avoir, en définitive, donné huit jours pour réfléchir, le méchant homme s'était retiré au donjon de Bournegard, sachant bien que là, il avait de vrais amis, qu'on le courrait aussi longtemps qu'il en aurait besoin, et qu'on lui donnerait un coup de main, si ce coup de main lui était nécessaire.

En quittant Madeleine, il avait échangé un furtif regard avec demoiselle Cunégonde.

Ce regard voulait dire :

— Aussitôt qu'elle sera décidée, avertissez-moi.

Demaiselle Cunégonde avait pensé qu'il valait mieux braver les événements.

M. de Laffin, remonta à cheval, avait gagné les bois, puis, à franc étrier, il s'était dirigé vers le donjon de Bournegard, où il avait été accueilli avec empressement.

Ce soir-là, il n'avait pu supposer que demoiselle Cunégonde eût déjà quelque chose à lui dire et il n'avait pas envoyé un des fils Mauvais Œil, comme on les appelait, chercher le billet de la vieille fille.

Mais, le lendemain, pensant bien que demoiselle Cunégonde ne tarderait pas à lui donner de ses nouvelles, M. de Laffin avait chargé l'un des hôtes d'aller visiter le creux du chêne.

Pendant une partie de la matinée, des hûcherons qui se trouvaient dans le parc avaient empêché le Mauvais Œil de s'approcher, ce qui expliquait comment demoiselle Cunégonde avait retrouvé la lettre dans le tronc de l'arbre.

Ce ne fut donc que plus tard, dans la journée, que le gentilhomme put se glisser dans le parc et s'emparer de la lettre et de la clef.

Puis, son fusil sur l'épaule, il s'en alla à travers bois, sans soupçonner qu'à cette heure même, la frère de Madeleine arrivait avec des amis, c'est-à-dire avec M. de Noé, Nancy et le page René de Maillefer.

Quand le messager de M. de Laffin arriva, celui-ci était à table avec le vieux gentilhomme son hôte, et ses deux autres fils.

Ils buvaient joyeusement, car M. de Laffin prenait soin de laisser à chacune de ses visites une bourse assez ronde, qui permettait aux Mauvais Œil de se procurer des victuailles.

A peine eut-il pris connaissance du billet de demoiselle Cunégonde, qu'il s'écria :

— Messieurs, valez le moment de me prouver votre affection et votre dévouement.

— Que faut-il faire ? demanda l'un.

— Qui faut-il assassiner ? fit un autre.

— Quelle église brûlerons-nous ? s'écria le père qui était borgne.

— Rien de tout cela, fit M. de Laffin en souriant.
— Ah !
— Il s'agit de monter à cheval, cette nuit, et de venir avec moi.
— Où ça ?
— Au château d'Arcy. Je veux enlever la petite.
— A la bonne heure ! dit le vieux Beuregard. Voilà une besogne qui me convient.

Et M. de Laffin et les quatre bandits avaient attendu que la nuit fût venue, puis ils s'étaient mis en route, armés jusqu'aux dents, et, deux heures après, ils arrivaient dans le parc du château, ne se doutant pas qu'ils étaient attendus.

Là, il y eut une légère discussion entre le père et les trois fils. Chacun voulait monter à l'assaut du manoir et aucun ne voulait rester à tenir les chevaux.

Mais enfin, il fut convenu que celui qui resterait aurait le plaisir d'emporter Madeleine évanouie en travers de la selle, et le plus jeune des Mauvais (Eil) accepta cette proposition.

Alors M. de Laffin tira de sa poche un masque de velours noir et le posa sur son visage, en disant :

— N'oublions pas que je suis le secrétaire de M. le maréchal et que, pas plus que la femme de César, je ne dois être soupçonné.

Puis, le chef d'une main, son épée de l'autre, il se dirigea, suivi de ses compagnons, vers la tourelle qui devait lui donner accès dans le château.

XI

Le sire de Laffin marchait le premier, mais le vieux gentilhomme du grand chemin, le Beuregard borgne, l'avait rejoint avant qu'il n'atteignît la porte de la tourelle.

— Une belle nuit pour un enlèvement, dit le vieux bandit. Le manoir était en effet plongé dans les ténèbres et le silence.

Cependant M. de Laffin, avant de se servir de la clef, leva la tête et chercha des yeux sur la façade la croisée de demoiselle Cunégonde.

Il ne s'attendait pas à y voir de la lumière, mais il pensait que cette fenêtre serait ouverte et que la vieille fille s'y trouverait, penchée au dehors, et prête à lui faire un signe.

M. de Laffin se trompait.

La fenêtre était fermée.

— Où diable est Cunégonde ? murmura-t-il.

Et comme il hésitait, le vieux Beuregard lui dit :

— Qu'avez-vous besoin de Cunégonde ? ne connaissez-vous pas les étres du château ?

— Mon Dieu si, répondit Laffin.

Et il mit la clef dans la serrure.

Puis se tournant vers les deux fils du sire de Beuregard :

— L'escalier est étroit, dit-il, nous ne pouvons monter qu'un après l'autre. Mais si nous devons éprouver de la résistance, ce n'est pas dans l'intérieur du château, c'est plutôt au dehors, attendu que la petite pensera certainement des cris.

— C'est son droit, ricana le vieux Beuregard.

— Et dans ce cas, poursuivait Laffin, les métayers et les gens qui habitent la ferme accourent à son aide.

— On les recruta, dit un des fils du Mauvais-Eil.

— Mon avis est donc, poursuivait Laffin, que deux de vous demeurent ici pour protéger ma retraite au besoin.

Les deux fils se placèrent, l'épée d'une main et le pistolet de l'autre, aux deux côtés de la porte.

Alors le sire de Laffin battit le briquet et alluma une torche qu'il avait apportée.

— Montons, dit-il, nous trouverons certainement Cunégonde là-haut.

Et il gravit les premières marches de l'escalier.

Le vieux Beuregard le suivait, ayant également l'épée et le pistolet au poing.

Dans l'escalier, M. de Laffin s'arrêta plusieurs fois, appelant à mi-voix :

— Cunégonde ! demoiselle Cunégonde !

Cunégonde ne répondit pas.

Alors il se retourna vers le vieux bandit :

— Pourvu, dit-il, que la porte de l'escalier soit ouverte.

— N'en avez-vous pas la clef ? demanda le sire de Beuregard.

— Non.

— Il est assez bizarre, cependant, reprit le vieux gentilhomme de grand chemin, que, vous donnant rendez-vous, elle ne soit pas là.

— Elle se sera endormie. Montons toujours...

Et M. de Laffin continua à gravir l'escalier.

La porte était grande ouverte.

Laffin respira.

— Sans doute, fit-il, Cunégonde est auprès de Madeleine.

Et il franchit le seuil de cette porte et se trouva dans le corridor naguère exploré par Nancy et Madeleine.

Noos l'avons dit, comme l'escalier était trop étroit pour que deux personnes le passent gravir de front, le sire de Beuregard marchait derrière Laffin.

Or, au moment même où il allait, à son tour, franchir le seuil de cette porte et se trouver dans le corridor pour se ranger à côté de son protecteur, cette porte se referma brusquement devant lui.

Beuregard jeta un cri en se trouvant prisonnier dans l'escalier.

M. de Laffin, qui avait déjà fait trois pas en avant, crut à une trahison et se retourna.

La porte s'était refermée et Beuregard tempêtait derrière.

En même temps, un coup de vent éteignit le flambeau que Laffin avait à la main, ce qui pouvait laisser croire que c'était aussi le vent qui avait fermé la porte.

Mais elle était fermée, et bien fermée, et le pêne à coulisse avait glissé dans la gâche.

Il fallait maintenant une clef pour ouvrir la porte.

Laffin eut un premier mouvement de crainte.

Était-ce un piège dans lequel il venait de tomber ?

Le silence régnait autour de lui et le bruit de la porte se refermant, n'avait éveillé personne.

— C'est le vent qui m'a joué ce tour-là, se dit-il.

Et il appela le vieux Beuregard au travers de la porte.

Le vieux Beuregard cria :

— Vous moquez-vous donc de moi, de me fermer ainsi la porte au nez ?

— C'est le vent, répondit Laffin ; taisez-vous, ne faites pas de bruit, je vais vous ouvrir.

M. de Laffin se disait :

— Cunégonde a ouvert cette porte, donc elle veille et m'attend. Je la trouverai dans le corridor où est le logis de Madeleine.

M. de Laffin connaissait parfaitement les étres du château ; il avait même fait une étude particulière de sa disposition in-



— Deux, mon gentilhomme. (Page 17.)

térieure, grâce à un plan que demoiselle Cunégonde lui avait fait tenir.

Il savait qu'au bout du corridor où il se trouvait, existait une porte qui n'avait jamais fermé qu'au loquet; que, cette porte franchie, il trouverait un autre escalier, lequel conduisait à l'appartement de Madeleine.

Il jugea donc inutile de rallumer sa torche, et, sur le pointe du pied, il longea le corridor jusqu'à son extrémité.

Mais là il essaya vainement d'ouvrir la porte.

Une main invisible avait poussé un verrou derrière, et M. de Laffin sentit ses cheveux se hérissier.

— Cunégonde ? répéta-t-il, demoiselle Cunégonde ?

L'écho de sa voix lui répondit seul.

Tout à coup un bruit se fit au dehors.

M. de Laffin entendit des cris, puis un cliquetis d'épées au bas de la tourelle, puis des coups de pistolet.

Tandis qu'il se trouvait enfermé dans le corridor, ses amis étaient attaqués sous les murs du château.

Alors il eut un accès de rage et s'écria :

— Cunégonde ! misérable vieille fille, tu m'es trahie.

Et il ouvrit une fenêtre qui, du corridor, donnait sur le parc, et se pencha en dehors.

Les trois frères et le père Beaugard, qui avait rejoint ses

enfants, se battaient bravement avec trois cavaliers inconnus qui les chargeaient vigoureusement l'épée haute.

Les Beaugard avaient sans doute fait usage de leurs pistolets, mais ils n'avaient atteint personne, car leurs adversaires les pressaient de plus en plus, et aucun cadavre ne jonchait le sol.

Un moment, M. de Laffin songea à sauter par la fenêtre pour aller à leur secours.

Mais le saut était périlleux, sinon mortel.

Et, comme il ne savait plus quel parti prendre, il vit tout à coup une lueur se faire à l'autre extrémité du corridor.

En même temps un homme qui tenait un flambeau d'une main, une épée nue de l'autre, s'avança vers lui en disant :

— A nous deux, mon gentilhomme, et bas le masque, s'il vous plaît !

Cet homme, on le devine, c'était Amoury de Noé, le vieil ami du roi Henri.

XII

Quel pouvait être ce défenseur inconnu qui arrivait à Madeleine ?

Telle fut la question que se posa M. de Laffin éperdu.

Il n'avait jamais vu Noé, et le léger accent du comte n'était pas fait pour le mettre sur la voie.

Un Gascon en Bourgogne, c'était déjà quelque peu extraordinaire.

M. de Laffin fit toutes ces réflexions en un clin d'œil, car Noé ne lui donna pas grand temps et lui porta sur-le-champ son épée au visage.

Le coup fut paré.

M. de Laffin était, du reste, un tireur habile. Il avait passé une partie de sa jeunesse à la cour de Savoie, où il remplissait un emploi subalterne, mais où il avait appris l'escrime d'un maître italien qui faisait alors merveille.

Dès le premier engagement, Noé se prit à sourire.

— Vous êtes une fière lame, monsieur l'homme au masque, dit-il.

— Place ! dit Laffin.

— Non pas ; mais, comme vous n'êtes point un tireur vulgaire, je vais être obligé de m'appliquer pour vous tuer, et cela me demandera même un peu de temps. Par conséquent, ajouta Noé, nous avons le temps de causer.

M. de Laffin ne répondait pas ; mais, comme il avait reconquis, l'épée à la main, toute sa présence d'esprit, il se mit en devoir de porter à son adversaire une de ses bottes à l'italienne que les tireurs de France ne connaissaient pas. Mais, à sa grande stupefaction, la botte fut parée.

— Mon cher monsieur, poursuivait Noé, j'ai votre nom sur les lèvres, en dépit du masque noir posé sur votre visage ; mais je voudrais que vous me l'appressiez vous-même.

M. de Laffin demeura muet.

Seulement il pressa de plus en plus son adversaire, et usa de toutes les ruses de l'art, en lui portant les coups les plus périlleux.

Mais Noé, qui cependant se défendait avec une certaine melleuse, parait coup sur coup, et continuait à parler d'un ton plaisant et goguenard.

— Votre nom, poursuivait-il, parbleu ! je le sais ; c'est votre visage que je voudrais voir, cher monsieur de Laffin.

Laffin éprouva une telle colère de voir que son adversaire le connaissait, qu'il se décourut et laissa arriver l'épée de Noé jusqu'à sa poitrine.

Celui-ci lui dit en riant :

— Bon ! j'ai pu vous tuer, et si je n'en ai rien fait, c'est que je n'ai pas fini de causer avec vous.

Laffin s'était promptement remis en garde, et certes il n'eût pas eu la générosité de son ennemi.

Noé continua :

— Toutes les portes sont fermées ici, et il faut que vous perdiez l'espoir de vous échapper. Donc vous ferez bien de vous exécuter de bonne grâce.

— Oh ! oh ! ricana Laffin. Que voulez-vous donc de moi ?

— Je vais d'abord vous dire ce que vous venez faire ici.

— En vérité !

— Vous voulez enlever Madeleine d'Arcy.

— Que vous importe ?

— Je l'ai prise sous ma protection.

— Ah ! ah !

Eh, furieux, Laffin porta un terrible coup à Noé, qui ne le para qu'à moitié, ce qui fit qu'il eut le bras touché et que sa chemise se teignit de sang.

Laffin eut un cri de triomphe.

— Trop tôt, dit froidement Noé. C'est une écorchure, cher monsieur. Je ne voudrais pourtant pas en finir tout de

suite avec vous. Je voudrais vous faire entendre raison.

Et Noé qui, maintenant, avait passé de la défensive à l'offensive et attaquait vigoureusement son adversaire, Noé poursuivait d'un ton plus sérieux et presque solennel :

— Monsieur de Laffin, aussi vrai que je me nomme le comte Amaury de Noé et que je suis le propre cousin du maréchal de Biron, votre maître, je vous jure que vous êtes perdu sans ressource, si vous ne vous exécutez promptement. D'abord, je puis vous tuer ; ensuite, en admettant que je vous fasse grâce, mon cousin Biron vous châtiera, si vous ne rendez de bonne volonté tout ce que vous avez volé à ces deux enfants dont vous êtes le tuteur.

Laffin eut un rugissement de bête fauve prise au piège.

Mais ce rugissement fut sa seule réponse.

— Je le vois, dit Noé, nous ne parviendrons pas à nous entendre facilement, et il va falloir que je vous tue !

Ce disant, il se mit à presser vigoureusement Laffin, qui, à son tour, fut contraint de rompre.

Le combat avait lieu à la lueur du flambeau que Noé avait posé à terre.

Laffin rompait maintenant, et il ne songeait plus à attaquer. Mais cet homme avait un merveilleux sang-froid et une astuce tout italienne.

Voyant qu'il ne pouvait échapper à l'épée vengeresse de Noé, il continua à rompre, marchant dans la direction du flambeau, et, tout à coup, il le renversa du pied.

Le flambeau renversé s'éteignit.

Alors, les deux adversaires se trouvèrent plongés dans les ténèbres.

— Mordieux ! s'écria Noé, vous êtes un habile homme, monsieur de Laffin !

Et, au lieu de se pourfendre, il courut à la fenêtre et cria : — A moi, Maillefer, à moi, Guillaume !

Tandis que Noé et M. de Laffin s'oscirmaient ainsi, Guillaume et le page de Mme Marguerite avaient fait de la bonne besogne.

Ils avaient mis hors de combat deux des fils Beauregard. Le troisième avait pris la fuite, et ils n'avaient plus devant eux qu'un vieux gentilhomme qui, blessé, couvert de sang, se défendait néanmoins avec une sauvage énergie.

Et comme Noé appelait à son aide, une fenêtre s'ouvrit, et une femme fit feu de deux coups de pistolet sur le vieux Beauregard, qui tomba.

C'était Nancy qui avait pris la place de René de Maillefer et garçait Cunégonde à vue.

Alors les deux jeunes gens se précipitèrent dans l'escalier de la tourelle dont Guillaume avait une clef.

Noé n'avait pas quitté la fenêtre, et il attendait de la lumière pour recommencer le combat avec M. de Laffin.

Celui-ci avait roulé jusqu'à l'extrémité de la galerie.

Noé n'entendait plus le moindre bruit.

— Tout à l'heure, disait-il, nous allons y voir clair, et alors il faudra bien que M. de Laffin s'exécute.

Les deux jeunes gens arrivèrent ; l'un d'eux portait un flambeau.

Mais soudain Noé jeta un cri de rage.

La galerie était vide.

M. de Laffin avait disparu.

XII

Abandonnons maintenant le petit manoir d'Arcy-sur-Cure et Madeleine la belle châtelaine persécutée, et Guillaume,

l'orphelin dépouillé de son héritage, protégés tous deux, à présent, par Noé et par Nancy; revenons à Paris et entrons au Louvre.

Il était huit heures du soir. Le roi travaillait avec Sully. M. de Sully était le plus fidèle sujet du roi, son meilleur ministre, son plus sage ami; M. de Sully avait encore, à la file les unes des autres, deux ou trois douzaines de qualités merveilleuses; mais M. de Sully était l'homme le plus désagréable dont le royaume de Navarre eût doté le royaume de France.

Toujours de mauvaise humeur, voire jusqu'au fanatisme, il aurait voulu que le roi ne prit aucun plaisir, portât des pourpoints percés au coude et laissât ses courtisans aller tout nus.

Tandis que l'austère ministre était avec le roi, les conversations allaient bon train dans l'antichambre royale où il y avait un peu de tout, des gardes et des pages, des solliciteurs et des sollicitées, et finalement M. le duc d'Épernon, que le roi avait fait maréchal et qui, d'ordinaire, venait souper avec Sa Majesté, depuis que Mme Gabrielle avait passé de vie à trépas, ce qui rendait le roi fort chagrin.

M. d'Épernon, tout maréchal de France qu'il était, n'était pas fier.

Il se plaisait aux cancans du pays, à l'intimité des petits courtisans, et il causait familièrement avec un simple garde du roi.

Quand il était entré dans l'antichambre royale, il s'était fait un grand silence; mais d'un geste il avait fait comprendre qu'on pouvait causer comme devant, et les pages étaient repartis de plus belle.

Les frais de la conversation étaient faits par M. de Sully. Chacun disait son mot sur lui, et ce mot n'avait rien de flatteur.

Aussi M. d'Épernon se mit-il à rire :

— Sapez-vous, mes amis, dit-il, que les oreilles doivent joindre lui tinter, à ce pauvre Sully.

— Monsieur le maréchal, répondit un petit page, si M. de Sully n'avait que des qualités, nous dirions du bien de lui.

— Malheureusement il n'en est pas ainsi, soupira un seigneur, voici deux quartiers de ma pension qui sont urtiérés, et M. de Sully fait la sourde oreille.

— Il est si avare, dit un troisième.

— Mme Gabrielle a bien fait de mourir, reprit le page; elle aurait fini par aller à la messe à pied, laute de carrosse.

— Mes amis, dit charitativement M. d'Épernon, Sully mange les deniers de l'État.

— Pas pour lui, toujours.

— Non, assurément.

— Oh! par exemple! fit hypocritement d'Épernon, qui ne détestait pas de voir jeter quelques cailloux dans le jardin du premier ministre.

— Tandis que nous sommes tous mal vêtus, mal équipés, reprit le hardi petit page, M. de Sully achète des châteaux, des terres, des seigneuries.

— Avec ses économies, lit d'Épernon.

— Oui, ses économies royales, dit un autre seigneur, faisant allusion aux mémoires que le ministre dictait chaque jour.

— Et puis, reprit le page qui, en grande faveur auprès du roi, se amusait de M. de Sully, il rend Sa Majesté hypocrite, à force de la tourmenter avec la politique.

— Le roi est triste, dit un autre.

— Il ne mange plus, lit un troisième.

— Il s'ennuie à mort.

— Il n'est plus amoureux.

— Dit-on successivement.

Ce petit concert d'injures à l'endroit de Sully charma d'Épernon.

— Ah! mes enfants, dit-il, vous vous plaignez de M. de Béthune! Eh bien! ce sera bien pis quand vous aurez un reine.

— Oh! fit un courtisan, Mme Marguerite est une joyeuse et spirituelle princesse.

— Bah! vous savez bien que le roi va divorcer.

— Pour épouser la nièce du pape, dit le page. Nous n'aurons plus que des cardinaux à la cour, ce sera bien réjouissant, en vérité!

— Non, fit d'Épernon; mais M. de Sully, qui continue à aller au précho, se convertira peut-être.

Et de rire tous, depuis le maréchal de France jusqu'au dernier des pages.

Mais, en ce moment, la porte du cabinet du roi s'ouvrit et chacun se tut.

On vit alors sortir M. de Sully.

Un sanglier blessé qui sort de sa haie n'a pas une mine plus farouche et plus rébarbative.

Il jeta un regard dédaigneux sur tout ce monde qui emplissait l'antichambre, et passa outre, une liasse de papiers sous le bras.

M. d'Épernon, pour se dispenser de le saluer, s'était effacé derrière un groupe de courtisans.

Mais le roi, qui avait accompagné Sully jusqu'au seuil de son cabinet, aperçut le maréchal et lui fit un signe.

— Enfin! murmura le page, le roi va donc pouvoir souper.

Le maréchal entra.

— Dis-donc, duc, fit le roi en le prenant familièrement par le bras, tu sais que nous allons entrer en campagne.

— Vraiment? fit le maréchal. Eh bien! tant mieux, sire; tant mieux pour moi, tant mieux pour Votre Majesté aussi, car elle aura plus de distractions en campagne qu'au Louvre.

Le roi caressa sa barbe.

— Cela est bien possible, dit-il.

— Et contre qui entrons-nous en campagne, sire?

— Contre le duc de Savoie, qui se moque de moi, dit le roi.

— Il y a longtemps, sire.

— Je le sais, mais ma patience est à bout.

— Fort bien.

— Viens souper, duc, nous causerons de tout cela. Ce Sully m'a fait travailler deux heures de trop. Je meurs de faim.

Et le roi entraîna M. d'Épernon vers une petite table qui ne supportait que deux couverts et qu'on avait dressée dans un coin du cabinet.

Puis il frappa sur un timbre.

Le page qui avait si bien médié de M. de Sully entra alors.

— Fais-nous servir, mon mignon, dit le roi.

— Et si le roi le permet, mets un couvert de plus.

Ces paroles furent prononcées par une voix de femme; car un portière s'était soulevée sans bruit dans le fond du cabinet et laissait voir une petite entrée ouverte, et sur le seuil de cette porte, Nancy en habit de voyage.

— Nancy! exclama le roi.

— Oui, sire, dit-elle, et comme j'arrive à l'instant, que

j'ai fait une longue route pour le service de Votre Majesté, et que, comme elle, je mours de faim, Votre Majesté m'excusera, n'est-ce pas, si je soupe en habit de voyage ?

XIV

Pour le roi Henri, Nancy était comme un rayon de sa jeunesse qui venait de rehausser tout à coup.

Et si le Béarnais n'aimait plus depuis longtemps Marguerite de Navarre, la belle et la spirituelle entre toutes, il se souvenait qu'il l'avait aimée, et quand il voyait Nancy, il lui semblait qu'en lui enlevait quinze années de dessus les épaules et que sa barbe redevenait du plus beau noir.

Depuis, Nancy était restée, comme on l'a vu, la fine mouche au beau sourire mutin, et le roi n'avait point perdu l'habitude de lui faire ses confidences, alors même qu'il sût parfaitement que Nancy, demeurée fidèle à Mme Marguerite, ne cessait de plaider la cause et de défendre les intérêts de la pauvre reine exilée.

Les plus méchantes humeurs du roi ne tenaient pas contre le rire de Nancy.

Aussi, la voyant ce soir-là, dit-il, en se tournant vers d'Épernon :

— Ah ! maréchal, nous allons souper plus joyeusement que si nous avions Sully pour convive.

Puis il prit Nancy par la taille et lui donna un baiser retentissant.

— Sire, dit Nancy, qui se vint asseoir près de lui, j'ai voyagé presque nuit et jour et n'ai guère dormi en chemin.

— Tu reviens d'Auvergne ?

— Oui, sire.

— Et tu m'apportes le consentement de Margot ?

— A peu près, sire.

Le roi fronga le sourcil.

— Comment ! elle résiste encore ! dit-il.

— Non, sire. Mais la reine m'a tenu un langage tout à l'honneur et à la gloire de Votre Majesté, et je suis chargée avant toute chose de vous le rapporter fidèlement.

— Peuh ! fit le roi en se servant à boire, cette bonne Margot, elle n'est pas de sa famille pour rien. Ils ont tous été précheurs dans cette race de mes cousins de Valois, et discoureurs comme des clercs de Sorbonne. Charles IX parlait comme son maître Ramus, et feu mon frère Henri III, dont quand il entra dans une église, il était toujours tenté de monter en chaire.

Puis le roi soupira et ajouta :

— Eh bien ! va. Voyons le sermen de Mme Marguerite.

— Sire, reprit Nancy, Mme Marguerite est une fille de France, et la gloire de Votre Majesté, aussi bien que les intérêts de la couronne de France lui sont chers.

— Passons, dit Henri.

— Elle a résisté au désir de Votre Majesté, quand le roi voulait épouser Mme la duchesse de Beaufort.

— Pauvre Gabrielle ! murmura le roi.

— On ne fait pas un roi de France avec un bêtard légionné, n'a-t-elle dit.

— Après ?

— Mlle d'Entraignes, poursuivait Nancy, est de sang royal, et comme elle est la fille du feu roi Charles et de sa malheureuse, Marie Touchet, quand Votre Majesté l'a voulu épouser, Mme Marguerite m'a dit :

« C'est ma nièce de la main gauche ; mais je la connais,

c'est une méchante femme qui mettrait le roi et le royaume en un précipice... »

— Nancy ! Nancy, gronda le roi, vas-tu pas mal parler d'une femme qui a toute mon estime ?

— Ma foi, sire, fit Nancy sans se déconcerter, si je n'ai plus mon franc parler, autant vaut que je me taise tout à fait.

— Eh bien ! parle...

Et le roi mit sa main sur le cou blanc de Nancy.

— Donc, poursuivait Nancy, Mme Marguerite refusait son consentement pour Mme la marquise de Verneuil, comme pour Mme la duchesse de Beaufort, pour Henriette, comme pour Gabrielle, et elle avait raison, selon moi.

— Après ? fit le roi.

— Mais, quand elle a su que Votre Majesté voulait épouser une femme digne du trône de France...

— Elle a consenti au divorce ?

— En principe, sire.

— Comment ! en principe ?

— C'est-à-dire qu'elle m'a chargée de faire à Votre Majesté de sages remontrances, après lesquelles, si Votre Majesté veut passer outre, elle donnera son consentement.

Nancy mentait gentiment en parlant ainsi, car elle avait dans son aumônière la lettre de Mme Marguerite par laquelle la pauvre reine consentait à tout ce que voulait le roi.

Mais Nancy avait ses projets.

— Voyons les remontrances, dit le roi.

— Sire, reprit Nancy, Mme Marguerite trouve que la princesse de Médicis est d'une très-grande maison, étant la nièce de feu Mme Catherine et la nièce en même temps de Sa Sainteté le Pape. Mais Votre Majesté a-t-elle réfléchi que les gens de sa religion, qui ont soutenu Votre Majesté de leur épée et l'ont aidée à conquérir son trône, seront blessés de ce mariage ?

— Ah ! fit le roi, c'est l'opinion de Margot ?

— Oui, sire !

— Et c'est pour cela que tu es revenue à Paris ?

— Dame !

— Et c'est la seule objection de Margot ?

— La seule.

— Eh bien ! dit le roi, tu peux remonter à cheval ou en litière.

— Bon !

— Et l'en retourner en Auvergne dire à Mme Marguerite que je la remercie de ses conseils, mais que les choses sont arrangées au mieux. Mme Catherine, ma sœur, et Sully, qui tous deux sont de la religion et n'en veulent déborder, me poussent à conclure cette alliance.

— Fort bien, dit Nancy ; mais, avant que je me repose, Votre Majesté me permettra de souper ?

— Oh ! certainement, dit le roi.

— Et de lui conter mes aventures de voyage.

— Tu as eu des aventures ?

— Oui, sire, pourquoy pas ?

— Friponne ! dit le roi en souriant.

— Votre Majesté se trompe, reprit Nancy, mes aventures n'ont rien de gaillard.

— Ah !

— D'abord, j'ai rencontré un ami de Votre Majesté, un vieil ami, le meilleur peut-être.

— Alors, dit simplement le roi, c'est de Noé que tu parles ?

— Naturellement, sire.

— Et où était-il, Noé ?



Elle s'était effondrée du plus grand héros de notre temps (Page 22).

— A Auxerre.

— Bah !

— Il allait voir son cousin Biron.

A ce nom le roi fronça légèrement le sourcil, mais il ne souffla mot.

— Nous avons fait route ensemble un bout de chemin, poursuivit Nancy, et nous avons découvert une jeune fille auprès de laquelle toutes les femmes que Votre Majesté a aimées jusqu'à ce jour ne sont que des laiderons.

— Veut-être saint-gris ! s'écria le roi dont les yeux s'illuminèrent, te moques-tu de moi, Nancy ?

— Ameusement, sire.

Et Nancy se dit tout bas :

— Bon ! je crois que je le tiens. Avec un cotillon pour appât, on mènera toujours le grand roi jusqu'au bout du monde.

XV

Nancy connaissait son roi Henri sur le bout du doigt. Du moment où il s'agissait d'un joli minois, le grand homme de guerre était tout oreilles.

Nancy put donc raconter dans tous ses détails l'aventure

du petit manoir d'Arcy-sur-Cure et s'extasier sur la beauté de Madeleine.

— Mais enfin, dit le roi, qu'est devenu l'homme au masque ?

— Il s'est sauté par la fenêtre, au risque de se rompre le cou. Mais il ne s'est fait aucun mal.

— Et ses compagnons ?

— On en a tué deux. Les deux autres sont blessés et ont pris la fuite.

— Mais l'homme au masque vous a échappé et personne de vous n'a vu son visage ?

— Personne.

— Ce qui fait que Laffin, si c'est lui, n'ira comme un beau diable.

— Hélas ! dit Nancy. Mais le maréchal fera justice.

— Tu crois ?

— Et si le maréchal refuse, dit Nancy, le roi est là.

— Ah ! oui, fit Henri, qui caressait toujours sa barbe tressée en pointe et semée de quelques filets blancs, c'est toujours sur moi que l'on compte.

— Ce qui est bien naturel, fit Nancy avec un fin sourire.

— Oui, mais que puis-je faire en tout cela ?

— Sire, dit Nancy, que Votre Majesté daigne suivre mon raisonnement.

— Parle.
 — On m'a dit aujourd'hui que les fourberies du duc de Savoie avaient irrité Votre Majesté.
 — Et j'ole vais aller corriger promptement, dit le roi.
 — Par conséquent, Votre Majesté ira rejeler le corps d'armée que commande M. de Hiron ?
 — Assurément.
 — Et elle traversera la Bourgogne ?
 — Je te vois venir, ma comtesse. Tu me ménages une halte au château d'Arcy.
 — Oui, sire. Et, dès lors, je ne suis plus en peine des orphelins. Si M. de Hiron se fait tirer l'oreille pour forcer Laffin à rendre gorge, c'est Votre Majesté elle-même qui se chargera de la besogne.
 — Comme tu arranges les choses ! dit le roi.
 — Ce n'est pas pour Votre Majesté seulement, qui s'éprendra de cette belle fille à première vue, c'est pour elle aussi ce que j'en fais, sire.
 — Plait-il ?
 — Elle s'est affilée du plus grand héros de notre temps, achève Nancy.
 A ces derniers mots, le roi tressaillit d'aise.
 — Vraiment ? dit-il.

Nancy raconta alors ce que Madeleine lui avait dit de ce vaillant homme de guerre qui portait une écharpe blanche sur sa cuirasse, que la pauvre petite, le visage cuit aux grâces de son cloître, avait entrevu l'espace de quelques minutes et à qui elle avait donné son cœur pour toujours.

Le roi écoutait, ravi, et, pas plus que Nancy, il ne douta un seul instant que le héros dont il était question fût autre que lui.

— Pauvre petite ! dit-il.

— Par conséquent, ajouta Nancy, Votre Majesté ne se peut refuser à aller réconforter au plus vite.

— Oui, mais Mme Honnête ? dit le roi.

Nancy haussa imperceptiblement les épaules.

— Elle est jalouse, la marquise, continua le roi.

— Bah ! fit Nancy, Votre Majesté adorait la duchesse de Beaufort, ce qui ne l'empêchait pas de courtoiser Mlle d'Entragues.

— Cela est vrai, dit le roi.

— Votre Majesté a le cœur assez vaste pour aimer deux femmes à la fois.

— Et même trois, fit le roi Henri qui caressait toujours sa barbe. Eh bien ! nous causerons de tout cela demain, ma soignonne, d'autant plus qu'avant huit jours j'entre en campagne.

Comme le roi disait cela, cette draperie qui s'était déjà soulevée pour livrer passage à Nancy, fut écartée du nouveau, et un personnage que personne n'attendait entra dans le cabinet.

Il avait casque en tête, cuirasse au dos, bottes à entonnoir garnies d'éperons retentissants, et son manteau, que sa rapière avait relevé par un coin, était tout maculé de poussière et de boue.

— Galaor ! s'écria le roi.

— Oui, sire, répondit le beau Galaor, qui salua Nancy et vint baiser la main du roi ; mais Votre Majesté devrait bien donner à ses gardes et à ses pages l'ordre d'être plus polis. J'ai cru qu'il me faudrait dégainer pour arriver jusqu'ici.

— C'est qu'aussi, mon bon ami, dit le roi en riant, on n'entre pas au Louvre comme dans un moulin.

— Mordieu ! quand on a affaire au roi, cependant.

— Tu as affaire à moi ?

Galaor fit un pas en arrière.

— Palsambleu ! sire, dit-il, je commence à croire que c'est peine perdue que de faire cent vingt lieues à franc étrier pour le service du roi, si en est reçu comme cela.

Et Galaor prit un air important.

Le roi ne se fâcha point. Il se berna à regarder le maréchal d'Epervon.

— Convenis, mon pauvre duc, que je ne suis pas un roi bien majestueux et bien imposant. Nancy me parle comme à un soldat, et ce cadet de Gasconne que voilà et qui s'entête à croire qu'il est mon fils, ce que je nie...

— Oh ! sire, fit Galaor d'un ton de reproche.

— Ce Gascon entre ici sans crier gare... en bousculant tout le monde et en se plaignant qui pis est.

Mais, comme le roi avait dit tout cela sans cesser de sourire, Galaor ne se déconcerta point.

Il demeura debout, fier et digne comme un hidalgo quel que peu cousin du Cid Campeador.

— Ah ! dit le roi, tu es fait cent vingt lieues à franc étrier ?

— Oui, sire, et presque sans boire ni manger.

— Duc, dit le roi, s'adressant encore à d'Epervon, vous allez voir que la drôle va me prouver que je le dois inviter à souper.

— Votre Majesté m'invitera, j'en suis sûr.

— Ah ! tu crois ?

— Lorsque je lui aurai raconté mon voyage.

— On raconte mal quand on a le gosier sec, dit Nancy, et surtout quand on est debout. Asseyez-vous donc, Galaor, le roi le permit.

En même temps, Nancy offrit son propre verre au Gascon. Celui-ci le vida d'un trait et reprit :

— Sire, j'arrive de Savoie.

— Ah ! ah ! fit le roi. Je gage que tu vas me dire du bien de mon cousin Charles Emmanuel.

— Non, sire. Le duc de Savoie est le plus mortel ennemi de Votre Majesté.

— Si c'est ce que tu veux m'apprendre, tu as eu tort de tant te presser, dit le roi.

— Aussi ai-je des choses plus graves à dire à Votre Majesté.

— Oh ! de quel s'agit-il donc ?

— D'une trahison.

A ce mot, le roi fit un brusque mouvement.

— Et qui donc me trahit ? s'écria-t-il.

— Le meilleur ami de Votre Majesté, dit froidement Galaor.

Cette fois, le roi cessa de sourire, et Nancy et d'Epervon se regardèrent avec inquiétude.

XVI

Galaor était bien toujours le bel aventurier, ne doutant de rien, pas même de son origine, et qui avait si gaillardement délivré Mme Marguerite, prisonnière au château d'Amboise.

Le roi l'avait en amitié, tout en le tenant pour un vantard, et se défendait bien haut d'avoir jamais connu le mère d'un pareil Gascon.

Mais Galaor n'en démerdait pas :

— Quand on ressemble trait pour trait à Votre Majesté, disait-il, on ne peut être que son fils.

Or, comment Galsor revenait-il de Savoie ?

Voulez que le roi, qui lui avait donné un message à porter à M. de Biron, ne pouvait pas comprendre.

Galsor n'était pas homme à jamais perdre l'avantage d'une position, si cet avantage se présentait.

Le roi l'avait laissé debout au milieu du cabinet, et ne l'avait point invité à souper.

Mais Galsor avait prononcé le mot de trahison et l'attention du roi était devenue grande.

Aussi Galsor se dit :

— Maintenant, si on veut que je parle, on me donnera à souper.

Et il ne souffla plus mot.

— Ah çà, s'écria le roi, t'expliqueras-tu, maudit Galsor !

— Sire, répondit Galsor sans s'émouvoir, les explications que je donnerai à Votre Majesté sont longues et diffusées, et j'en ai pour un bout de temps. Que Votre Majesté daigne me permettre de descendre aux offices et de calmer mon estomac en souffrance avec un morceau de venaison. Après, je remonterai et je dirai...

Le roi eut un geste d'impatience.

Et regardant d'Epemon :

— Quand je te le disais, duc, fit-il, que je serais obligé de l'inviter à souper.

Et Henri de Bourbon, roi de France et de Navarre, frappa sur le timbre et dit au page qui entra :

— Qu'on mette le couvert de maître Galsor.

— Votre Majesté a raison, dit Galsor, je ne cause jamais plus clairement que la fourchette à la main.

Et il se mit à table à la gauche de Nancy.

— Préfères-tu maintenant, maudit Galsor, dit le roi, et me diras tu quel est ce meilleur ami qui me trahit ?

— Pardon, sire, répondit Galsor, qui avait déjà la bouche pleine, je n'ai pas tout à fait dit cela.

— Comment ?

— J'ai dit qu'un de vos meilleurs amis pourrait bien vous trahir.

— Quel est-il ?

— Voilà ce que je ne dirai qu'après avoir fait part à Votre Majesté de mon voyage en Savoie.

— Ah ! c'est juste. Tu es allé en Savoie ?

— Oui, sire.

— Pourquoi ?

— C'est tout une histoire.

— Voyons ? je t'écoute.

Le roi n'était pas patient d'ordinaire, mais ce mot de trahison avait sonné si mal à son oreille qu'il n'était pas fâché de reculer le plus possible la conclusion annoncée par Galsor.

Galsor reprit :

— Votre Majesté m'a envoyé en Bourgogne, auprès de M. de Biron, pour l'avertir qu'il se pourrait faire que la campagne contre le duc de Savoie s'ouvrirait au premier jour, et qu'il se tint prêt.

— C'est cela même, dit le roi.

— M. de Biron est un petit roi dans son gouvernement. On ne jure que par lui, on ne voit que par lui, et s'il voulait mettre une couronne sur sa tête, il n'est pas un Bourguignon qui s'y opposât.

Le roi fronça de nouveau le sourcil :

— Peut-être dit-il, il y aurait peut-être quelques petites difficultés. Mais continue...

— M. de Biron m'a reçu amicalement, comme un véritable ambassadeur. Pendant huit jours on m'a fêté à l'égout d'un prince légitime.

— Et après ?

— Attendez, sire, M. de Biron a un secrétaire, un confident, un ami qui possède toute sa confiance. On le nomme M. de Laffin.

— Bon ! dit le roi. Nancy m'en parlait tout à l'heure.

— M. de Laffin, poursuivait Galsor, a de son côté un secrétaire, un ami, un confident. C'est un petit jeune homme qui ressemble à une femme, est effronté comme un page, faux comme un jeton et qui fait de M. de Laffin tout ce qu'il veut. On le nomme Rénazé.

Ce nom était parfaitement inconnu au roi.

— Que Votre Majesté, poursuivait Galsor, daigne suivre avec attention mon raisonnement.

— J'écoute, dit le roi.

— Le petit Rénazé fait de M. de Laffin tout ce qu'il veut.

— Bon !

— M. de Laffin impose à M. de Biron ses plus étranges volontés.

— Eh bien ?

— Il s'ensuit que M. de Biron faisant tout ce que veut Laffin, et Laffin obéissant à tous les caprices de Rénazé, c'est Rénazé qui est le vrai gouverneur de Bourgogne.

— Mais où veux-tu en venir ? dit le roi, qui trouvait que Galsor était un peu diffus.

— Vous allez voir, sire. Au bout de huit jours, comme j'allais mettre le pied à l'étrier pour revenir ici, M. de Biron me monda auprès de lui et me dit :

« — Mon cher seigneur, le roi est irrité justement contre le duc de Savoie qui manque de franchise, et, beaucoup plus Italien qu'on ne pense, ne veut pas céder la Bresse en échange du marquisat de Saluces et garde les deux. Mais j'estime qu'avant de déclarer la guerre à Charles-Emmanuel, il serait bon de tenter auprès de lui une dernière démarche conciliante. Cette démarche, faite au nom du roi directement, n'aboutira pas. Du moins, c'est l'opinion de Laffin.

« Laffin qui était présent à l'entretien, fit un signe de tête affirmatif et me dit :

« — Le roi a dit plusieurs fois, et en présence de très-grands seigneurs, qu'il irait châtier le duc et qu'il le laisserait en chemise et nu-pieds dans son palais de Clamberg.

« Le duc est très-irrité. Il s'ensuit qu'il ne voudrait rien entendre d'un message du roi.

« — Alors, dis-je à M. de Laffin, la démarche est inutile.

« — Au contraire, répliqua le maréchal. Je suis resté, moi, dans de bons termes avec le duc. Je vous nomme mon ambassadeur auprès de lui, monsieur Galsor.

« — Fort bien, monseigneur.

« — Vous lui portez un message de moi, et je suis à peu près certain qu'il réussira. »

Galsor s'arrêta un moment pour reprendre haleine.

— Et tu t'es chargé du message ? dit le roi.

— Oui, sire. Je suis parti la soir même.

— Seul ?

— Avec Rénazé, le secrétaire de Laffin.

— Ah ! ah !

Galeor tendit son assiette.

— Monsieur le maréchal, dit-il à d'Épernon, passez-moi un peu de cette hure de sanglier, j'ai mon estomac en capilotade.

Le duc d'Épernon servit Galeor, et celui-ci reprit son récit.

Nancy était devenue grave et soucieuse. Elle voyait poindre l'orage à l'horizon, alors que le roi ne devinait rien encore.

XVII

Galeor reprit :

— Ce Rénazé ne me plaisait guère. Pendant tout le voyage, qui dura huit jours, je me demandai si le jeune homme n'était pas une fille habillée en garçon, tant ses manières étaient efféminées.

Enfin nous entrâmes sur les terres du duc.

Dans chaque ville, dans chaque village, les officiers du duc venaient à notre rencontre et nous faisaient fête et honneur.

Rénazé paraissait si miex à la cour de Savoie.

Quand nous arrivâmes à Chambéry, le duc nous envoya saluer et inviter à souper par un de ses chambellans.

M. Rénazé se montrait hautain, impudent et en eût dit que les États du duc étaient à lui.

— Peste ! me disais-je, M. Rénazé, tout seul, se fût mieux encore acquitté du message.

Le duc est un prince très affable, qui s'est fait un masque d'incomparable bonhomie.

Il nous jura que son plus ardent désir était de vivre en paix avec un voisin aussi puissant que le roi de France et qu'il lui donnerait toute satisfaction.

Le duc nous garda trois jours et nous choya comme des princes souverains.

Au bout de ce temps, Rénazé me dit :

— Nous pouvons nous en retourner. Le duc m'a confié un message pour le maréchal, et tout s'arrangera, j'en suis sûr, à la satisfaction du roi.

Cela me parut louche.

C'était moi qui avais apporté la lettre du maréchal, c'était à moi qu'en devait confier la réponse.

Mais Rénazé me dit :

— Je suis venu plusieurs fois ici déjà, et le duc est plus familier avec moi qu'avec vous.

Je parus me contenter de cette explication, mais j'avais mon projet ; et nous repartîmes.

Rénazé paraissait enchanté au point que je fis cette réflexion :

— Qu'est-ce que cela peut donc faire à cette demoiselle qu'on fasse ou non la guerre au duc de Savoie ?

Rénazé avait enfoncé la lettre du duc au maréchal dans une samonière de cuir qui ne le quittait ni jour ni nuit.

Deux ou trois fois, comme nous traversions des gorges désertes, des vallées sauvages, j'eus la tentation de lui planter ma dague entre les deux épaules et de l'envoyer pourrir au fond d'un ravin, après m'être emparé de la lettre.

Mais, outre qu'il me répugnait, moi homme, de tuer cette femelle, je me dis que l'occasion de savoir au juste quelle était la mission dont il s'était chargé se présenterait certainement.

Nous arrivâmes à Lyon et nous descendîmes dans une hôtellerie sur le bord de la Saône, qui a pour enseigne : Au Cheval-Noir.

Encore trois jours, et nous serions à Dijon. Il n'y avait donc plus de temps à perdre.

Dans les différentes hôtelleries où nous étions descendus, j'avais remarqué que Rénazé gardait, suspendus à son cou, la fameuse samonière.

Il couchait avec. Il n'y avait donc qu'un moyen de s'en emparer, le tuer ; et, je le répète à Votre Majesté, cela me répugnait.

Heureusement, il me vint une idée, ou plutôt un souvenir. Je me souvins qu'au château d'Amboise, une chambrière du nom de Périsse, et qui était au service de M. de Pont-Ribaud, m'avait enseigné la fabrication de certain narcotique au moyen duquel elle se garantissait de l'amour de son vilain maître.

L'hôtelier du Cheval-Noir, voyant qu'il avait affaire à des gens de qualité, nous demanda deux heures pour préparer un souper digne de nous.

Rénazé profita de ce répit pour aller prendre un bain et se parfumer.

Moi, je courus chez un droguiste, qui me vendit les substances nécessaires à la composition de mon narcotique. et, l'heure du souper venue, je le mélangai au vin que Rénazé devait boire.

Nous étions placés vis-à-vis l'un de l'autre, nous avions chacun notre bouteille, et Votre Majesté sait que je suis un buveur très-présentable.

— Si je le sais ! fit la roi. Tu es déjà vité les caves du Louvre. Mais continue.

— Comme Votre Majesté le pense, poursuivait Galeor, Rénazé était ivre-mort à la fin du souper. On le porta sur son lit et je le déshabillai moi-même.

— Et tu t'empara de la samonière ?

— Naturellement.

— Oui, dit la roi, mais la lettre était cachetée ?

Galeor sourit :

— Sire, dit-il, une gentille demoiselle, que Mme Nancy connaît bien et qui s'appelle Idoline, m'a enseigné le moyen de passer outre.

— Comment cela ?

— D'ouvrir un pli cacheté sans briser le scel.

— Vraiment ! fit la roi, et comment fais-tu ?

— J'allume une bougie.

— Fort bien.

— Je prends un couteau à lame bien mince et je fais chauffer cette lame.

— Et puis ?

— Et puis je la passe délicatement entre la cire et le parchemin. La cire, au contact de la lame chauffée, se détache sans que l'empreinte du cachet soit le moins du monde détériorée, et quand j'ai pris connaissance de ce que contenait la lettre, je la reforme par le même procédé. C'est fort simple, comme le voit Votre Majesté.

— Fort simple, en effet, dit la roi. mais il y a de pauvres diables qui rament sur mes galères qui n'ont pas fait pis.

— Dame ! fit naïvement Galeor, quand il s'agit du service du roi, on n'y regarde pas de si près.

— Amen ! dit Nancy.

— Alors, tu as lu la lettre ?

— Oui, sire.

— Que contenait-elle ?

— Mille protestations d'amitié du duc pour le maréchal.

— Bon !



On le porta sur son lit, et je le déshabillai. (Page 24.)

— Mais rien de précis. Le duc se renfermait dans une foule de restrictions et de faux-fuyants, et terminait en disant : « Féerist à Laffin, votre conseiller intime, et il vous fera part de nos projets. »

— Ah ! le duc écrivait à Laffin ?

— Oui, sire.

— Et tu as lu cette lettre ?

— Parbleu !

— Elle était donc dans l'armoire ?

— Non, mais dans le dos du pourpoint de Rénazé. J'ai eu la peine de recoudre le pourpoint.

— Eh bien ! que contenait cette lettre ? fit le roi de plus en plus impressionné.

— Sire, dit froidement Galsor, c'est ici qu'il faut que Votre Majesté me croie sur parole, car je n'ai pas eu le temps d'en prendre copie. Mais, je le jure, que ma tête roule à l'instant sur le billot, si je mens !

Galsor parlait avec un accent de franchise auquel il était impossible de se méprendre.

— Va, dit le roi, tout ce que tu me diras, je le tiens pour vrai, par avance.

XVIII

Le roi était grave et triste.

Il entrevoyait vaguement que son ami le maréchal de Biron avait un rôle dans les fourberies du duc de Savoie.

— Sire, continua Galsor, je vous l'ai dit, Rénazé est fort bien avec le duc Charles-Emmanuel.

— Que m'importe ?

— Ce que Rénazé veut, M. de Laffin le veut aussi, et ce que veut M. de Laffin, le maréchal le veut presque toujours.

— Mais la lettre, que contenait-elle ?

Le duc appeloit Laffin son « cher ami, » Il commençait par lui déclarer qu'il ne rendrait pas le marquis de Saluces et se moquait du roi de France.

— Ah ! il disait cela !

Et le roi eut un éclair de colère dans les yeux.

— Mais il consentait à se dessaisir de la Bresse.

— Ah ! ah !

— La Bresse réunie à la Bourgogne, augmentée de la Franche-Comté et d'une partie du Lyonnais, ferait un assez joli royaume, sire, dit encore Galsor.

Le roi tressaillait.

— Oh veux-tu en venir ? fit-il.

— Attendez, sire. Le duc de Savoie se dessaisirait donc de la Bresse.

— Il me la rendrait ?

— Non pas à vous, sire. Le duc se moque de vous, et si Votre Majesté se fait fort de l'aller mettre tout nu dans son manoir de Chambéry, le duc est persuadé qu'il viendra chanter un Te Deum dans l'église de Notre-Dame de Paris, quand bon lui semblera.

Henri de Bourbon haussa les épaules.

— Après ? fit-il.

— Le duc de Savoie veut marier sa fille, reprit Galsor. Et il lui donnera la Bresse en dot.

— Si je le permets, dit le roi.

— Attendez encore, sire. Ce n'est pas le tout que d'avoir la fille et la dot, il faut encore trouver le gendre.

— Et le duc l'a-t-il trouvé ?

— Oui.

— Et... ce gendre ?

— C'est M. le maréchal de Biron, à qui Laffin est chargé de transmettre les offres du duc.

M. d'Épernon jeta un cri.

Nancy elle-même devint toute pâle.

Seul, le roi demeura impassible.

Galsor lui-même fut déconcerté de ce calme. Cependant il ajouta :

— Un joli royaume, en vérité, que la Bourgogne, la Bresse, la Franche-Comté et le Lyonnais réunis. C'est aussi grand que le reste de la France, et le maréchal échangera son bâton contre un sceptre et prendra le nom de Charles I^{er}, roi de Bourgogne.

Le roi ne sourcilla pas.

— Tu te trompes, dit Galsor, dit-il, cela ne sera pas.

— Mais sire, M. Rénazé le veut.

— Fort bien.

— M. de Laffin le voudra.

— Je ne dis pas non.

— Et M. de Biron...

— Biron refusera avec indignation, dit le roi avec calme.

Puis comme d'Épernon, Nancy et Galsor gardaient tous le silence :

— Et certes, reprit le roi, je connais mon Biron sur le bout du doigt. Voici vingt ans que nous guerroyons ensemble et nul mieux que moi ne sait qui il est.

« Biron est un héros doublé de comédien ; il est brave à la bataille comme pas un, et vintard le verre à la main, comme tous les Gascons réunis. Biron passe sa vie à médire de moi, des autres et de lui-même.

« Je l'ai comblé de biens, et il prétend que je le méconnaissais ; je l'ai enrichi, et il se vante d'entretenir mes armées de ses deniers.

« Si j'aime une femme, Biron dit qu'il l'a aimée avant moi, et que c'est à son refus que je jouis de ses bonnes grâces.

« Enfin Biron racontera, après boire, à qui voudra l'entendre, que s'il lui plaisait de me détrôner, il le ferait et se mettrait à ma place.

« Mais, achève le roi, il faut bien pardonner tous ces petits défauts à un homme comme lui, qui ne pense pas un mot de ce qu'il dit, et qui passera-t-il à travers le feu de l'enfer pour me voir délivrer.

« Biron est fidèle, mes amis ; Biron ne me trahira jamais ; et, vienne la guerre ! il ira brûler le manoir de ce maître fourbe

qu'on nomme le duc de Savoie, pour lui apprendre à avoir dénué un moment de sa loyauté. »

Et quand il eut parlé ainsi, le roi Henri se versa à boire et dit :

— Je bois à mon cousin et ami, à mon fidèle et bien-aimé compagnon d'armes, Charles de Gontaut Biron, maréchal de France et gouverneur de ma bonne province de Bourgogne !

— Vive Dieu ! sire, s'écria Nancy choquant son verre au gobelet du roi, Votre Majesté a raison, le monarque qui a pareille confiance en ceux qui le servent ne saurait être trahi.

Le sourire revint aux lèvres du roi.

— Eh bien ! dit-il à Galsor, que ça dit le maréchal à ton retour de Savoie ?

— Je ne l'ai pas vu, sire.

— Comment cela ?

— Ma foi ! quand j'ai eu reçu les deux lettres, replacé l'une dans l'armoire et reconnu l'autre dans le pourpoint de Rénazé, je me suis mis au lit en me disant que la nuit porte conseil !

Le lendemain, Rénazé s'est éveillé en me disant que le vin de la côte du Rhône était capiteux en diable et qu'il avait la tête cassée. Je lui ai fait le même aveu. Puis nous sommes remontés à cheval et nous avons fait route ensemble jusqu'à Mâcon. Mais là, je lui ai dit :

— Puisque vous êtes porteur de la lettre, vous n'avez nul besoin de moi. Je vais passer par Autun, ce qui est mon chemin le plus direct.

Il ne s'est point défendu de cette séparation, et nous nous sommes quittés.

Alors j'ai mis mon cheval au galop et de village en village, changeant de monture chaque jour, je suis arrivé ici, et me voilà, sire, achève Galsor.

Le roi lui tendit le main.

— Maintenant que tu as soupé, va te coucher, lui dit-il, et dors bien, car demain nous montons à cheval.

— Demain ? fit d'Épernon.

— Oui, maréchal, répondit le roi. J'ai hâte d'en finir avec mon cousin le duc de Savoie.

— Bah ! fit Nancy, si pressée que soit Votre Majesté, elle fera bien une petite halte au château d'Arçay ?

— Hé ! hé ! dit le roi, peut-il en être autrement, puisque cette petite dent tu parles est si belle !

— A la bonne heure ! dit Nancy, je retrouve mon roi Henri des anciens jours qui sait serrer entre deux batailles.

— Et boire entre deux amours, ajouta le roi en manière de conclusion.

XIX

Quittons Paris et le Louvre et transportons-nous à Dijon, dans le vieux palais des ducs de Bourgogne devenu le demeure du maréchal de Biron, gouverneur de la province pour Sa Majesté le roi de France.

La nuit est venue.

Mais le palais resplendit de lamâtres, les cours, les antichambres, les corridors sont remplis d'éclaireurs, de valets et de gentilshommes.

Des musiciens ambulants qui passaient par Dijon le matin ont été retenus par ordre du maréchal, et ils ont établi un orchestre dans une des cours inférieures du palais.

Les belles dames, les pages moqueurs et badins, les soubards effrontés, les courtisans humbles et arrogants tout à la

fois, se croisent, échangent de doux propos ou des paroles hautes, vont et viennent par le palais ou se groupent respectueusement à distance, dans la grande salle des États dont le gouverneur a fait sa salle de réception.

Est-ce donc un jour de fête? Le maréchal reçoit-il un hôte illustre? Ou bien le roi de France, son maître, lui fait-il l'honneur de le venir visiter?

Rien de tout cela.

Ce jour-là ressemble à tous les autres jours.

Le maréchal aime le fuste, et, comme l'a dit Noé, c'est un petit roi.

Jamais prince souverain n'a eu autant de seigneurs, de courtisans et de pages; les plus belles femmes de la province ont abandonné leurs maris pour venir mendier un regard ou un sourire du maître.

Cependant le maître est taciturne et, comme un vrai roi, il s'ennuie.

Il songe, et il soupire seul.

Mais son estomac est sans appétit devant la table somptueuse dressée pour lui seul; et tandis que dans son gobelet d'or ou versa des vins généreux, peut-être regrette-t-il le repas fait à la hâte et la gorgée du mauvaise boisson qu'il avait eu celle loi matin d'une bataille.

Il est de mauvaise humeur; il a rudoyé quelques gentillesse-hommes qui osaient s'approcher de lui; il a eu des paroles malsonnantes pour la dame de Montlévis.

Qu'est-ce que la dame de Montlévis?

Une belle femme qui n'a pas trente ans, et que le maréchal aime à ses heures, qu'il couvre d'or et de pierreries, mais à la condition de la malmenner comme on malmenne un levrier favori qui vous importune de ses caresses.

Pourtant ses courtisans ne se sont point rebutes, et l'oracle distrait de Biron entend un vague murmure qui ne lui déplairait pas, s'il était de meilleure humeur.

Un gentilhomme de robe, conseiller au parlement de Dijon et qui revient de Paris, où le roi lui a donné audience, ne s'est pas gêné pour dire que le Louvre était une mesure auprès du palais ducal, que le roi vivait comme un homme de peu, sans valetaille et sans courtisans, qu'il mangeait du fromage de chèvre comme un Basque, et jouait à l'ombre avec le premier seigneur venu.

Et les courtisans du Biron murmurent que le maréchal, s'il était roi, s'acquitterait mieux de son métier; et le maréchal entend chuchoter autour de lui des paroles qui lui donnent le vertige.

Pourquoi donc est-il de si mauvaise humeur?

Pourquel cet homme qui semble fait pour ceindre une couronne est-il ce soir si ennuyé, si sombre?

Un page seul le sait.

Ce page, c'est un jeune drôle de quinze ans, qui sert de valet de chambre au maréchal, couche auprès de son lit, le suit partout, lui verse à boire et connaît toutes ses pensées, même les plus secrètes.

Ce page a nom Florimond.

Pour lui seul, depuis qu'il est à table, le maréchal a daigné desservir les lèvres.

— Tous ces gens-là m'ennuient, dit enfin le maréchal, en regardant les groupes de courtisans rangés à distance et qui assistent respectueusement à son souper.

Ce mot suffit à Florimond.

Il fait signe à un chambellain et lui dit :

— Faites donc retirer tout le monde. Monseigneur a la migraine et le bruit l'agace horriblement.

Comme s'envole un essaim d'abeilles dont on renverse la ruche, la salle des États s'est vidée en un clin d'œil.

Le maréchal est seul, seul avec son page, en présence de son souper auquel il touche à peine.

Et Florimond, qui est le seul peut-être, en ce palais, que le regard du maréchal ne fasse point trembler, Florimond, qui a son franc parler de page et de favori, dit alors :

— Monseigneur, il est triste vraiment de voir un puissant seigneur comme vous et qui se fera roi quand il le voudra, s'ennuyer comme un simple fauconnier un jour de pluie.

— Ah ! tu crois que je m'ennuie ? dit Biron.

— Oui, monseigneur. La preuve en est que Mme de Montlévis...

— Ne parle pas d'elle...

— Pourquoi ? demande le page qui ne s'est point effarouché de voir Biron froncer la sourcil.

— Je ne l'aime plus.

— Ah !...

Et le page souriant, ajoute :

— Je m'en doutais.

Biron est retombé dans un farouche silence; puis, tout à coup relevant la tête :

— Florimond ?

— Monseigneur...

— Depuis combien de temps Laffin est-il parti ?

— Depuis dix jours, monseigneur.

— Que le diable l'emporte ! je le congédierai quand il reviendra.

— Et pourquoi cela, monseigneur ?

— Parce que je ne veux plus d'un secrétaire qui me quitte tantôt pour aller engranger ses foins, tantôt pour faire ses vendanges, ou bien pour couper ses bois ! Il est trop riche, mon Laffin, et il s'occupe plus de ses affaires que de mon service.

— C'est égal, reprend Florimond, si M. de Laffin entralt en ce moment, la colère de Votre Seigneurie tomberait.

Le maréchal ne répond pas. Il est retombé dans sa rêverie.

— Monseigneur, dit encore Florimond, après un silence, si j'osais dire ce que je pense...

— Plût-il ? fait le maréchal.

— Ce que je crois.

— Hein ?

— Ce que je sais...

— Et que sais-tu donc, drôle ?

— Que Votre Seigneurie n'aime plus Mme de Montlévis.

— Parbleu ! je te l'ai dit.

— Mais que Votre Seigneurie a un autre amour au cœur. Le maréchal a tressailli.

— Qu'en sais-tu, petit drôle ? fait-il sans colère.

— Dame ! répond Florimond, si Votre Seigneurie daigne m'écouter.

— Parle.

— Je couche au pied du lit de monseigneur...

— Bon ! Après ?

— J'ai le sommeil léger.

— Ah ! ah !

— Un rien me réveille, et, la nuit dernière, la voix de Votre Seigneurie m'a fait ouvrir les yeux. Je me suis levé, croyant que vous aviez besoin de moi, monseigneur, mais j'ai vu que vous dormiez.

— Ah !

— Seulement vous rêviez tout haut.

— Et tu as écouté?...
— Dame ! monseigneur.
— Et de qui parlais-je en rêvant ?
— Ma foi, monseigneur, dit Florimond, je vais peut-être en courir votre colère, mais il m'a semblé que Votre Seigneurie portait d'une femme dont il était éperdument amoureux, et il a prononcé plusieurs fois le mot de courtois, j'en ai conclu que cette femme pourrait bien être une nonne.
— A ces derniers mots, le visage du maréchal se colora comme celui d'un écolier pris en faute.

XX

Le page Florimond eut un petit moment d'inquiétude. Biron fronça le sourcil après avoir rougi. — Biron ne répondait pas.

Le maréchal était un des hommes les plus colères et les plus violents de son époque et bien que le page eût son franc parler habituellement, il n'en avait pas moins été rudé par quelquefois et de la belle manière.

Mais, ce jour-là, Florimond en fut quitte pour la peur.

Tout au contraire, après un moment de silence et d'embarras, Biron releva la tête, regarda son page et lui dit :

— Ah ! tu crois que je suis amoureux d'une nonne ?
— Dame ! fit le page.
— Je ne sais pas si elle était nonne, poursuivit Biron, ou simplement neuvette, car je ne l'ai vue qu'une seconde, et comme à travers un éclair, mais je te jure bien que j'en ai été ébloui.
— Oui-dà ! dit Florimond.
Le page avait pris son air le plus familier, son sourire le plus engageant, et certes, le maréchal ne demandait sans doute pas mieux que de lui faire ses confidences.
— Il y a de cela près de deux ans, dit Biron.
— Peste ! monseigneur, fit le page. Alors, c'est un amour sérieux...
— Je ne sais pas si c'est de l'amour...
— Oh ! quand en se souvient d'une femme au bout de deux ans...
— C'est-à-dire, reprit Biron, que je l'avais presque oublié ; mais voici deux jours que son image se présente à moi sans cesse. Pourquoi ? Je n'en sais rien.
— Je le sais, moi, dit Florimond en clignant de l'œil.
— Tu es donc bien expérimenté en ces matières, petit drôle ? dit le maréchal.
— Heu ! heu !
— Alors, explique-moi...
— C'est tout simple. Votre Seigneurie n'aime plus Mme de Montlévis.
— Après ?
— Et le cœur de Votre Seigneurie se trouvant vide, le souvenir de la nonnette lui revient.
Biron soupira.
— Monseigneur, continua Florimond, qui se sentait prendre tout à coup de l'importance, il y a un malheur dans tout cela.
— Lequel ?
— C'est que, n'étant pas suffisamment ou courtois, je ne pourrai donner à Votre Seigneurie un bon conseil.
— Et si tu étais au courant ?

— Dame ! si jeune que je puisse être, j'ai quelque expérience en matière d'amour, ayant été aimé par une belle dame qui approchait de la quarantaine, laquelle m'a instruit fort convenablement sur toutes les affaires de cœur et de sentiment.
— C'est-à-dire que tu voudrais savoir l'histoire de la petite nonne ?
— Dame !
Biron se versa à boire, soupira une fois encore, et dit :

— Eh bien ! écoute-moi.
Le page appuya ses deux coudes sur le dos d'un fauteuil placé en face du maréchal, et attendit.
— Tu sais, dit-il, qu'il y a deux ans nous étions encore en guerre avec le duc de Savoie ?
— Ce qui ne peut manquer de recommencer, observa Florimond.
— Peut-être. J'avais passé la Saône et j'avais livré bataille aux troupes du duc.
— Lesquelles s'étaient retirées en désordre, dit Florimond.
— Naturellement, fit Biron, qui n'était pas modeste. Je rentrais donc avec mon armée victorieuse, traversant les villes et les villages, et acclamé partout sur mon chemin par une population en délire.
A Micen, l'enthousiasme était à son comble. Le populaire entourait mes gentilshommes et se pressait jusque sous les pieds de mon cheval.
Jamais le roi Henri, qui se vante pourtant d'être le prince le plus populaire du monde, n'a eu pareille réception.
Dix fois on faillit m'enlever de ma selle et me porter sur les épaules.
J'arrivai ainsi jusque sous les murs d'un couvent.
La mère abbesse était sortie sur le seuil de sa sainte maison pour me complimenter et m'offrir des fleurs.
Mais la mère abbesse était vieille et haide et sa harangue ennuyeuse.
Ce qui fit que je me mis à regarder autour d'elle, dans l'espérance d'apercevoir un visage plus réconfortant que le sien.
Et tout à coup j'aperçus, derrière les grilles d'une des fenêtres du cloître, une adorable tête blonde, un ange...
— La plus jolie femme qu'ait jamais vue Votre Seigneurie, sans doute ?
— Assurément, dit Biron ; je ne sais pas si elle me vit, car cela eut la durée d'un éclair ; mais il me semblait que Dieu m'avait ouvert un coin de son paradis pour me montrer un de ses anges?...
— Et depuis lors ?...
— Depuis lors, poursuivit Biron, je songe à ce visage idéal, et il y a des heures où il me prend une envie furieuse d'aller mettre à sac la couvent pour m'emparer de la nonnette et en faire une maréchale.
— Hé ! hé ! dit le page, cela m'explique, monsieur, pourquoi Mme de Montlévis a perdu tant de terrain depuis quelques mois.
— Ben ! fit le maréchal ; mais que ferais-tu à ma place ?
— A peu près ce que Votre Seigneurie comptait faire.
— Tu mettrais le couvent à sac ?
— Non pas précisément.
— Alors que ferais-tu ?



Perrault

Ma foi, monseigneur, je vais peut-être ennuier votre cœlon (Page 28.)

— Je me dirais que je suis gouverneur de Bourgogne.
 — Fort bien.
 — Que j'ai, comme tel, le droit d'entrer partout, même dans un cloître.
 — Et puis ?
 — Et je m'en irais rendre visite à la mère abbesse.
 — Mais...
 — Généralement, continua Florimond, ces pauvres filles sont des filles de noblesse qu'une famille barbare coadonne à la vie monastique. Je voudrais passer le couvent en revue, puis quand je l'aurais aperçue, — c'est de la nonnette que je parle — je lui voudrais parler en particulier.
 — Mais la règle du couvent ?
 — Un maréchal de France est au-dessus de la règle.
 — Et la mère abbesse ?...
 — Je lui offrirais deux mille écus d'or pour son couvent, et elle me céderait la nonnette sans difficulté.
 — Tu crois ?
 — Certes oui, dit Florimond.
 Et comme le front de Biron s'éclaircissait, il se fit du bruit à la porte de la salle et on entendit la voix du chambellan qui disait :

— Je vous répète, mon gentilhomme, que monseigneur le maréchal est à souper et qu'il ne vous peut donner audience.

— Et je te dis, moi, maroufle, répondit une voix fortement empreinte de l'accent gascon, que si le maréchal soupe, orla tombe à merveille, car je viens justement pour souper avec lui.

— Jésus-Dieu ! s'écria Biron, je reconnais cette voix.

En même temps la porte s'ouvrit, et un gentilhomme qui avait pris le chambellan par les épaules et l'avait poté de côté, entra bruyamment, disant :

— Ventre-saint-gris, monseigneur mon cousin, on entre plus facilement au Louvre que dans votre palais ducal.

— Noé ! exclama Biron.

— Bonjour, cousin, dit Noé, qui vint embrasser le maréchal. As-tu encore de quoi souper ? je meurs de faim !

Et Noé se mit à table, au grand scandale des courtisans demeurés à la porte et qui se demandaient quel pouvait être ce Gascon effronté qui leur passait sur le corps et se agissait ainsi sans façons comme un homme qui n'avait qu'un mot à dire pour être roi !...

XXI

Biron et Noé étaient cousins, et, du plus, compagnons d'armes.

Pendant dix ans, ils s'étaient battus côte à côte auprès du roi Henri, leur ami et leur maître.

Aussi le front du maréchal se dérida-t-il complètement à la vue du Gascon, et il s'écria :

— Vite Dieu ! je ne croyais pas que la journée finirait si bien pour moi, Noé, mon bel ami.

— Cousin, répondit Noé qui avait retrouvé toute sa verve gasconne, voici deux mois que j'ai reçu votre lettre, et je me suis mis en route.

— Tiens ! interrompit Biron, pourquoi ne me tutoies-tu plus ?

— Dame ! fit Noé, un maréchal de France.

— Peuh !

— Un petit roi...

— Imbécile !

— Depuis Sans jusqu'ici, continua Noé, on ne parle que de toi, ou point qu'on commence par on être tout fier.

— Ah !

— Et qu'on finit par en avoir les oreilles rompuës.

— Merci bien, dit Biron. Tu n'as pas changé, cousin, tu es toujours moqueur un brin.

— Oh ! rien qu'un brin, fit Noé. Je suis même très-sérieux, à mes heures. La preuve en est que j'ai laissé ma femme et mes quatre enfants, et ma maison du Nérac, dans laquelle j'ai grand besoin de faire des réparations, et que je me suis mis en route avec moi-écuyer Lamazon, à la seule fin de répondre à ton invitation.

Le maréchal tendit la main à Noé.

— Tu es un bon cousin et un aimable ami, dit-il. Mais comme tu dois t'ennuyer dans la maison de Nérac !

— Pas du tout.

— Tu n'as donc plus l'humeur batailleuse ?

— Non. D'ailleurs, le maître n'a pas besoin de moi.

— Le maître ! Comme tu y vas ! fit Biron en plissant dédaigneusement les lèvres.

— Dame ! fit Noé.

— Henri de Navarre, après tout, poursuivait Biron, n'était que notre compagnon, et s'il est roi de France, c'est que nous l'avons voulu.

— Bah ! dit Noé, il a bien fait, lui aussi, quelques petites choses pour cela. Mais écoute, cousin, si tu m'en crois, nous ne parlerons pas de lui ; je te connais, tu passeras ta vie à môlloir du roi et à le servir fidèlement, ce qui est un trait du caractère gascon.

— N'es-tu pas Gascon comme moi ?

— Il y a Gascons et Gascons, cousin. Les bons et les mauvais.

— Quels sont les bons ?

— Ceux de Nérac et de Pau.

— Et les mauvais ?

— Ceux de Bordeaux et du Périgord. Tu es Périgourdin, n'est-ce pas, maréchal.

— Après ? dit Biron.

— Après, si tu veux nous parlerons de toi, de ton luxe royal, de tes gentilshommes enrubanés de tes couleurs comme des bergères le dimanche, de ton gouvernement, dont on te conseille de faire un royaume et dans lequel, du reste, la justice est si mal rendue.

Noé disait tout cela d'un ton moqueur, la bouche à demi pleine, car il ne perdait pas un coup de dent.

— Qu'est-ce que tu chantes là, cousin ? s'écria le maréchal piqué.

— Le vérité, mon bel ami.

— La justice est mal rendue chez moi ?

— Elle n'est pas rendue du tout !

— Oh ! par exemple !

— Et comme je n'avance jamais rien que je ne puisse prouver, continua Noé, je te vais fournir le témoignage de mes paroles.

— Parle.

— En venant ici, je me suis arrêté dans un manoir où il y avait deux pauvres orphelins, une jeune fille et un garçon de quinze ou seize ans.

— Eh bien ?

— Leur père a été notre compagnon. Il se nommait le baron d'Arcy.

— Tiens ! dit Biron, il me semble que je me souviens de lui. Oui, un bon vivant et un brave soldat.

— Précisément. Il est mort riche, ses enfants sont pauvres.

— Comment cela peut-il se faire ?

— Un tuteur les a dépouillés de leur héritage.

— Vite Dieu ! fit le maréchal, il y a des tribunaux, un parlement dans mon gouvernement de Bourgogne et s'ils s'étaient adressés à eux...

— Ils l'ont fait, ou plutôt ils l'ont essayé.

— Eh bien ?

— On leur a ri au nez, on leur a dit qu'une bouteille en verre ne se heurte pas à un canon, que les petits et les humbles comme eux ne doivent rien réclamer aux puissants. Biron eut un accès d'orgueil :

— Je ne connais de puissant en Bourgogne que moi, dit-il.

— Voilà où tu te trompes, cousin, dit Noé. Celui dont je parle est plus puissant que toi, et c'est pour cela que justice n'est point rendue aux orphelins.

Biron frappa de son poing sur la table.

— Te railles-tu, cousin ? dit-il.

— Non, certes, dit Noé.

— Tu prétends qu'il y a un homme plus puissant que moi en Bourgogne ?

— Oui.

— Cousin... cousin...

— Si tu ne veux pas que je le croie, reprit Noé, qui avait conservé tout son calme, montre les orphelins auprès de toi et rends-leur l'héritage dont en les a dépouillés.

— Mais où sont-ils, ces orphelins ?

— Ici même, dit Noé. Sur que tu leur donnerais audience, je les ai amenés, et ils attendent ton bon plaisir dans la salle voisine.

— Je leur donnerai audience en effet, dit le maréchal, et justice leur sera rendue, mais auparavant...

— Auparavant tu voudrais bien savoir le nom de cet homme qui passe pour plus puissant que toi dans ton gouvernement, reprit Noé d'un ton railleur.

— Oui, je veux le savoir, s'écria le maréchal, dont les lèvres se frangeaient d'écumé.

— Et s'il l'est en effet, poursuivait Noé, puisqu'il n'est ni juge, ni gentilhomme qui ait osé venir jusqu'à toi pour plaider la cause des deux orphelins.

— Tu y viens bien, toi ?

— Oh ! moi, dit Noé, j'ai toujours eu mon franc parler

avec tout le monde, et ce n'est pas avec toi, cousin, que je mettrais une sourdine à ma langue, n'est-ce pas ?

— Mais le nom de cet homme ? son nom ? répéta Biron hors de lui.

— Il s'appelle Laffin, dit froidement Noé.

— Laffin ! exclama le maréchal ; mon secrétaire ?

— Oui.

— Ah ! ah ! ah ! Plus puissant que moi, lui ?

— Très-certainement.

— Ah ! ah ! ah !

Et Biron fut pris d'un rire nerveux.

— La preuve en est qu'il te fait faire ce qu'il veut, continua Noé, qu'il est au-dessus des tribunaux, au-dessus des parlements, et qu'à de certaines heures il te donne de mauvais conseils et voudrait faire de Biron, le fidèle et le brave, un traître à son roi et à son pays.

Le maréchal était devenu horriblement pâle.

Noé se leva de table, courut vers la porte, l'ouvrit à deux battants et dit :

— Guillaume, Madeleine, venez, mes enfants ! le maréchal est dans un de ses jours de justice.

Les deux orphelins, vêtus du noir, entrèrent appuyés l'un sur l'autre.

Soudain Biron jeta un cri et recula, lui qui n'avait jamais rompu d'une semelle devant l'ennemi.

— La nonnette ! murmura-t-il en reconnaissant la jeune fille.

— Aie ! pensa le page Florimond, M. de Laffin, qui a fait trembler tout le monde jusqu'ici, pourrait bien périr sous la bâton, comme le dernier des vilains !

XXII

Si l'entrée de Noé avait produit quelque émotion parmi tout ce monde du continent qui s'empresait dans les antichambres du maréchal, cette émotion parvint à son comble quand on vit que le nouveau venu agissait comme chez lui et présentait les deux orphelins à Biron.

Le page Florimond, qui était un garçon d'esprit, ayant entendu son maître prononcer le mot de nonnette, ne douta plus un seul instant que Madeleine et la jeune fille du cloître ne fussent qu'une seule et même personne.

Et Florimond, pensant que le maréchal, après lui avoir fait ses confidences amoureuses une demi-heure auparavant, serait peut-être un peu gêné avec lui maintenant, Florimond s'esquiva.

Seulement il avait les grandes traditions des pages de la bonne robe ; s'il n'assistait pas à un entretien, il savait néanmoins n'en pas perdre un traître mot.

En s'en allant par une porte à laquelle le maréchal tournait le dos, Florimond laissa retomber la draperie qui la couvrait, mais ne ferma point la porte, de telle façon qu'il entendit la conversation de Noé, de Biron et des deux orphelins, ce qui le confirma de plus en plus dans l'opinion qu'il avait émise déjà, que M. de Laffin pourrait bien périr sous la bâton.

Quand Florimond pensa n'avoir plus rien de curieux à entendre, il s'éloigna sur la pointe des pieds, gagna un corridor, pénétra dans les antichambres et se mêla à la foule. Là, les commentaires allaient leur train.

Depuis qu'il était gouverneur de Bourgoigne, le maréchal n'avait jamais admis à sa table que de très-grands seigneurs, et comment pouvait-on supposer que ce gentilhomme vêtu de

grès drap, chaussé de bottes fortes, portant un manteau poussiéreux, était un haut personnage ?

Quand on vit venir Florimond, on l'accabla de questions. Florimond prit son petit air suffisant et dit :

— Mes chers seigneurs, vous êtes tous des hâbleries. Le gentilhomme qui vient d'entrer et à qui M. le maréchal a sauté au cou, est tout simplement M. le comte Ansaury de Noé, mon cousin, un Gascon plus noble que vous tous réunis, puisqu'il descend du vénérable patriarche qui planta la vigne, et l'ami très-particulier et très-cher de S. M. le roi Henri, notre maître.

« Par conséquent, je vous engage à vous incliner très-bas sur son passage, si vous voulez demeurer en faveur, et je crois devoir prévenir ceux d'entre vous qui espèrent encore une audience... »

Florimond s'arrêta, partit d'un bon éclat de rire moqueur, puis ajouta :

— Ceux-là peuvent s'en retourner chez eux : M. le maréchal ne recevra personne ce soir. Il passera la soirée en... famille.

— En famille ! exclama un chambellan.

— Ne vous ai-je pas dit que M. de Noé était son cousin ?

— Mais cette jeune fille et ce damoiseau venus de nois ?

— Ils seront de la famille aussi, s'ils n'en sont pas déjà.

Par conséquent, honnez gens, ajoutez le page avec l'impertinence d'un favori, rentrez au logis et ne faites pas de mauvais rêves.

Comme Florimond disait cela, un cavalier frappa la porte.

— Maître Florimond, dit-il, je vous trouve un peu osé, ce soir. Ah ! vous dites que le maréchal ne donnera pas d'audience... Eh bien ! il me recevra, moi.

— Tient ! exclama Florimond, c'est monsieur Rénazé !

— Lui-même, dit avec hauteur le favori de Laffin.

Et Rénazé voulut faire un pas en avant.

Mais Florimond se plaça devant lui.

— Cher monsieur Rénazé, dit-il, si vous voulez pénétrer chez le maréchal, je suis prêt à vous annoncer, seulement...

— Seulement quoi ?

— Si vous êtes mal reçu, vous ne m'en voudrez point, n'est-ce pas ?

— Comment ! mal reçu ?

— Dame ! si vous saviez ce que je sais...

Et Florimond devint sérieux, et Rénazé ne put se défendre d'une vague inquiétude.

— Et que sais-tu donc, maître drôle ? fit-il, conservant néanmoins son ton d'arrogance.

— Oh ! jardon, dit Florimond avec calme, si vous le prenez ainsi, passez, entrez chez monseigneur... vous verrez bien...

Rénazé sentit son inquiétude redoubler.

— Mais enfin de quoi s'agit-il ? demanda-t-il tout bas.

— Je voulais vous donner un conseil d'ami, vous le prenez sur un ton... à votre aise, monsieur Rénazé, dit Florimond d'un ton moqueur.

— Au moins, dit Rénazé, pourrai-je parler à M. de Laffin ?

— M. de Laffin n'est pas à Dijon.

— Ah !

— Voici près de dix jours qu'il est parti, et il aurait mieux fait de rester.

Ces dernières paroles firent tressaillir Rénazé. Il comprit qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, et, prenant Florimond par le bras, il l'entraîna dans une galerie voisine, de façon à n'être entendu de personne.

— Voyons ? dit-il, qu'est-ce qu'il y a ?
 — Il y a que M. de Laffin est en disgrâce.
 Rénazé pâlit.
 — Il a une pupille, n'est-ce pas ? continua Florimond.
 — Vous savez cela ? fit Rénazé.
 — Oui.
 — Eh bien ?
 — Il a déposé cette pupille et il veut l'épouser.
 — Peut-il dit le favori, qu'est-ce que ça peut vous faire ?
 — À moi, rien. Mais monsieur le maréchal a pris la pupille sous sa protection.
 — Il la connaît donc ?
 — Mieux que cela, il soupe avec elle en ce moment, et il la trouve à son goût... je puis même vous affirmer qu'il en est amoureux.
 — Et elle lui a dit ?...
 — Que M. de Laffin avait voulu l'enlever et qu'il brûlait pour elle d'une flamme odieuse. Pendant ce temps, où est M. de Laffin ? je l'ignore... mais il se serait cassé la jambe en sautant par la fenêtre du manoir de la belle, une nuit où il l'a trouvée entourée de défenseurs, que cela ne m'étonnait pas.
 En attendant, cher monsieur Rénazé, ajouta Florimond avec un accent de compassion protectrice, vous êtes trop le favori de M. de Laffin pour qu'il fasse bon pour vous chez monseigneur, et si vous m'en croyez...
 — Mais j'arrive de Savoie.
 — Eh bien ! retournez-y.
 — J'ai un message du duc.
 — Donnez-le-moi.
 — Non pas, dit Rénazé, je vais me mettre à la recherche de M. Laffin et nous verrons ensemble à faire face à l'orage.
 — Bonne chance ! dit Florimond d'un ton railleur.
 — Au revoir, cher ami.
 Et M. Rénazé, qui tout à l'heure encore appelait le page maître Florimond, lui tendit humblement la main.
 — Au revoir, très-cher, dit Florimond.
 Et voyant Rénazé s'éloigner la tête basse, le page, qui avait appris un peu de latin chez un curé, murmura :

Sic transit gloria mundi.

Ce qui voulait dire pour lui :

Ainsi passe la faveur des courtisans.

Dans l'esprit de Florimond, M. de Laffin et Rénazé étaient des gens à jamais perdus !

XXIII

Maître Rénazé, comme il l'avait dit à Florimond, arrivait de Savoie.

Depuis qu'il était séparé de Gahor, à Mâcon, il ne s'était plus arrêté.

Aussi était-il en habit de voyage et avait-il laissé son cheval tout sellé aux mains d'un valet.

Depuis qu'il était si riche, le sieur Laffin ne se refusait aucun des plaisirs, aucun des fastes de la vie.

Non content d'avoir un splendide appartement dans le palais ducal, il possédait une maison de plaisance aux portes de Dijon, et il s'y retirait chaque soir, quand le maréchal n'avait plus besoin de lui, pour y souper avec de gais compagnons et des femmes aimables.

Rénazé s'était dit, en franchissant le seuil du palais :

— Laffin est peut-être à Bel-Air.

C'était le nom de la maison de plaisance.

Aussi avait-il jeté sa bride à un valet, lui commandant de lui tenir son cheval en main environ un quart d'heure, et si, au bout de ce temps, il ne l'avait pas revu, de le conduire à l'écurie.

Rénazé sortit donc du palais comme il y était entré, sans avoir vu le maréchal, sans avoir vu Laffin, et convaincu que ce dernier était en pleine disgrâce.

Or, Gahor avait fort bien deviné les échelons de cette mystérieuse influence qui portait de Rénazé pour remonter jusqu'à Hiron.

Laffin avait une aveugle affection pour Rénazé, et Rénazé lui faisait faire ce qu'il voulait.

Laffin, par contre-coup, avait si bien capté la confiance de Hiron, que le maréchal se rendait aveuglément aux conseils de son secrétaire intime.

Mais Rénazé n'avait directement aucune influence sur le maréchal.

Aussi ne songea-t-il point, après les révélations de Florimond, à essayer de forcer la porte.

Hiron aurait fort bien pu faire tomber sur lui toute la colère qu'il ressentait contre Laffin ; et il se hâta de sauter en selle et de quitter le palais où, désormais, il ne faisait plus bon pour lui.

Il mit son cheval au galop et courut à Bel-Air ventre à terre.

C'était une demeure seigneuriale, entourée d'un parc séculier et de jardins à l'italienne remplis de statues.

Laffin, artiste à ses heures, y avait entassé des merveilles et des chefs-d'œuvre.

Chaque soir, ce palais au petit pied était éblouissant de lumières, remplis des sons harmonieux d'un orchestre, retentissant d'orgies et d'éclats de rire.

Laffin s'amusait, ni plus ni moins que s'il eût été maréchal de France, comme Hiron.

Mais, ce soir-là, Bel-Air était muet, plongé dans l'ombre. Rénazé eut un battement de cœur.

— Après ça, se dit-il, peut-être Laffin sait-il déjà sa disgrâce et se cache-t-il.

Et il fit franchir à son cheval le pont-levis jeté sur le fossé.

La cour était déserte ; les portes étaient fermées.

Rénazé sonna à tour de bras. Enfin, une lumière apparut à une croisée, et une voix demanda ce qu'on voulait.

Rénazé se nomma.

Un vieux domestique se hâta d'accourir.

— Où est Laffin ? demanda Rénazé.

— Monseigneur est absent, répondit le valet.

Laffin se faisait donner du « monseigneur » par ses gens.

— Il ne saurait être absent pour moi, dit Rénazé en mettant pied à terre.

— Mais, monsieur, je vous jure que monseigneur n'est pas ici.

— Alors, il est à Dijon ?

— Pas davantage.

Rénazé s'impatientait déjà, lorsque le vieux valet lui dit encore :

— Monseigneur est parti voici dix jours. Il devait revenir au bout de quatre ou cinq. Cependant, en me quittant, il m'a dit : « Je pourrais prolonger mon absence et il faut prévoir le cas où M. Rénazé arriverait avant mon retour. »



Laffin se traina vers la porte armé de ses pistolets. (Page 35.)

— Ah ! dit Rénazé, il t'a dit cela ?

— Oui, monsieur, et il m'a laissé un message pour vous. Tout en échangeant ces quelques mots, Rénazé avait laissé son cheval à la pèrte et il avait suivi le vieux valet dans la maison.

Celui-ci ouvrit sa souquenille et retira de son sein un billet scellé aux armes de Laffin et adressé à Rénazé.

Rénazé l'ouvrit.

Laffin disait :

« Men cher enfant,

« D'abord, je ne voulais, en épousant Madeleine d'Arcy, ma pupille, que me mettre à l'abri des réclamations de son frère. Mais, comme les papillons, je me suis brûlé à la chandelle, et j'éprouve pour elle une passion violente et sauvage, qu'il ne m'est plus possible de maîtriser. Je pars et, dussé-je l'enlever, dussé-je tout mettre à feu et à sang, elle m'appartiendra. Ce met, pour le cas où je ne serais pas revenu quand tu arriveras de Savoie, où, je l'espère, tu auras fait de la bonne et utile besogne.

« Ton dévoué,

« LAFFIN. »

Cette lettre plongea Rénazé dans la stupor.

Evidemment, Laffin était parti pour mettre son projet à exécution.

Evidemment encore, le projet avait échoué, puisque, au dire de Flérimond, Madeleine se trouvait à Dijon et jouissait auprès du maréchal d'une grande faveur.

Qu'était donc devenu Laffin ?

C'était à croire qu'il était tombé dans quelque embuscade et avait succombé sous les coups des protecteurs de la jeune fille.

Rénazé, ce jeune homme efféminé et qui, au dire de Galar, avait plutôt les allures d'une fille que celles de son sexe, était cependant doué d'une certaine énergie.

Ensuite, il avait pour Laffin une amitié non moins dévouée que celle que Laffin lui portait.

— Donnez-moi un cheval frais, dit-il au vieux domestique.

— Où allez-vous donc ? demanda celui-ci, qui le vit en proie à une vive émotion.

— A la recherche de ton maître, qui est mort en meurant pour sûr, répondit Rénazé hors de lui.

Un quart d'heure après, il était en selle et courait sur la route d'Avallon.

Il fallait deux jours pleins pour atteindre cette dernière ville.

Rénazé changea cinq fois de cheval en route, prit à peine un peu de nourriture, dormit en selle et arriva le surcoudrain matin, à la pointe du jour, en vue d'Avallon, la vieille ville féodale, qui domine un paysage agreste qu'on dirait emprunté à un canton de la Suisse.

Là, Rénazé était sûr d'avoir des nouvelles de Laffin.

Laffin avait un ami à Avallon, un ami sûr, et cet ami était le supérieur d'un couvent de moines.

Rénazé entra dans la ville aussitôt que les portes en furent ouvertes, et s'en alla soulever le heurtroit de la porte du monastère, avec la conviction que Laffin était là blessé ou mort.

XXIV

Les moines de ce temps-là n'étaient pas gens scrupuleux, ainsi qu'il appert des écrits du joyeux curé de Meudon.

Le supérieur du couvent à la porte duquel frappait Rénazé, était un ancien soldat, tour à tour huguenot et catholique, et qui, pour échapper à une condamnation à mort prononcée contre lui, avait endossé le froc.

Cet homme se nommait dom Bazin.

Laffin le protégeait, depuis un certain jour où, ayant besoin d'un clerc qui lui mimât des faux actes de propriété pour couvrir ses apothèses d'une apparence de légalité, il avait trouvé en lui une plume complaisante et docile.

Laffin, devenu tout-puissant, n'avait pas été ingrat, et l'évêque d'Avallon, sur ses instances, avait nommé supérieur le soldat devenu moine.

Rénazé savait cela.

Il savait en outre que, dans ses précédentes tentatives de séduction dont Madeleine était le but, Laffin avait établi dans le couvent son quartier général.

Aussi Rénazé entra-t-il comme un ouragan sous le préau du monastère.

Les moines étaient en prières; mais le supérieur vidaient un flacon de vieux vin dans sa cellule, en compagnie d'un reître, son ancien frère d'armes, qui l'était venu visiter.

— Où est Laffin ? répéta Rénazé.

Dom Bazin ouvrit de grands yeux.

— Comment ! monsieur Rénazé, dit-il, c'est vous qui me le demandez ?

— Sans doute, fit Rénazé, dont l'émotion était à son comble.

— Mais je n'en sais rien. Voici huit jours que je l'attends et je n'entends point parler de lui.

Adors dom Bazin raconta à Rénazé que M. de Laffin avait soupé et couché au couvent en venant de Dijon, puis qu'il était parti avec l'intention de faire visita à sa pupille la demoiselle d'Arcy; que, deux jours après, le meur Laffin lui avait envoyé un message en toute hâte par son écuyer.

Ce message apportait à dom Bazin qu'il se proposait d'enlever Madeleine dès la nuit suivante et de la conduire au couvent où, sans désemparer, lui, dom Bazin, lui donnerait la bénédiction nuptiale.

— Eh bien ? dit Rénazé.

— Eh bien ! répondit dom Bazin, voici huit jours de cela.

— Et vous n'avez pas vu Laffin ?

— Je l'attends encore.

Les pressentiments de Rénazé devenaient de plus en plus sombres.

— Ecoutez, dit dom Bazin : s'il est arrivé malheur à M. de Laffin, il est des gens qui doivent le savoir. Ce sont des gentilshommes qu'on appelle les Beaugard.

— Je les connais.

— Vous savez où est situé leur castel ?

— Oui.

Rénazé prit quelque nourriture au couvent, se procura un cheval frais et se remit en route.

Il chevaucha à travers bois et vallées, laissa le manoir d'Arcy sur la droite, s'engagea dans les vastes forêts qui s'étendent entre l'Yonne et la Cure, et arriva enfin, comme le soleil allait quitter l'horizon, en vue de ce castel ruiné, perché sur un roc aride et dans lequel les Maurets-Oëls avaient établi leur retraite d'oiseaux de proie.

Le manoir parut plus sombre et plus triste encore que de coutume à Rénazé, car ce n'était pas la première fois qu'il y venait.

Au bas du rocher, un pâtre faisait paître un maigre troupeau.

Rénazé l'interpella :

— Eh ! maraud, lui dit-il, sais-tu si les seigneurs de Beaugard sont en leur demeure ?

Le pâtre avait un esprit farouche :

— Il n'y en a plus que deux, dit-il.

— Où sont les deux autres ?

— Ils sont morts.

Cette réponse confirmait les sombres appréhensions de Rénazé.

— Et quels sont ceux qui survivent ? demanda-t-il.

— C'est le père et le plus jeune fils.

— De quoi donc sont morts les autres ?

Le pâtre ne lui répondit pas et lui tourna le dos.

Rénazé, le cœur serré, monta le chemin abrupte qui remontait le long du roc.

La porte du manoir était ouverte et Rénazé entra.

Personne n'accourut à sa rencontre.

Il laissa son cheval dans la cour, entra dans une pièce, puis dans une autre, et enfin arriva en une sorte de bauge infect d'où partaient des gémissements et des imprécations.

C'était le vieux Beaugard qui se tordait sur un lit de douleur.

Après de lui, son plus jeune fils, le seul survivant, se tenait debout, sinistre, muet, menaçant.

— Où est Laffin ? répéta Rénazé en entrant.

A ce nom, le vieux Beaugard se souleva.

— Laffin ? dit-il, vous demandez Laffin ?

— Oui, dit Rénazé.

— Il m'a fait mettre en cet état... oh ! le bandit... et ou m'a tué deux de mes fils à son service, ajouta le vieillard avec un accent de haine.

— Où est-il ? répéta Rénazé.

— Je n'en sais rien. Allez au diable !

Rénazé fut pris d'une colère folle :

— Misérables ! dit-il, c'est mon maître le maréchal de Biron qui m'envoie, et si vous ne me dites où est Laffin, vous serez rompus vifs.

Cette menace produisit son effet.

— Je sais où il est, moi, dit le fils Beaugard.

— Est-il vivant ?

— Oui, mais il n'en vaut guère mieux.

— Eh bien ! dit Rénazé, menez-moi auprès de lui, si vous ne voulez pas faire connaissance avec le bourreau.

— Que le bourreau vienne donc ! exclama le vieux Beaugard.

Le fils haussa les épaules.

— Père, dit-il, nous avons joué de malheur, mais ce n'est point la faute de M. de Laffin.

Et se tournant vers Rénazé :

— Suivez-moi, ajouta-t-il.

XXV

Rénazé crut que M. de Laffin, blessé comme le vieux Beaugard, était couché dans une chambre du manoir.

Le dernier survivant des fils du Mauvais-Oeil sortit de la chambre où son père continuait à blasphémer, gagna la cour et dit à Rénazé :

— Vous pouvez remonter à cheval.

— Comment ! fit celui-ci étonné, Laffin n'est pas ici ?

— Non.

— Où est-il donc ?

— Je vous dirai cela en chemin.

Et le fils du Mauvais-Oeil prit une arquebuse et la mit sur son épaule, ajoutant :

— Nous avons un bout de chemin à faire.

Rénazé, conduit par cet homme, redescendit donc le sentier taillé dans le roc, au bas duquel il avait rencontré le père.

Le fils du Mauvais-Oeil marchait à côté de lui.

— Savez-vous seulement ce qui s'est passé ? dit-il, tandis que Rénazé rassemblait son cheval pour l'empêcher de buter.

— Non, dit Rénazé.

— M. de Laffin est venu ici un soir, et il nous a dit qu'il voulait enlever la petite du manoir d'Arcy.

— Bon !

— Nous sommes montés à cheval, la nuit venue. Nous avions reçu une lettre de la cousine Comégonde qui nous apprenait que le frère était parti, et que la petite était seule.

— Eh bien ? fit Rénazé.

— Quand nous sommes arrivés, il y avait cinq démons au manoir, quatre hommes et une femme, qui a tiré sur nous des coups de pistolet. La bataille a été rude. Mes frères ont été tués ; mon père a reçu une arquebuse dans les reins.

— Mais Laffin ?

— Laffin avait un masque sur le visage. Il a sauté par une fenêtre et il est tombé dans un fossé, où il s'est cassé la jambe.

— C'est tout le mal qu'il a ?

— Oui.

Rénazé respira.

— Il est demeuré trente heures dans le fossé, caché sous les hautes herbes. Ce n'est que pendant la nuit qu'il a pu en sortir, et il s'est trainé dans une maison du hâcheron qui est au milieu des bois.

— Et c'est là qu'il est ?

— C'est là. Je vais lui porter à manger chaque soir, et comme je suis un peu chirurgien, je lui ai remis sa jambe à l'aide d'éclisses faites avec l'écorce d'un bouleau.

— Et cette maison est-elle loin ?

— A une lieue d'ici.

Rénazé était désormais plus tranquille. Laffin vivait. Laffin guérirait et il prendrait certainement sa revanche.

Au bout du sentier et au bas du roc, le fils Beaugard fit prendre à Rénazé le chemin des bois.

Puis une fois en forêt, il le guida à travers de hautes futaies et des buissons presque impenétrables.

Au bout d'une heure, il lui montra quelque chose de blanc à travers les arbres.

— C'est là, dit-il. Vous n'avez plus besoin de moi.

Et il s'en alla.

Rénazé n'avait pas cherché à le retenir, il aimait tout autant être seul avec Laffin.

Il marcha droit à la maison que le Beaugard lui avait indiquée.

Les pas du cheval sur les feuilles mortes du bois firent tressaillir M. de Laffin.

Celui-ci était couché sur un amas de fougères ; il se traîna vers la porte, armé de ses pistolets.

En reconnaissant Rénazé qui mettait pied à terre, il jeta un cri de joie.

Rénazé se jeta à son cou.

— Maître, disait le jeune homme avec émotion, voici deux jours et deux nuits que je vous cherche.

— Ah ! dit Laffin.

— Et je vous ai cru mort.

— Il est de fait que je l'ai échappé belle, mon enfant.

M. de Laffin raconta à Rénazé dans tous ses détails l'aventure du manoir.

— Maître, dit alors Rénazé, savez-vous quel était ce gentilhomme avec lequel vous avez croisé le fer ?

— Il me l'a dit, mais je l'ai oublié.

— Il s'appelle M. de Noé.

— Ah !

— Et il est cousin de M. de Biron.

— Que m'importe ?

— Et il a conduit les deux orphelins au marché.

Laffin fronça le sourcil.

— Qu'en sais-tu ? dit-il.

— J'arrive de Dijon, et ils soupaient ensemble.

— Vraiment !

Laffin tomba en une rêverie profonde.

Puis, relevant la tête :

— J'avais un masque sur le visage, dit-il, et je n'ai pas prononcé un mot.

— Eh bien ?

— Je dirai au sire de Noé, s'il m'accuse, qu'il en a menti et je le provoquerai.

— Oui... mais les biens ?

— Je prouverai à M. de Biron que je ne me les suis jamais appropriés et que si je les détiens encore, c'est que Guillaume est un enfant et que je suis son tuteur.

Le calme de Laffin passait peu à peu dans l'esprit de Rénazé.

— Vois-tu, reprit le premier, quand on se nomme Laffin on est maître absolu de cette pauvre mouche du coche qui s'appelle Biron, et je ferai chasser de Dijon le Gascon qui ose se placer sur mon chemin.

— Mais il faut se hâter, dit Rénazé.

— Dans huit jours je serai en état de monter à cheval, répliqua Laffin.

— Et dans dix nous serons à Dijon ?

— Sans doute.

Laffin s'assit sur son lit de fougère et ajouta :

— Tu reviens de Savoie ?

— Oui.

— Eh bien ! parlons politique.

Et Laffin reprit son calme et son impassibilité ordinaires.

XXVI

Rénazé n'avait pas quitté son surnomier durant ce long voyage.

Il la portait suspendue à sa ceinture, et il y prit la lettre du duc de Savoie au maréchal.

— Comment ! dit Laffin, tu as passé par Dijon et tu n'as pas fait tenir le message de M. de Birou ?

— Non ; j'ai pensé qu'il valait mieux, auparavant, de conférer avec vous.

— Au fait, tu as raison peut-être. Mais sais-tu ce qu'elle contient, cette lettre ?

— Des banalités, des compliments, rien de précis. C'est vous qui êtes chargé des négociations.

— Ah ! le duc n'a écrit ?

— Parbleu !

Et Rénazé ôta son pourpoint et se mit à en découdre une couture avec la pointe de sa dague.

— Mais, dit encore Laffin, tandis que son favori se livrait à cette besogne, qu'as-tu fait de Galar ?

— Je l'ai quitté à Dijon.

— A-t-il assisté à tes entrevues avec le duc de Savoie ?

— Charles-Emanuel l'a traité en ambassadeur, lui a donné des fêtes, et n'a conféré qu'avec moi.

— Enfin, dit M. de Laffin, comment le duc entend-il sortir de l'affaire du marquis de Saluces ?

— Voilà ce qui va vous l'apprendre.

Et Rénazé tendit à son maître la lettre particulière du duc de Savoie qui portait cette inscription :

A mon féal et ami le seigneur de Laffin.

— Peste ! dit Laffin, le duc doit avoir joliment besoin de moi.

Et il rompit le sceul du message.

La lettre contenait les propositions dont Galar avait déjà parlé au roi.

Le duc offrait à Birou la main de sa fille, son concours pour le débiter indépendant et roi de Bourgogne, et il apportait la Bresse à ce royaume, comme cadeau de noces.

— Voilà pour le maréchal, dit Laffin, interrompant sa lecture. Voyons maintenant ce qui me concerne.

Le duc de Savoie offrait à M. de Laffin une somme de six cent mille livres, le grand cordon de son ordre du Saint-Lazare, réuni à celui du Saint-Maurice, en l'an 1572, par son prédécesseur le duc Emmanuel Philibert ; ou outre, sa protection auprès du maréchal, si besoin était, pour que le nouveau roi de Bourgogne le conservât en qualité de premier ministre ; le tout à la charge dudit sieur de Laffin de décider le maréchal de Birou à desister la cause du roi de France et à accepter les propositions du duc de Savoie.

Laffin lut la lettre attentivement.

Mais son visage demeura soucieux.

— Eh bien ! fit Rénazé, que pensez-vous de cela, maître ? Laffin ne répondit pas.

— Six cent mille livres et ministre du roi de Bourgogne ! c'est un joli lot, continua Rénazé.

— C'est un rêve, dit Laffin, qui releva tout à coup la tête.

— Un rêve !

— Oui, insaisissable.

Rénazé se récria.

— Mon enfant, dit alors Laffin, connais-tu bien Birou comme moi ? C'est une rude tête et une pauvre cervelle. Il

est fort comme Mars lui-même et il a l'esprit irrésolu d'une femme. S'il se décidait un jour à trahir le roi de France, il s'en repentirait le lendemain et irait lui demander pardon à genoux.

— Oh ! fit Rénazé.

— Nous pouvons, pour servir le duc de Savoie, donner au maréchal de mauvais conseils et, vienne la guerre, faire avorter ses opérations militaires, mais nous ne l'entraînerons que difficilement dans une révolte franche et ouverte.

— Qui sait ? dit l'astucieux Rénazé.

— Ensuite, dit encore Laffin, je vais te dire toute ma pensée.

— Parlez, maître.

— Birou est roi au petit pied, un vantard et un gascon. A l'entendre, il n'aurait besoin de personne pour aller prendre Paris d'assaut, entrer au Louvre, jeter le roi par la fenêtre et se mettre à sa place.

« Quand les gens du Périgord se mêlent d'être gascons, ils ne le sont pas à demi. »

« Mais si pareille folie était tentée un jour, Birou ne prendrait ni Paris, ni le Louvre, eût-il avec lui l'armée tout entière et le duc de Savoie, qui se fait des illusions gigantesques. Le roi Henri monterait à cheval, la France se soulèverait comme un seul homme ; il n'y aurait plus ni huguenots ni catholiques, mais une nation rangée autour de son roi légitime et par cots même invincible. »

« Et sais-tu comment cela finirait ? »

— Comment ? demanda Rénazé qui ne paraissait pas convaincu.

— Le roi taillerait en pièces l'armée de Birou, si toutefois Birou en avait une ; il s'en irait à Chambéry brûler le château du duc, et il ramènerait celui-ci prisonnier au Louvre. M. de Birou aurait la tête tranchée, et son secrétaire, le sieur de Laffin, serait pendu, car on ne lui ferait même pas l'honneur du bâlot.

— Oh ! par exemple ! dit Rénazé.

— Quant à toi, mon enfant, tu serais rompu vif.

Et Laffin continua avec bonhomie :

— La sagesse humaine consiste à berner ses desirs. C'est un joli emploi que celui que j'ai auprès du maréchal. Il règne et je gouverne. Il a la gloire, moi les profits. Dans dix jours, nous serons à Dijon et, une heure après, le maréchal, convaincu que je n'ai jamais voulu que le bien de ma pupille, me la donnera en mariage.

— Mais comment expliquerez-vous la bagarre du manoir d'Arcy ?

— Peut-être dit Laffin, rien n'est plus facile. Les Benuregard sont des bandits de grand chemin. Ils auront attaqué le manoir, non pour enlever Madeleine, mais pour piller. La preuve en est que deux ont été tués sous les murs du château.

— Et les deux autres ?

— On les pendra.

— Et s'ils vous accusent ?

— On ne les croira pas.

— Vous avez répondu à tout, maître. Et M. de Noé ?

— Pour lui prouver que je suis un loyal gentilhomme, je lui montrerai la lettre du duc de Savoie.

Rénazé hochait la tête. Il aurait voulu voir son maître premier ministre.

— Va, achève Laffin, crois-moi : on ne se heurte pas impunément à ce Béarnais qui a commencé à n'avoir ni soldat, ni royaume, ni argent, et qui est devenu roi de France. Birou n'est pas de taille à se mesurer avec lui.



Laffin avait envoyé à dom Bazin un message par son écuyer (page 34).

Muit jours après, Laffin, souffrant encore, mais comprimant ses tortures, montait à cheval et prenait la route de F'ijon, en compagnie de maître Rénazé, son favori.

Il ne se doutait pas alors que Noé et les orphelins avaient fait un joli chemin dans la faveur du maréchal.

Laffin le rusé, Laffin l'habile homme, n'avait pas vu poindre l'orage dans le lointain.

Laffin ne savait pas encore que Biren aimait Madeleine et que le cœur de Madeleine était plein de Biren.

XXVII

La tranquillité d'esprit de M. de Laffin ne pouvait être de longue durée.

Le premier jour de leur voyage, Laffin et Rénazé s'en étaient allés coucher à Avallon, chez leur bon ami dom Bazin.

Dom Bazin, on le sait, avait été soudard, puis il s'était fait moine. Mais il avait eu encore une autre profession.

Il avait été rebouteur.

Le rebouteur est un homme qui fait de la médecine et de la chirurgie sans être ni chirurgien ni médecin.

Il remet les entorses, guérit les fluxions, raccommode les jambes cassées.

Dom Bazin avait, en un tour de main, enveloppé la jambe de M. de Laffin d'un bandage merveilleux qui non-seulement devait faire cesser la douleur, mais encore lui permettre de faire une longue route.

Laffin et Rénazé avaient couché au couvent, puis étaient repartis le lendemain.

Le deuxième jour, ils arrivèrent à Semur, un peu avant la nuit.

Semur, comme en sait, est sur un roc. Il y a la haute ville et le faubourg.

La rivière l'Armançon coule au pied de son vieux château.

M. de Laffin ne jugea pas utile de grimper dans la ville haute.

Il descendit à l'hôtelier des *Trois-Rois*, qui se trouvait hors des portes, au bord de la rivière.

Mais, tandis qu'un valet d'écurie s'emparait des chevaux, que l'hôte allumait ses fourneaux et qu'une jolie servante à l'ord égaréard pluvait une vie grasse, Laffin s'aperçut qu'une certaine animation tout à fait inaccoutumée régnait dans la petite capitale de l'Auxois.

Des gens d'armes à cheval passaient au trot devant l'hôtelier des *Trois-Rois* et entraient bruyamment dans la ville ; des pages aux couleurs de M. le gouverneur de la province se montraient çà et là aux fenêtres des maisons.

Laffin et Rénazé étaient en habit de voyage, couverts de poussière, et on n'avait pas fait grande attention à eux.

On ne connaissait pas Laffin à Semur, ce qui paraissait extraordinaire, en égard à sa haute position auprès du maréchal, mais ce qui s'expliquait surabondamment si on songeait que Laffin, quand il s'en allait dans l'Avallois, évitait le plus possible les grandes villes, couchait dans les bourgades et ne tenait nullement à faire parler de lui.

Cet incognito permit à Laffin, qu'on prenait pour un gentilhomme des environs, de se renseigner.

Il demanda donc ce que signifiait tout ce mouvement, pourquoi ces pages, pourquoi ces gens d'armes ?

L'hôtelier lui répondit :

— Personne ne le sait au juste. Ce matin en a vu et revu ici une troupe de gentilshommes et de pages qui sont montés au château et ont causé longuement avec le gouverneur. Ce dernier était bien tranquille ordinairement, mais fei ! Mais depuis lors il est comme bouleversé. Il va et vient par la ville, embauche des ouvriers, fait ouvrir les fenêtres du donjon, épousseter les meubles, secouer les tapis, rajuster des tapisseries.

— Ah ! vraiment ? fit Laffin. Est-ce que quelque grand personnage, comme par exemple, le gouverneur de la province, viendrait visiter sa bonne ville de Semur ?

— Je me suis laissé dire, continua l'hôtelier des *Trois-Rois*, qui était quelque peu bavard, je me suis laissé dire que c'était une grande dame que M. le maréchal aimait fort qui devait arriver ce soir ou demain et loger ici.

— Ben ! pensa Laffin, c'est Mme de Moulévis qui s'en va dans sa terre du Charolais et fait tout ce fracas en chemin.

Et, rassuré, il cessa de questionner l'hôte et se mit à table.

Rénazé ne paraissait point partager la quiétude de son maître.

Mais il ne souffrait mot.

Quand ils eurent soupé, ils allèrent se promener au bord de l'Armançon.

La nuit était venue et le château flamboyait de mille clartés.

— Ce brave gouverneur, murmura Laffin, il doit être sur les dents. Cette belle Mme de Moulévis est si fière d'être la maîtresse du maréchal, qu'elle veut que chacun le sache. Pauvre gouverneur !

— Eh ! dit Rénazé, qui salt si c'est elle ?

— Qui veux-tu que ce soit ?

— Je ne sais pas... mais j'ai un pressentiment que ce n'est pas elle...

Laffin haussa les épaules.

— Nous le saurons bien demain, dit-il. Et puis, ce n'est pas une semblable péronnelle qui m'écœure. Je suis las, allons nous coucher.

Et M. de Laffin, toujours tranquille, se mit au lit et s'endormit.

Mais, vers deux heures du matin, il fut réveillé en sursaut. Un cavalier heurtait du pommeau de son épée à la porte de l'hôtelier, criant :

— Eh ! marauds ! ouvrez donc, ou je mets le feu à votre boutique.

Rénazé avait sauté à bas de son lit au premier bruit.

— Maître, dit-il, je reconnais cette voix.

— C'est quelque soudard, dit Laffin.

— Non, dit Rénazé, c'est Florimond.

— Le page du maréchal ?

— Oui.

— Peste ! s'écria Laffin, qui se leva pareillement, si Florimond est ici, c'est que le maréchal n'est pas loin. Il ne s'en sépare jamais.

Et Laffin, quelque peu ému, s'empressa de se vêtir, tandis que les gens de l'hôtelier couraient ouvrir à Florimond, qui continuait à faire grand bruit et grand tapage.

Rénazé descendit, et il arriva au bas de l'escalier au moment où le page mettait pied à terre.

Laffin était demeuré appuyé sur la rampe.

— Monsieur Rénazé ! exclama le page.

— Bonjour, monsieur Florimond, dit Rénazé.

— Comment ! vous ici ?

— Oui, sans doute et veux ?

— Oh ! parlons de vous d'abord. Comment vous trouvez-vous à Semur ?

— Nous y sommes arrivés il y a quelques heures avec M. de Laffin.

— Laffin est ici ?

— Oui.

— Ah ! le pauvre homme ! dit Florimond.

Et il y eut dans sa voix un accent de compassion qui fit tressaillir Laffin des pieds à la tête.

Mais Laffin avait coutume d'aller au devant du danger.

Il descendit donc, et, se montrant tout à coup :

— Je suis donc bien à plaindre de me trouver en ce moment à Semur, maître Florimond, dit-il, que vous en paraissez tout consterné ?...

— Plus à plaindre que vous ne pensez, mon pauvre Laffin, dit Florimond qui prit un ton protecteur.

Et Laffin sentit quelques gouttes de sueur perler à son front, tandis qu'une vague épouvante lui serrait le cœur.

XXVIII

Florimond prit Laffin par le bras et l'entraîna dans la grande salle de l'emberg, dont la porte était ouverte et où l'on s'occupait d'allumer du feu pour lui, car il portait les couleurs de monseigneur le maréchal, et il paraît assez haut pour qu'on fût humble et enjassé.

— Venez par ici, mon pauvre Laffin, dit-il, il n'est pas nécessaire que tous ces gens-là entendent ce que je vais vous dire.

Mais Laffin avait déjà relevé la tête.

— Hé ! maître Florimond, dit-il, tout en suivant le page, vous me parlez d'un ton bien léger, ce me semble.

— Pas le moins du monde, répondit Florimond. C'est l'amitié que je vous porte qui dicta mes paroles, et je saurai même vous prouver que je suis un bon ami dans le malheur.

— Je suis donc dans le malheur ?

— Jusqu'à ce que, mon pauvre Laffin.

— Florimond, plaisantez-vous ? fit Laffin avec un sourire un peu fêré.

— A Dieu ne plaise, bêtas !
 — Mon bel ami, continua Laffin, qui avait retrouvé son front impassible, excusez-moi, mais je reviens de faire mes vendanges, et je ne comprends pas un traître mot à vos paroles.
 — Ce qui fait que vous ne savez rien de ce qui s'est passé.
 — Absolument rien.
 — J'en avais pourtant touché deux mots à M. Rénazé, dit Florimond, en regardant le jeune homme qui était pareillement entré dans la salle.
 — Ah ! oui, dit Laffin qui respira, je sais ce que vous allez me dire. J'ai une pupille, ou plus tôt j'en ai deux, le frère et la sœur. Le frère est un débauché, un joueur qui mangera tout son bien en un clin d'œil.
 — Bon ! dit Florimond, et la sœur ?
 — La sœur s'est amourachée de je ne sais quel petit gentilhomme indigne d'elle.
 — Vous croyez ? dit Florimond qui eut dans le sourire une pointe d'ironie.
 Mais Laffin n'y prit garde et continua :
 — Je ne veux pas que la petite mange son bien, que la petite se marie sottement, car j'ai promis à leur père mourant de veiller sur eux. Alors, il paraît, d'après ce que Rénazé m'a dit, qu'ils s'en sont allés trouver M. le maréchal.
 — Cela est la vérité.
 — Et qu'ils m'ont accusé de les avoir spoliés.
 — Exact, dit encore Florimond.
 — Et le maréchal les a crus ?
 — Sur parole.
 — Il me sera facile de me disculper, maître Florimond, dit Laffin, qui reprenait peu à peu ses grands airs hautains.
 — Je l'espère pour vous, dit Florimond.
 — Et c'est pour cela que je suis dans la malheur ?
 Et Laffin se mit à rire.
 — Oh ! non, dit Florimond, s'il n'y avait que cela, votre faveur ne serait pas bien malade.
 — Qu'y a-t-il donc encore ?
 — Vos pupilles ont un protecteur.
 — Bon ! Rénazé m'a dit ça.
 — M. le comte de Noé, cousin du maréchal.
 — Ah ! ah !
 — Avec lequel, du reste, vous avez croisé le fer.
 — Moi, exclama Laffin, qui joua la surprise.
 — Dans cette nuit où vous avez, en compagnie de quatre bandits, essayé d'enlever votre pupille dont vous êtes amoureux.
 Laffin ne sourcilla point.
 — Vous êtes fou, mon : Florimond, dit-il. Je n'ai jamais vu M. de Noé.
 — Ni lui non plus, dit Florimond.
 — Eh bien ! puisqu'il ne m'a jamais vu, comment a-t-il pu croiser le fer avec moi ?
 — Vous aviez un masque sur le visage.
 — Oh ! la plaisante idée !
 — Pas si plaisante que vous la croyez...
 Et Florimond frappa de son poing sur la table, disant :
 — Ça qu'on m'apporte à souper, je meurs de faim.
 Et il ajouta :
 — Souffrez que je boive et que je mange, mon pauvre Laffin, car vous ne savez rien encore ; et je parle mieux la bouche pleine.
 Laffin tressaillit.
 — Qu'y a-t-il donc encore ? dit-il pour la seconde fois.
 — Le maréchal est amoureux.

— De Mme de Montlévis, je sais cela.
 — Vous vous trompez. Il n'aime plus Mme de Montlévis.
 — Et qui aime-t-il donc ? demanda Laffin qui eut un tremblement dans la voix.
 — Une nonne, dit Florimond.
 Et le page se versa à boire.
 Laffin respira et son visage reprit son expression de calme ordinaire.
 — Une nonne, poursuivait Florimond la bouche pleine, qu'il a vue l'espace de dix minutes, derrière les grilles de son couvent et dont l'image est restée gravée en traits de flamme dans son cœur.
 — Eh bien ! qu'est-ce que cela peut me faire, demandait Laffin, et en quoi cela peut-il compliquer ce que vous appelez si complaisamment mon malheur ?
 — Vous allez voir.
 — J'écoute.
 Et Laffin prit un gobelet sur la table, et se versa à boire :
 — A votre santé, maître Florimond ! dit-il.
 — Vous me disiez vous-même que votre pupille avait eu pour un amour pour un petit gentilhomme...
 — C'est vrai.
 — Un amour qui vous paraissait indigne d'elle.
 — Tout à fait indigne.
 — Et ce gentilhomme...
 — N'est qu'un gentilâtre.
 — Eh bien ! le maréchal n'est pas de votre avis, mon pauvre Laffin.
 — Plait-il ?
 — Votre pupille l'a consulté, et il est résulté de son entretien avec lui que le gentilâtre était un duc et pair, un grand homme de guerre, un héros, et qu'il s'appelait...
 Laffin frissonna.
 — Mais devinez donc, raila Florimond.
 — Je ne sais pas, dit brusquement Laffin.
 — Ce gentilâtre qu'aime votre pupille depuis deux années, mon pauvre Laffin, c'est monseigneur Charles de Goutaut, duc de Biron, notre seigneur et maître à tous deux.
 Laffin jeta un cri terrible.
 — Et, acheva Florimond, savez-vous quelle était la nonne que le maréchal aimait ?... C'était elle... votre pupille !...
 Laffin se dressa pâle, muet, l'œil en feu...
 Il saisit un couteau sur la table, et dans son premier accès de désespoir, il voulut s'en frapper.
 Mais Rénazé et Florimond se jetèrent sur lui et le désarmèrent.
 Alors ses lèvres blêmes et frangées d'ironie se crispèrent en un hideux sourire.
 — Vous avez raison, dit-il, au lieu de mourir, je me vengerai !...
 XXIX
 Tout cela avait été l'histoire d'un éclair. Laffin s'était laissé désarmer en prononçant le mot de vengeance, et il n'avait plus dès lors témoigné la moindre violence.
 Laffin était une de ces âmes vigoureusement trempées pour la haine, qui seront toujours maîtresses d'elles-mêmes. Jusque-là, il avait considéré Biron comme un homme faible dont il tirait personnellement grand profit et il lui était presque tout dévoué, au moins par calcul, sinon par amitié.
 Mais Biron devenait son rival, et son rival heureux.
 Biron aimait une femme dont Laffin avait rêvé la possession, et Biron était aimé d'elle.

Ce fut un ouragan de fureur qui s'éleva dans le cœur de Laffin.

Seulement, de même qu'il est des volcans dont le cratère demeure couvert de neige, de même le visage de Laffin, redevenu calme, ne laissa rien échapper de cette tempête intérieure.

Au contraire, le sourire revint à ses lèvres et il dit à Florimond :

— Vous ne me connaissez pas, mon bel ami. Le maréchal n'a pas de chien plus fidèle que moi. Il lui a plu de jeter les yeux sur ma pupille, je m'incline devant sa volonté toute-puissante.

— Bah ! dit Florimond, vous avez parlé de vous venger, il n'y a pas une minute.

— J'ai obéi à mon premier mouvement de jalousie.

— Et je ne vous en veux pas, dit Florimond qui continuait à parler à M. de Laffin sur le ton de la compassion. C'est si naturel, et vous êtes si à plaindre après tout.

— Je puisais des consolations dans le sentiment de mon devoir. Le maréchal est mon maître et mon bienfaiteur, et je dois m'incliner devant ses moindres volontés.

Florimond se mordit les lèvres pour ne pas rire.

— En attendant, mon pauvre Laffin, dit-il, je vous dois donner un bon conseil.

— Parlez, dit Florimond.

— Où allez-vous ?

— Je retourne à Dijon.

— Eh bien ! remontez à cheval ; puis, à un quart de lieue de la ville, au lieu de continuer à suivre la route ordinaire, prenez à gauche, prenez à droite, comme vous voudrez, mais écarter-vous de cette même route.

— Pourquoi donc ? demanda Laffin.

— Afin de ne pas rencontrer des gens qui vous procureraient une nouvelle émotion.

— Plait-il ?

— Depuis quand êtes-vous ici, mon pauvre Laffin ?

— Depuis hier soir.

— Alors vous avez vu de grands préparatifs, dans la ville.

— Oui.

— C'est la fiancée du maréchal qui voyage et va arriver ici.

— Sa fiancée !

— Eh ! bien oui... sa fiancée... votre pupille...

Laffin se contint et le masque de glace qu'il avait sur le visage ne se détacha point.

— Ah ! c'est pour elle qu'on a préparé le château ?

— Naturellement.

— Et quand doit-elle arriver ?

— Dans quelques heures. Je la précède et suis chargé d'annoncer son arrivée au gouverneur.

— Et le maréchal l'accompagne ?

— Non, le maréchal est demeuré à Dijon pour y attendre le retour d'un message qu'il a envoyé au roi.

— Ah !

— Car peut-être ne savez-vous pas tout ce qui se passe, mon pauvre Laffin.

— Je ne sais rien.

— Le roi a envoyé lui-même un message au maréchal, avec une lettre dont je ne vous ferai pas mystère, car M. de Biron l'a lue devant moi à haute voix.

— Et que disait cette lettre ?

— Oh ! elle était courte. Le roi n'est pas chétif, il ne perd pas la plume à la main, un temps précieux.

« Cousin, disait-il, le duc de Savoie se moque de nous. Attendez-moi, sous huit jours, nous irons le corriger ensemble. »

— Vraiment ! dit Laffin. Et qu'a répondu le maréchal ?

— Une lettre que j'ai écrite sous sa dictée.

— Peut-on la connaître ?

— Certainement, mon pauvre Laffin, puisque je n'ai pas de secret pour vous.

Et Florimond, de plus en plus compatissant, poursuivit :

— Tout à son amour, le maréchal a répondu au roi qu'il était prêt à lui obéir et à monter à cheval pour châtier le duc de Savoie, mais qu'il lui demandait, au nom de ses bons et loyaux services, une faveur toute spéciale.

— Et cette faveur ?

— Cette faveur consistait à reculer l'entrée en campagne de huit jours. « Sire, achevait M. de Biron, je vais faire un fin, car je veux laisser des héritiers de ma race. Je me marie, si Votre Majesté le trouve pour agréable ; et mon cousin M. de Noé me charge de vous dire que la femme que je me suis choisie est de tous points digne de moi. »

— Et quand le message qui portait cette lettre est-il parti ? demanda froidement de Laffin.

— Il y a près de huit jours. Je calcule qu'il arrivera à Dijon demain soir ou après-demain matin, rapportant au maréchal la réponse du roi.

— Ah !

— Naturellement le roi consentira au mariage, poursuivait Florimond.

— Et puis ?

— Et puis, le consentement obtenu, M. de Biron montera à cheval et rejoindra sa fiancée au château d'Arcy, où le mariage sera célébré en grande pompe. Le maréchal n'est pas exigeant, du reste, il ne demande que huit jours de lune de miel, et puis il ira battre le duc de Savoie.

Laffin ne sourcillait pas.

Florimond, tout en causant, avait achevé de souper. Il se leva.

— Vous m'excusez, n'est-ce pas, mon cher Laffin, dit-il, mais je meurs de sommeil. Je vais m'aller jeter tout vêtu sur un lit en donnant l'ordre qu'on m'éveille au petit jour, afin que je puisse monter au château et voir par moi-même si tout est prêt pour que la future maréchale soit reçue selon son rang et ses mérites.

— A votre aise, dit Laffin, nous allons faire seller nos chevaux.

— Et vous allez toujours à Dijon ?

— Toujours.

— A votre place, je n'irais pas, dit Florimond.

— Pourquoi ?

— Le maréchal est si irrité contre vous qu'il est capable de vous faire occire sans jugement.

— N'ayez crainte, dit Laffin, je le calmerai.

Florimond lui serra la main, toujours protecteur, toujours plein d'une compassion railleuse pour cet homme qui naguère faisait trembler tout le monde. Puis il monta se coucher.

Alors Laffin regarda Rénazé qui n'avait pas dit un seul mot :

— Allons, dit-il, à cheval !

— Vrai ? fit Rénazé, nous allons à Dijon ?

— Parbleu ! répondit Laffin, ne faut-il pas transmettre au maréchal les propositions du duc de Savoie ?

— Mais vous me disiez que... le maréchal ne voudrait pas... trahir le roi...



L'elfin saute un soufre sur la table et veut se l'en fapper. (Page 40.)

— Eh bien ! dit froidement Laffin, il le trohira... car maintenant, je le veux !... Car maintenant il me faut la tête de Charles de Gontaut Biron, et, le diable aidant, c'est le beurre qui me la donnera !...

XXX

Florimond, tout en raillant Laffin et le traitant avec cette compassion dédaigneuse qu'inspirent les hommes tombés, lui avait dit la vérité tout entière.

Les choses s'étaient passées comme il l'avait raconté. Biron s'était, dans un moment d'enthousiasme et d'égarement, jeté aux genoux de Madeleine et lui avait avoué son amour.

Madeline avait rougi, pâlî, baïssé, puis son secret lui était échappé, et M. de Noé avait été le confident de ces aveux mutuels.

Alors Noé, qui n'était plus l'homme léger de la jeunesse du roi Henri, Noé, qui vivait depuis près de dix ans dans sa patricienne province, et en avait épousé les mœurs honnêtes et les austères idées, Noé le puritain, Noé le réformé, avait dit au maréchal :

— Cousin, mon ami, tu es allé trop loin pour ne pas

aller jusqu'au bout. Les d'Arcy ne valent peut-être pas les Gontaut, mais ils sont bons gentilshommes néanmoins. La petite est jolie, elle te plaît, elle t'aime, il faut en faire une maréchale.

— Sanglîeu ! avait répondu Biron, j'y compte bien. Il me faut d'ailleurs une lignée, et je veux avoir un fils à qui léguer mon titre de duc et pair.

— Alors, avait ajouté l'austère Béarnais, tout est pour le mieux. Mais encore, tu ne peux te marier sans le consentement du roi.

Ici M. Biron s'était emporté :

— Eh ! par le sang du Christ, s'était-il écrié, m'a-t-il donc conseillé, lui, quand il a fait sa promesse de mariage à Mme Gabrielle et à Henriette ?

— Le roi est le roi, men ami.

Mais le caractère saufaron de Biron avait repris le dessus, et il avait entamé son chapitre ordinaire de récriminations et de railleries :

« Sans lui, le roi serait encore sous les murs de Paris, et s'il couchait au Louvre, c'est que lui Biron l'avait bien voulu. »

Biron ne voulait pas dépendre du roi ; Biron ne voulait pas lui demander une autorisation dont il n'avait que faire.

A quoi Noé, toujours calme, répondait que le roi pouvait entrer en campagne contre la Savoie d'un jour à l'autre et qu'il aurait besoin de l'épée du maréchal. Heureusement pour la bonne harmonie qui devait régner entre les deux cousins, Biron fut interrompu dans sa jactance par l'arrivée d'un messager du roi de France.

Ce messager apportait le billet dont Florimond avait parlé à Laffin.

Ce billet annonçait au maréchal qu'il le devait rejoindre, lui, Henri de Bourbon, sous huit ou dix jours.

Chose bizarre! Tout à l'heure Biron disait que Henri de Navarre n'était roi de France que parce qu'il l'avait bien voulu; maintenant qu'il avait la cette lettre, Biron s'inclinait, et ce fanfaron d'infidélité et d'indépendance posait avec une respectueuse soumission ses lèvres sur le sceau royal.

— Tu vois bien, avait dit Noé en riant, que tu es toujours Biron le fidèle.

— Cependant, je veux me marier, avait répondu le maréchal.

— Eh bien! avait dit Noé, rien n'est plus simple.

— Que ferais-tu donc à ma place?

— Deux choses.

— Voyons la première?

— D'abord je vendrais que tout le monde ici, depuis les gentilshommes jusqu'aux pages, depuis les gens de parlement jusqu'aux plus petits bourgeois de la ville, apprennent que tu vas te marier et que tu leur donnes une de ces fêtes dont on parle dans le monde entier.

— Et que le roi ne donnerait pas. Il est trop laidre pour cela, dit Biron qui ne put se défendre de cette dernière hâlerie. Et puis?

— Dans cette fête, je présenterais ainsi à toute la Bourgogne la future maréchale de Biron.

— Rien?

— Et puis enfin, comme il ne faut pas que l'ombre d'un soupçon puisse atteindre la femme de César, non, je me trompe, la femme de Biron, je lui composerais une escorte, je lui ferais préparer une litière, je mettrais à cheval une garde d'honneur pour chevaucher à ses portières et je la recevrais dans son manoir...

— Comment?... pourquoi?

— Dans son manoir, ardeva Noé, où je ferais épouser dans huit jours.

— Pourquoi pas tout de suite?

— Parce qu'il le faut le consentement du roi.

Biron fronça le sourcil, tordit sa moustache avec colère, mais ne souffla mot.

Noé continua :

— En trois jours et trois nuits, un gentilhomme bon cavalier peut arriver au Louvre.

— J'irais bien en un peu moins de temps, moi.

— Oui, mais tu n'es pas un homme ardu, les autres sont pétris d'os et de chair.

— Et moi?

— Toi, tu es en bronze.

Cette flatterie désarma le maréchal.

— En six jours donc, reprit Noé, tu peux avoir le consentement du roi.

— Et si le roi refuse?

— Il ne refusera pas.

— Qui m'en répond?

— Moi, car je lui dirai au besoin que tu as compromis Madeleine aux yeux de toute la province, que Madeleine est fille d'un homme qui a été notre compagnon d'armes et

qu'il ne la peut laisser en souffrance d'honneur. Il y a mieux, achève Noé, je chargerai ton messager d'une lettre que j'écrirai au roi.

— Et en attendant le retour du messager?

— Tu resteras ici.

— Et je me séparerai de Madeleine?

— O grand enfant! murmura Noé en riant, si tu savais comme huit jours sont vite passés!

Les choses allèrent comme l'avait ordonné Noé.

Il y eut une grande fête. Toute la province de Bourgogne apprit que son gouverneur prenait femme, et elle put s'émouvoir de la beauté de la future maréchale.

Le maréchal avait envoyé des courriers pour préparer les logis de sa fiancée et de sa suite.

Vers le milieu de la fête, il dit à Florimond :

— Tu vas monter à cheval.

— Diable! dit Florimond, je m'amuseais pourtant beaucoup, et je dansais une polonoise tout à l'heure avec la femme d'un président qui me trouve à son goût.

— L'en suis fiché, dit le maréchal, mais mon service passe avant ton plaisir.

Et il donna pour mission à Florimond de précéder Madeleine et son escorte de quelques heures, afin de veiller à ce qu'elle fût bien reçue en tous lieux.

Alors Florimond lui dit :

— Monseigneur, si, d'aventure, je rencontrais M. de Laffin, vous serait-il agréable que je le fisse brancher à un arbre de la route?

Au nom de Laffin, Biron pâlit de colère :

— Oh! non, dit-il, ce n'est pas toi qui feras justice, c'est moi, ou plutôt c'est le parlement, car je le ferai juger et condamner à être rompu vif.

Florimond n'insista pas.

Mais, en montant à cheval, il ne put s'empêcher de murmurer :

— C'est égal, le maréchal a là une mauvaise inspiration. A sa place, je ferais pendre Laffin sans tambour ni trompette. Ce serait plus sûr.

XXXI

Huit jours s'étaient écoulés.

Biron s'était séparé de sa fiancée, Biron attendait avec impatience le retour du messager qu'il avait envoyé au roi, et Biron ne voyait rien venir.

M. de Noé, demeuré auprès de lui, commençait, lui aussi, à trouver le temps long.

Biron était d'insupportable humeur et tout ce qui l'approchait s'en ressentait.

Noé lui-même ne trouvait plus aucune bonne raison à lui donner, et il ne pouvait plus retenir la longue interpellation de son cousin le maréchal, qui se répandait en invectives contre le roi.

Le soir du huitième jour, les deux cousins soupaient tête à tête.

Mais Noé seul mangeait. Biron n'avait pas faim, et Biron se plaignait avec amertume de ce petit prince de Navarre qu'il avait fait roi de France et qui s'en montrait si peu reconnaissant.

Noé mangeait, buvait et ne soufflait plus mot.

Tout à coup Biron s'écria :

— Part la mort-dieu! je te jure, cousin, que dès demain je monte à cheval!

- Et tu vas à Paris?
- Non, je vais épouser Madeleine.
- Sans le consentement du roi?
- Je m'en moque.

Noë soupira et ne dit mot.

Mais, en ce moment, un gentilhomme vint dire au maréchal qu'un courrier, arrivé de Paris à franc étrier demandait à être introduit.

Alors Noë fit un bond sur son siège et dit :

— Je savais bien que le roi répondrait.

Biron s'était calmé subitement et il donna l'ordre d'introduire le courrier.

Ce courrier n'était autre que Galaor.

Galaor remit au maréchal un pli dont celui-ci brisa le sceau d'une main févreuse.

Le roi écrivait :

« Monsieur mon cousin,

« Je quitte Paris demain ; dans cinq jours je serai à Dijon. Tenez-vous prêt. Nous irons faire le siège de Bourg.

« Votre affectionné roi et cousin,

« HENRI. »

Du mariage, le roi n'en disait mot.

Biron froissa la lettre avec colère et la jeta à terre avec mépris.

Le rouge monta au visage de Galaor et il porta la main à son épée.

Mais Noë l'arrêta.

— Mon prun aux, dit-il, le maréchal est un peu vif ; excusez-le, mais il en a bien le droit, après tout, car Sa Majesté le roi Henri, notre cher maître, est quelque peu dubiteux.

— Je ne sais pas, dit Galaor, ce que le roi peut avoir oublié.

— Que M. le maréchal lui a envoyé un courrier.

— Bon !

— Pour lui demander la permission de se marier.

— Voilà ce que j'ignorais, dit Galaor.

— Et le roi ne lui en parle pas.

— Monsieur, répondit Galaor, j'ignore si M. le maréchal a envoyé un courrier au roi. Le roi ne m'en a rien dit. Tout ce que je puis vous affirmer, c'est que le roi aime beaucoup M. le maréchal et qu'il en parle en termes très-affectueux.

Biron était devenu sombre et farouche, et il tordait sa moustache avec fureur.

— Il a dû se passer quelque chose d'extraordinaire et que nous ne savons pas, murmura Noë. Peut-être le courrier du maréchal n'est-il point arrivé ?

Puis, comme Biron se taisait toujours, Noë dit encore :

— Ainsi, le roi a quitté Paris ?

— Hier matin.

— Et il se rend directement à Dijon ?

— Non, il s'arrêtera à Auxerre.

Noë tressaillit.

— Il a dû même y arriver ce soir, ajouta Galaor.

Noë fronça imperceptiblement le sourcil.

— Et pourquoi donc, demanda-t-il, le roi s'arrête-t-il à Auxerre ?

— Je l'ignore. Mais il y passera au moins deux jours.

Noë se leva de table :

— Cousin, dit-il à Biron, veux-tu te lier à moi ?

— A propos de quoi ? demanda le maréchal toujours farouche.

— Je vais monter à cheval à l'instant même.

— Et puis ?

— Demain soir je serai à Auxerre et j'aurai vu le roi. Il y a un malentendu. C'est impossible, le roi n'a pas reçu ton message.

— Fais ce que tu voudras, dit Biron. Mais, si le roi me refuse son consentement, je saurai m'en passer.

— Promets-moi que tu ne quitteras pas Dijon, avant d'avoir reçu de mes nouvelles.

Le maréchal hésitait.

— Promets-le-moi, répéta Noë, et je te jure que tout ira bien.

Noë avait un véritable ascendant sur le maréchal. En outre, celui-ci commençait à admettre dans son esprit la possibilité d'un accident arrivé à son messager. Enfin, Galaor l'avait assuré que le roi parlait de lui en termes fort courtois.

Biron permit donc ce que Noë voulait.

Et comme ce dernier voulait faire ses adieux à Galaor, Galaor lui dit :

— Mais, monsieur le comte, nous allons faire route ensemble.

— Comment ! vous repartez ?

— Sans doute. Le roi m'a commandé de l'aller rejoindre à Auxerre.

Une demi-heure après, Noë et Galaor étaient en selle.

Et Noë posait brusquement à Galaor cette question :

— Connaissez-vous une dame de la cour qu'on appelle Nancy ?

— Sans doute, répondit Galaor, et vous la verrez à Auxerre.

— Comment ! s'écria Noë, elle accompagne le roi ?

— Oui, jusqu'à Auxerre.

Noë fronçait de plus en plus le sourcil.

Galaor cligna de l'œil et dit tout bas, en se tournant à demi sur sa selle :

— Le roi s'ennuie et madame Nancy le veut distraire.

— Oh ! oh !

— Elle lui a parlé d'une fort jolie fille...

— Sang du Christ ! exclama Noë qui donna un vigoureux coup d'épée à sa monture, de quoi donc se mêle Nancy ? Mordieu ! je comprends maintenant pourquoi le roi se veut arrêter à Auxerre... mais je suis là, moi, et à moins que je n'arrive trop tard...

Et Noë ensanglanta les flancs de son cheval à coups d'épée, tandis que Galaor stupéfait se disait :

— Qu'est-ce que cela peut donc faire à M. de Noë que le roi fasse une infidélité à madame la duchesse de Verneuil ?...

Et, pendant que Noë et Galaor s'éloignaient de Dijon un grand galep, Biron, sombre et farouche, demeurait seul en son cabinet et se disait :

— Le roi se moque de moi, quoi qu'en dise Noë ; mais qu'il y prenne garde ! en ne raille pas Biron impunément !

Et comme il parlait ainsi, une portière se souleva et un homme apparut qui arracha un cri au maréchal.

Cet homme, calme, tranquille, presque souriant, entra en disant :

— Monseigneur, on m'a dit que vous me vouliez faire pendre, je viens me livrer à votre justice.

Cet homme, c'était M. de Laffin, qui avait attendu, pour se présenter, le départ du comte Amaury de Nod.

XXXII

Le maréchal s'était levé précipitamment, et une pâleur nerveuse s'était répandue sur son visage.

Depuis dix jours, il avait répété cent fois le serment qu'il s'était fait à lui-même de traduire Laffin devant le parlement et de le faire juger et condamner comme spoliateur et comme assassin.

Et voici que Laffin, au lieu de se cacher, au lieu de fuir, osait se présenter devant lui.

Biron lui montra le poing.

— Misérable! dit-il, je ne sais ce qui m'arrête en ce moment. Je devrais t'assommer d'un coup de poing ou te réduire en poudre sous mon talon.

— Monseigneur, répondit Laffin, si tel est le bon plaisir de Votre Seigneurie, Votre Seigneurie aurait bien tort de se gêner, en vérité. Mais la glorieuse main qui tient l'épée de Biron dans les batailles ne saurait s'abaisser à châtier un criminel tel que moi, car il paraît monseigneur, que je suis un grand criminel.

Et Laffin, absolument calme, eut un sourire sur ses lèvres minces.

Tout d'audace stupéfiait le maréchal, il regardait son ancien favori et se demandait si c'était bien lui qui osait ainsi braver sa colère.

Laffin reprit :

— Monseigneur, il est des gens qui prennent la fuite; il en est d'autres qui, désireux d'apprendre de quoi on les accuse, bravent juges et bourreaux. Je suis de ces derniers.

— Coquin! exclama Biron, tu es plus hardi que le valet du bourreau.

— Monseigneur, reprit Laffin, je suis tout prêt à me laisser hisser à la potence.

— Ah! ah! dit Biron, dont la colère se ménageait de plus en plus une vague curiosité.

— C'est même pour cela que je suis venu, continua Laffin.

— En vérité! tu as donc cru que je te ferais grâce?

— Grâce de la vie, non, monseigneur.

— Alors, imbécile! fit le maréchal, pourquoi es-tu venu?

— Pour solliciter une autre grâce de Votre Seigneurie, une grâce qu'on ne saurait refuser à un homme qui apporte sa tête comme je le fais.

— Eh bien! parle, dit Biron, et hâte-toi, car je vais tout à l'heure frapper sur ce timbre et donner des ordres te concernant.

— Monseigneur, répliqua Laffin, il fait clair de lune. Le bourreau y verra aussi bien dans une heure qu'à présent.

— Mais parle donc, malheureux!

— Je suis curieux de mon naturel, poursuivit Laffin.

— Ah!

— Et j'aimerais bien, avant de me balancer dans le vide et franchir le seuil de l'éternité, savoir quel crime j'ai commis.

Cette audace pleine de flegme exaspéra Biron.

— Ah! tu veux savoir? dit-il.

— Oui, monseigneur.

— Eh bien! je ne laisserai pas à un autre le soin de te dire pourquoi tu vas être pendu.

— J'écoute, dit froidement Laffin.

— Tu as été le tuteur de deux orphelins.

— C'est vrai, monseigneur.

— Tu les as dépouillés...

— C'est encore vrai.

— Et tu t'es enrichi de leurs dépouilles.

Laffin ne cessait de sourire.

— Est-ce tout? dit-il.

— Non, tu es devenu amoureux de ta pupille.

— Bon!

— Tu as essayé de l'enlever.

— Tout cela est parfaitement vrai, monseigneur.

— Mais, triple coquin! s'écria le maréchal, en voit bien assez pour que tu sois pendu!

— Oh! certainement, dit Laffin, et je ne me révol pas contre le sort qui m'attend. Cependant si Votre Seigneurie, qui ne sait qu'une partie de la vérité, la savait tout entière, elle me ferait une grâce... Oh! pas celle de la vie... une autre...

— Laquelle?

— Je suis gentilhomme, j'ai droit au billot. On ne pend que les vilains et les gens de petit état, monseigneur.

— C'est vrai, répondit le maréchal.

— Mais, dit Laffin, pour oser braver cette faveur, il faut que j'apprenne la suite de mes crimes à Votre Seigneurie.

— Parle donc, dit le maréchal.

— J'étais amoureux de ma pupille et je savais qu'elle aimait le plus grand homme de guerre de notre temps.

Biron étouffa un cri.

— Tu le savais, misérable?

— Oui, monseigneur.

— Et tu oses en convenir?

— Mais, oui. Par exemple, j'ignorais que les regards de Votre Seigneurie se fussent abaissés jusqu'à elle.

— En vérité!

— Or, poursuivait Laffin, je ne veux faire aucun mystère de ma pensée. Mlle d'Arcy, de petite noblesse, pouvait devenir la femme d'un gentilhomme comme moi; mais je n'aurais jamais cru que le maréchal duc de Biron en voulait faire la sienne.

— Et pourquoi pas, diriez-vous?

— Monseigneur, vous m'avez promis de m'écouter.

— Soit. Continue...

— Si j'avais pu prévoir que cette petite intrigante se fit jamais présenter à Votre Seigneurie et que Votre Seigneurie en dût tomber amoureux, je l'eusse tuée de ma main.

— Et pourquoi cela, monsieur Laffin?

— Parce que, monseigneur, j'avais une femme de grande naissance à offrir à Votre Seigneurie.

— A moi?

— Oui, monseigneur.

— Tu me voulais marier?

— Avec une fille qui a un royaume dans le creux de la main en guise de dot.

Biron tressaillit.

— Ma foi, monseigneur, poursuivait Laffin, puisque je vais être décapité ou pendu dans une heure, autant vaut que je m'acquitte entièrement de ma mission.

— Tu avais donc une mission?

— Oui, monseigneur, j'étais chargé de vous offrir la main d'une princesse, la fille du duc de Savoie.

Biron fit un brusque mouvement.

— Avec la Bresse et la Franche-Comté pour dot, ajouta Laffin.

Biron était hautain, Biron était vantard, Biron disait à tout



Renaud interpelle le pâtre (Page 34)

venant qu'il serait roi quand bon lui semblerait; mais Biron, parlant ainsi, n'était pas sincère. Au fond du cœur, il n'avait jamais songé sérieusement à une couronne.

Or, le duc de Savoie, le premier gentilhomme d'Europe après le roi France peut-être, lui offrait sa fille, et Biron avait le vertige!

S'allier, lui petit gentilhomme périgourdin, à la maison de Savoie?

C'était un rêve qu'il n'avait jamais osé faire.

Aussi regarda-t-il Laffin d'un air qui semblait dire :

— Au moment d'être pendu haut et court, oses-tu donc te moquer ainsi de moi?

Mais Laffin comprit ce regard :

— Monseigneur, répondit-il, je n'avance jamais rien que je ne puisse prouver...

Alors Biron sentit quelques gouttes de sueur perler sur son front...

XXXII

Laffin était un joueur hardi, il osait risquer le tout pour le tout.

En entrant dans le cabinet de Biron, il savait qu'il ne devait en sortir que vainqueur ou condamné au dernier supplice.

Biron l'avait écouté, Biron avait tressailli et son front s'était baigné de sueur, en apprenant que le duc de Savoie songeait à l'honorer de son alliance.

Biron avait eu le vertige un moment.

La partie n'était point gagnée, mais elle n'était pas perdue non plus.

Aussi, sans perdre une minute, tira-t-il de sa poche la lettre du duc de Savoie et la mit-il sous les yeux du maréchal.

Le maréchal ne pouvait plus douter.

Et cependant Biron était bien l'homme dépeint à Galarot et à Nancy par le roi.

Biron était fidèle encore.

Il eut bien un moment de vertige ; un moment, peut-être, il frissonna d'une joie secrète et eut vu une couronne se poser sur son front.

Mais tout cela eut la durée d'un éclair.

Et, tout à coup, relevant la tête :

— Mons Laffin, dit-il, le duc de Savoie est un maître fourbe que j'ai châtier en compagnie du roi de France.

Laffin ne souffla mot.

— Et puis je te châtierai, toi, drôle, pour avoir osé croire que Charles de Gontaut, duc de Biron, pair et maréchal de France, trahissait son roi.

Laffin ne perdit pas contenance :

— Alors, monseigneur, je vois que la potence m'attend. Je ne réclame même plus le billot. Que Votre Seigneurie donne des ordres.

Ce disant, Laffin fit un pas vers la porte.

— Attends encore ? dit Biron, qui, d'un geste impérieux, l'empêcha d'aller plus loin.

Laffin attendit.

— Drôle, reprit Biron, tu as mérité cent fois la mort, comme voleur, comme assassin et comme traître. Cependant tu m'as voulu faire roi, et je n'accepte de cette couronne, que tu veux m'offrir, qu'une prérogative : celle de faire grâce. Je te remets donc cette peine que tu as méritée, à la condition que tu restitueras le bien mal acquis. Va-t'en et ne reparais jamais en ma présence.

Et Biron montra la porte à Laffin.

Celui-ci s'inclina et sortit.

Un page, qui avait écouté à la porte, venait de mettre les poutilhommes disséminés dans les antichambres au courant de la situation.

Aussi, sur son passage, Laffin ne récolta-t-il que des sourires de mépris.

Tout le monde avait tremblé devant lui, il était juste qu'il fût humilié devant tout le monde.

Laffin passa donc, humble et courbé, et il sortit de ce palais comme un homme qui n'y doit plus rentrer.

Rénazé l'attendait à la porte.

— Eh bien ? dit-il avec inquiétude.

— Le maréchal a refusé, dit Laffin.

— Alors, nous sommes perdus ?

Un sourire vint aux lèvres de Laffin.

— Tu es un niais, dit-il.

— Mais...

— Un niais, te dis-je. Allons-nous-en à ma maison, nous souperons joyeusement et je te dirai ce que je pense du refus du maréchal.

Le calme de Laffin donna bon espoir à Rénazé.

Un quart d'heure après, tandis que la ville de Dijon tout entière s'entretenait de la disgrâce de Laffin, celui-ci exposait ses idées à Rénazé le verre à la main.

— Ainsi, disait Rénazé, le maréchal refuse la fille du duc de Savoie ?

— Oui.

— Et la couronne de Bourgoigne ?

— Oui.

— Et vous ne croyez pas que tout soit désespéré ?

— Non. Car ce qu'il refuse aujourd'hui, demain il l'acceptera. Demain, ou dans huit jours. Mais...

Un sourire diabolique passa sur les lèvres de Laffin.

— Mais il n'épousera jamais la princesse de Savoie, dit-il.

— Ah !

— Pas plus qu'il n'épousera Madeleine. Mais il ne sera jamais roi.

— Cependant, si, comme vous le dites, il accepte les offres du duc.

— Il les acceptera.

— Eh bien ?

— Et tout cela finira par l'échafaud que je lui ferai dresser en place de Grève.

Rénazé trepassait.

— Maintenant, à l'œuvre, continua Laffin.

— Qu'allons-nous donc faire, maître ?

— Monter à cheval.

— Et s'aller en Savoie ?

— Non point ; retourner d'où nous venons, c'est-à-dire à Avallon, où le maréchal compte se rendre dès demain pour y épouser Madeleine.

— Et vous dites que vous empêcherez ce mariage ?

— Oui.

— Comment ?

— Je ne le sais pas encore, mais je l'empêcherai, et le maréchal reviendra aux propositions du duc de Savoie.

Rénazé regardait Laffin avec admiration.

— Maître, dit-il, vous êtes vraiment un grand politique.

— Mets que je sois le diable, et n'en parlons plus, dit Laffin en se versant à boire.

Puis, se levant :

— Allons, à cheval, mon ami, dit-il. C'est dans le couvent de notre frêle dam Bazin que nous allons établir notre poste d'observation. Nous n'avons pas de temps à perdre, car le maréchal part demain matin et je veux arriver avant lui.

Rénazé était stupéfié du calme de Laffin.

Celui-ci dit encore :

— Au manoir d'Arcy, il y avait une femme qui a tiré sur nous le coup de pistolet.

— Ah !

— Cette femme se nommait Nancy.

— Et c'est une caudrière de la reine Marguerite ?

— Précisément.

— Eh bien ?

— Eh bien ! c'est un auxiliaire que le diable nous envoie.

— A nous ?

— Oui, je t'expliquerai tout cela en route.

Et Laffin et Rénazé remontèrent à cheval et prirent au galop la route de l'Avallonnais.

XXXIV

Quittant maintenant Dijon et, rétrogradant de quelques heures, transportons-nous sur la route de Paris à Auxerre. Il faisait une de ces splendides nuits d'automne que les poètes ont chantées en vers de toutes mesures.

La lune étincelait sur les coteaux qui dominent l'Yonne, la rivière silencieuse qui coule entre deux rives de prés verts et de grands peupliers.

L'air était tiède, le vent murmurait doucement dans les arbres.

C'était certes l'heure des rêveurs et des amoureux.

La litière de Nancy allait au pas, et les mules qui la portaient secouaient de temps en temps leur tête empanachée et chargée de grolets sonores.

Ce bruit monotone était, du reste, le seul qui se fit entendre; car le murmure de deux voix chuchotant tout bas ne se pouvait considérer comme un bruit.

Ces deux voix étaient celles de Nancy, la coquette, spirituelle et mutine camériste et de René de Maillefer, le beau page énamouré qui trouvait que les fruits mûrs sont autrement savoureux que les fruits verts.

Nancy laissait causer le page.

Et le page s'en donnait à cœur joie.

Il avait vanté la douceur de la température, le scintillement des étoiles, l'éclat du clair de lune, l'aspect mélancolique des mûles penchées sur l'eau et la sonorité de la route et le charme de ces grelots qui rappelaient l'Andalousie et les sérénades.

Enfin, il avait à peu près épuisé le vocabulaire de cette langue de banalités ravissantes qui est comme le prologue de l'amour.

Et Nancy, pelotonnée au fond de sa litière, comme une jolie chatte à demi enfouie dans un coussin, Nancy souriait et prêtait une oreille complaisante à cette musique.

Peut-être bien qu'elle ne l'entendait pas pour la première fois; il était même certain que le page Raoul jadis en avait dit tout autant que le beau page René de Maillefer.

Mais bah! les vieux airs sont souvent les plus doux, et Nancy écoutait.

Et tout en écoutant, elle disait :

— Ce mignon meurt d'envie de poser ses lèvres sur ma joue et d'entourer ma taille de ses bras; et dame! si j'étais Mme Marguerite, il y a longtemps qu'il ne me parlerait plus ni de la lune, ni des étoiles; mais, quand on est une fille de petite noblesse comme moi, on ne peut capotuler comme une princesse de sang royal. Donc, continue ton ramage, mou bel eisen bleu, nous verrons plus tard.

Et tourné sur sa selle, penché à la portière de Nancy, René babillait toujours et Nancy le laissait faire.

Cependant, il vint un moment où la piquante camériste sortit un peu la tête et regarda à l'horizon. Dans le lointain les collines paraissaient grandir, et des lumières qui n'étaient certes pas des étoiles, commençaient à trembloter incertaines.

— Oh! mon Dieu! dit Nancy, mais c'est Auxerre qu'on voit là-bas, au flanc de cette colline.

— Oh! dit René, nous sommes loin encore.

— Pas si loin que tu crois, mon mignon.

— Deux ou trois heures de marche au moins.

— Non pas, une heure à peine.

— Vous croyez?

— Oh! j'en suis sûr.

René soupira.

Le pays qu'ils traversaient était une jolie vallée bien solitaire, bien silencieuse.

Cependant, au milieu des prés, tout au bord de la rivière, se dressait le toit de chaume d'une chaumière de paysan.

— Ah! qu'on serait bien là! dit René.

— Où donc?

— Dans cette maison.

— Pour quoi faire?

— Mais pour y passer la nuit... pour y attendre le jour...

Auxerre est encore si loin.

— Mais non, mon mignon; c'est que je te dis, fit Nancy, qu'avant une heure nous serons aux portes de la ville.

— Mon Dieu! reprit René avec un accent de désespoir.

— Tu te réjouis?

— Non, madame, je me désole.

— Et pourquoi donc, mon bel ami?

— Parce que je n'aurai jamais le temps...

— Plait-il?

— Le temps de vous dire...

René sentait son cœur battre comme s'il eût voulu sortir de sa poitrine pour entrer tout seul dans sa litière et s'en aller cacher dans le corsage de Nancy.

— Et qu'as-tu donc tant à me dire? demanda la camériste, friande de l'embarra du page.

— Oh! une foule de choses.

— En une heure que ne dis-tu pas?

— Ce n'est pas assez...

— Commence toujours.

— Mais c'est que je ne sais par où commencer, dit-il naïvement.

— Veux-tu que je t'aide?

René se sentait rougir jusqu'aux oreilles :

— Oh! vous ne savez pas, madame, ce que je puis avoir à vous dire.

— Gageons le contraire.

La monture de René était un cheval fort doux en ses allures et ce fut heureux pour lui, car à la moindre piroquette il eût jeté son cavalier par terre.

René était si ému qu'il ne tenait plus en selle.

— Cher naïf, dit Nancy, voici un grand quart d'heure que je me moque de toi.

— Vous... madame?

— Oui, sans doute, puisque je sais d'avance tout ce que tu as à me dire.

— Mon Dieu!

— Et tout ce que tu as à me dire se résume en trois mots. René se sentait mourir.

— Madame... madame... dit-il d'une voix étranglée.

— Tous ces beaux discours sur la nuit, la brise et les étoiles, achève Nancy, peuvent se traduire par ces mots : Je vous aime.

René jeta un cri.

— Tu vois bien que nous pourrions arriver à Auxerre, maintenant.

— Ah! fit René avec un accent de véritable désespoir, je sens bien que vous vous moquez de moi et que vous méprisez l'amour d'un pauvre page comme je suis.

Nancy ne répondit pas.

Mais elle passa sa bras hors de la litière, elle en entoura par un geste charmant et rapide le cou du beau page, elle attira vers elle sa jolie tête pâle et frémissante, et y mit un baiser.

— Cher ingénu! dit-elle.

Puis, comme le page était sur le point de glisser de sa selle ou de tomber évanoui sur le gazon du chemin, elle le soutint et murmura :

— Ma foi! Mme Marguerite ne s'en tirerait pas autrement, et à force de vivre avec les gens, on en prend un peu les habitudes.

Selon lui, la capitulation de Nancy et la reddition de la ville dont elle portait le nom, n'eussent pas fait plus d'honneur au beau page René de Maillefer, s'il y eût entré le heaume en tête et l'épée au poing.

XXXV

— Tu l'as voulu, mon mignon, disait Nancy, dont le rire mutin s'échappait en joyeux carillon de ses lèvres rouges comme une cerise de juin, tandis que sa litière était près d'atteindre les portes d'Auxerre; tu as voulu de l'amour

d'une femme comme moi, et peut-être as-tu eu grand tort, mon chérubin.

— Oh! disait René, j'ai le paradis dans le cœur, à présent.

— Oui, mais le purgatoire est à côté.

— Non, non, s'écria le page énamouré, je sens bien que je suis le plus heureux des hommes...

— Et le plus infortuné des pages, mon doux seigneur.

— Oh!

— Tu es capable de mourir à la peine.

— Méchante!

— Ah! tu ne me connais pas, continua Nancy riant toujours.

— Vous êtes belle.

— Soit.

— Vous êtes bonne...

— Heu! heu!...

— Et tout mon sang est à vous.

— Comme je n'en ai que faire, pensons. Ah! tu crois que m'aimer est chose aisée, facile et toujours attrayante, mon mignon.

— C'est le bonheur.

— Et l'esclavage, mon petit prince.

— Forgez vite mes chaînes, alors.

— D'abord, continua Nancy, j'estime que le prétendu législateur qui a dit que la femme devait obéissance à l'homme n'est qu'un bêtire.

— C'est mon avis aussi, dit René.

— Donc, je ne t'obéirai pas; par exemple! je commanderai.

— Et j'obéirai avec ivresse.

— Te voilà mon chevalier, chérubin, et tu verras que la tâche n'est pas toujours un chemin jonché de roses.

— Vous obéir, n'est-ce pas le bonheur!

— Pas toujours.

— Oh! je sais, moi.

— Tu ne sais rien... Et la preuve... Veux-tu une preuve tout de suite?

— Parlez.

— Nous voici tout à l'heure à Auxerre.

— Bon!

— Tu es le page de Mme Marguerite, mon page par conséquent, puisque je la représente.

— Eh bien!

— Tu as fait une longue route comme moi, je suis lasse et toi aussi.

— Oh! moi, non, et je passerais bien encore une nuit à cheval.

— Eh bien! dit Nancy avec un éclat de rire, voilà justement le sort qui t'attend, mon doux maître.

— Comment!... Que voulez-vous dire?

— Tu l'as voulu, mon chéri; et du moment où tu es mon esclave, il faut bien que tu obéisses quand je commande. L'obéir, dit René avec un enthousiasme chevaleresque. Ainsi nous ne nous arrêtons pas à Auxerre.

— Moi, si.

— Et moi?

— Toi, tu vas aller remplir une mission que je vais te donner.

René se mordit légèrement les lèvres, mais il fit bonne contenance, néanmoins.

— Et où vais-je aller? demanda-t-il.

— Avant de te le dire, nous allons, si tu le veux bien,

parler un peu politique. Ah dame! fit Nancy, quand on m'aime, on est exposé à cela, mon bon ami.

— Soit, dit René, parlons politique.

— Tu te souviens du château d'Arcy?

— Parbleu! j'y ai même reçu trois coups d'épée. Est-ce là que je vais?

— Oui, mais attends... Madeleine est fort belle, n'est-ce pas?

— Presque aussi belle que vous.

— Flatteur! j'en ai parlé au roi.

— Ah!

— Et rien qu'au portrait que je lui en ai fait, le roi en est tombé amoureux.

— En vérité!

— Pour tout le monde, pour les gentilshommes, pour M. d'Épernon, qui va avoir un commandement dans la campagne qui s'ouvre, pour les troupes, dont le rendez-vous général est à Auxerre, le roi est encore à Fontainebleau.

— Ah! ah!

— A te parler franchement, le roi est déjà à Auxerre. Il est parti la nuit, incognito, avec deux cavaliers pour unique escorte, et s'il est pressé de livrer bataille au duc de Savoie, il est encore plus pressé de voir cette merveille de beauté dont je lui ai parlé.

— Et il est à Auxerre?

— Il a dû y arriver dans la soirée et m'aller attendre en la maison d'un gentilhomme de nos amis.

— Fort bien.

— Alors, poursuivait Nancy, tu vas voir. Je ne veux pas exposer le roi à une déconvenue.

— Comment cela?

— Tu te souviens également de M. de Noé?

— Un digne gentilhomme, fit René.

— Oui, mais devenu provincial dans l'âme et n'ayant plus aucune idée des mœurs de la cour. On lui parle amour, crac! il vous répond mariage. Ils sont tous comme ça, ces gens qui vont au préche.

— Vous croyez donc que M. de Noé se peut opposer à ce que le roi aime Madeleine?

— Non, mais il peut s'être établi son gardien.

— Par exemple!

— Et sous le prétexte qu'elle est la fille du son défunt ami, vouloir se faire le dragon de sa vertu. Ce qui me gênerait dans mes petits projets, acheva Nancy.

— Alors?...

— Alors tu vas galoper jusqu'à Arcy.

— Et puis?

— Tu te renseigneras adroitement et tu me reviendras dire si M. de Noé est encore au manoir, ou s'il est parti.

— Comme Nancy disait cela, la lièbre arrivait à la porte des remparts.

— Tu vas souper et te réconforter le plus tôt possible, reprit Nancy; tu demanderas un cheval frais à l'hôtellerie où nous descendrons.

— Et je partirai ventre à terre?

— Tu vois bien qu'il n'y a pas grand profit à m'aimer...

— Oh! fit le page qui, à son tour, se pencha vers la lièbre, cela vous plaît à dire, madame. Voyez plutôt...

Et il mit à son tour un baiser retentissant sur la joue rose de Nancy.

XXXVI

Comme l'avait dit Nancy, le rendez-vous général des troupes qui devaient entrer en campagne sous les ordres du



René se dressa sur la selle, tout il se fit un marchepied (Page 50).

roi et se joindre à celles du maréchal de Biron, était à Auxerre.

Aussi la ville était-elle encombrée.

La porte de Paris s'ouvrit devant la litère de Nancy dont les valets portaient les couleurs du roi.

— Où allons-nous? demanda René de Maillefer.

— A l'hôtellerie du Paon couronné, qui est au bord de l'eau, répondit Nancy.

— Fort bien, dit René, qui donna des ordres au muletier. Le Paon couronné était dans la basse ville.

C'était une hôtellerie fort renommée parmi les gentilshommes de la province, et que les princes honoraient par fois de leur visite.

M. de Biron, quand il passait à Auxerre, ne logeait pas ailleurs.

Aussi, en égard à l'encombrement de troupes, de seigneurs et de capitaines qu'il y avait ce soir-là à Auxerre, René se figura-t-il que l'hôtellerie regorgerait de monde.

René se trompait.

Les portes en étaient fermées et une demi-douzaine de gardes du roi en défendaient l'entrée.

A tous ceux qui venaient soulever le heurtiroir de l'hôtellerie, l'hôtelier répondait :

— Je n'ai plus de place.

— Mais votre auberge est vide! observa un capitaine de reîtres qui avait jeté un coup d'œil dans la cour, par la porte entre-bâillée.

— Je ne dis pas non, répondit l'hôtelier, mais mon auberge est roteneuse.

— Pour qui?

— Pour le roi.

Et l'hôtelier avait fait la même réponse à tous ceux qui s'étaient présentés.

Mais la même consigne ne concernait sans doute pas Nancy, car les portes de l'hôtellerie du Paon couronné s'ouvrirent à deux battants devant sa litère, et ce fut avec les

marques du plus profond respect que l'hôtelier vint au devant d'elle.

Nancy échangea avec lui un petit signe d'intelligence qui n'échappa point à René de Maillefer, mais qui fut de l'hébrec pour le page.

Puis, suivant l'hôtelier, elle entra dans une salle où on avait dressé une table et trois couverts.

Il y avait une heure à peine que René avait avoué sa flamme et déjà il était jaloux.

Nancy se prit à sourire en lui voyant froncer le sourcil.

Mais elle ne souffla mot et se mit à table.

René demeura debout.

— Eh bien ! mon mignon, fit Nancy, vas-tu pas malotement rester là planté sur tes deux jambes ? Tu sais pourtant qu'il faut que tu te reconfortes à la hâte.

— Ah ! c'est vrai, dit René.

— Hé ! maître Poliveau, continua Nancy en s'adressant à l'hôtelier, il vous faut un cheval frais, sellé et bridé, d'ici à dix minutes.

— Fort bien, madame, répondit l'hôtelier.

Nancy découpait déjà un morceau de venaison qui se trouvait à sa portée.

— Mais à table donc, petit entêté ! dit-elle en regardant René du coin de l'œil.

— Nous n'attendons donc pas le troisième convive ? demanda René avec une pointe d'aigreur.

Nancy éclata de rire.

— Oh ! non, dit-elle, et même tu seras parti depuis longtemps, il faut l'espérer, quand il arrivera.

Cette explication n'était pas de nature à dissiper le nuage qui couvrait le front de René de Maillefer.

— Vilain jaloux ! dit Nancy.

Elle l'attira vers elle et le fit s'asseoir.

Mais René ne se déridait pas.

— Eh bien ! fit Nancy, est-ce que vous allez froncer ainsi le sourcil pendant longtemps, monsieur le page ? Vous voulez être esclave, et dès la première heure, vous jouez au tyran ?

— Excusez-moi, dit René, mais...

— Mais ce troisième couvert l'inquiète ?

— Dame !

— Il est pour un convive qui me fait grand honneur, dit Nancy.

— Ah !

— Mais dont tu ne saurais être jaloux ; et, pour ne pas te faire souffrir plus longtemps, je te vais dire son nom : C'est le roi.

— Le roi viendra souper ici ?

— Oui.

— Pourquoi donc un l'attendez-vous pas, alors ?

— Parce que je ne sais pas à quelle heure il viendra, et que, chez moi, l'amour n'exclut pas l'appétit, je meurs de faim.

Comme elle disait cela, l'hôtelier entra de nouveau.

— Oh ! madame, dit-il à Nancy, vous pouvez attendre... Le gentilhomme avec qui vous devez souper est déjà venu trois fois dans la soirée, et il paraît extrêmement impatient. Je gage qu'il va revenir avant un quart d'heure.

— Alors, René, mon ami, il faut se hâter de partir. Allons, un bouillon, un verre de vin, et le pied à l'étrier, mon mignon.

— Mais, madame, dit René qui ne laissait pas volontiers sa place libre, vous ne voulez donc pas que le roi ne voie ?

— Non, dit Nancy. D'abord cela me compromettrait ; en-

suite, il y a de la politique là dessous, et je n'ai pas le temps de parler politique.

Ce disant, elle prit René par la main et le conduisit auprès d'une fenêtre qui donnait sur la rivière.

— Regarde bien, dit-elle.

— Bon ! fit René.

— Vois-tu ce gros arbre ?

— Oui.

— Il te servira, par conséquent, à reconnaître du dehors la fenêtre où nous sommes.

— Fort bien.

— En revenant d'Arcy, tu n'entreras pas dans l'hôtellerie, mais tu feras la tour de la maison et tu viendras une raconter, par cette fenêtre, ce qui sera advenu et ce que tu auras appris.

— Oui, madame.

— Le cheval est prêt, vint dire l'hôtelier.

— Allons, fit Nancy, en selle, mon doux seigneur, et ne perds pas un moment.

Et elle lui mit un baiser au front.

René lui baisa les mains, sortit sans avoir pris autre chose qu'un verre de vin, et quelques secondes après, Nancy entendit le grincement des sabots de son cheval heurtant le pavé de la cour et lui arrachant des étincelles.

— Et maintenant, murmura-t-elle, souvenez-vous de prendre patience au roi ? C'est ici que je vais avoir besoin de toutes les ressources de la politique et du latin de ma bonne maîtresse, Mme Marguerite.

XXXVII

Il n'y avait pas dix minutes que René de Maillefer était parti, lorsqu'on vint dire à Nancy que le gentilhomme, qui était déjà venu plusieurs fois dans la soirée, se représentait de nouveau.

Ce gentilhomme, c'était le roi. Mais on ne le connaissait pas à l'hôtellerie.

D'ailleurs, on ne l'avait pas bien vu, car il avait son feutre rabattu sur ses yeux et son menton enfoui dans le col de son manteau.

Seulement, M. de Carassol avait donné des ordres, et quand M. de Carassol, gentilhomme de la bonne ville d'Auxerre, parlait, il était religieusement obéi.

Or, M. de Carassol était venu le matin même, avait pris à part M. Poliveau, et lui avait dit :

— Je viens vous annoncer un grand homme qui va vous échoir. Le roi dignera descendre chez vous.

— Quand cela ? avait demandé Poliveau avec un accent plein d'orgueil.

— Demain ou après-demain, car le roi est encore à Fontainebleau. Mais ton auberge, drôle, est retendue dès à présent. Tu ne recevras personne, tu ne donneras ni à manger ni à coucher, même à un maréchal de France, et, sous tranquille, ta bourse ne perdra rien à ce jeu.

Poliveau avait eu un geste digne qui voulait dire que l'argent était chose inépuisable, et qu'il plaçait bien au-dessus l'honneur d'héberger le roi.

Puis M. de Carassol avait repris :

— Ce soir, une dame en litère arrivera ici avec son suite

— Et je lui refuserai la porte ?

— Non pas, tu la recevras, au contraire.

— Ah !

— Tu tiendras prêts un souper et trois couverts, et tout ce que cette dame t'ordonnera, tu le feras.

Cette consigne ainsi donnée, M. de Carassol s'était en allé. Mais, vers dix heures du soir, il était revenu. Seulement, il n'était pas seul : un gentilhomme qui semblait vouloir cacher son visage l'accompagnait.

— Voilà un seigneur, dit-il à Poliveau, qui vient savoir si la dame en litte est arrivée.

— Pas encore.

M. de Carassol et le gentilhomme s'étaient en allés.

Puis une heure après, celui-ci était revenu, Nancy n'était pas arrivée encore.

Une demi-heure plus tard, on l'avait vu reparaitre, et il paraissait si impatient que Poliveau se dit :

— C'est sans doute le galant de la dame qu'on m'a annoncée.

Enfin, ledit gentilhomme revint pour la quatrième fois, comme il en venait de partir.

Nancy alla à sa rencontre jusqu'au seuil de la salle; puis, d'un geste, elle congédia l'hôtelier.

— Ah! enfin, dit le roi, car c'était bien lui, j'ai cru que tu n'arriverais jamais.

— Je n'ai pourtant pas perdu une seule minute en route, sire.

— C'est que j'ai mesuré le temps à mon impatience.

— Sire, dit Nancy, vous avez toujours vingt ans.

— Nous allons partir, n'est-ce pas ?

— Mais, sire...

— J'ai deux cavaliers pour nous escorter, poursuivit le roi; Carassol et un de mes gardes. Ils m'attendent à la porte du pont.

— Ils attendront longtemps, sire.

— Plait-il ? fit le roi.

— Ah! dame! reprit Nancy, Votre Majesté croit que tout va sur des roulettes. Nenni, point.

— Que veux-tu dire ? demanda Henri avec une subite émotion.

— Rien de fâcheux, sire, mais je suis prudente...

— Prudente ?

— Oui, sire.

— Et qu'est-ce que la prudence a à faire en cette occurrence ?

— Sire, dit Nancy, on principe vous êtes le plus grand roi du monde, le plus grand séducteur de femmes, et il n'en est aucune qui vous doive résister. Mais...

— Mais quoi ? fit le roi.

— Le carrosse du roi peut verser aussi bien que le chariot d'un paysan, s'il rencontre en chemin une pierre d'achoppement.

— Et tu vois une pierre sur ma route ? demanda le roi visiblement inquiet.

— Je ne sais pas. Seulement, avant d'embarquer Votre Majesté on cette aventure, j'ai envoyé un mien ami explorer la route.

— En vérité ?

— Il sera revenu dans deux heures... peut-être trois... et si la pierre que je redoute n'existe pas... nous nous mettrons en chemin pour voir cette merveilleuse beauté dont Votre Majesté commence à rêver nuit et jour.

— Mais, dis-moi, mignonne, reprit le roi, qui essayait de mettre un frein à son impatience, quelle est donc cette pierre d'achoppement que tu redoutes ?

— Elle se nomme Noé.

Le nom de son ancien compagnon fit tressaillir le roi.

— Je vous ai raconté, sire, dit Nancy, la belle défense que nous avons faite, lui et moi, durant cette nuit où on voulait enlever la jeune fille ?

— Oui, certes.

— Eh bien ! j'ai laissé M. de Noé au château d'Arcy.

— Bon !

— Et j'ai peur qu'il n'y soit encore.

— Alors, tant mieux ! dit le roi.

— Tant pis, dit Nancy.

— Pourquoi tant pis ?

— Oh ! sire, comme on voit que Votre Majesté a depuis longtemps perdu de vue M. de Noé.

— Que veux-tu dire, mignonne ?

— Il est méconnaissable, sire.

— Comment cela ?

— Au physique, il a grossi, ses joues se sont empâtées et son nez est rubicond, comme une treille de raisins mûrs.

— Pauvre Noé !

— Il passe sa vie au préche, et fait lui-même de très-bons sermons.

— Sur quel sujet ?

— Sur la continence, sire.

— Br ! dit le roi, le mot seul me donne froid. Et puis ?...

— M. de Noé préche encore sur la nécessité de marier les filles de noblesse la plus tôt possible, afin de les soustraire aux séductions des princes et autres grands de la terre.

— Ventre-saint-gris ! murmura le roi, mais je commence à trouver que tu as en raison d'envoyer un tien ami à la découverte et aux informations.

— N'est-ce pas, sire ?

— Et quel est ce messager ?

— C'est un page que Mme Marguerite m'a prêté et qui se nomme M. René de Maillefer.

— Tu peux compter sur lui ?

— Oh ! comme sur moi-même. D'ailleurs, il est adroit, rusé, brave, et il sait de quelle couleur est le vent.

— Mais c'est un phénix, ce garçon-là !

— Il était un peu simple, il n'y a pas longtemps encore, sire.

— Ah !

— Mais depuis que j'ai pris soin de le démaigrir, sa métamorphose est complète.

— Ah ! tu m'en diras tant ! fit le roi.

Et il se mit à table.

— Je n'avais personne sur qui compter pour servir Votre Majesté, dit Nancy ; il a bien fallu me faire un ami.

— Oh ! fit le roi d'un ton railleur, si c'est par dévouement pour moi, je n'ai plus rien à dire, A ta santé, Nancy.

— A la vôtre, sire.

Et Nancy choqua son goblet au gobelet du roi, qui essayait en mangeant et buvant de tromper son impatience.

XXXVIII

Les heures passaient.

Nancy avait une langue d'enfer, ce soir-là ; elle essayait de tromper l' anxieuse impatience du roi Henri par mille récents ; elle alla jusqu'à rappeler Mme Gabrielle, pour qui le roi avait toujours une place au fond de son cœur, et à parler de la marquise de Verneuil, à qui le mariage projeté du roi avec la princesse florentine traitait désagréablement dans la cervelle.

Mais cela n'empêchait pas le roi de quitter la table à chaque minute et de s'aller pencher à la fenêtre pour voir si quelque cavalier ne lui apparaissait pas, au clair de lune, dans le lointain.

Puis il interrogeait du regard un sablier qui marquait les heures dans un coin de la salle.

Nancy calculait que, quelque diligence que fit René, il aurait bien de la peine à revenir avant le jour, et alors il serait trop tard pour que le roi se mit en route et s'exposât ainsi à être reconnu.

Le roi lui faisait mille questions, et Nancy profitait de chacune pour entamer une histoire.

— *Ventre-saint-gris!* disait-il de temps en temps, je n'ai pourtant pas le loisir d'attendre.

— Bah! fit Nancy, attendre est peut-être aussi doux qu'aimer.

— Cela te plaît à dire, ma mignonne; mais moi qui suis roi de France...

— Bon!

— Et qui se rendez-vous avec mon cousin le maréchal...

— Le maréchal attendra un jour de plus.

— Et le duc de Savoie?

— Vous le châtiez un jour plus tard.

— Tu as répondu à tout, disait le roi, qui arpente la salle d'un pas inégal.

Le sablier marquait trois heures du matin.

Nancy se disait :

— René pourrait, à la rigueur, être de retour.

Une heure encore, puis deux s'écouleront.

L'impatience du roi avait gagné Nancy; mais Nancy était toujours prudente, et elle se disait :

— Si René n'est pas arrivé d'ici une heure, il faudra attendre à ce soir; et alors ce sera bien autre chose encore pour amuser le roi durant toute une journée.

Le roi revenait quelquefois vers la table et se versait à boire. Il avait la fièvre, et ne se méfiait guère de ces petits vins bourguignons qui ont raison de leur homme tôt ou tard.

Nancy s'aperçut que le roi, qui buvait machinalement, commençait à tituber légèrement.

Ce fut pour elle une inspiration :

— Ah! ma foi! se dit-elle, aux grands maux les grands remèdes, et puisque j'ai été, en ma jeunesse, au service de Mme Catherine, voici le cas de m'en souvenir.

Et comme, pour la centième fois, peut-être, le roi s'approchait de la fenêtre et se penchait en dehors, Nancy prit lestement un flacon à sa ceinture, le déboucha et laissa tomber dans le verre à demi plein de Sa Majesté deux gouttes d'un narcotique qu'elle avait pris l'habitude de toujours porter avec elle.

— Rien, rien encore, dit le roi avec un soupir...

Et il revint vers la table et vida son verre sans défiance.

— Sire, dit alors Nancy, au lieu de vous promener ainsi par la salle, comme un fauve en sa cage, Votre Majesté ferait mieux de s'asseoir et de dormir quelques minutes.

— Pugh! dit le roi, je n'ai point sommeil.

— Oui, dit Nancy, mais quand on n'a pas fermé les yeux de la nuit, on n'a pas belle mine au matin, et en n'est pas vaillant pour aller à un rendez-vous d'amour.

Le roi s'assit.

Puis, tout en disant qu'il lui serait impossible de dormir, il ferma les yeux.

Puis les mouvements nerveux, les tressaillements de tout son corps s'apaisèrent peu à peu.

— *Ventre-saint-gris!* murmura-t-il, ce vin m'a cassé la tête.

Ce furent ses dernières paroles.

Un quart d'heure après, le roi dormait profondément.

Alors Nancy frappa sur un timbre et l'hôtelier entra.

— Mon ami, lui dit Nancy, appelez deux de vos valets et ordonnez-leur de transporter ce gentilhomme, qui ne s'est point assez mêlé des vins bourguignons, sur le lit de votre meilleure chambre.

C'est toujours le roi qui paye.

Et Nancy fut obéie, et le prétendu gentilhomme fut posé dans la chambre voisine.

— Il dormira une douzaine d'heures, pensait Nancy, et nous aurons le temps de nous retourner.

Puis elle se fit elle-même dresser un lit dans la salle où elle avait soupé, et dont la fenêtre donnait sur le bord de l'eau.

Quelques minutes après, elle souffla les flambeaux et l'obscurité l'enveloppa.

Dormait-elle? C'était peu probable; mais elle voulait que les gens de l'hôtellerie crussent à son sommeil.

A peine s'était-elle jetée sur son lit qu'elle se releva précipitamment.

Elle venait d'entendre le galop d'un cheval.

— C'est René, dit-elle, en courant vers la fenêtre qu'elle ouvrit.

C'était René, en effet.

Il arrêta son cheval juste au-dessous de la fenêtre, puis il se dressa sur la selle dont il se fit un marchepied et, ainsi perché, il put atteindre l'entablement de la croisée et voler un baiser à Nancy.

— Eh bien? dit-elle, M. de Noé est-il à Arcy?

— Non, dit René.

Nancy respira.

— Mais il y a bonne garde au château.

— Plait-il?

— Et le roi n'y entrera pas commodément.

— Que veux-tu dire?

— Le manoir est gardé par vingt gentilshommes de M. de Biron.

— C'est impossible!

— Mais vrai, dit René. Ah! j'ai du reste bien des choses à vous raconter.

— Mais parle donc.

— C'est que je ne sais pas à men aise pour faire un long discours ici.

— Eh bien! va faire le tour et entre par la porte.

— Mais, dit encore René d'un ton suppliant, à cette heure-ci tout le monde est couché.

— Eh bien?

— Tent le monde dort, et je cognerai peut-être une heure avant qu'en ne m'éveille... si vous le permettez, j'entrerais tout bonnement par là.

— Par la fenêtre?

— Oui.

— Mais le cheval?...

— Il saura bien trouver sa écurie.

— Mais moi... que dira-t-on quand on saura?...

— Puisque c'est pour le service du roi, dit encore René de Maillefer.

— Le drôle a toujours de bonnes raisons... murmura Nancy.

Et elle tendit les deux mains à René pour l'aider à enjamber la croisée.

XXXIX

Disons maintenant ce qui était advenu au page René de



Elle venait d'entendre le galop d'un cheval (Page 53).

Maillefer, et dont il fit le récit à Nancy, après être entré dans l'hôtellerie du Pavin couronné par la fenêtre.

René était un garçon naïf et d'une docilité enfantine, quand il était auprès d'une femme; mais une fois en selle, l'épée au poing, René devenait un hardi compagnon, un homme à la fois audacieux et prudent, et d'une sagacité qui eût fait honneur à un diplomate consommé.

Il avait bien soupiré quelque peu en quittant Auxerre et la belle camarériste de Mme Marguerite; il avait bien jeté deux ou trois regards pleins de regrets sur les toits de l'hôtellerie dans laquelle il aurait si bien dormi, car, quel qu'il en eût dit, il était las; mais, une fois en chemin, il avait pris au sérieux la mission toute de confiance dont il était chargé.

Où allait-il? A Arcy.

Quel était le but qu'il devait atteindre? S'assurer que M. de Noé n'y était pas.

Cela paraissait fort simple, en apparence, et cela était fort difficile en réalité.

D'abord il arrivait en pleine nuit.

Ensuite il courait le risque, si M. de Noé se trouvait en-

core au manoir, d'être obligé de lui donner des explications invraisemblables, et Noé, qui avait la finesse du paysan béarnais, ne manquerait pas de flairer la vérité.

Un bêtise se fit conformed à la lettre de sa mission; il aurait galopé jusqu'au manoir, heurté à la porte et demandé au premier valet qui lui aurait ouvert si M. de Noé était au château.

Mais René n'était pas un bêtise. C'était un garçon avisé à qui l'auteur donnait un supplément d'intelligence.

Chemin faisant donc, et tandis que son cheval galopait sur la route sombre, René de Maillefer rumina un petit plan de campagne.

Il avait plusieurs villages à traverser; la présence des troupes royales dans la province y avait jeté une certaine animation, et, bien que l'heure fût avancée, il était probable que, soit à Cravant, soit à Vermenten, René trouverait des cabarets ouverts, dedans des soldats hivant, et qu'il recueillerait çà et là quelques renseignements précieux.

Si, en route, il ne parvenait à rien savoir, alors il irait

tout droit au château d'Arcy, demanderait M. de Noé, et lui dirait :

— Monsieur le comte, je vous viens quêter de la part du roi, qui veut vous voir, ce qui serait toujours un moyen d'éloigner M. de Noé du manoir et donnerait à Nancy le temps d'arriver.

A Cravant, sous le rempart, il trouva le cabaret du Père Adam, un bouchon où l'on buvait d'excellent vin.

Une demi-douzaine de reîtres, qui s'en allaient à Avallon rejoindre une compagnie, s'y étaient arrêtés et vidaient bouteille sur bouteille.

René laissa son cheval à la porte, entra et demanda à boire.

Il échangea quelques mots avec les reîtres et s'aperçut tout de suite que ces gens-là étaient des soudards ignares qui ne le pouvaient renseigner sur ce qu'il avait intérêt à savoir.

Ainsi se remit-il en selle presque aussitôt et poussa-t-il jusqu'à Vermenton.

Vermenton était un gros bourg qui se qualifiait de ville libre et dont les habitants jouissaient de certaines franchises.

Il y avait sur la principale place, tout à côté de l'église, un cabaret fameux qui était en même temps une hôtellerie et dans lequel les gentilshommes des environs avaient coutume de descendre.

René y entra.

Après du feu, soupaient tout seul, il aperçut un jeune homme qui portait les couleurs du maréchal de Biron.

René le salua, et comme il portait, lui, les couleurs du roi de France, le premier lui rendit son salut avec empressement.

— Pardon, monsieur, dit René, rien n'est désagréable comme de manger et boire seul.

— C'est tout à fait mon avis, monsieur, répondit le jeune homme.

— Venez plaisait-il, monsieur, que je m'assoie à votre table et que je soupe à côté de vous ? continua René qui, n'étant plus absorbé par les beaux yeux de Naney, se sentait maintenant une faim de loup.

— J'en serai ravi, monsieur, répondit le jeune homme.

— Monsieur, reprit René, tandis qu'on s'empresait de lui apporter du vin et un morceau de viande froide, il est juste que vous sachiez à qui vous avez affaire.

Et il se leva de nouveau répétant :

— Je me nomme René de Maillefer et les couleurs que je porte ont dû vous apprendre que j'appartenais au roi de France.

— Moi, monsieur, dit le jeune homme, je suis à M. le maréchal de Biron, gouverneur de Bourgogne, et je m'appelle Florimond.

— Monsieur Florimond, dit René, je bois à votre santé.

La connaissance étant faite ainsi, les deux jeunes gens se mirent à souper.

René mangeait avec une certaine précipitation.

— Vous paraissiez fort pressé, monsieur, dit Florimond.

— Je le suis, en effet, monsieur.

— Vous allez sans doute à Dijon.

— Je ne sais pas, monsieur.

Florimond fit un geste d'étonnement.

— Comment ! monsieur, dit-il, vous êtes pressé de partir et vous ne savez où vous allez ?

— C'est la vérité, monsieur. Je vais, de la part du roi, à la recherche d'un sien ami qui est dans cette province, et d'abordement à Dijon, mais je n'en suis pas sûr.

— Monsieur, répondit Florimond, je connais la province de Bourgogne comme le fond de mon escarcelle, et si vous cherchez quelque gentilhomme du pays...

— Non, monsieur, je chercho M. le comte de Noé, que le roi a mandé auprès de lui et qui était déjà parti de chez lui pour aller faire visite à M. le maréchal, son cousin.

— Eh bien ! monsieur, répliqua Florimond, je vous puis renseigner.

— Ah !

— M. de Noé est à Dijon.

— Vrai ! fit René qui éprouva un soulagement. En êtes-vous sûr ?

— Je l'y ai laissé.

— Quand ?

— Il y a trois jours.

— Alors venez de Dijon ?

— Oui, monsieur.

— Et vous allez à Auxerre, sans doute ?

— Non, monsieur, dit Florimond, je reste ici, où je suis chargé d'une mission de confiance.

Et comme Florimond disait cela, un nouveau personnage entra dans le cabaret et René le regarda avec curiosité.

XL

Le personnage qui venait d'entrer et qui attira tout d'abord les regards de René, était digne de cette attention et même d'une certaine curiosité.

C'était un de ces Allemands, au service de la France, qui portaient le nom de reîtres et qui étaient parfois de véritables de courage sur le champ de bataille et d'enthousiasme respectueux en garnison, dans l'obéissance et l'observation de la discipline.

Celui-là pouvait avoir quarante ans.

Tête carrée, petits yeux bleus, cheveux d'un blond incoloré, barbe rousse, lèvres épaisses, épaules larges et trapues, tel était ce Germain qui se vint planter devant Florimond en faisant le salut militaire.

— Cher monsieur, dit Florimond à René, excusez-moi un moment.

— Faites, dit René, qui n'était pas fâché de savoir ce qui allait advenir.

Florimond se mit à parler allemand au reître.

Mais René était d'origine lorraine, et René savait l'allemand.

Seulement il garda le visage impassible et même embarrassé d'un homme devant qui on parle un langage qu'il ne comprend pas.

Et voici ce qu'il entendit :

— As-tu relevé tes hommes ? demandait Florimond.

— Oui, messire, répondait le reître.

— Il ne s'est rien passé d'extraordinaire ?

— Rien absolument.

— Vous occupez toujours les communs du château ?

— Toujours.

— Et la demoiselle ?

— Elle paraît fort contente.

— Bien, dit Florimond. Rappelle-toi bien la consigne, ne laisse entrer au château que les gens qui aurent le mot de passe.

— Oui, messire.

Puis le reître ajouta :

— Mais ne m'avez-vous pas dit que nous changerions le mot tous les deux jours ?

— Oui. Ainsi, à partir de demain matin, au lieu de *Niebelungen*, le mot de passe sera *Don Veichen*.

— *Die Veichen*, répéta le reître comme un écho.

Florimond le congédia d'un geste.

Le soldat docile s'ocia en faisant le salut militaire, sauta sur son cheval qui se trouvait à la porte, et bientôt on l'entendit s'éloigner au galop.

— Vous m'excusez, n'est-ce pas, cher monsieur ? dit Florimond en regardant René.

— Mais sans doute, monsieur, répondit René.

— Je vous demande mille pardons, poursuivit Florimond, d'avoir parlé allemand devant vous, mais cet homme ne sait pas un mot de français.

— Ah ! dit René, nous aurions alors de la peine à nous entendre. Je veux que le diable m'étrangle si je comprends un mot de cette horrible langue tudesque.

— Vraiment ?

— Et je vous trouve bien heureux de la parler aussi couramment.

Florimond était quelque peu bavard. Néanmoins, il no jugea pas nécessaire de donner à René des renseignements explicites.

Et il se borna à lui dire :

— Cet homme est une manière de lieutenant pour moi.

— Est-ce que vous commandez des troupes ici ? demanda René.

— Oui et non.

— Ah !

— Je remplis ce qu'on appelle une mission de confiance.

— En vérité ?

— Oui, acheva Florimond, je suis chargé de veiller sur une jeune et belle demoiselle qui vit seule en son manoir en attendant son fiancé.

— La mission, comme vous le dites, est toute de confiance, observa René, mais si la demoiselle est jeune et belle.

— D'une beauté étourdissante...

— Vous devez avoir quelque chagrin à la remplir, ce me semble. Garder le trésor des autres est toujours chose dure.

— C'est vrai, dit Florimond. Je suis même tellement de votre avis que j'ai pris mes précautions.

— Comment cela ?

— J'ai eu peur d'en tomber amoureux moi-même.

— Ah ! ah !

— Et au lieu de m'loger au château, qui est à trois quarts de lieue d'ici, ce qui m'aurait mis dans la nécessité de la voir à toute heure de jour, je suis venu prendre mon logis en cette auberge.

— Mais alors vous négligez votre mission ?

— Oh ! non pas. J'ai un fidèle Fritz et ses reîtres.

— Ah ! il se nomme Fritz, cet Allemand ?

— Oui, et il occupe les communs du château avec trente hommes.

— Bon !

— Et il a pour mission de ne laisser entrer que ceux qui out le mot de passe.

— Je commence à comprendre.

— Et le mot de passe, c'est moi qui le donne, acheva Florimond d'un air malin.

— Alors, dit René, tout est pour le mieux.

René se versa à boire et dit à Florimond :

— Ainsi, vous m'assurez que M. le comte de Noé est à Dijon ?

— Je vous en donne ma parole.

— Et combien de temps me faut-il pour aller à Dijon ?

— Deux grands jours de chevauchée.

— Diable !

Et René se leva de table.

— Alors, vous partez ?

— Oui, certes, monsieur Florimond, je suis ravi d'avoir fait votre connaissance.

— Tout l'honneur en est pour moi, monsieur, répondit courtoisement Florimond, et j'espère bien que nous nous reverrons.

— Oh ! soyez-en sûr !

Le page de M. de Biron devait les honneurs au page du roi de France.

Aussi n'eut-il garde d'y manquer et se levant à son tour : — Permettez-moi, monsieur, lui dit-il, de vous tenir l'étrier.

— A charge de revanche, répondit René, qui jeta une pistole sur la table pour payer son souper.

Quelques minutes après, il était en selle, serrait cordialement la main à Florimond et partait au galop.

— La la, se dit-il alors, je crois que je sais à peu près tout ce que je voulais savoir.

M. de Noé est à Dijon, donc il ne nous gêne pas.

Mais M. Florimond remplit une mission de confiance, comme il dit, et cette mission ne lui a pu être donnée que par M. de Noé : fort bien.

La demoiselle jeune et belle qu'on garde nuit et jour dans un manoir à trois quarts de lieue d'ici, c'est Madeleine. Mais, avec le mot de passe, on pénétrera au château.

Et ce mot de passe je l'ai : *Die Veichen*, ce qui veut dire la violette.

Maintenant, je puis retourner à Auxerre et raconter tout cela à Mme Nancy.

Seulement, il s'agit de trouver un autre chemin, afin de ne pas repasser dans la ville de Vermentou.

Et comme il était sorti du bourg et que la route courait au flanc d'une petite éminence, René se dressa sur ses étriers et, profitant du clair de lune, il chercha des yeux un sentier au bord de la rivière de Cure.

Mais, en ce moment, un bruit montait à ses oreilles.

C'était le galop d'un cheval sur la route sonore.

— Oh ! oh ! se dit-il, serait-ce le reître Fritz qui revient ?

Et il regarda attentivement.

Un cavalier arrivait bride abattue sur lui.

— Ventre-saint-gris ! comme dit le roi, murmura alors René, il me semble que je reconnais la longue crinière argentée du petit cheval gris de M. de Noé.

Et il s'arrêta et attendit...

XLI

A cent pas de distance, René avait reconnu le cheval ; à trente pas, il reconnut le cavalier.

C'était bien le comte Amaury de Noé.

— Voilà qui dérange mes petites combinaisons, murmura le page. Vouons à nous tirer d'affaire.

Et quand Noé fut tout à fait sur lui, il lui cria :

— Hé ! monsieur le comte, je suis un homme joliment heureux, je vous assure...

Noé reconnut René à la voix.

Aussi il arrêta brusquement son cheval.

— Monsieur de Maillefer ! dit-il.

— Monsieur le comte ! répondit René.

— Par quel hasard ?...

— Ce n'est pas un hasard, monsieur le comte.

— Comment cela ?

— J'allais à Dijon tout expédié pour vous voir.

— Ah ! ah ! dit Noé. Et comment saviez-vous que j'étais à Dijon ?

— C'est un page de M. de Biren, avec qui j'ai soupé tout à l'heure, qui me l'a dit.

— Florimond ?

— Justement. Aussi je vous jure que j'étais assez malade de penser qu'il me faudrait faire encore quarante lieues pour vous rejoindre.

— Vraiment ? dit Noé, qui tendit la main au page et rattacha son cheval côté à côté du sien. C'est Nancy qui vous expédie vers moi ?

— Non, monsieur le comte.

— Qui donc, alors ?

— Le roi.

— Ah ! c'est juste, le roi est à Auxerre ?

— Non, monsieur le comte, le roi est à Fontainebleau, quo j'ai quitté hier soir.

— Ah ! ah !

— Et le roi ne repartira de Fontainebleau que lorsqu'il vous aura vu, car, paraît-il, il a des choses très-importantes à vous dire.

— Hum ! pensa Noé, de quoi s'agit-il donc, mon Dieu ?

René, en faisant ce mensonge, se disait :

— Je ne suis, après tout, que le mandataire de Mme Nancy, et quand un ambassadeur ment pour son gouvernement, cela ne s'appelle plus un mensonge, mais simplement un acte diplomatique.

Noé faisait également cette réflexion :

— Le roi devait être à Auxerre aujourd'hui ou demain au plus tard, d'après sa lettre à mon cousin Biren, et le roi reside à Fontainebleau, et le roi n'a pas répondu touchant l'autorisation de mariage que Biren lui demandait. Qu'est-ce que cela veut donc dire ? Si le roi me demande auprès de lui, c'est qu'il me veut questionner touchant ce mariage.

René s'était acquitté de son prétendu message, et il attendait maintenant.

Noé reprit :

— Et le roi est pressé de me voir ?

— Excessivement pressé. « Si tu rencontres M. de Noé, tu a-t-il dit, dis-lui qu'il fasse diligence et ne se repose ni jour ni nuit. »

— Fort bien. Cependant il faudra toujours que je change de cheval à Auxerre ?

— Vous pouvez en changer avant, monsieur le comte ?

— Oh cela ?

— A Vermenton. Il y a justement des troupes, et rien ne vous sera plus facile.

— Eh bien ! en route, dit Noé.

Et il remit son petit cheval au galop.

René le suivit.

Un quart d'heure après, ils entraient dans Vermenton et s'arrêtaient à l'hôtellerie où René avait soupé en compagnie du page Florimond.

Florimond s'était allé coucher.

Noé, rassuré par sa présence et celle des valets dans le pays, touchant Madeleine, la belle fiancée de son ami et cousin, Noé, disons-nous, jugea inutile de troubler le premier sommeil du page.

Il prit un cheval frais, qu'il acheta à un reître moyennant vingt-cinq pistoles, et il repartit, toujours suivi de René.

A quatre heures du matin, ils passaient sous les murs d'Auxerre.

Alors René lui dit :

— Vous savez le chemin, monsieur le comte ?

— Le chemin de Fontainebleau ?

— Oui.

— Parbleu ! dit Noé. N'ai-je pas guerroyé un peu partout ?

— C'est juste.

— Mais vous venez avec moi, j'imagine ? dit Noé.

— Non, monsieur le comte.

— Pourquoi cela ?

— Parce que j'ai une autre mission à remplir.

— Où cela ?

— A Auxerre, où M. le maréchal d'Épernon doit être arrivé et où je le dois prévenir qu'il attende le roi avant de se porter en avant.

Quelque années auparavant, Noé se fut défilé du page, et il eût trouvé bouché que celui-ci lui faussât compagnie, mais Noé arrivait de sa province où il avait vécu de longues années, et le provincial est confiant par nature.

— Eh bien ! dit-il, adieu, monsieur René ; au revoir, plutôt.

— Au revoir, monsieur le comte.

— Et puisque vous allez voir M. d'Épernon, ajouta Noé, chargez-vous, je vous prie, de tous mes compliments pour lui.

— Je n'y manquerai pas, dit René.

Et il s'engagea sur le pont d'Auxerre, au bout duquel était une poterne ; tandis que Noé continuait son chemin sur la rive droite de l'Yonne.

— Ainsi, disait Nancy, lorsque René lui eut fait un récit fidèle de ses aventures, ce pauvre Noé va s'aller casser le nez à Fontainebleau ?

— Dame ! répondit René, il sera furieux, et si je n'en tire avec un bon coup d'épée, je n'aurai pas à me plaindre. Mais puisqu'il le fallait !

— Tu es un nigaud plein d'esprit, dit Nancy qui se laissa voler un baiser par le beau page ; mais...

— Mais quoi ? fit René.

— Le roi est endormi, maintenant.

— Il faut le réveiller.

— Impossible ! je lui ai administré un narcotique.

— Mais il s'éveillera dans la journée ?

— Sans doute.

— Eh bien ! nous nous mettrons en route ce soir pour le château d'Arcy.

— Mais les reîtres ?

— Puisque j'ai le mot de passe, ils nous laisseront entrer.

— Tu as répondu à tout, dit Nancy.

— C'est l'ameur qui m'a ouvert l'esprit, murmura René. Et il effleura de ses lèvres le cou de cygne de la camériste.

XLII

Le narcotique employé par Nancy pour calmer l'impétuosité du roi était bon, car, plus de douze heures après, le roi dormait encore.

L'enfant souvenir, celui que les gens de l'hôtellerie payaient pour un simple gentilhomme avait été transporté dans une chambre et mis au lit ; mais on ne l'avait pas déshabillé. La nuit s'était écoulée, puis la matinée, puis une partie du jour, et Henri sommeillait encore.

Nancy entra dans sa chambre.



CHARLES DE GUISE, duc de Brion, maréchal de France.

Les vapeurs du narcotique se dissipant, la camériste le toucha légèrement.

Alors le roi poussa un soupir; puis il ouvrit les yeux.

— Où suis-je ? Quelle heure est-il ? demanda-t-il tout d'abord.

Puis, regardant Nancy :

— Ah ! c'est toi ?

— Oui, sire.

— Je me suis donc endormi ?

— Sire, dit Nancy, le vin de Bourgogne vous a joué un mauvais tour.

— C'est-à-dire que je me suis enivré ?...

— Oh ! grisé simplement, sire.

— Mais je n'étais pas ici...

— Non, sire. Mais je vous ai fait transporter dans cette chambre, quand je vous ai vu endormi.

Le roi sauta à bas du lit.

— Mais quelle heure est-il ? dit-il encore.

97* LIVRAISON.

— Voyez, sire.

Le roi courut à la fenêtre et s'aperçut que le soleil déclinait à l'horizon.

— Comment ! s'écria-t-il, j'ai dormi tout le jour ?

— A peu près.

— Mais c'est une journée perdue... et la petite... et ton messager... pourquoi ne m'as-tu point éveillé ?

Et le roi regardait Nancy d'un air de reproche.

Nancy avait son fin sourire aux lèvres.

— Sire, dit-elle, le hasard fait bien tout ce qu'il fait.

— Que veux-tu dire ?

— Si Votre Majesté ne s'était pas un peu... grisée, elle ne se serait pas endormie...

— Bon !

— Et si elle ne se fût pas endormie, elle eût manqué de patience.

— Je ne comprends pas, dit le roi.

— Alors, continua Nancy, le roi, manquant de patience,

côt voulu se mettre en route pour la manoir d'Arcy.

— Sans doute.

— Et il neus fût advenu mésaventures sur mésaventures.

— Que veux-tu dire ?

— Mon messenger est revenu.

— Ah !

— Et ce que je prévoyais est arrivé.

— Quoi donc ?

— M. de Noé n'est constitué le protecteur et le gardien de l'innocence.

Le roi fronça le sourcil.

— Comment, Noé est là-bas ?

— Il n'y est plus, grâce à mon messenger. Et si Votre Majesté daigne m'écouter une minute.

— Parle.

Alors Nancy raconta fidèlement les aventures du beau page René de Maillefer, lequel avait soupé avec Florimond, fait rencontre de M. de Noé, trompé celui-ci en lui disant que le roi était à Fontainebleau et surpris le mot de passe au moyen duquel on pouvait pénétrer au château d'Arcy.

— Pauvre Noé ! murmurait le roi qui songeait à son vial ami mystifié.

— Ma foi ! sire, dit Nancy, il faut bien appliquer les grands remèdes aux grands maux ; et puis, il est une chose que M. de Noé ne sait pas.

— Laquelle ?

— C'est que la petite demoiselle vous aime.

— Oui, dit le roi, tu m'as déjà dit cela, mais est-ce bien vrai ?

— Certainement, sire.

— Qui te le prouve ?

— Puisqu'elle m'a avoué qu'elle aimait un grand homme de guerre, un héros dont elle était séparée par un véritable abîme...

— Quel abîme ?

— Un abîme de grandeur, sire.

— Oui, dit le roi ; mais il m'est venu un soupçon, depuis ce temps.

— Un soupçon ?

— Si c'était mon cousin Biren qu'elle aimât ainsi ?

— Oh ! sire, la chose est impossible !

— Tu crois ?

— D'abord le maréchal n'est pas beau.

— Il est plus jeune que moi.

— Ensuite il est d'aspect dur et farouche.

— Pas auprès des dames.

— Enfin, dit Nancy, un abîme de grandeur ne sépare point un simple gentilhomme comme M. de Biren de la fille d'un autre gentilhomme.

— Voici, dit le roi qui ne demandait qu'à se laisser persuader, voici la meilleure raison que tu me puisses donner. Mais enfin, comment se fait-il que la petite soit gardée comme une place forte ?

— Ne vous ai-je pas dit qu'elle était persécutée par son tuteur.

— Ah ! oui, Laffin.

— Et que ce Laffin avait voulu l'enlever. Je vous ai même raconté, sire, notre belle défense au château d'Arcy, où je crois avoir cassé une jambe d'un coup de pistolet.

— Oui, tu m'as dit tout cela.

— Ce qui fait, continua Nancy, que M. de Noé a demandé une garde à M. de Biren, et que toutes les précautions ont été prises contre M. de Laffin.

... Ainsi donc tu crois que nous pouvons nous mettre en

route à présent ? dit le roi, que la folie amoureuse reprenait de plus belle.

— A la brune, sire, quand Votre Majesté pourra sortir d'Auxerre sans être reconnue.

Le roi retourna à la fenêtre.

— Encore deux bonnes heures à attendre, dit-il.

Puis un souvenir traversa son cerveau :

— Et ce pauvre Carassol qui m'aura attendu toute la nuit ? dit-il.

— Oh ! ne vous inquiétez pas, sire. Je l'ai fait prévenir hier soir, en lui envoyant un billet.

En ce moment, on gratta à la porte.

— Entrez ! fit le roi.

René montra son joli visage au travers de la porte entrebâillée.

— Voilà mon messenger, sire.

— Ah ! dit Henri, c'est toi, immon, qui t'es si bien moqué de mon cousin de Noé ?

— Pour le service du roi, sire.

— Que veux-tu ? demanda Nancy.

— Je viens prendre les ordres, répondit René de Maillefer. Parlez-nous toujours ce soir ?

— Toujours, dit le roi.

— Et le plus tôt sera le meilleur, reprit René.

— Pourquoi ?

— Mais parce qu'en dit, dans la ville, que Mme la marquise de Verneuil ne tardera pas d'arriver.

— Ah ! diable ! fit le roi, ces mésaventures ne sont faites que pour moi. Partons vite !...

XLIII

René de Maillefer avait dit la vérité en annonçant que Mme la marquise de Verneuil, de son nom Henriette de Balzac d'Entragues, fille naturelle de Charles IX et de Marie Touchet, et maîtresse en titre du roi depuis la mort de madame Gabrielle, était sur le point d'arriver à Auxerre.

Le roi avait voulu que la marquise héritât du luxe princier et des honneurs de Gabrielle.

Aussi, depuis la mort de cette dernière, la marquise voyageait-elle en grande pompe, avec une armée de gentilshommes, de pages et de valets, et précédée de piqueurs à cheval, qui s'en allaient à l'avance préparer les légis.

C'était un de ces piqueurs que René de Maillefer avait vu entrer dans Auxerre et à qui il avait appris que la marquise arriverait dans la soirée.

Mais ce que le piqueur n'avait pu dire à René, ce que René ne savait pas, par conséquent, c'était que la marquise avait fait rencontre, au sortir de la ville de Sens, de M. le comte Amaury de Noé, courant à franc étrier vers Fontainebleau.

La marquise voyageait en litère.

En dépit de son luxe, en dépit de l'armée de courtisans qui lui faisait escorte, la marquise était de méchante humeur.

Étaient-ce les projets de mariage du roi avec la princesse florentine Marie de Médicis, qui plissaient ainsi son beau front et contraignaient ainsi son visage ?

Tout le monde le croyait... et tout le monde se trompait.

Depuis trois jours qu'elle était en route, la marquise n'avait adressé la parole à personne ; elle avait mangé du bout des dents, dormi en tressaillant et négligé de caresser un joli négillon, vêtu de rouge, qu'on appelait Mocassin et qui lui suivait partout.

Mocassin, qui tenait du singe autant que de l'homme, avait

ou beau faire ses cabriolets en chemin, la marquise n'avait pas daigné sourire.

Or, comme l'escorte princière de la favorite sortait de la ville de Sens et descendait une rampe assez rapide, elle fit rencontre d'un cavalier qui montrait cette rampe au grand trot de son cheval écumant.

C'était M. de Noé.

Noé ne connaissait pas la marquise, car il avait quitté le cour avant sa faveur, mais Mme de Verneuil avait bien souvent entendu parler de Noé par le roi.

Or, Noé, voyant tout ce monde, s'imagina que c'était le roi qu'il rencontrait : il s'adressa à un page pour se renseigner.

Le page lui dit que le roi ne voyageait pas avec la marquise, mais que probablement celle-ci lui en pourrait donner des nouvelles.

Noé eut la curiosité de voir cette femme dont toute la France parlait.

Il mit donc pied à terre, s'approcha de la litière le chapeau à la main, et salua Henriette en lui disant :

— Excusez-moi, madame, mais je suis un peu cousin et très-fort ami du roi, et je me nomme le comte de Noé.

— Noé ! exclama la marquise, qui fit trêve aussitôt à ses propres préoccupations, vous êtes M. de Noé !

— Oui, madame.

— Ah ! monsieur, dit Henriette, qui devint subitement d'une extrême amabilité, je suis vraiment ravie de vous rencontrer.

— Tout l'honneur est pour moi, madame.

— Montez donc dans ma litière, monsieur de Noé, pour suivre Henriette ; il y a longtemps que je désire vous voir. Nous causerons...

— Vous m'excuserez, madame, répondit Noé, mais le roi m'attend.

— Le roi vous attend ?

— Oui, madame.

— Où cela ?

— A Fontainebleau.

— Cela est impossible, monsieur de Noé, reprit la marquise. Le roi est à Auxerre.

— Oh ! madame, je vous jure...

— Je vous jure, monsieur de Noé, dit la marquise, qui eut alors un éclair de colère dans les yeux, je vous jure que le roi vous trompe, comme il me trompe...

— Madame !

— Le roi est un fourbe, continua Henriette avec un accent de fureur jalouse. Le roi est caché à Auxerre. Le roi a en tête je ne sais quelle fantaisie d'amour...

Noé tressaillit.

— C'est une misérable femme, une camériste, une drôlesse du nom de Nancy...

— Dont le roi est amoureux ?

— Oh ! non, fit Henriette, mais c'est elle qui lui a mis en tête la fantaisie dont je vous parle.

Noé fronça le sourcil.

— Montez donc, et donnez votre cheval à un de mes valets, reprit la marquise. Vous verrez si je ne vous dis pas la vérité.

Noé ne se le fit pas répéter. Un soupçon avait envahi son âme ; et il se souvenait maintenant que René de Mallefer, qui lui avait dit que le roi l'attendait à Fontainebleau, était le féal de Nancy.

— Voyons, monsieur, dit la marquise, lorsque Noé fut monté dans la litière, expliquons-nous. Vous allez à Fontainebleau ?

— Oui, madame.

— Le roi vous y a donné rendez-vous ?

— Oui, madame.

— Il vous a écrit ?

— Non, il m'a envoyé un page du nom de René de Mallefer.

— C'est-à-dire que c'est cette Nancy qui vous a envoyé la page.

— Mais dans quel but ?

— Monsieur de Noé, reprit Henriette, je vous assure que le roi est à Auxerre.

— Mais alors, madame ?...

— Laissez-moi d'abord vous confier un petit secret.

Noé attendit.

— Vous avez connu le Louvre au temps de Mme Catherine ?

— Sans doute.

— Vous savez que l'épaisseur des murs renferme des escaliers mystérieux, des passages secrets, des oubliettes et des judas ?

— Oui, madame.

— Eh bien ! j'étais un espion au Louvre et bien m'en a pris, comme vous allez voir.

— Ah !

— J'étais dans mon parc de Verneuil, bien tranquille, bien confiant en l'amour du roi qui m'écrivait chaque jour un billet passionné.

— Bon ! fit Noé.

— Le roi m'écrivait, comme à vous, qu'il me donnait rendez-vous à Fontainebleau, d'où il comptait partir pour ouvrir la campagne. Le roi me trompait comme vous. Je le tiens d'un joli petit gentilhomme qui m'est tout dévoué, que j'introduis chaque nuit dans un corridor secret, d'où il peut voir et entendre ce qui se passe dans le cabinet du roi.

— En vérité ! dit Noé, mais pourquoi le roi vous trompe-t-il et me trompe-t-il ?

— Voilà ce que je vais vous expliquer, dit la marquise.

Et elle donna l'ordre à ses porteurs de continuer leur route vers Auxerre.

XLIV

Et la marquise de Verneuil reprit :

— Le roi a une déplorable manie, c'est de faire à toutes les femmes dont il se toque peu ou prou, une promesse de mariage en bonne forme.

— En effet, dit Noé.

— Il en avait fait une à Mme de Beaufort, et cette pauvre Gabrielle est morte, persuadée qu'elle allait devenir reine de France.

— Cela est vrai, dit encore Noé.

— Il m'a fait la même promesse, poursuivit Henriette, et c'est cette promesse qui est la cause de mon malheur.

— Comment cela ? demanda Noé.

— Vous allez voir...

Henriette se pencha vers Noé.

— Vous connaissez mon origine, dit-elle.

— Sans doute.

— Je suis, avec une irrégularité légère, la fille du feu roi Charles IX.

Noé fit un signe de tête qui voulait dire qu'il était parfaitement au courant de la généalogie de la marquise.

Henriette continua :

— Or, le roi qui promet le mariage à tout le monde, et

s'occupe en ce moment de négocier pour avoir la main d'une princesse italienne, le roi oublie qu'il est encore marié.

— Eh ! dit Noé, mais cela est vrai, ma foi !

— Mais Mme Marguerite ne l'oublie pas, dit la marquise, et l'oublie-t-elle, il est des gens qui s'en souviennent pour elle.

— Je le crois.

— Or, suivez bien mon raisonnement, monsieur de Noé.

— J'écoute, madame.

— Si le roi avait voulu épouser Mlle d'Estrées, la parlement et la noblesse lui eussent fait de telles remontrances que Mme Marguerite, la reine, n'eût pas eu à s'en mêler.

— Ah ! vraiment.

— Mais je suis fille de roi, moi, et Mme Marguerite est ma tante, et j'ai dans les veines la sang des Valois, et, entre nous, la petite-fille de François I^{er}, même illégitime, vaut bien un Bourbon. Cela empêche Mme Marguerite de dormir.

— Je le comprends, dit Noé.

— Or donc, chaque fois que le roi veut épouser une maîtresse maritorme, poursuit la malicieuse marquise, Mme Marguerite ne bouge. Elle demeure en son château d'Auvergne, bien tranquille, et tout au plus si, pour se distraire, elle change de favori. Mais, si le roi parle d'épouser Mlle de Balzac d'Entragues, marquise de Verneuil, c'est-à-dire la fille des Valois, Mme Marguerite, qui tient à rester reine de France, s'agite, se démène et met en campagne sa fidèle Nancy.

Pour la seconde fois, Noé tressaillit.

— Vite ! continua Henriette, il faut distraire le roi, lui mettre au cœur et en tête un autre amour de peu d'importance, dût-il, quelque temps après, retourner à la marquise de Verneuil.

— Mais alors, madame, dit Noé, vous voyez que cette Nancy dont vous parlez...

— C'est l'âme damnée de la reine.

— Je le sais.

— Et le roi a un faible pour elle, sous prétexte qu'il l'a connue toute jeune et qu'elle lui ouvrait la porte de la chambre de Marguerite, après que le duc de Guise était parti.

Noé se mordit les lèvres pour ne pas rire.

— Vous êtes méchante, madame, dit-il.

— On fait ce qu'on peut, répliqua modestement la marquise.

— Ainsi donc, c'est Nancy ?...

— Qui se moque de vous et de moi.

— C'est elle qui ?...

— C'est elle qui a parlé au roi d'une certaine damoiselle fort jolie, parait-il, et dont le roi s'est affolé sans l'avoir vue.

Noé eut un battement de cœur.

— Et cette damoiselle ?... fit-il.

— Le roi, qui est à Fontainebleau pour vous et pour moi, cat, en réalité, à ses genoux.

— A Auxerre ?

— Non, aux environs, dans un petit castel dont on m'a dit le nom, et que j'ai oublié.

Noé était devenu pâle et il regardait la marquise avec inquiétude.

— Mon Dieu ! monsieur, dit Henriette, vous paraissiez ému !...

— Moi, madame ?

— Connaissez-vous la jeune fille dont je vous parle, par hasard ?

— Mais... madame... vous ne m'avez pas dit...

— Son nom ? Ah ! c'est juste.

— L'auriez-vous oublié aussi ?

— Oh ! non, elle s'appelle Madeleine.

— Madeleine d'Arcy ! s'écria Noé.

— Justement. C'est bien cela, Et elle porte le nom de son manoir.

— Ah ! misérable Nancy ! exclama Noé.

— Vous connaissez donc cette jeune fille ?

— Oui, madame.

— Et... vous cherchez la roi ?

— Je cherchais la roi pour l'empêcher de séduire la fille de mon vieil ami, reprit Noé avec émotion ; je le cherchais pour me jeter à ses genoux et le supplier de respecter la fiancée d'un homme à qui il doit la moitié de sa couronne.

— Que voulez-vous dire ? fit Henriette, surprise à son tour.

— Madeleine d'Arcy est la fiancée du maréchal de Biron, acheva Noé d'une voix étouffée.

Et il s'élança hors de la litière.

— Où allez-vous ? fit la marquise.

— Je vais galoper ventre à terre jusqu'au château d'Arcy, s'écria Noé, et empêcher le mal, s'il est temps encore.

Et il sauta sur son cheval et lui mit l'épéron au flanc.

— Oh ! oh ! murmura la marquise le voyant disparaître dans un tourbillon de poussière, je crois que je tiens ma vengeance !

Et elle appela un de ses gentilshommes et lui dit :

— Vous allez galoper jusqu'à Dijon et porter au maréchal de Biron le billet que je vais écrire.

Alors elle tira de son sein de mignonnes tablettes, dont elle arracha un feuillet et sur lequel elle traça ces mots :

« Monsieur le duc de Biron,

« Tandis que vous gouvernez fidèlement la province de Bourgogne pour le roi, — le roi est aux pieds de Madeleine d'Arcy, votre fiancée.

« A bon entendre, salut ! »

Puis s'adressant au gentilhomme :

— Ventre à terre jusqu'à Dijon, sans perdre une minute !..

— Oui, madame, dit le gentilhomme qui était un jeune et beau garçon, ambitieux et désireux d'obtenir les bonnes grâces de la favorite.

Et Henriette la suivit des yeux, comme elle avait suivi Noé des yeux et murmura :

— Je crois qu'à présent je voyagerai moins tristement : c'est un joli compagnon de voyage, la vengeance !..

XLV

Cependant, tandis que Noé galopait, que le gentilhomme expédié à Dijon par la vindicative marquise courait ventre à terre et que Henriette d'Entragues se complaisait à calculer par avance les embarras où la colère de Biron mettrait le roi avant d'entrer en campagne, — le roi avait fait bien du chemin, et il avait une jolie avance.

Parti d'Auxerre au coucher du soleil, en compagnie du sire de Carassol, d'un autre gentilhomme, de Nancy et de René de Maillefer, il avait chevauché lestement jusqu'aux portes de Vermenton.

Mais là, René avait fait observer qu'il était inutile de pas-



HENRI IV.

ser dans le bourg, et d'éveiller l'attention de Florimond, qui ne manquerait pas d'être effluqué de cette caravane se dirigeant sur Arcy.

— René a raison, dit Nancy.

Et en descendant au bord de la rivière dont on remonta le cours.

Il faisait toujours ce splendide clair de lune qui avait permis à René, la veille, de reconnaître à distance M. de Noé.

— L'aimerais autant qu'il fût nuit noire, murmura le page à l'oreille de Nancy.

Nancy, en le pense bien, ne voyageait plus en litière. Elle était à cheval, à la droite du roi, qui avait si bien relevé le col de son manteau que Noé lui-même, s'il se fût trouvé là, ne l'aurait pas reconnu.

— Pourquoi cela, mon mignon ? demanda Nancy.

— Je me défile de Florimond.

Pourtant on arriva sans encombre jusqu'au bac qui servait à passer la rivière.

— Holà, passeur ! cria René.

Le bateau, qui était amarré de l'autre côté, se détacha de la berge et traversa lentement la rivière.

Alors on s'aperçut que le passeur n'était pas seul.

Il y avait deux hommes dans la barque et ces deux hommes, le clair de lune permit de les reconnaître, portaient la cuirasse en peau de buffe des reîtres.

— Hé ! dit le roi, déjà les gardiens de Noé ! Ce diable de Noé, il est pire qu'un dragon.

La barque accosta.

Un des reîtres sauta alors sur la berge et dit :

— Où allez-vous ?

— Au manoir d'Arcy, répondit René de Maillefer.

— On ne passe pas, dit le reître que René reconnut.

C'était Fritz, le bon Allemand qu'il avait vu la veille venir chercher le mot de passe.

— Die Veitchen ! dit René.

— Je me fiche du mot de passe, répéta l'Allemand.

— Et pourquoi, marnud ?

— Parce que M. Florimond m'a donné la consigne de ne laisser passer que des gens à pied.

— Eh bien ! nous laisserons nos chevaux ici.

— Non, dit le reître avec un entêtement tout germanique.

— Oh ! oh ! fit René qui porta la main à la garde de son épée, je vois qu'il faut en découdre.

René s'était seul avancé jusqu'à la barque où, pendant tout ce colloque, le roi et ses compagnons étaient demeurés à quelques pas de distance.

Mais le roi s'avança alors :

— Qu'est-ce qui se passe ? dit-il.

— Ce maraud ne veut pas nous laisser embarquer, dit René de Maillefer.

— Et pourquoi cela ?

Comme il faisait cette question, le roi regarda plus attentivement le reître, dont la torche éclairait en plein le visage.

— Ventre-saint-grie ! s'écria-t-il, je connais cet homme.

Et il ouvrit son manteau, de façon à montrer son visage à l'Allemand.

— Regarde-moi, drôle, dit-il. Me reconnais-tu ? Ja te reconnais, moi, tu te nommes Fritz, et j'ai eu bien de la peine à t'empêcher, un certain soir, de pendre mon ami Galsor aux fenêtres du Louvre.

— Le roi ! balbutia le reître stupéfait.

— Lui-même. Nous laisseras-tu passer maintenant ?

Fritz s'inclina tout confus.

Alors René s'approcha de Nancy :

— C'est égal, dit-il, ni vous ni le roi n'avez besoin de moi, maintenant ?

— Non, dit Nancy.

— Alors je vais à Vermenton.

— Pour quoi faire ?

— Pour causer un brin avec mon nouvel ami Florimond.

— Va, dit Nancy, la prudence est une belle chose quand elle va de pair avec le courage.

René tourna bride et partit au galop, tandis que le roi et ses compagnons montaient dans la barque en tenant leurs chevaux par la bride.

Quand on fut de l'autre côté, le roi dit à Fritz :

— Tu as donc pour consigne de ne laisser entrer personne au château ?

— Oui, sire.

— Et c'est M. de Noé qui t'a donné cette consigne ?

— Connais-bas ! dit le reître.

— Comment, tu ne connais pas M. de Noé ?

— Non ! fit l'Allemand.

— Qui t'a donc mis ici ?

— M. Florimond.

— Ah ! oui, j'y suis, pensa le roi qui se souvint du récit de René de Maillefer.

Puis il ajouta :

— Eh bien ! tu vas violer ta consigne pour moi, car je suis au-dessus d'une consigne.

Fritz s'inclina :

— Conduis-moi, ajouta le roi.

La distance du bac au château était courte, il suffisait de traverser une prairie pour arriver sous les murs du château. Le manoir était silencieux et paraissait endormi.

Cependant une lumière brillait distinctement derrière une des croisées.

— Tenez, sire, dit Nancy, voilà votre étoile qui se lève.

— La dernière étoile, sans doute, soupira le roi.

On arriva dans la cour d'honneur.

Les reîtres sortirent de la salle basse où Fritz les avait installés.

Mais Fritz les renvoya en prononçant quelques mots d'allemand.

Et comme Nancy allait soulever le marteau de bronze de la grand'porte, Fritz la retint :

— Inutile ! dit-il.

Et il tira une clef de sa poche.

— Cette fois, pensa Nancy, je crois que le berger introduit lui-même le loup dans la bergerie.

Fritz, en effet, avait introduit le loup au bercail, mais, en berger fidèle, il se réservait d'aller chercher du secours.

En effet, à peine le roi et sa suite furent-ils entrés, qu'il sauta sur un cheval et partit au galop en disant :

— Je ne puis pas empêcher le roi de passer, mais je vais toujours prévenir M. Florimond.

XLVI

Mais, quelque diligence que Fritz pût faire, René de Maillefer avait une avance trop considérable pour ne point arriver avant lui à Vermenton.

D'ailleurs, René se moquait de Fritz, et il ne se défiait que de Florimond.

Celui-ci était à table, comme la veille, et songait seul quand René arriva.

— Pardieu ! dit-il, c'est le ciel qui vous envoie, cher monsieur de Maillefer ; au lieu de manger, je me tordais la mâchoire à bâiller. Vous allez souper avec moi, n'est-ce pas ?

— Je viens tout exprès pour cela, dit René.

— A la bonne heure ! Mais vous n'avez pu aller jusqu'à Dijon ?

— J'ai rencontré M. de Noé en route.

— Ah ! ah !

— Il allait à Auxerre rejoindre la roi.

— Le roi est à Auxerre ?

— Oui, cher ami.

Puis, au lieu de se mettre à table, René, regardant Florimond, lui dit :

— Si nous nous faisions servir à souper en une chambre où nous serions seuls ; nous deviserions tout à notre aise, car vous me plaisez fort, monsieur Florimond, et je voudrais conquérir votre amitié.

Florimond salua.

Puis il appela l'hôtelier et lui donna l'ordre d'aller dresser le couvert dans sa propre chambre, au premier étage de l'auberge.

Ce fut l'affaire de quelques minutes, et moins d'un quart d'heure après les deux pages soupaient en tête-à-tête.

René tournait le dos à la porte ; mais il était bien décidé à empêcher, par tous les moyens possibles, Florimond de sortir, si la fantaisie lui en prenait.

Florimond ne soupçonnait rien encore ; cependant, il surprit René tressaillant au bruit d'un cheval qui passait sous les fenêtres.

— Est-ce que vous attendez quelqu'un ? lui dit-il.

— Non, dit René.

— Couchez-vous ici ?

— Oh ! je ne sais pas. Pour le moment je ne m'occupe que de mon estomac, qui est en détresse.

— Fort bien, dit Florimond en lui versant à boire.

— A votre santé et à celle de la belle demoiselle dont vous êtes le gardien ! dit René.

— Comment ! vous savez ?...

— Je sais ce que vous m'avez dit hier...

— Ah ! c'est juste, j'oubliais...

Et Florimond commença à regarder René d'un œil soupçonneux.

Mais René était d'une gaieté charmante, et il fit au page de M. de Biron mille réclats sur les belles dames de la cour de France.

Florimond buvait sec, en homme que le vin de Bourgogne n'effraye pas.

René avait espéré le griser ; mais il dat y renoncer.

Le souper fini, il lui proposa de jouer.

Et, en même temps, il tira de sa poche un cornet et des dés.

— Volontiers, dit Florimond, qui en fit autant. Quel est l'enjeu ?

— Une pistole.

— Soit, dit Florimond.

Et il renversa son cornet après l'avoir agité brusquement. Florimond gagna une première fois, puis une seconde.

— Deux pistoles au lieu d'une, dit-il.

— Comme vous voudrez, répondit René.

Mais la chance tourna. Florimond reperdit son gain, plus une dizaine de pistoles.

— Quitte ou double, dit René, qui était maître de lui.

Florimond perdit encore.

Le page ne se possédait plus.

Il tira une bourse et la posa sur la table.

La bourse contenait une dizaine de pistoles seulement et il en devait vingt.

— Non, monsieur Florimond, dit René avec courtoisie, à Dieu ne plaise que je vous veuille ainsi dévaliser ! Prenez votre revanche.

— Mais, dit Florimond, si je perds ?...

— Eh bien, nous doublerons jusqu'à ce que vous ayez gagné.

— Oh ! monsieur...

— Je ne suis point un détrousseur, dit René en remettant les dés dans son cornet.

Florimond joua trois fois encore, ce qui fit qu'il devait cent pistoles.

Il était pâle et ses lèvres se frangeaient d'une légère écume.

Tout à coup le pas lourd de l'hôtelier se fit entendre dans le corridor.

— Monsieur Florimond, dit cet homme en entrant, votre lieutenant est en bas.

— Qui ça, Fritz ?

— Oui, monsieur.

— Que veut-il ?

— Vous parler, à l'instant même, d'une chose excessivement importante.

Et l'hôtelier sortit.

— Fort bien, dit Florimond, qui se leva. Excusez-moi un moment, monsieur René, dit-il.

— Mais non, fit René.

Et, se levant pareillement, il se plaça devant la porte.

— Pardon, dit-il, mais ce brave Fritz attendra.

— Quoi donc ?

— Que nous ayons fini notre partie.

— Nous la reprendrons quand je l'aurai vu.

— Impossible ! dit René.

— Plait-il ?

— Vous me devez cent pistoles. Si vous voulez sortir d'ici, payez-moi.

— Mais c'est une plaisanterie, monsieur.

— Je ne plaisante jamais, cher monsieur Florimond.

— Monsieur, mon service passe avant notre partie, dit le page avec colère.

— Mon cher monsieur, répondit René, vous me devez cent pistoles.

— Je vous les payerai.

— Payez-les tout de suite.

— Je n'ai pas cette somme sur moi.

— Alors vous êtes mon prisonnier.

— A moins que je vous tue ! dit Florimond, qui tira son épée.

— C'est ce qui peut vous arriver de plus heureux, répliqua René, qui mit prestement flamberge au vent.

Les deux pages, amis tout à l'heure, se ruèrent alors l'un sur l'autre.

Le combat ne fut pas long.

René avait appris l'escrime d'un maître florentin, et il était d'une force peu commune.

— Je vais vous logger un coup d'épée sous l'épaule, dit-il, vous n'en mourrez pas, mais vous en perdrez connaissance ; c'est ce qu'il me faut.

Et, en effet, deux secondes après, Florimond, touché à l'épaule, jeta un grand cri, laissa échapper son épée et tomba évanoui sur le parquet.

Alors René ouvrit la porte et cria :

— Hé ! monsieur Fritz, vous pouvez monter ?

Fritz, qui n'avait entendu ni le cri poussé par Florimond, ni la chute de son corps, monta alors sans défiance.

XLVII

Tandis que l'Allemand montait d'un pas lourd, accrochant la longue tige de ses éperons aux marches de l'escalier, René de Maillefer avait poussé Florimond inanimé dans un coin de la chambre, puis il s'était lui-même placé derrière la porte.

Ce qui fit que lorsque Fritz entra, il ne vit pas tout d'abord le page de M. de Biron et crut la chambre vide.

Mais, à peine eut-il franchi le seuil de cette porte qu'elle se referma et que, tout étonné, le reître se trouva face à face avec René de Maillefer l'épée nue.

Il commença par reculer ; puis il aperçut Florimond, qui paraissait mort, et poussa un cri : enfin, il vit René prendre à sa ceinture un pistolet, tandis qu'il remettait son épée au fourreau.

Fritz avait bien une épée, mais il avait laissé ses pistolets dans ses fontes, et si longue que soit une épée, elle ne fera jamais autant de chemin qu'une balle.

Telle était, du moins, l'opinion de Fritz, car il recula jusqu'au mur, qu'il essaya même de renverser d'un coup de ses larges épaules.

Mais le mur était solide, et Fritz ne réussit qu'à se contusionner.

— Mon cher monsieur Fritz, dit alors René en fort bon allemand, ce qui rassura un peu le reître, tant la langue maternelle a de douceur à l'oreille, mon cher monsieur Fritz, si vous le voulez bien, nous allons causer un brin ; et d'abord, laissez-moi vous dire que, si vous criez, je vous loge une balle dans la tête.

— Tartefille ! lit l'Allemand avec naïveté, vous le feriez comme vous la dites.

— Ja veis que vous me connaissez, dit René au reître. Cela ne vous servirait pas à grand'chose de crier, car les aubergistes ne se mêlent jamais des querelles des gens d'épée.

Ce disant, René ferma la porte à clef et mit la clef dans sa poche.

— Voyez, monsieur Fritz, continua-t-il en se posant à califourchon sur une chaise, dites-moi, ce que vous venez faire ici.

— Je venais voir M. Florimond que vous avez tué.

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur Fritz.

— Hein ? dit le reître.

— M. Florimond n'est qu'évanoui. Il est même blessé légèrement et sous deux jours, il sera sur pied, pour peu qu'on ait soin de lui.

— Ah ! fit le reître stupéfait.

— Je vous engage même, continua René, à le prendre dans vos bras et à le porter sur ce lit, qui est le sien.

Fritz était un peu revenu de son étourdissement, il avait même compris, lui, la bonne tête carrée allemande, que le pistolet braqué sur lui le mettant à l'entière discrétion de René, ce qu'il avait de mieux à faire, était de lui obéir.

Il suivit donc le conseil de René, prit Florimond dans ses bras et le porta sur le lit.

— Dénaissez-le, dit René.

Fritz obéit encore et recouvrit Florimond avec les draps et les couvertures.

— Maintenant, acheva René, déchirez sa chemise, faites-en de la charpie et arrêtez le sang qui coule toujours.

En ce temps-là, tout soldat était un peu chirurgien.

Fritz s'acquitta à merveille de la besogne qui lui était confiée.

— Vous pouvez n'avoir aucune inquiétude sur lui, dit alors René de Maillefer. J'ai donné vingt fois le même coup d'épée et je puis affirmer qu'on n'en meurt pas.

Fritz ne répondit rien.

Le bon Allemand était aussi consterné qu'un loup pris au piège.

— Mon cher monsieur Fritz, poursuivit René, pourquoi ne me diriez-vous point ce que vous venez dire à M. Florimond ? L'Allemand garda le silence.

— Je pourrais bien vous forcer à parler, continua le page en jouant avec la batterie de son pistolet ; mais, comme je sais tout ce que vous pourriez me dire, c'est inutile. Vous venez prévenir M. Florimond que le roi était au château d'Arcy.

— C'est vrai, dit Fritz.

— Ceci fait autant d'honneur à votre fidélité qu'à votre maladresse, mon cher monsieur Fritz.

L'Allemand eut de nouveau cette bonne figure étonnée et naïve qui lui était familière quand il ne comprenait pas.

— Écoutez-moi encore, poursuivit René : M. Florimond n'est pas le premier venu, j'en conviens. Il a la confiance de M. le maréchal de Biron.

— Oui, fit l'Allemand d'un signe de tête.

— Mais au-dessus de M. le maréchal, il y a le roi.

Fritz tressaillit.

— Et si le roi savait que vous avez voulu lui jouer un mauvais tour, il donnerait l'ordre qu'on vous branchât au premier arbre venu.

Fritz eut un léger frisson.

— Mais, reprit le page, ce n'est pas moi qui blâmerai ou-

tre mesure un soldat qui fait son devoir, et pour peu que vous soyez franc avec moi, le roi ne saura rien de votre équipée.

Le visage rembruni de Fritz se rassérêna.

— Mon cher monsieur Fritz, dit encore le page, il m'est venu un singulier soupçon, tout à l'heure.

L'Allemand le regarda.

— Je me suis demandé si c'était bien dans le but unique de faire plaisir à son cousin M. de Noé, que le maréchal de Biron avait donné une véritable garnison à la demoiselle du château d'Arcy.

— Monsieur, dit le reître naïvement, je n'ai jamais entendu parler de M. de Noé.

— Ah ! vraiment ?

— Et si M. de Biron a mis une garnison au château d'Arcy, c'est qu'il est jaloux.

— Jaloux ! exclama René.

— Oui, monsieur.

— Comment ! il serait donc amoureux de la demoiselle ?

— Mais il va venir dans trois ou quatre jours pour l'é-

pouser.

— Ah ! ventre du diable ! s'écria René de Maillefer : eh bien ! Nancy et moi nous avons fait, je le vois, de la belle besogne. Voilà que le roi et le maréchal courent le même lièvre !

Et comme René disait cela, des pas précipités montèrent l'escalier et en frappèrent rudement à la porte.

— Qui est là ? demanda le page qui avait la clef dans sa poche.

Mais en ne lui répondit pas, et la porte fut enfoncée d'un vigoureux coup d'épée.

Alors René sentit quelques gentils de sueur perler à son front.

Un homme était sur le seuil, l'épée nue, le visage enroué de colère.

Et, cet homme, c'était M. de Noé, que René avait si cruellement mystifié la veille en le faisant courir sur la route de Fontainebleau.

XLVIII

C'était bien le hasard qui mettait Noé en présence du page René de Maillefer ; mais le hasard à des trahisons que la plus grande prudence ne saurait déjouer. Si en avait dit une heure auparavant à René de Maillefer qu'il se trouverait en présence de Noé avant trois ou quatre jours, il eût répondu en haussant les épaules :

— M. de Noé est plus près de Fontainebleau que d'Auxerre à l'heure qu'il est, et je suis bien tranquille.

Mais René n'avait point compté sur les petites trahisons du hasard, comme nous disions.

Il n'avait pu prévoir que Noé rencontrerait en chemin Mme Henriette d'Entragues, duchesse de Verneuil, qui le mettrait au courant des intrigues du roi et lui ferait tourner bride.

Donc Noé était revenu ventre à terre. Il avait bien le plus ardent petit cheval qu'on pût voir. Mais tout à un terme, même le courage et l'énergie d'un cheval de Tarbes.

De trois heures en trois heures, Noé s'était arrêté, avait fait donner une poignée de foin et un peu d'avoine à la vaillante bête ; puis il était reparti.

Il avait ainsi atteint et dépassé Joigny, passé sous les murs d'Auxerre, puis sous les vieux remparts de Cravant ; enfin les maisons blanches de Vermenton, toutes ruisselantes du



Noé s'efforce de se relever. (Page 61)

clair de lune, lui étaient apparues au flanc d'un coteau chargé de vignobles.

Hélas ! hélas ! le pauvre petit cheval de Tarbes s'était arrêté brusquement.

Noé l'avait senti trembler sous lui comme un édifice qui s'ébranle, et il n'avait eu que le temps de se dégager de l'étrier.

Alors la vaillante bête s'était affaissée lourdement sur le sol, levant sur son maître un œil triste et doux, un œil mourant qui semblait dire :

— J'ai marché tant que j'ai eu un souffle de force, et je meurs pour votre service, ô mon maître !

Noé eut un véritable accès de douleur et de rage.

Il embrassa son pauvre cheval, qui faisait de vains efforts pour se relever, puis il s'écria :

— Je trouverai bien une autre monture à Vermanton.

Et il se mit à courir vers le bourg.

Quelques minutes après, il arrivait à la porte de cette hôtellerie où René de Maillefer venait d'administrer un si beau coup d'épée à Florimond, et il apercevait le cheval du roltre Fritz attaché à un anneau de fer.

— Donne-moi ce cheval, maraud, dit-il à l'hôtelier.

— Impossible, mon gentilhomme.

Vends-le-moi, veux-tu dire, je te le payerai aussi cher que tu voudras.

— Il n'est pas à moi, mon gentilhomme.

— A qui est-il ?

— Au lieutenant de roltres, Fritz.

— Où est ce Fritz ?

— Là-haut, dans la chambre de M. Florimond qui soupe avec M. René de Maillefer.

— René ! s'était écrié Noé.

Et il était monté quatre à quatre, et comme on tardait à lui ouvrir, il avait enfoncé la porte.

René de Maillefer fut tellement stupéfait de se voir en présence de M. de Noé, que le pistolet qu'il tenait à la main lui échappa.

En même temps il tira son épée.

L'épée sera toujours l'arme préférée du gentilhomme ; et, si le pistolet avait paru utile à René pour tenir en respect un maraud comme Fritz, il comprenait bien qu'avec M. le comte Amaury de Noé, c'était d'une autre arme qu'il fallait faire usage.

— Ah ! vous voilà, drôle ! fit Noé. Bien que je sois pressé, je vais régler un petit compte avec vous.

— Monsieur ! répliqua René, nous réglerons tout ce qu'il

vous plaira, mais je vous prie de retirer cette épithète malsonnante de drôle qui ne saurait me convenir, attendu que je suis gentilhomme et par conséquent votre égal.

— Mordieux ! exclama Noé, cette parole me plaît. En garde !

— En garde, soit, dit René.

Et les épées se croisèrent.

— Ah ! mon jeune coq, disait Noé, qui, une fois le fer à la main, avait retrouvé son sang-froid et son humeur goguenarde de franc Gascon qu'il était ; ah ! nous avons donc voulu mystifier le pauvre provincial de Noé ?

— Monsieur le comte, répondit le page en portant galement une botte des plus savantes, j'ai le plus grande estime et le plus grand respect pour votre caractère, mais il m'a fallu agir ainsi, et je suis prêt à en subir les conséquences.

— Et pourquoi cela, mon jeune coq ?

— Service du roi !

— Oui, oui, dit Noé, qui sentit sa colère lui revenir, service de Nancy, plutôt.

— C'est le même chose, dit froidement René.

— Eh bien ! défendez-vous, car je me vois dans l'obligation de vous tuer.

— Je me vois, monsieur le comte, dans la même nécessité douloureuse, répondit tristement René.

— En vérité !

— Sans doute, continua le page, en qui Noé trouvait un adversaire digne de lui.

— Et pourquoi cela ?

— Si je ne vous tue, dit René, vous monterez à cheval, et, guidé par ce butor que vous voyez là, vous galoperez jusqu'au château d'Arcy.

En même temps René désignait du regard Fritz, qui ramassait le pistolet et demeurait paisible spectateur du combat.

— Sans doute, j'irai au château d'Arcy.

— C'est ce que je m'efforcerai d'empêcher, monsieur le comte.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que vous dérangerez le roi.

Noé poussa un juron de colère.

En même temps, il lia fort habilement l'épée du page, tierce sur tierce, donna un vigoureux coup de poignet et le désarma.

René jeta un cri de rage.

Mais Noé avait déjà posé le pied sur l'épée du page.

— Monsieur de Maillefer, dit-il, je rendrai compte au roi de votre fidélité. Vous êtes un charmant garçon, mais je vous fais mon prisonnier et je vous mets sous la garde du brave Allemand, à qui j'ordonne de vous casser la tête si vous cherchez à sortir d'ici.

Et Noé s'élança vers la porte.

René ramassa son épée et voulut le suivre.

Mais Fritz arma ses pistolets et se plaça devant lui.

— On ne passe pas, dit-il.

Noé avait sauté sur le cheval de Fritz et il courait ventre à terre vers le château d'Arcy.

XLIX

Noé s'éloigna donc au galop de Vermenton, courant vers le château d'Arcy pour y mettre un terme aux gâineries du roi Henri envers la fiancée de son ami et cousin Biron.

Nancy avait en quelque peu raison lorsqu'elle avait pré-

tendu que le brave Noé, Noé le railleur et le sceptique d'autrefois, était devenu un peu prêcheur, un peu moraliste, un peu provincial.

Noé était vraiment un peu tout cela, et il s'exagérait singulièrement les choses sans doute, s'adressant à lui-même un beau discours qu'il comptait ensuite débiter au roi ; discours dans lequel, sans sortir des bornes du respect, il montrerait à Henri de Bourbon qu'il commettait une détestable action en courtisant une fille de noblesse faite pour être épousée, et une action maladroite et impolitique, puisque le jeune fille en question était la fiancée de M. le maréchal de Biron, dont lui Henri avait le plus grand besoin, au moment d'ouvrir la campagne contre le duc de Savoie.

Et Noé mettait l'épéron aux flancs du cheval de Fritz, qui était lourd comme son maître et faisait trembler le sol sous ses larges sabots.

Arrivé à la rivière, il appela le passeur.

Mais le passeur fit la sourde oreille et ne détacha point sa barque.

Cela venait de ce que le roi lui avait défendu de passer qui que ce fût.

Noé ne se rebuta pas pour si peu. Il poussa bravement son cheval dans la rivière, eut de l'eau jusqu'à la ceinture, et atteignit l'autre rive.

Puis il se remit à galoper vers le château.

Les reîtres de Fritz, en l'absence de leur chef, avaient passé à l'ennemi, c'est-à-dire au roi.

Ils voulaient barrer le passage à Noé.

Mais Noé se souvint du temps où il s'escrimait d'estoc et de taille à côté du roi sans royaume, et il distribua une demi-douzaine de harnais qui firent reculer les reîtres.

Arrivé à la porte du château, il se mit à frapper à tour de bras et à coups de pommeau d'épée.

Alors il entendit derrière une voix menueuse qui disait :

— En vérité ! il n'y a que ce brave M. de Noé qui peut frapper ainsi.

Et la porte s'ouvrit, et Nancy, un flambeau à la main, s'offrit aux regards de M. de Noé.

Nancy souriait et dit encore :

— Mon cher monsieur de Noé, je vous déclare le cavalier le plus preux de notre temps.

— Où est le roi ? dit Noé.

— Mais, en même temps, soupira Nancy, qui eut un brin de mélancolie dans la voix et dans le regard, je vous assure que vous vous êtes donné beaucoup de mal pour peu de chose.

— Où est le roi ? répéta Noé d'un ton bêtard.

— Noé il est dans la grande salle du château... il soupe.

Noé traversa le vestibule en courant, suivi par le rire moqueur de Nancy.

Il monta le grand escalier de pierre à balustrade de fer forgé, arriva à la porte de la grande salle et, contra toute étiquette, il poussa cette porte, qui s'ouvrit avec fracas.

Alors seulement il s'arrêta stupéfait sur le seuil.

Le roi était à table.

Il avait à sa droite la belle Madeleine, à sa gauche son frère Guillaume, et il avait bien plutôt l'air d'un bon père de famille qui prend son repas avec ses enfants que d'un monarque amoureux en partie fine.

— Ventre-saint-gris ! s'écria-t-il en voyant Noé, je ne l'attendais pas si tôt, mon compère ; mais je savais que tu viendrais...

— Sire... balbutia Noé.

— As-tu rencontré Nancy ? continua le roi. Cette Nancy

est toujours folle... on lui donnerait quinze ans... J'ai gagné une courbature à suivre ses avis...

Et le roi avait sa sourire mélancolique qui achevait de stupéfier Noé.

— Figure-toi, mon pauvre Noé, poursuivait-il, que j'oublie toujours que ma barbe grisonne et que je n'ai plus vingt ans. Cette pécore de Nancy, au lieu de m'en faire souvenir, m'entretient dans une foule d'illusions de ce genre, au contraire.

« Elle me vient voir au Louvre, voici huit jours, et me dit : « — Sire, je connais de par le monde une jeune fille belle comme le jour et qui se meurt d'amour pour Votre Majesté. »

« Alors, moi, qui veux être le père de mes sujets, moi, qui leur ai promis qu'ils mettraient la poule au pot tous les dimanches ; moi, qui ne veux pas qu'on meure pour moi, je monte à cheval, je me laisse entraîner par cette folle de Nancy ; tout le long de la route, je retrouve mon cœur de vingt ans, mes désirs de vingt ans, mon audace de vingt ans ; j'arrive ici en tapinois, je me jette aux pieds de cette jeune fille qui se meurt d'amour pour moi et je lui dis :

« — Moi aussi je vous aime ! »

« Et voilà qu'elle lève sur moi de grands yeux étonnés, qu'elle avoue ne m'avoir jamais vu et que j'apprends que le grand capitaine, ce héros qui lui a pris son cœur, ce n'est pas moi... mais Biron, mon cousin et le tien... et alors, dame !... »

Le roi s'arrêta, souriant, et regarda Madeleine toute rougissant.

— Et alors, dame ! reprit-il, je me suis regardé dans un miroir, j'ai revu ma barbe grise, j'ai mis au front de cette enfant un baiser paternel, et je lui ai promis de tenir le poêle à son mariage. Tu vois bien, Noé mon ami, que le mal n'est pas bien grand et que si quelqu'un est à plaindre, en cette aventure, c'est moi.

— Mordieu ! sire, exclama Noé, j'avais peur qu'on ne m'eût gâté mon roi, mais vive Dieu ! vous êtes toujours le même et je retrouve tout entier mon roi Henri !

Et Noé fléchit le genou devant le roi et lui baisa la main. Le roi le releva et l'embrassa.

En ce moment Nancy entra.

— Ah ! monsieur de Noé, dit-elle, vous n'avez pas passé par Vermentou, au moins ?

— Au contraire.

— Seigneur Dieu ! vous ne m'avez pas tué mon page, j'espère ?

— Non, dit Noé, mais il l'a échappé belle !

— Cette Nancy, dit le roi, voyait qu'elle est toquée, comme si elle avait encore vingt ans !... Allons, mignonne, achève-t-il, je te pardonne... Viens t'asseoir et manger avec nous. As-tu faim, Noé ?

— Je n'en sais plus rien, sire, répondit Noé, qui se mit à table et essuya une larme du coin de sa manche.

L

Il y avait quatre jours que M. de Noé avait quitté Dijon, promettant à son cousin, M. de Biron, de lui envoyer de ses nouvelles au plus vite. en même temps que le consentement du roi à son mariage, — et M. de Biron attendait et ne voyait rien venir.

L'impatience du maréchal était à son comble.

Cependant il avait donné sa parole à Noé de ne quitter Dijon que lorsqu'il aurait reçu un message de lui, et Biron n'était pas homme à manquer à sa parole.

Mais il se dédommageait de ses angoisses en criant très-haut et très-fort, en faisant retentir son palais de ses plaintes contre le roi, lequel, disait-il, était un homme ingrat et méchant, et qui, sans lui, serait encore à courir après la couronne.

Ce qui ajoutait à la colère de Biron, c'était l'absence de tous ceux à qui, d'ordinaire, il faisait ses confidences.

Florimond n'était plus là pour écouter ses doléances d'amour ; il avait chassé. Laffin et Renaud, et il n'avait plus autour de lui que ces lâches courtisans incapables de lui donner un bon conseil.

Enfin, le soir du quatrième jour, comme le maréchal soupait du bout des dents et continuait à se répandre en injures contre le roi, un cavalier entra dans la cour du palais.

Le maréchal se précipita à la fenêtre et reconnut son messager, M. de Fouronne, qu'il avait envoyé, il y avait au moins dix jours, à Paris, le chargeant de lui rapporter le consentement du roi à son mariage.

Biron oublia l'étiquette ; il n'attendit point qu'en vint lui annoncer M. de Fouronne, il courut à sa rencontre et le trouva dans l'escalier.

— Eh bien ! lui dit-il, m'apportes-tu le consentement du roi ?

— Je n'apporte rien du tout, monseigneur, répondit le gentilhomme.

— Le roi refuse ? s'écria le maréchal pâlisant.

— Le roi est inaccessible et je n'ai pu le voir, répondit le messager.

Entre deux maux, on choisit toujours le moindre.

Biron soupira bruyamment en apprenant que M. de Fouronne n'avait pas vu le roi et il entraîna le jeune gentilhomme dans son cabinet.

— Voyons, lui dit-il, explique-toi. D'où viens-tu ? Où es-tu allé ? Comment n'as-tu pas vu le roi ?

— Monseigneur, répliqua le gentilhomme, qui était un garçon de trente ans, hardi et bien découplé, j'ai voulu me passer mon épée au travers du corps ; puis j'ai réfléchi qu'il valait mieux auparavant affronter votre colère et vous tout dire, quitte à me tuer après.

Ces angéliques paroles plongèrent le maréchal dans une sorte d'atupetur.

— Mais parle donc, dit-il.

M. de Fouronne reprit :

— Monseigneur, je suis parti de Dijon il y a dix jours et j'ai galopé vers Paris, ne m'arrêtant que pour prendre un peu de repos et de nourriture.

« Cependant, comme j'arrivais en la ville de Sens, j'étais si las que j'ai résolu de passer la nuit en une hôtellerie, où j'ai bien connu un homme qui m'a dit que le roi était à Auxerre. m'ont proposé une partie de dés et m'ont grisé.

« Quand je me suis réveillé, ils m'avaient pris mon argent. avaient disparu et j'avais dormi trente heures.

— Imbécile ! dit le maréchal.

— Je suis reparti pour Paris et j'y suis arrivé le lendemain soir. Quand je me suis présenté au Louvre, on m'a répondu que le roi était à Fontainebleau.

« Je suis allé chez un mien parent qui loge rue des Arcs et je lui ai demandé de l'argent ; puis je me suis remis en chemin.

« A Fontainebleau, on m'a dit que le roi était à Auxerre.

« Je suis reparti pour Auxerre.

« Mais à Auxerre, on m'a affirmé que le roi était encore à Fontainebleau.

« C'est alors que j'ai été pris d'un véritable désespoir et que j'ai voulu me passer mon épée au travers du corps.

« La rencontre que j'ai faite d'un gentilhomme qui s'en allait à Dijon porteur d'un message pour Votre Seigneurie m'a fait changer d'avis.

— Ah ! dit Biron.

— C'était un gentilhomme du service de Mme Henriette d'Entraques, duchesse de Verneuil, maîtresse du roi.

— Et il avait un message pour moi ?

— Oui, messeigneur.

— Et ce... message ?

— Ce message, messeigneur, me demandait jusqu'à un certain point l'explication de toutes mes mésaventures, à commencer par celle de Sens et à finir par mes deux voyages inutiles à Fontainebleau et à Auxerre.

— Fouroune, dit Biron qui perdait patience, si tu ne t'expliques plus clairement, je te brise la tête d'un coup de poing.

— Messeigneur, répondit le jeune gentilhomme avec sang-froid, le cavalier porteur du message est en bas. Il a voulu se faire annoncer.

— Et ce message, dis-tu, est de Mme Henriette ?

— Vrai.

— Alors, va chercher le message.

M. de Fouroune sortit. Dix minutes après il revint avec le gentilhomme de Mme Henriette.

Celui-ci salue le maréchal et marcha droit à lui, sa lettre à la main.

En homme prudent, M. de Fouroune s'était esquivé.

— Que peut donc avoir à me dire Mme Henriette ? pensait Biron en prenant le message des mains du gentilhomme.

Et il en brisa le cachet. Tout à coup le maréchal pâlit et il porta la main à son front.

Puis son visage s'empourpra, les veines de son cou se gonflèrent, il murmura le mot : « l'éclouffe ! » et il tomba à la renverse, comme un bœuf assommé par la massue d'un boucher.

Le gentilhomme de Mme Henriette, épouvanté, s'élança en dehors pour appeler du secours.

Mais alors une porte s'ouvrit, une draperie se souleva et un homme entra, le sourire aux lèvres : c'était M. de Laffin qui marchait :

— Je crois que mon heure est venue !...

LI

Ce n'était certes point par hasard que Laffin entra ainsi chez le maréchal au moment où celui-ci tombait comme foudroyé.

Laffin ne faisait rien qui ne fût prémédité, et, comme on va le voir, il était au courant de la situation bien avant que Biron eût vu arriver M. de Fouroune, le messager qu'il avait envoyé au roi et qui revenait sans réponse.

Laffin était, au temps de sa faveur, une manière de gouverneur au petit pied.

Pour obtenir une faveur du maréchal, il fallait commencer par se rendre M. de Laffin favorable, et pendant deux années, la province de Bourgogne tout entière avait tremblé devant lui.

Le bruit de sa disgrâce avait été accueilli avec joie, avec enthousiasme même.

Pas un page, pas un valet qui n'eût battu des mains, pas un gentilhomme qui n'eût attendu avec impatience le jour

où Laffin serait jugé et condamné par ordre du maréchal.

Quand on avait appris dans le palais que le misérable osait braver les regards de son ancien maître, on s'était dit : « Le maréchal va le faire pendre ! »

La stupeur avait donc été générale quand on avait vu M. de Laffin sortir tranquillement du cabinet de M. de Biron et traverser, la tête haute, les deux salles pleines de gentilshommes, de solliciteurs et de courtisans.

— Méfions-nous ! avait dit un vieux seigneur plein d'expérience, qui avait vécu dans toutes les cours de l'Europe, depuis celle de Catherine de Médicis jusqu'à celle du roi Henri de Pologne. Un favori disgracié qui n'est pas mort rentrera en grâce tôt ou tard. Alors il se souviendra, et malheur à tous ceux qui l'avaient prématurément abandonné.

Cette opinion exprimée par le vieux seigneur fut bientôt partagée par la ville de Dijon tout entière, lorsqu'en vit M. de Laffin rentrer en sa maison de campagne et y tenir table ouverte.

— Je suis un peu en froid avec le maréchal, avait-il dit ; mais c'est un nœud que dissipera le premier rayon de soleil. Au premier jour, nous ferons la paix.

Or, M. de Fouroune, qui était parti de Dijon pour Paris au moment où M. de Laffin était en pleine disgrâce et alors que le maréchal ne parlait rien moins que de le faire pendre, M. de Fouroune fut fort étonné, en passant sous les murs du palais de Laffin, de voir ses fenêtres ouvertes et d'entendre des éclats de rire dans les jardins.

Laffin était-il déjà pendu et le maréchal avait-il donné ses biens à quelque autre seigneur ?

Comme M. de Fouroune s'adressait cette question, il s'entendit appeler par son nom et, levant la tête, il aperçut Rénazé à une fenêtre.

— Bonjour, Fouroune, reprit M. Rénazé d'un air protecteur, attendez donc, que je descende vous serrer la main.

M. de Fouroune, qu'accompagnait le gentilhomme porteur du billet d'Henriette d'Entraques n'était nullement pressé de paraître aux yeux du maréchal.

Il revenait sans rapporter ce que Biron attendait avec tant d'impatience, et il savait combien le maréchal était emporté.

Chemin faisant, même, il avait cherché dans ses connaissances un homme qui le pût précéder au palais et préparer docilement à de mauvaises nouvelles l'irascible maréchal.

M. de Fouroune s'arrêta donc et fit signe au gentilhomme d'Henriette de l'imiter.

Rénazé descendit.

— Cher messieur de Fouroune ! dit-il.

— Bonjour, messieur Rénazé.

Et M. de Fouroune paraissait avoir sur les lèvres un nom qu'il n'osait prononcer.

— Ah ! dit Rénazé, je vous devine.

— Plût-il ?

— Vous pensez qu'en votre absence, il s'est passé peut-être des choses fâcheuses pour M. de Laffin.

— Je n'osais vous le demander.

— Rassurez-vous. M. de Laffin est ici, bien portant, de belle humeur, et il est probable que s'il avait en main à partir sérieusement avec le maréchal, il ne donnerait pas à déjeuner à quelques amis.

Ce disant, Rénazé fit signe à un valet qui portait fièrement les couleurs de Laffin, d'ouvrir la grille, et prenant lui-même le cheval de M. de Fouroune par la bride, il ajouta :

— Entrez donc, cher ami, vous déjeunerez avec nous.



FLORENCE.

M. de Fouronne ne fit aucune résistance.

Outre qu'il trouvait nullo de saluer un homme toujours en faveur, il pensait que M. de Laffin était de bon conseil et qu'il pourrait peut-être lui indiquer une manière adroite d'affronter la colère du maréchal.

M. de Laffin se promenait dans les jardins avec quelques seigneurs qui s'étaient par avance sa rentrée en grâce. Il vint au devant de M. de Fouronne avec empressement et lui fit bon accueil.

M. de Fouronne ne se fit pas prier non plus pour accepter à déjeuner, et le gentilhomme porteur du message d'Henriette en fit autant.

Une heure après, Laffin savait tout.

Il savait que M. de Fouronne n'avait pu trouver le roi et revenait, par conséquent, sans l'autorisation de mariage qu'il était allé chercher.

Il savait, en outre, que le roi était amoureux de Madeleine.

Chose bizarre ! Laffin, en apprenant que Biron voulait épouser Madeleine, lui avait voué une haine mortelle.

La nouvelle que le roi courtoisait celle pour qui il ressentait une passion féroce, le trouva presque indifférent.

— Eh bien ! mon cher Fouronne, dit-il, je vous engage à ne pas vous effrayer ; si M. de Biron commence par se fâcher contre vous, toute sa colère se tournera bientôt contre le roi.

Et M. de Fouronne, trouvant que Laffin avait raison, se remit en route pour le palais.

Alors Laffin demanda son manteau :

— Où allez-vous ? demanda de Fouronne.

— Chez le maréchal.

— Y songez-vous, maître ?

— J'y songe tellement, répondit Laffin, que ce soir je suis le maître absolu des volontés du maréchal. L'heure de ma vengeance commence à sonner.

Et tandis que M. de Fouronne ontrait par le grand port de la cour d'honneur, Laffin s'introduisit au palais et presque dans l'appartement de M. de Biron par un escalier dérobé et un corridor dont il avait conservé la clef.

LII

Biron était tombé à la renverse, après avoir lu le billet de Mme Henriette.

Et Laffin était entré aussitôt.

Biron avait la cou courte, une nature sanguine et apoplectique.

Laffin le savait, et avant que le gentilhomme qui s'était précipité dehors pour demander du secours ne fût revenu, il avait tiré un petit outil de sa poche et saigné le maréchal.

Biron rouvrit les yeux au bout de dix minutes et se trouva seul avec Laffin.

Reposant toute son autorité, Laffin avait renvoyé tout le monde.

— Monseigneur, dit-il, vous l'échappez belle : si j'étais arrivé deux minutes plus tard vous étiez un homme mort.

— Et je veux vivre ! s'écria le maréchal, qui se redressa l'œil en feu, tandis que Laffin posait tranquillement un appareil sur son bras. Je veux vivre pour me venger !

— Je suis tout à fait de votre avis, monseigneur, dit humblement Laffin.

— Oh ! reprit Biron au comble de la fureur, ce ne sera pas la première fois qu'on aura vu le roi croiser l'épée avec un de ses gentilshommes.

— Plait-il ? fit Laffin.

— Je vais monter à cheval, poursuivit Biron.

— Bon ! fit Laffin.

— Le roi me doit sa couronne...

— Cela est vrai.

— Le roi fait lièvre de mon honneur et il me doit une réparation par les armes.

Laffin se mit à rire :

— Vous êtes plein d'illusions, monseigneur, dit-il.

— Que veux-tu dire ?

— La loi est le roi.

— Après ?

— Si vous provoquez le roi en combat singulier...

— Il faudra bien qu'il me rende raison.

— Non pas : le roi trouvera que vous vous êtes rendu coupable du crime de lèse-majesté.

— Ah ! par exemple !

— Il vous déférera au parlement, qui vous jugera et vous condamnera.

— Mort et damnation ! hurla Biron ; il faut pourtant que je me venge !

— C'est difficile, monseigneur.

— Il faut que je mesure mon épée avec celle de ce roi sans foi ni loi qui m'a pris ma fiancée !

— Il y a un moyen de le faire, monseigneur.

— Ah ! tu en conviens ?

— Oui, monseigneur.

— Mais parle donc !

— Et de vous mesurer avec le roi, non plus en combat singulier, mais avec quarante mille hommes pour seconds ? Biron frissonna.

— Dément, dit-il, veux-tu donc me tenter encore ?

— Monseigneur, dit froidement Laffin, les hommes sont punis par ce qu'ils ont péché. Le duc de Savoie vous effrait la main de sa fille et une couronne...

— Tais-toi !

— Vous l'avez refusée...

— Et si je l'acceptais ? s'écria Biron au comble de la fureur.

— Ce serait le premier acte de sagesse que vous feriez, monseigneur.

Dépendant Biron luttait encore avec sa conscience, il était tombé dans un silence farouche.

Alors, Laffin, avec un art infernal, avec une éloquence âpre et voracineuse, lui dépeignit le roi aux pieds de Madeleine, et Madeleine, éblouie par la majesté royale, acceptant l'amour du roi.

Et tandis qu'il parlait, faisant valoir que le roi, selon ses habitudes de galanteries, donnerait nécessairement une promesse de mariage à Mlle d'Arcy, et que celle-ci, après avoir rêvé d'être maréchale, se voyait reine de France dans l'avenir ; tandis qu'il atteignait dans l'âme éperdue de Biron tous les anfrs de la jalousie, le maréchal se promenait à grands pas, comme une bête fauve dans sa cage, poussant des rugissements étouffés.

Tout à coup Biron s'arrêta.

— Eh bien ! soit, dit-il, je me vengerai.

— Vous serez roi ?

— Oui.

— Vous accepterez le main de la princesse de Savoie ?

— Oui.

— Malheureusement, dit Laffin, vous vous décidez un peu tard, monseigneur.

Laffin connaissait Biron ; il savait que les obstacles irritaient sa volonté.

— Vous pensez bien, monseigneur, reprit Laffin, que je suis prêt à monter à cheval.

Un nuage passa sur le front de Biron. Une seconde fois il hésita.

— Monseigneur, dit froidement Laffin, croyez-moi, vous n'êtes pas de taille à ceindre une couronne. Vous êtes un loyal et fidèle sujet du roi de France, capable de céder sa femme à son maître très-gracieux, par excès de dévouement et de courtoisie.

Cette raillerie exaspéra Biron.

— Eh bien ! s'écria-t-il, donne-moi une plume et tu verras !

Et Biron s'assit devant une table, et sa main fiévreuse commença à tracer une lettre, que Laffin lisait par-dessus son épaule.

— Quand on pense, se disait le misérable, qu'il creit écrire au duc de Savoie et qu'il signe lui-même son arrêt de mort.

LIII

Biron écrivait :

« Monseigneur le duc et mon bon cousin,

« Laffin m'a communiqué votre lettre et elle a été pour moi le sujet de graves méditations.

« J'estime, monseigneur et cousin, que votre alliance est trop précieuse pour qu'on la puisse refuser, d'autant mieux que le roi de France poursuit la cours de ses ingratitude et de ses félonies avec moi.

« Je vous adresse donc, avec la présente, un homme que je charge de me remplacer auprès de vous en toutes choses, trouvant par avance bien fait tout ce qui sera convenu entre vous.

« Votre affectionné cousin,

« BIRON, »

Laffin, regardant par-dessus l'épaule du duc, sentit son cœur battre et son sang circuler plus vite, quand le grand nom de Biron eut été apposé au bas de cet acte de trahison.

— Ah ! sire, dit-il, voilà que vous devenez véritablement grand.

— Tu m'appelles déjà sire ? fit Biron avec un mouvement d'orgueil.

— Ne serez-vous pas roi de Bourgogne dans huit jours ?

— Oh ! huit jours !...

Laffin avait aux lèvres un sourire qui acheva de griser le maréchal.

— On voit bien, dit-il, que vous ne comprenez pas votre popularité.

Et il s'empresait, en parlant ainsi, de fermer la lettre avec un fil de soie sur la ganse duquel il versa de la cire qu'il avait approchée d'une bougie.

Biron le regardait faire et deux fois il allongea la main pour reprendre la lettre.

Mais Laffin ne parut pas remarquer ce geste et il se hâta d'ajouter :

— Un beau royaume, ma foi ! et qui sera plus grand que la France, celui-là.

— Mais qu'il me faudra conquérir villa par villa, dit Biron.

— Vous avez bien conquis, vous tout seul, celui du Béarnais !

Biron eut un tressaillement de vaniteuse jeunesse et sa main hésitante et vaine étouffa un moment encore le cri de sa conscience.

— C'est pourtant vrai, ce que tu dis là, fit-il.

— Parbleu ! dit Laffin.

— Et sans moi, continua le maréchal, il serait encore le gentilhomme sans terres et la roquette sans royaume que nous avons eue, pour l'air et la framboise de chèvre, et sentant le bouc chaque fois qu'il avait chevauché un peu trop longtemps.

— Aussi, ricana Laffin, comme il est dit que toute peine mérite salaire, le roi Henri vous a récompensé en vous prenant votre fiancée.

Et Laffin profitait du moment d'exaspération que ces paroles amenèrent pour saisir le cachet du duc et l'apposer sur la cire enflammée.

La lettre était scellée.

— Monte à cheval, s'écria Biron hors de lui, et ne t'arrête ni nuits ni jours.

— Oui, sire ! dit Laffin.

Et il sortit avec précipitation.

Alors Biron murmura :

— Je me vengerai donc ! Oh ! je me vengerai !...

Et il prit sa tête à deux mains, et ferma les yeux un instant, comme si la lumière du jour lui eût été importune.

Puis, soudain, une image flotta dans son souvenir, indécise d'abord, puis plus nette, une image de femme...

— O Madeleine ! murmura-t-il.

Et quelques larmes coulèrent au travers de ses doigts crispés.

Alors il se leva et recommença à se promener à grands pas. Sombre, farouche, vomissant de temps à autre des torrents d'injures contre ce roi félon qui le trahissait et lui prenait sa fiancée à la veille du jour où il avait besoin de son épée.

Dans les salles voisines, les gentilshommes du maréchal entendaient vaguement tout ce tapage, mais nul n'osait entrer.

Enfin Biron s'apaisa.

Comme tous les gens violents, il était sujet à des réactions et une même torpeur succédait à toutes ses colères.

Il fut donc pris alors d'une sorte d'andantissement moral et physique, et de nouveau il se mit à pleurer comme un enfant.

Oh ! certes, en ce moment, il eût donné cette couronne qu'en lui offrait et renoncé à cette alliance avec la noble maison de Savoie qui lui était promise, pour un sourire de Madeleine.

Et il la revoyait souriante, ingénue, baissant devant lui son front rougissant.

Et il se demandait s'il n'était pas le jouet de quelque rêve horrible et si ce billet qu'il avait reçu n'était pas un mensonge.

Mais comment n'y pas croire ?

Le roi n'avait-il pas pris la fuite, pour ainsi dire, passé à Anvers, incognito, quand tout le monde le croyait à Fontenille ?

Et ces gentilshommes qui avaient grisé M. de Fouroune n'étaient-ils pas aussi des gens du roi ?

Et pourtant, en dépit de tout cela, le doute commençait à pénétrer dans l'esprit de Biron.

Et avec le doute, le remords...

Et tout à coup, il eut un accès de repentir et s'écria :

— Eh bien ! si le roi m'a trahi, tout pis pour lui ! mais moi... je ne le trahirai pas !

Et il frappa violemment sur un timbre.

Au bruit, M. de Fouroune entra.

— Qu'on coure après Laffin ! s'écria Biron. Il ne peut encore avoir quitté Dijon. Qu'on mette au besoin des gens à cheval et qu'on le rattrape !

M. de Fouroune sortit ; mais, à peine était-il dehors que la porte accréta par laquelle Laffin était entré déjà se rouvrit et Laffin reparut.

— Ah ! s'écria Biron, tu n'es pas parti !

— Non, sire.

— Ne m'appelle pas sire. Je ne veux pas de royaume, je suis le maréchal duc de Biron, et je ne trahirai pas le roi de France !

— Ah !

— Ma lettre, donne-moi ma lettre ! dit encore le maréchal.

— Pourquoi faire, monseigneur ?

— Pour la jeter au feu.

— Je m'y attends ! murmura Laffin souriant.

— Mais donne donc !

— Trop tard, monseigneur.

— Que dis-tu ?

— La lettre est partie, répondit froidement Laffin, et vous serez roi, monseigneur !

LIV

Biron avait jeté un cri.

— Je ne veux pas ! je ne veux pas ! disait-il.

— Monseigneur, répondit froidement Laffin, je me doutais que vous auriez besoin de moi, et au lieu de monter à cheval moi-même et de partir pour Chambéry, j'ai chargé Rénazé de votre message.

— Eh bien ! qu'on coure après Rénazé.

— Peine inutile, monseigneur.

— Et je le veux, moi.

Et Biron avait l'œil enflammé en parlant ainsi.

— Monseigneur, reprit Laffin, nul autre que moi ne pourrait rattraper Rénazé, en ce moment, et je suis prêt à le faire.

— Cours donc !
 — Non, dit Laffin, il faut que vous m'écoutez auparavant. Laffin avait repris tout son ascendant sur le maréchal.
 — Je veux que vous m'écoutez, poursuivait Laffin, car un jour vous me reprocheriez amèrement de ne pas vous avoir assisté.

— Je ne veux pas trahir !
 — Vous ne trahissez pas, monseigneur ; vous vous déclarez indépendant, voilà tout. Le maréchal de Biron n'est-il donc plus l'égal de ce roitelet de Navarre qu'il a fait roi de France ?
 — Oh ! si ! dit Biron, qui fut repris d'un accès d'orgueil.
 — Et ne tirera-t-il point vengeance de l'affront sanglant que lui fait ce prince sans foi ni loi ?

— Le roi m'a donné sa confiance...
 — Et il vous prend votre femme.
 Biron frappa du pied. Sa fureur revenait.
 On entendit en ce moment le bruit d'un cheval dans la cour du palais.

Laffin s'approcha de la fenêtre :
 — Tiens ! dit-il, c'est Florimond !
 — Mon page ?
 — Oui, monseigneur.
 — Ah ! dit Biron, se cramponnant à un espoir étrange, je gage qu'il vient me dire que la roi a respecté Madeleine. A cheval, Laffin, à cheval ! et cours après Rénazé.
 — Je le feras, répondit Laffin, quand Florimond vous aura donné des nouvelles.

Laffin tenait à gagner du temps.
 Florimond avait jeté sa bride à un varlet, et il entra dans le cabinet du maréchal avec l'impétuosité d'une avalanche.
 — Ah ! monseigneur, dit-il, il se passe de belles choses, là-bas.

— Où cela ? demanda Biron, qui était pâle comme la mort.

— A Arcy-sur-Cure, répondit Florimond.
 Laffin, qui avait eu un moment d'anxiété, respira à son tour.

Biron, l'œil en feu, la gorge aride, regardait son page et n'osait parler.

— Monseigneur, continua Florimond, vous auriez tort d'entrer en campagne contre le duc de Savoie.

Biron rugit.
 — A votre place, continua Florimond, c'est contre le roi de France que je ferais sonner les trompettes de défi.
 — Vous l'entendez, monseigneur ! riait Laffin.
 — Parle ! dit Biron avec un calme effrayant.

Alors Florimond raconta ce qu'on sait déjà, c'est-à-dire son duel avec René de Maillefer, qui ne lui avait pas fait mystère du voyage du roi au château d'Arcy.

Comment Florimond, que nous avons laissé évanoui sur son lit, dans une chambre d'auberge, à Vermenton, se retrouvait-il à Dijon ?

C'est là ce que nous allons expliquer en peu de mots.
 Née, on s'en souvient, avait désarmé René de Maillefer et l'avait mis sous la garde du reître Fritz.

Celui-ci, armé d'un pistolet, tenait le page en respect.
 Florimond, au bout d'une heure, avait rouvert les yeux, aperçu René d'abord, Fritz ensuite, et un mot échappé à ce dernier avait suffi pour lui apprendre que la situation était intervertie, les rôles changés, et que, de vainqueur qu'il était tout à l'heure, René était vaincu et prisonnier.

Alors Florimond ne s'était pas amusé à perdre un temps précieux en explications.

Il avait sauté à bas du lit, s'était rhabillé, et, bien que sa

blessure lui fit horriblement souffrir, il s'était élancé hors de la chambre, et à quoi Fritz, esclave de la consigne, ne s'était point opposé, sa consigne étant de garder René tout seul.

Alors, Florimond avait demandé son cheval, sauté en selle et était parti en galop.

Une fois hors de Vermenton, il avait hésité.
 Irait-il au château d'Arcy ?

Galopierait-il vers Dijon pour prévenir le maréchal ?

Ce dernier parti était le plus sage en apparence, car il était probable que, si Florimond allait au château d'Arcy, il y serait retenu prisonnier par les gens du roi.

Il prit donc la route de Dijon, s'arrêta une heure à Avallion, où les bons moines, amis de M. de Laffin, lui mirent un baume merveilleux sur sa blessure, changea de cheval, repartit, galopa nuit et jour, et arriva, comme on a pu le voir, au moment où Biron, repentant, voulait faire courir après son message que Rénazé portait au duc de Savoie.

Biron avait écouté le récit du page tout frémissant.

— Eh bien ! monseigneur, dit Laffin de sa voix mielleuse, faut-il encore courir après Rénazé ?

— Non, dit Biron.

Et il se rassit et tomba dans un silence farouche.

Mais quelques minutes s'étaient à peine écoulées que, de nouveau, les sahots d'un cheval retentirent sur le pavé de la cour.

— Oh ! oh ! dit Laffin, qu'est-ce encore que cela ?

Florimond, à son tour, s'était approché de la fenêtre.

— Ventre de biche ! s'écria-t-il, c'est trop d'audace, eu vérité !

— Qu'est-ce donc ? demanda Laffin.

— Le page René de Maillefer, dit Florimond. Oh ! cette fois, j'ai ma revanche !

Et il s'élança hors du cabinet et courut à la rencontre du page, la main sur la garde de son épée.

LV

Florimond rencontra René de Maillefer au milieu du grand escalier.

René montait d'un pas tranquille, la tête haute, en homme qui sait l'importance de la mission dont il est chargé.

Il aperçut Florimond et un sourire vint à ses lèvres.

— Ah ! dit-il, je m'attendais au plaisir de vous rencontrer ici.

— Monsieur, répondit Florimond, ce plaisir est tout à fait partagé, et je vous jure bien que la petite revanche que vous allez me donner...

— Ah ! c'est juste, je vous dois une revanche.

— Oui, monsieur, et je l'attends.

— Vous me permettez, j'imagine, de remettre au maréchal la lettre que je lui apporte ?

— De la part du roi ?

— De la part du roi.

— Fort bien, dit Florimond, mais vous ne me ferez pas faux bond au moins ?

— Maître Florimond, dit René avec hauteur, vous vous méprenez, ce me semble.

Et il passa.

Florimond remonta après lui.

En seuil du cabinet se trouvait Laffin.

— Ah ! dit Laffin, assez haut pour que le maréchal l'entendit, je gage que le roi nous envoie son autorisation au mariage du monseigneur.



On se passe pas, dit Fritz (Page 66).

— Vous dites vrai, monsieur.
 — Ah ! ah ! ricana encore Laffin, c'est un peu tard...
 — Et pourquoi donc, monsieur.
 — Parce que monseigneur le maréchal ne se veut plus marier.

— Monsieur, dit René de Maillefer en franchissant le seuil du cabinet, ce n'est pas à vous que j'ai affaire.

Et il alla droit à Biron, posant un large pli scellé aux armes de France sur sa toque de valeurs bleu, selon l'étiquette rigoureuse de la cour.

Biron était pâle. Biron était muet ; Biron avait un horrible battement de cœur.

C'est que ce vantard avait une âme généreuse et noble, en dépit de tout ; c'est que, tout en méditant du roi, il l'estimait et l'aimait, et que, du moment où le roi lui écrivait, le roi ne pouvait être coupable envers lui.

Il prit le message que lui tendait René et le porta à ses lèvres.

Laffin regarda Florimond du coin de l'œil et haussa les épaules. Mais Biron n'y prit garde et il se borna à dire d'un ton sec :

— Laissez-moi !

Laffin et Florimond sortirent. René allait en faire autant, mais le maréchal le retint.

99^e LIVRAISON.

— Reste, monsieur, dit-il.
 Et il brisa le scel de la lettre.
 Le roi écrivait :

« Mon cousin et bien-aimé d'oc,

« Ten roi a manqué faire poine et chagrin au plus vaillant et au meilleur de ses serviteurs ; ton roi a failli chasser sur les terres d'un autre, et c'est la faute de cette péronnelle de Nancy, qui n'a ni cervelle, ni bon sens.

« Figure-toi, mon bon ami, qu'un soir que je m'en allais prodigieusement au Louvre, Nancy me dit qu'elle connaissait, de par le monde, une jeune fille belle comme le jour et qui se meurt d'amour pour le plus grand capitaine de ce temps-ci ; j'aurais dû me douter que le grand capitaine, c'était toi, mais Nancy mentait outrageusement.

« Alors, en dépit de ma barbe grise, je me suis mis à courir l'aventure et, m'imaginant que je ne trompais que notre cousin Noé, qui passe sa vie à prêcher, je suis allé frapper à la porte du petit castel d'Arcy.

« Rassure-toi vite, ami et cousin, l'honneur est sauf. La jeune fille m'a regardé avec de grands yeux étonnés, m'a dit que le grand capitaine c'était toi et que tu la voulais pour femme.

« Alors je lui ai baisé la main et je lui ai promis que je tiendrais le poêle nuptial et la doterais comme il conviendrait à une fille qui devient la duchesse de Biron !

« Si j'ai péché, ce n'est que d'intention et par pure ignorance, comme te le dira mon page, René de Maillefer... »

— Laffin ! Laffin ! s'écria Biron.

Laffin rentra.

— A cheval, Laffin, à cheval ! dit Biron d'une voix de tonnerre, et cours après René.

— Mais, monseigneur...

— Cours ! et si tu ne le rattrapes pas, je te fais pendre ! exclama le maréchal, l'œil en feu.

Laffin ne répondit point, s'inclina et sortit.

Alors le maréchal porta de nouveau la lettre du roi à ses lèvres.

— Cher roi Henri ! murmura-t-il, et moi qui l'accusais !

— Il est certain, monseigneur, que vous l'avez échappé belle, dit René ; mais, comme la dit le roi, l'honneur est sauf...

Biron tendit la main au page.

— Voyons, mon jeune ami, dit-il, contez-moi donc comment les choses se sont passées.

— Cela me sera d'autant plus aisé, monseigneur, que j'ai été mêlé à l'aventure.

— L'écoute, dit Biron.

LVI

Alors René de Maillefer, qui était bon parleur à ses heures, surtout quand il n'était pas intimidé par les grands yeux de Naney, René de Maillefer, disons-nous, raconta tout au long à Biron l'aventure du manoir d'Arcy, commençant par la bataille avec les Beuregard et l'homme masqué, lequel, selon lui, ne pouvait être que Laffin, et finissant par l'histoire du voyage nocturne entrepris par le roi.

Biron écoutait, ravi, et il se sentait repais de tout son amour pour Madeleine.

— Monseigneur, dit René en terminant, le roi vous attend ; il m'a recommandé de vous enjoindre de partir sans retard, parce que, m'a-t-il dit, aussitôt marié il faudra que mon cousin remonte à cheval.

— Ah ! c'est juste, dit Biron, nous partons en campagne. — Oui, monseigneur. Le roi veut châtier le duc de Savoie.

A ce nom, Biron eut un léger frisson ; et il songea à la lettre.

Mais René n'avait pas une telle avance que Laffin ne le pût rattraper en quelques heures, et Biron avait encore foi dans le zèle et le dévouement de Laffin.

— Mon jeune ami, dit-il à René de Maillefer, j'ai quelques affaires à expédier pour le service de mon gouvernement ; vous-même vous devez avoir besoin de repos. Je vous donne quatre ou cinq heures. Nous partirons ce soir.

René s'inclina.

— Allez, dit Biron, et qu'on vous serve à déjeuner en vous versant de mon meilleur vin.

René sortit.

Dans l'antichambre il trouva Florimond.

— Mille pardons de vous avoir fait attendre, dit-il.

— Oh ! dit Florimond, je ne suis pas pressé plus que ça ; pourvu que vous ne m'échappiez pas... et si même il vous plaît de déjeuner auparavant ?

— Non, monsieur, répondit René, j'aime à prendre mes

aïses quand je suis à table. Si j'ai la moindre préoccupation, je digère tout de travers.

— Comme il vous plaira, dit Florimond.

— Mais je suppose, continua René, que nous n'allons pas dégalner ici ?

— Oh ! non, je sais un endroit charmant, on plein air.

— Et près d'ici ?

— Dans le jardin de palais.

— Fort bien. Allons...

Et ils descendirent, bras dessus bras dessous, comme s'ils eussent été les meilleurs amis du monde.

Dans le jardin, il y avait un grand espace à peu près nu, protégé par un massif d'arbres et à l'abri du regard des curieux.

— Nous serons ici comme chez nous, dit Florimond.

— En effet, la place est bien choisie, répondit René, mais...

— Mais quel ?

— Hum ! Je voudrais vous dire un mot.

— A quel sujet ?

— Vous donner un conseil, plutôt.

— Plait-il ?

— Un conseil d'ami.

— En vérité s'écria Florimond. Eh bien ! parlez, je vous écoute.

— Tenez-vous beaucoup à me rendre le coup d'épée que vous m'avez donné ?

— La question est au moins impertinente.

— Ne le prenez pas ainsi. M'en voulez-vous sérieusement ?

— Certainement, dit Florimond.

— Pourquoi ?

— Parce que vous m'avez joué.

— Ce n'est pas ma faute.

— Ah ! par exemple !

— C'est la faute des ordres que j'avais reçus.

— Monsieur de Maillefer, dit Florimond, je erois une chose.

— Laquelle ?

— C'est que vous avez peur.

— Ah ! ceci est burlesque !

— Alors, en garde !

— Mon jeune ami, dit René, avez-vous songé à ceci, qu'un lion de me rendre mon coup d'épée, vous pouvez en recevoir un second ?

— J'espère bien le contraire.

— Soit. Mais cela peut arriver, et alors...

— Alors ?

— Vous n'accompagnez pas M. le maréchal, qui part ce soir.

— Monsieur, dit Florimond, en garde, je vous prie !

— Comme vous voudrez, dit René.

Et il eut le fer.

Ce fut l'affaire de dix secondes.

Florimond tira bien, mais René tira mieux ; de plus Florimond était en colère et René était calme.

A la troisième passe, l'épée de René disparut dans la poitrine de Florimond.

Le page tomba.

— Quand je vous le disais, murmura René. On n'est pas aussi entêté que vous l'êtes.

Et il essuya son épée sur l'herbe, ajoutant :

— Je vais vous envoyer un médecin.

Et René s'en alla tranquillement.

— Il en a pour huit jours, pensa-t-il, et il ne pourra pas assister aux fêtes du mariage.

LVII

Retournons maintenant au château d'Arcy.

Il y avait quatre jours que le roi s'y trouvait.

Ces quatre jours avaient passé comme un rêve pour Madeleine.

Le roi lui souriait et la traitait comme une fille bien-aimée.

Nancy, maîtresse du dépit qu'elle avait éprouvé dans le premier moment, lui tenait tête, et en attendant le maréchal, qui ne pouvait tarder à venir, on faisait les préparatifs du mariage.

Le matin du troisième jour, le roi dit à Nancy :

— Ma mignonne, comme tu as des torts à réparer, je t'en vais donner le moyen.

— Je ne demande pas mieux, sire, mais à une condition.

— Tu me fais des conditions, à moi, le roi ?

— Je suis femme, sire.

— Ah ! c'est juste. Eh bien ! voyons ?

— Quand j'aurai réparé ce que Votre Majesté appelle mes torts, Votre Majesté ne m'en parlera plus. Car, enfin, dit Nancy avec une jolie petite moue, si j'ai péché, c'était par excès d'émotion pour Votre Majesté, qui paraissait s'ennuyer à périr.

— Et un peu aussi, conviens-en, pour être agréable à Mme Marguerite, qui tremble que je n'épouse la marquise de Verneuil.

Nancy se mordit les lèvres.

— Eh bien ! soit, dit le roi, on ne te parlera plus de rien.

— Alors j'attends les ordres de Votre Majesté.

— Tu vas demander ta litière.

— Fort bien, sire.

— Et tu t'en iras à Auxerre, où toute ma maison doit être réunie en ce moment.

— C'est probable.

— Parmi les gens de ma maison, tu trouveras mon argentier, l'orfèvre Zutelli, lequel est un admirable artiste, et tu choisiras des bagues, des bracelets, un collier pour Mlle d'Arcy.

— A merveille, sire.

— En outre, tu commanderas un magnifique bouquet de fleurs d'oranger à Hémancée, tu saisis, le bouquetier de la rue Saint-Houoré qui a demandé à suivre l'armée, sous prétexte que mes soldats étaient gais avec les dames des peuples vaincus ?

— Est-ce tout, sire ?

— Oh non, dit le roi. M. de Sully est resté à Paris, mais il a envoyé un trésorier à l'armée. Tu trouveras également le trésorier à Auxerre et tu lui demanderas trente mille écus. C'est la dot que je donne à Madeleine.

Sur ces mots, le roi se fit apporter de quoi écrire et signa un bon de trente mille écus.

— Peste ! murmura Nancy, c'est beureux que M. de Sully ne soit pas à Auxerre.

— Pourquoi cela, mignonne ?

— Parce qu'il refuserait de payer.

Le roi ne répondit pas. Plus que personne il se plaignait de l'avarice de son ministre, mais il n'aimait pas que d'autres en parlèrent.

Comme René de Maillefer était parti pour Dijon, porteur

du message que le roi adressait à M. de Biron, Nancy n'avait plus aucune raison de rester à Arcy.

Elle partit donc une heure après, et dans la soirée, elle arriva à Auxerre.

— Je ne serais pas fâchée, se disait-elle au moment où sa litière franchissait les portes de la ville, de savoir ce qu'on pense de la mystérieuse disparition du roi.

Elle s'en alla tout droit au Paxon Couronné.

L'hôtellerie, vide quelques jours auparavant, était maintenant pleine de monde, et Nancy y vit des gentilshommes et des pages aux couleurs de Mme Henriette.

— Bon ! se dit-elle, il faudra prendre ses précautions ici et ne se montrer que le moins possible.

Elle avisa, en descendant de litière, un petit page qu'elle connaissait et lui dit :

— Bonjour, mignon.

— Bonjour, madame, répondit le page.

— Que fais-tu ici ?

— Je suis avec Mme la marquise, et nous attendons le roi, qui est encore à Fontainebleau.

— C'est vrai, dit Nancy, j'en arrive.

— Bonjour, Nancy, dit une voix dans les airs.

Nancy leva la tête et aperçut la marquise à une fenêtre du premier étage.

— Elle ne sait rien, pensa Nancy ; sans cela, elle me ferait une autre mine.

— Votre servante, madame, répondit Nancy.

— Vous venez de Fontainebleau ?

— Oui, madame.

— Quand le roi arrive-t-il ?

— Dans deux ou trois jours.

— Montez donc, ma bonne Nancy, dit la marquise de plus en plus souriante.

— Nous avons plus de chance que je ne croyais, pensa Nancy.

Et elle ne se fit pas prier et monta chez la marquise de Verneuil.

Et tandis qu'elle gravissait l'escalier, la marquise se disait :

— Je saurai bien où en est le roi de ses amours avec la fiancée de Biron, et c'est Biron qui me vengera !...

LVIII

Nancy était pourtant une fine mouche ; mais Nancy fut roulée comme une écaille par la marquise.

Henriette d'Entragues fut parfaite d'engagement, de belle humeur, laissa déborder son amour pour le roi, demanda à Nancy ce qu'elle pensait de ce mariage projeté entre son royal amant et la princesse florentine, et parut fort reconnaissante à la camériste des bonnes paroles qu'elle lui donna touchant les difficultés, sinon les impossibilités de cette union.

La marquise voulait, en outre, que Nancy partageât son souper, ce que Nancy n'eut garde de refuser.

Ce ne fut que le soir, vers huit heures, que la camériste de Mme Marguerite reconquit enfin sa liberté.

Cependant elle fit mine de s'aller coucher ; mais ce fut pour quitter son appartement à bas bruit et s'esquiver pour aller exécuter les ordres du roi.

Une heure après son départ, la marquise vit entrer chez elle le joli petit page à qui Nancy avait dit bonjour.

Le joli petit page, qui se nommait Dieudonné, était un traitre.

Il avait suivi Nancy pas à pas dans les rues sombres et tortueuses d'Auxerre, et il venait faire son rapport.

— Madame, dit-il à la marquise, Nancy est allée à l'auberge des *Vendanges de Bourgogne*, où loge Gualli, l'argentier du roi.

— Bon ! dit la marquise, je devine.

— Elle est restée fort longtemps enfermée avec lui dans son logis ; mais j'ai regardé par le trou de la serrure, et j'ai vu qu'elle choisissait des bagues et des bracelets.

— Et puis ?

— En sortant des *Vendanges de Bourgogne*, elle s'est enfilée dans la rue du Temple, où Romanée a loué une maison et s'est installée dans une fort belle boutique...

— Ah ! ah ! dit la marquise.

Et elle a commandé un bouquet.

Sans doute qu'en ce moment une idée infernale traversa l'esprit de la marquise.

— Mon mignon, dit-elle, sais-tu ce que tu vas faire ?

— J'attends vos ordres, madame.

— Tu vas aller chez Romanée.

— Bien.

— Et tu me l'amèneras.

— Oui, madame.

— Seulement, au lieu d'entrer ici par la grande porte, tu entreras par la poterne du bord de l'eau.

— Est-ce tout ?

— Sans doute.

Le page partit.

Auxerre n'était pas alors une plus grande ville qu'aujourd'hui.

Une demi-heure après, le page Dieudonné et Romanée étaient de retour.

Romanée était un ancien perruquier de Mme Catherine de Médicis. Il avait été, dans sa jeunesse, élève du perfide René le Florentin, qui l'avait initié à une foule de sombres mystères.

C'était un homme vénal, sans conscience et qui ne reculait devant rien.

La marquise lui dit :

— Maître Romanée, je vous donne à choisir : conserver mes bonnes grâces, enpocher trois mille livres, ou m'avoir pour ennemie et aller pourrir à la Bastille.

— Madame la marquise, répondit-il, sait que je n'hésiterai pas un moment.

— On vous a commandé un bouquet?...

— On m'en commandé plusieurs, madame.

— Soit. Mais il en est un pour Mme Nancy ?

— Cela est vrai.

— Quand doit-elle le prendre ?

— Demain matin, au petit jour.

La marquise prit une bourse et la tendit à Romanée :

— Il y a, dit-elle, des fleurs qui empoisonnent...

— C'est vrai, madame.

— Mais, reprit Hénarlette, je ne veux la mort de personne. Il y a aussi des fleurs qui troublent la raison ?

— Oui, madame.

— C'est celles-là que je veux.

— Le bouquet en contiendra. Seulement je désire savoir une chose ?

— Parlez.

— Est-ce une folie durable que désire madame la marquise ?

— Non, une folie momentanée... une folie de huit jours...

— A merveille, dit Romanée.

Et il empocha la bourse sans vérifier son contenu, car elle était lourde et on voyait luire les pièces d'or au travers des mailles.

— Ah ! murmura la marquise de Verneuil en souriant quand Romanée fut parti, je crois que je vais être vengée. Un beau matin, le roi s'apercevra que sa maîtresse est idiote !...

Et la marquise se mit au lit avec la tranquillité d'une belle âme, ajoutant :

— Je pense que je n'ai plus besoin de Biron, maintenant.

LIX

Nancy avait touché les trente mille écus et s'était fait accompagner à l'hôtelier du *Fon Couronné* par deux soldats attachés au service du trésorier de l'armée.

Elle avait, en outre, serré les colliers, les bracelets et les bagues dans son aumônière.

Puis elle s'était dit :

— J'ai bien gagné le droit de me reposer quelques heures.

Il avait été convenu, du reste, entre elle et Romanée que celui-ci ne ferait le bouquet que le lendemain matin et qu'elle le prendrait en partant.

L'argent, les orfèvreries pouvaient se dissimuler, mais le bouquet pouvait être vu, et Nancy trouvait inutile d'éveiller la jalousie endormie de la marquise de Verneuil.

Nancy se mit donc au lit et dormit fort paisiblement, rêvant peut-être du beau page René de Maillefer, et il était grand jour quand elle s'éveilla.

Mais Nancy n'était plus pressée ; elle n'avait nul besoin de faire diligence, du moment où René n'était pas au château, où il ne pouvait arriver que dans la soirée au plus tôt, et en admettant qu'il ne se fût pas arrêté longtemps à Dijon.

Le lendemain donc, à huit heures et demie du matin, Nancy monta dans sa litière.

La marquise était une paresseuse et ne se levait jamais avant midi.

— Cela me dispense de prendre congé d'elle et de lui donner des explications, pensa Nancy.

Et elle se mit en route.

Le bouquet était prêt.

Romanée l'avait enveloppé dans une gaze de façon à lui conserver tout son parfum.

Nancy le prit et continua sa route, tout doucement, au petit trot de ses mules, jugeant inutile de les essouffler.

Elle arriva au château d'Arey dans l'après-midi.

Le roi jouait à la paume avec M. de Noé et Guillaume, le frère de Madeleine.

Madeline, à la fenêtre d'une tourelle, explorait du regard la route poussiéreuse qui courait dans la vallée et venait du côté de Dijon.

— Ma mie, dit le roi à Nancy, tu me laisseras bien le plaisir d'offrir moi-même mes cadeaux.

— Oh ! certes, répondit Nancy, j'ai prévu le cas, sire, et tout est bien serré et bien caché dans ma litière.

Le reste de la journée s'écoula sans aventure d'aucune sorte. Madeline ne savait pas pourquoi Nancy était allée à Auxerre.

Malheureusement Madeleine était trop impatiente de voir arriver Biron pour songer à autre chose.

Vers le soir, on entendit retentir dans le lointain le galop précipité d'un cheval.



C'est ainsi qu'elle fit mine de s'en aller cocher (Page 75).

Madeline eut un battement de cœur; Nancy pareillement.

— C'est René ! s'écria cette dernière.

Et en effet, c'était René de Maillefer qui arrivait de Dijon à franc étrier.

— Je précède M. le maréchal de douze heures, dit-il en arrivant, il sera ici demain, avant le lever du soleil.

Madeline soupira. Le roi lui dit après souper :

— Ma mie, venez donc avec moi, je vous veux montrer quelques menues fantaisies que je compte vous offrir pour vos noces.

Et il la conduisit dans son propre appartement, où Nancy avait fait transporter sans bruit les orfèvreries et le bouquet, en outre des trente mille livres qui étaient étalées dans un large bassin d'argent.

Et le roi prit un malin plaisir à voir les étonnements naître et la joie enfantine de Madeline, essayant tour à tour, avec l'aide de Nancy, colliers et bracelets.

Puis il prit le bouquet, fléchit gauchement un genou et le lui offrit.

— Ah ! sire, murmura Madeline qui sentit ses yeux s'emplir de larmes, qu'ai-je donc fait pour mériter tant de bontés de la part de Votre Majesté ?

— Vous allez être la femme de mon meilleur ami, répondit le roi.

Et il se retira emmenant Nancy qui lui dit d'un ton moqueur :

— On voit bien que le roi se veut marier avec la princesse florentine qui a les cheveux d'un rouge carotte; car Votre Majesté est toute à la vertu....

Madeline aspirait avec une sorte d'ivresse les voluptueux parfums du bouquet.

Elle se mit au lit en prononçant le nom de son bien-aimé; elle s'endormit, le bouquet placé sur un guéridon auprès de son lit.

— Demain, disait-elle en fermant les yeux, demain...

Et alors, il lui sembla que quelque chose d'étrange se passait en elle; une torpeur mystérieuse s'empara de son corps, son cerveau s'ouvrait comme un vase dont on soulève le couvercle et se vidait peu à peu.

Elle voulut se relever, mais une force invincible la retint sur son lit.

Elle voulut crier et appeler à son aide, la voix expira sur ses lèvres...

Les perfides émanations du bouquet commençaient leur œuvre; c'était l'heure de la vengeance de Mme Henriette d'Entragues, marquise de Verneuil.

IX

Les premiers rayons du soleil glissaient sur les coteaux qui se mirent, tout chargés de vignes, dans les eaux limpides de la Cure.

Le roi Henri et son ami Noé étaient montés sur le plateau du château d'Arcy et regardaient au loin dans la plaine.

— Ce Biron se fait attendre, disait le roi. Ah ! quand j'étais amoureux, moi, je chevauchais nuit et jour et j'arrivais plutôt en avance qu'en retard.

— Mais, sire, répondit Noé, il n'y a pas de temps perdu.

— J'interroge en vain l'horizon, reprit le roi, je ne vois rien venir.

— Ni moi, sire.

Mais tout à coup, et comme Noé et le roi tombaient d'accord que le maréchal de Biron ne se pressait guère de rejoindre sa fiancée, un point noir apparut à l'est, au sommet de la colline au flanc de laquelle la route descendait en zigzags.

— Voyez, sire, voyez ! dit Noé.

Le point noir grossit et devint une troupe de cavaliers.

— C'est lui ! dit le roi. Il faut prévenir Madeleine.

Et avec une légèreté toute juvénile, le roi s'élança vers l'escalier de la plate-forme.

Mais là il se trouva face à face avec Nancy.

Nancy était toute bouleversée.

— Ah ! sire, dit-elle, sire, venez vite !... C'est à en perdre la tête.

— Qu'y a-t-il donc, mignonne ? fit le roi stupéfait.

— Madeleine est folle.

— Folle ! exclama le roi abasourdi.

— Venez, dit Nancy.

Et elle prit le roi par la main et l'entraîna dans l'escalier. Cet escalier, qui montait à la plate-forme, était celui-là même au bas duquel Nancy avait trouvé la cousine Camégonde attendant M. de Laflin.

Il passait auprès de la galerie qui conduisait à l'appartement de Madeleine.

Nancy, quelques minutes auparavant, était sortie de sa chambre et avait frappé à la porte de la jeune fille.

— Madeleine n'avait pas répondu.

Alors Nancy inquiète avait frappé de nouveau.

Même silence.

— Elle est déjà levée, avait pensé le camériste.

Et comme la clef était sur la porte, elle était entrée.

Alors un bizarre et douloureux spectacle s'était offert à ses regards.

Madeleine, revêtue de ses plus beaux habits, ayant au cou et aux bras les colliers et les bracelets donnés par le roi, à la main le bouquet composé par Rommée, était assise dans un fauteuil, l'œil hagard, un sourire stupide aux lèvres.

Et comme Nancy s'était arrêtée stupéfaite, la jeune fille se leva et lui dit :

— Je vous trouve bien hardie de pénétrer ainsi chez la reine.

— La reine ! exclama Nancy.

— Sans doute, répondit Madeleine ; ne le savez-vous pas ? Je suis reine... et reine de France... le roi m'a épousée hier... Ah ! ah ! ah !

Et Madeleine, folle à lier, s'était mise à rire de ce rire étrange et douloureux qui dit si bien que la raison s'est envolée.

Alors Nancy s'était sauvée éperdue, elle avait couru après le roi, et elle le ramenait, maintenant, non moins abasourdi, non moins éperdu qu'elle-même.

— Bonjour, sire, bonjour, mon époux bien-aimé, dit Madeleine en voyant entrer Henri.

— Mon Dieu ! murmura le roi.

— Car vous êtes mon époux, sire, continua Madeleine, dites-le à cette foule et qu'elle me rende les honneurs qui me sont dus.

Noé avait suivi le roi et, lui aussi, il regardait la jeune fille avec une douloureuse stupeur.

Madeleine continua à rire de son rire hébété, et voyant qu'on ne lui répondait pas, elle se mit à danser la pavana, une danse tout à la mode, en ce temps-là.

— Ventre-saint-gris ! s'écria le roi, mais que s'est-il donc passé ?

Nancy avait voulu prendre Madeleine dans ses bras.

Mais elle la repoussa.

— Ne touchez pas à la reine ! dit-elle.

Son frère arriva ; elle ne le reconnut pas.

— Madeleine, Madeleine, disait Guillaume d'Arcy, qu'as-tu ? reviens à toi !...

— Vous manquez de respect à la reine, sortez ! répondit la jeune fille.

En vain, pendant une heure, essayait-on de ramener un peu de raison dans le cerveau de la pauvre fille.

Elle avait ri, elle se mit à pleurer, disait :

— Ah ! je suis une reine bien malheureuse ! le roi mon époux ne m'aime plus.

Et comme elle disait cela, un homme entra comme la foudre, dans la chambre.

— Biron ! exclama le roi.

— Sire, dit le maréchal, vous avez déshonoré ma fiancée... c'est pour cela qu'elle est folle !...

LX

A ces paroles de Biron, le roi jeta un cri.

Biron, hors de lui, porta la main à la garde de son épée, mais Noé se jeta sur lui.

— Tu es fou, dit-il.

— Non, je ne suis pas fou ! s'écria le maréchal. Le roi m'a déshonoré.

— Pauvre Biron ! dit le roi avec plus de tristesse que de colère. Il perd la tête, lui aussi.

Et se plaçant devant lui :

— Ecoute-moi, cousin, dit-il, ou plutôt regarde-moi. Je ne suis plus ton roi, je suis ton ami, ton compagnon d'armes, ton égal. Si tu te crois offensé, je te rendrai raison, comme si j'étais un simple gentilhomme.

— A la bonne heure ! s'écria Biron.

— Mais je te jure, poursuivait Henri avec un grand accent de vérité et de noblesse, je te jure que ton honneur est sauf !...

Et il regarda le maréchal avec ce grand œil limpide où la loyauté étincelait.

Cet œil fascina Biron ; il eut le vertige ; il se jeta sur la main du roi et la baisa, balbutiant une excuse.

— Je te pardonne, dit le roi.

Nancy, Guillaume et Noé s'empresèrent auprès de la malheureuse jeune fille, qui continuait à déraisonner.

Biron, éperdu, s'arrachait les cheveux.

— Mais que veut donc dire tout cela ? murmura-t-il, Madeleine ! Madeleine !... chère Madeleine... ne me reconnaissez-vous donc pas ?

— Vous manquez de respect à la reine, répondit-elle souriant toujours de ce sourire hébété par la folie.

Biron, comme on le pense bien, n'arrivait pas seul.

Il était accompagné de ses plus brillants gentilshommes, et, parmi eux, se trouvait son médecin, un homme habile, qu'on appelait Ménéral.

Ménéral, appelé en toute hâte, monta et examina Madeleine.

D'abord, il regarda le roi comme l'avait regardé Biron ; d'abord, il crut à quelque violence infâme dont la jeune fille avait été victime et qui avait déterminé chez elle la folie.

Mais, tout à coup, ses yeux tombèrent sur le bouquet que la jeune fille tenait à la main.

Et il le lui arracha.

Puis il coupa le fil de soie qui réunissait les tiges des fleurs, et les fleurs détachées se répandirent sur le parquet.

Personne de ceux qui assistaient à cette scène ne comprenait ce que Ménéral voulait faire, mais chacun se taisait et paraissait attendre avec anxiété qu'il s'expliquât.

Ménéral se prit à tirer les fleurs une à une.

Puis, tout à coup, un sourire lui vint aux lèvres.

— Rassurez-vous, sire, dit-il ; rassurez-vous, monsieur le maréchal, la folie de Mlle d'Arcey n'est pas dangereuse et se dissipera avant huit jours.

— Mais comment donc est-elle devenue folle ? s'écria Biron.

— En respirant ce bouquet.

— Ce bouquet ! exclama le roi.

Et il regarda Nancy.

— C'est Romanée, le bouquetier du roi, qui l'a fait, répondit Nancy stupéfaite.

— Mais ces fleurs sont donc vénéneuses ?

— Oui, répondit Ménéral.

— Ah ! misérable Romanée ! s'écria le roi.

— Sire, dit Nancy, qui eut l'esprit traversé par un soupçon, ce n'est peut-être pas lui qui est le plus coupable.

— Et qui donc ? exclama le roi hors de lui.

Nancy ne répondit pas.

Mais, en ce moment, le page René de Maillefer entra dans la chambre en disant :

— Sire, voilà madame la marquise de Verneuil qui vient faire visite à Votre Majesté.

— Henriette ! dit le roi pâlissant.

— Ah ! murmura Nancy, je comprends tout, maintenant. La marquise m'a joué !...

Le roi s'était avancé vers la porte.

— Que tout le monde sorte ! dit Biron après le départ du roi.

Et il demeura seul avec Madeleine et Ménéral.

— Folle ! folle ! répétait-il avec désespoir.

— Une folle qui n'est pas dangereuse, monseigneur.

— Mais... ce bouquet... pourquoi ce bouquet ?

— Je ne sais, dit Ménéral.

— Qui donc l'a envoyé ?

Et comme Ménéral ne pouvait répondre, une portière se

souleva, et un personnage sur lequel Biron était loin de compter, et qu'il croyait depuis trois jours sur la route de Savoie, se montra au seuil de la chambre, un mauvais sourire sur les lèvres.

Ce personnage, c'était Laffin.

— Je vais vous dire qui a fait préparer ce bouquet, monseigneur, dit-il.

— Laffin ! exclama Biron.

— Oui, répondit Laffin, et j'arrive à temps pour dessiller les yeux de mon maître dont on a foulé l'honneur aux pieds, continua le misérable.

LX

Laffin avait repris tout son empire sur le maréchal.

— Va-t'en, Ménéral ! dit Biron.

Le médecin allait sortir.

— Non pas, dit Laffin, il faut qu'il reste auprès de cette malheureuse enfant. Venez, monseigneur.

Et il alla prendre Biron par la main et l'entraîna sur le seuil de cette porte qu'il venait de franchir.

Biron marchait, chancelant comme un homme ivre. Sa tête était perdue et il murmura :

— Je crois que, moi aussi, je deviens fou.

Laffin entraîna le maréchal à travers un corridor étroit, sans fenêtres, et qui ressemblait fort à un passage secret.

Puis, au bout de ce corridor, il poussa une seconde porte.

Alors Biron put voir une femme laide et disgraciée, debout, qui le saluait avec une déférence pleine de tristesse.

C'était la cousine Cunégonde.

— Dites à monsieur le maréchal, fit-il, comment les choses se sont passées.

Laffin et Cunégonde étaient rentrés de nuit dans le château, grâce à une clef que cette dernière avait conservée.

Ils s'étaient cachés dans cet appartement où jamais personne ne pénétrait, et c'était là, qu'apprenant la folie subite qui frappait Madeleine, les deux misérables avaient ourdi leur dernier complot.

La cousine Cunégonde, habile comédienne, se mit à fondre en larmes.

Puis, d'une voix entrecoupée, elle raconta que le bouquet était une ruse infernale du roi.

Nancy l'était allée chercher à Anverre par ordre de Sa Majesté, et Madeleine, devenue folle, avait été à sa merci.

Biron était fou de désespoir et de fureur.

Quand la cousine Cunégonde eut fini son récit, Laffin lui dit :

— Monseigneur, on ne se bat pas avec le roi, on ne le provoque pas. Le Parlement est là pour accuser de haute trahison et envoyer en place de Grève celui qui agirait ainsi. Mais on se venge.

— Et comment donc me vengerez-vous ? s'écria Biron.

— En épousant la fille du duc de Savoie.

— Trop tard ! dit Biron.

— Pourquoi trop tard ? monseigneur.

— Parce que tu as raté le rendez-vous sans doute et que tu rapportes ma lettre.

Un sourire vint aux lèvres de Laffin.

— Non, monseigneur, dit-il.

— Tu n'as pas rejoint Renaud ?

— Non.

— Et ma lettre...

— Votre lettre est on Savoie.

— Laffin ! Laffin ! s'écria le duc, qui lui dit que tu ne me trompes pas !

— Monseigneur...

— Le roi m'a juré tout à l'heure...

— Le roi était dans son rôle, monseigneur.

— Laffin, prends garde, le roi va revenir.

Laffin eut un éclat de rire.

Puis il ouvrit la fenêtre.

— Tenez, monseigneur, dit-il, regardez!

On voyait en effet, dans la plaine, la litière de Mme Henriette d'Entragues qui s'éloignait, et, chevauchant à côté de cette litière, le roi, que sa terrible maîtresse emmenait honteux et confus.

— Le roi ne reviendra pas, monseigneur, dit Laffin.

Biron tourmentait avec fureur la garde de son épée.

— Monseigneur, dit encore Laffin, la vengeance est un fruit amer qui ne s'adoucit qu'avec la maturité. Il ne faut pas le cueillir vert.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire, monseigneur, que jusqu'à l'heure où vous aurez assuré votre vengeance, il vous faudra dissimuler sous un sourire les tempêtes de votre âme.

Le roi entre en campagne, et il compte sur son fidèle compagnon d'armes, le duc de Biron : eh bien ! s'écria Laffin, il ne faut pas que le roi ait tort.

— Que veux-tu dire encore ? s'écria le maréchal.

— Ah ! monseigneur, ceci est mon secret, qu'il vous suffise de me répondre. Voulez-vous être vengé ?

— Oui, je le veux ! dit Biron, l'écume à la bouche et les flammes dans les yeux.

— Eh bien ! vous le serez !

Et maintenant, acheva Laffin avec un accent de cruelle ironie, maintenant, à cheval, monseigneur, France et Bourgogne, à la rescousse ! et vive le roi !...

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE



— Je vais vous envoyer un cadavre. (Page 74.)

DEUXIÈME PARTIE

La trahison de Laffin

Six mois se sont écoulés.

L'heure des rendez-vous d'amour, des billets doux et des galantes aventures est passée.

Le coq gaulois a chanté, le chœur des batailles s'est fait entendre, et l'armée victorieuse du roi Henri, après avoir conquis en quelques semaines les plaines fertiles de la Bresse, jeté une garnison dans la ville de Bourg, emporté d'assaut et planté partout l'oriflamme, marche sur Chambéry, où le duc de Savoie commence à trembler.

Cependant, au bord de l'Isère, à l'entrée de ces gorges profondes qui défendent la Savoie, sentinelle avancée posée

sur le dernier pic des Alpes, se dresse une citadelle qui défend le passage.

C'est Montmeillan.

Les gens du duc couvrent ses remparts et ses tours.

Les gens du roi sont campés en bas.

Le roi est sous sa tente, entouré de ses officiers.

C'est bien le roi Henri des anciens jours, le roi qu'aimait Corisande, le roi que Gabrielle suivait au combat, le prince chevaleresque et de belle humeur qui dormait sur l'affût d'un canon, comme son grand-oncle François I^{er}, et qui vidait un verre de vin des montagnes avant de sauter en selle.

Il est là, en grosses bottes éperonnées, en pourpoint de buffle, tête nue, soncasquo au cimier blanc près de lui.

Il s'est assis à califourchon sur un escabeau devant un feu de bruyères et de bouses de vache, son épée sur ses genoux, à deux pas d'une table qui supporte son frugal repas.

Comme à Fontainebleau, comme au Louvre, le roi n'aime .. à souper seul.

Aussi a-t-il convié ses officiers à porter dans sa vaisselle de campagne, avec des couteaux et des fourchettes à manche de cuivre, son souper composé de bœuf salé, de fromage de chèvre et de vin chairet.

Chacun s'est assis.

— A table ! messieurs, dit le roi. Demain nous donnerons l'assaut à la citadelle du Montmedan. Pour le moment, il faut nous refaire un peu de nos fatigues. N'est-ce pas, mon vieux d'Épernon ? n'est-ce pas, mon ami Sully ? Et toi, Gallaor, as-tu toujours bon appétit ?

— Oui, sire.

— A table donc, mes enfants, continue le roi, et à demain les affaires sérieuses, comme disait Girac, qui était un assez bon vivant, nous dit l'histoire.

— Sire, dit Gallaor, Votre Majesté est de bien belle humeur, ce me semble.

— Je suis toujours ainsi la veille d'une bataille.

— Comme cette bataille est toujours une victoire, reprend le duc d'Épernon, la joie de Votre Majesté est toute naturelle.

— Maréchal, dit le roi en souriant, vous avez les traditions, les bonnes.

— Quelles traditions, sire ?

— Celles de l'ancienne cour des Valois, mes frères et cousins, ventre-saint-gris !

— Comment cela, sire ?

— Vous savez par cœur votre code de la flatterie.

— Le roi me raille, dit d'Épernon, vous en êtes témoin, messieurs.

— C'est que le roi sait bien qu'il prendra Montmedan demain, dit Gallaor.

— Tu crois, mon mignon ?

— Pardieu ! sire.

— Messieurs, dit le roi en riant, vous voyez ce Gascon ? Eh bien ! il a une singulière idée.

— Ah ! ah ! fait le duc d'Épernon en clignant de l'œil.

— Il prétend qu'il me ressemble...

— Hum ! grogne Sully, c'est possible...

— Et il affirme qu'il est mon fils ?

Et Gallaor de soupirer.

— Comme si tous les Gascons ne se ressemblaient pas, dit le roi, riant de plus belle.

— Sire, dit alors Gallaor, si j'étais sûr d'être le fils de Votre Majesté, j'en tirerais un grand profit aujourd'hui.

— Tout beau ! mon mignon.

— J'userais de mes privilèges et je ferais au roi une question.

— Suppose que tu es réellement mon fils et fais ta question, mon mignon.

— Sire, j'ai l'honneur de m'asseoir à la table de Votre Majesté depuis le commencement de la campagne.

— Bon ! fit le roi.

— Si nous sommes trois, il y a quatre couverts ; si nous sommes quatre, il y a cinq couverts, et ainsi de suite. Mais il y a toujours un couvert de plus et un convive de moins, et c'est là un mystère que je voudrais bien approfondir.

A ces paroles, le roi tressaillit et son front se plissa légèrement ; puis tout son visage exprima une mélancolie profonde.

Les convives du roi se regardaient avec inquiétude et trouvèrent Gallaor bien osé.

II

Gallaor, lui, attendait avec calme la réponse du roi et le roi répondit :

— Ce couvert, mon mignon, est celui d'un convive que j'attends chaque jour.

— Et qui ne vient jamais ?

— Jamais, répéta le roi avec intonation.

— Il n'y a que les malades ou les morts qui n'acceptent pas d'invitation, continua Gallaor, qui jouait consciencieusement son rôle d'enfant terrible.

— Celui-là n'est pas mort, dit le roi.

— Vraiment ?

— Il n'est même pas malade...

Et le roi soupira.

Gallaor ne souffrait plus mot, et les convives de Henri de Bourbon gardaient un morne silence.

— Tu devines de qui je veux parler ? continua le roi.

— Non, sire.

— C'est de mon bien-aimé cousin, le maréchal de Biron, qui continue à vivre loin de moi, quoique me suivant partout, qui se trouve à mes côtés pendant la bataille, et qui se retire sous sa tente, où il soupe seul, après la victoire.

— Mais... sire...

— Ah ! mes enfants, dit Henri, avec un redoublement de mélancolie, les femmes nous font bien du mal ; si notre vie...

Chacun soupira, puisque le roi soupirait ; mais il n'y eut que Gallaor qui osa dire :

— Si elles nous font du mal, elles nous font du bien aussi, ce me semble.

— Je ne dis pas non, reprit le roi.

— Et je ne vois pas en quoi Votre Majesté...

— Ce drôle-là, reprit le roi, qui retrouvait une pointe de sourire dans le coin de sa lèvre, il veut tout savoir.

— Dame ! sire, fit Gallaor, si je n'apprends rien étant jeune, devenu vieux, je ne saurai rien.

— Alors tu veux savoir pourquoi je fais mettre le couvert de Biron chaque jour, bien qu'il ne vienne jamais ?

— Oui, sire.

— Je vais te le dire, en ce cas, répondit le roi. C'est la faute de Nancy.

— Nancy est pourtant une femme avisée.

— Je ne dis pas non.

— Et d'une grande sagesse.

— Oh ! fit le roi, c'est selon ; toujours est-il que c'est sa faute. Nancy m'a mis en tête, un jour, que, de par le monde, il y avait un brin de fille, Julie à croquer, qui se mourait d'amour pour moi.

Et le roi raconta fort naïvement l'aventure du château d'Arcy et sa déconvenue lorsque la belle Madeleine lui eut dit que ce n'était pas lui qu'elle aimait, mais bien le maréchal de Biron.

Et le roi ajouta ensuite comment il avait pris la chose et promis à Madeleine de tenir le poêle à son mariage.

— Mais, en vérité, dit Gallaor, je ne vois point là ce qui a pu fâcher M. de Biron.

— Attends, mon mignon, dit le roi.

Et il raconta ensuite l'histoire du bouquet.

— Mais enfin, dit Gallaor, elle n'est pas demeurée folle.

— Ah ! non certes ! huit jours après elle avait toute sa raison, grâce à Méraut, le médecin du maréchal.

— Alors, elle a pu dire ?...

— Elle n'a rien dit du tout, car elle ne se souvenait de rien et ne pouvait se souvenir de rien, du reste, car rien n'était arrivé.

— Mais qui donc avait préparé le bouquet ? — Romanée, par ordre de Mme Henriette, qui était jalouse et me l'a avoué depuis...

— Et le maréchal ?
 — Le maréchal ne l'a point épousée.
 — Pourquoi ?
 — Parce qu'il demeure persuadé que j'ai ébréché son honneur.
 — Quelle folie !
 — On m'a même dit qu'il voulait se séparer de moi.
 — Ah ! s'il.
 — Et s'en aller servir le duc de Savoie
 — C'est impossible ! dit Goloar.
 Les officiers gardaient un morne silence.
 — On est allé, poursuivait Henri, jusqu'à me dire qu'il me trahissait.

— Qui, le maréchal ?
 — Oui.
 — C'est faux, sire. J'étais à ses côtés au siège de Bourg, et il a fait vaillamment son devoir.
 — Eh bien ! dit le roi, rends-moi un service, Goloar.
 — Parlez, sire.
 — Va l'inviter à souper de ma part.
 — Parbleu ! oui, dit Goloar, et quand je le devrais opposer sur mes épaules, il viendra !...

Et Goloar prit son manteau et son épée et sortit de la tente royale, tandis que les autres officiers du roi hochaient tristement la tête.

III

Le roi avait dit vrai : Biron bouillait. Il bouillait, tout en faisant vaillamment, au moins jusqu'à présent, son métier de sujet et de soldat. A la bataille, il était toujours au premier rang. Le soir venu, il tournait le dos au roi et rentrait dans son campement.

Deux hommes seuls avaient le privilège de l'approcher et de vivre familièrement avec lui, Laffin et le page Florimond. Quant à Rénazé, on ne l'avait jamais revu, et Florimond estimait qu'il était à la cour du duc de Savoie et qu'il y était choyé comme personnage de qualité.

Laffin ne prononçait jamais le nom de Rénazé devant Florimond.

Florimond ne demandait jamais de nouvelles de Rénazé à Laffin.

Il était presque nuit lorsque l'armée royale était venue camper sous les murs de Montmorillon.

Le roi avait donné l'ordre qu'on ne fît à distance respectueuse du canon des forts et qu'on prit toutes les précautions d'usage contre une sortie des assiégés.

Mais Biron n'avait tenu compte de cet ordre.

Il était allé assiéger sa tente auprès du dernier fossé, à une demi-portée de canon, disant que si les Savoyards tiraient sur lui, ils le réjouiraient fort.

Le roi avait haussé les épaules de cette rodomontade.

Biron avait fait ses préparatifs de bivouac, puis il s'était mis à table, selon sa coutume, avec Laffin et Florimond.

Florimond était bien toujours le page favori du maréchal, mais il n'était pas dans ses secrets.

Devant lui Biron et Laffin échangeaient bien quelques mots à double entente, quelques signes mystérieux, mais c'était tout.

Ce soir-là, le maréchal avait souper sans dire un mot.

Cependant, de temps à autre, il regardait Laffin d'une façon expressive.

Alors Laffin se levait et quittait la tente sous prétexte de prendre l'air.

Puis il revenait, et Florimond saisissait au vol un signe de tête négatif que le favori faisait à son seigneur et maître.

Alors Florimond finit par ne dire :

— Il paraît que je suis gêné.

Et il se leva.

— Où vas-tu ? demanda brusquement le maréchal.

— Monseigneur, répondit Florimond, nous avons fait huit lieues à cheval aujourd'hui.

— Eh bien ?

— Je suis rompu comme si Votre Seigneurie avait daigné me faire blâtonner.

— Et tu as envie de dormir ?

— Je mours de sommeil, monseigneur.

— Eh bien ! couche-toi dans ton manteau et dors.

Florimond ne se le fit pas répéter.

Il alla se coucher dans un coin de la tente, et quelques minutes après, on entendit résonner un roulement sonore.

Alors Laffin dit au duc :

— Rien encore !

— Tu as exploré le fossé ?

— Oui, monseigneur.

— Tu n'as rien trouvé ?

— Rien.

— On a pourtant orboré ma baunière en haut de la tente ?

— Oui, monseigneur.

— C'est bizarre, dit le duc. La nuit est donc bien sombre ?

— Oui. Mais pas assez pour que du haut des remparts, on ne puisse apercevoir votre baunière.

Ce eût été Laffin disait cela et que Biron fronçait le sourcil, un bruit se fit entendre au-dessus de leur tête.

C'était comme le coup d'aile d'un oiseau de nuit effleurant la tente.

Laffin se précipita au dehors.

Peu après, Florimond, qui ne dormait pas, mais qui ronflait toujours, le nez dans son manteau, vit Laffin qui rentrait.

Laffin avait à la main un objet qui n'était autre qu'une flèche.

Cette flèche, en tout semblable à celles des fameux archers anglais qui décidèrent du sort des trois journées de Poitiers, de Crécy et d'Azincourt, traversait un morceau de papier.

— Voilà ce que nous attendions, dit Laffin.

Le duc s'empara de la flèche, arracha le morceau de papier, qui n'était autre qu'un billet, et lut :

« Nous avons parmi nous le fameux tireur d'arquebuse, et nous attendons que vous nous fassiez signe. Pour cela, il vous suffit d'écrire les indications nécessaires sur un autre morceau de papier et de nous renvoyer la flèche que nous vous envoyons. »

Biron avait lu à mi-voix.

— Eh bien ! monseigneur ? dit Laffin.

L'un mange passait en ce moment sur le front du maréchal.

— J'hésite encore, dit-il.

L'un riro moquer vint aux lèvres de Laffin :

— Cela ne m'étonne pas, dit-il ; le roi n'a pas de meilleur ami que ce pauvre maréchal de Biron.

Biron pâlit à ces paroles empreintes d'une sourde et sanglante ironie.

IV

Laffin avait trouvé le défaut de la cuirasse du cœur de Biron.

Quand il le railait sur son attachement au roi, Biron entraînait en fureur.

— Tais-toi ! s'écria le maréchal en frappant du pied, tais-toi !

— Monseigneur, reprit Laffin de cette voix sifflante et pleine d'ironie qui bouleversait Biron, il faudrait cependant savoir qui vous trahissez, et à qui vous êtes fidèle.

— Que veux-tu dire ?

— Depuis le commencement de la campagne, le duc de Savoie m'engage votre orgueil. Vous êtes avec lui, et il vous laisse batailler contre lui. Le garnison de Roncy vous a prêté ouvert les portes de la ville.

— Oh ! dit Biron, je n'avais pas besoin de cela pour y entrer l'épée haute.

— Le duc, poursuivait Laffin, ne veut pas que vous passiez à lui en plein jour et en plein soleil, il ménage vos susceptibilités, et il vous laisse tailler en pièces quelques-uns de ses soldats.

Biron écumait.

— Mais enfin, l'heure de tenir les promesses de votre lettre est venue, monseigneur.

— Ah ! fit le maréchal d'une voix rauque.

— Que vous demande-t-on ? Presque rien. Il vous suffira de monter à l'assaut, en compagnie du roi, et de vous placer à sa gauche. Le roi porte toujours un cimier blanc ; mais vous aussi, monseigneur, et quelque bon yeux qu'ait le tireur d'arbalète, cet homme merveilleux qu'on a attaché à prix d'or à ses montagnes du Tyrol, il lui sera difficile de distinguer, à deux cents pieds de distance, quel est, de ces deux chevaliers à visière baissée, celui sur lequel il doit tirer.

— Mais enfin, s'écria le duc, que veux-tu de moi ?

— L'exécution de votre promesse.

— Quelle est-elle ?

— De porter demain un cimier rouge.

— Mais...

— Songez donc, monseigneur, poursuivait Laffin combien cela simplifie les choses. Le roi est tué en montant à l'assaut.

— Fort bien, dit le duc.

— Personne ne songera à accuser Votre Seigneurie de ce malheur. L'armée française, découragée, regagne ses campements en désordre. Vous la ralliez.

— Après ? après ?

Et la voix de Byron était rauque comme s'il eût en des charbons ardents dans la gorge.

— Le roi mort, c'est vous qui prenez le commandement ; le duc vous fait offrir une paix honorable, vous l'acceptez, et...

Laffin s'arrêta.

— Et puis ? fit Biron dont le front était livide.

— Et puis, non-seulement vous êtes veugé, mais encore vous devenez le gendre du duc, et vous posez une couronne sur sa tête.

— Démon ! s'écria Biron, fais ce que tu voudras.

— A la bonne heure ! monseigneur, voilà que vous devenez raisonnable.

— Écris ce qu'il te plaira...

— Oh ! pas moi, monseigneur.

— Pourquoi donc ?

— Parce que le duc, que tout le monde, dans l'armée française, croit à Chambéry, et qui est dans les murs de Montmélan, le duc, dis-je, ne se fie qu'à votre écriture.

— Et si je ne veux pas écrire, moi ?

— C'est que vous aurez peur, monseigneur.

Ce dernier sarcasme exaspéra Biron.

— Donne-moi donc une plume, dit-il, et tu verras.

Et Biron écrivit sur le dos de ce parchemin tout à l'heure attaché à la flèche :

« J'ai un cimier rouge et une cuirasse avec un soleil d'or sur la poitrine. Je me tiendrai constamment à la gauche de celui que vous savez. »

— Signez, monseigneur, dit encore Laffin.

— C'est peut-être ma tête que tu me demandes, dit-il.

— Pour placer dessus une couronne, monseigneur.

Biron signa.

Alors Laffin souleva une draperie qui, dans la tente du maréchal, recouvrait ses armes ; et il prit dans le trophée un arc gigantesque.

Puis il passa la flèche au travers du parchemin et sortit de la tente.

Biron s'était assis devant la table, et, la tête dans ses mains, il paraissait onéanti.

Florimond n'avait perdu, tout en feignant de dormir, ni un geste, ni un mot de cette étrange scène :

— Oh ! oh ! se dit-il, mais il me semble que le roi de France court un assez joli danger en ce moment. Avant d'être ou duc, je suis au roi, comment donc le sauver ?

Et comme Biron était complètement absorbé, Florimond se traîna en rampant jusqu'à la porte de la tente et se glissa en dehors.

V

La nuit était sombre, les soldats étaient sous leur tente. On n'entendait retentir que les pas mesurés et lourds des sentinelles dans les tranchées ; on n'apercevait, en levant les yeux, que les créneaux et les remparts de la citadelle qui se découpaient en noir sur le ciel.

Il n'y avait pas une minute que Laffin était sorti.

Florimond, obéissant à un mystérieux instinct, prit, une fois hors de la tente, le même chemin que lui.

Laffin marchait vers le pied des remparts.

Florimond, glissant comme une ombre, le suivait à distance.

A un certain moment, Laffin se retourna.

Florimond se jeta à plat ventre et Laffin ne l'aperçut point ; mais Florimond avait de bons yeux, et malgré l'obscurité de la nuit, il vit fort distinctement ce que faisait Laffin.

Laffin faisait une chose étrange :

Il tirait un parchemin de sa poche, et enlevait celui que la flèche traversait, il le mettait à sa place.

— Cette fois-ci, murmura Florimond, je ne comprends plus rien du tout.

Cette opération terminée, Laffin banda l'arc, posa la flèche dessus, s'approcha encore plus près du rempart, et Florimond entendit un sifflement dans les airs.

C'était la flèche qui retournait à la citadelle.

— Je veux être pendu, murmura Florimond, si je comprends quoi que soit à la conduite de monsieur Laffin. Qui trahit-il ? Est-ce le roi ? est-ce le duc ?

Il n'y avait qu'une chose claire pour Florimond, c'est que les assiégés avaient parmi eux un tireur d'arbalète tyrolien qui avait un merveilleux coup d'œil.

Cet homme avait pour mission de viser le capitaine qui monterait à l'assaut en même temps que le maréchal, lequel, pour se faire reconnaître, aurait un cimier rouge à son casque.

Et Florimond, qui s'en retournait à pas de loup, se disait :



HENRIETTE D'ENTRAQUES.

— Je suis au maréchal, c'est vrai; mais je suis aussi au roi. Je ne voudrais pas trahir le maréchal, mais je ne voudrais pas non plus que le roi fût tué. Comment faire ?

Il arriva ainsi, se posant cette question, qui paraissait insoluble, jusqu'à la tente du maréchal.

Il souleva à demi la draperie qui en fermait la porte et jeta un regard furtif à l'intérieur.

Biron était toujours dans la même attitude, la tête dans ses deux mains, comme un homme perdu en une rêverie profonde.

Florimond entendit marcher.

Il laissa retomber la draperie, se jeta de côté et s'effaça.

C'était Laffin qui revenait.

Laffin entra dans la tente.

Au bruit de ses pas, Biron tressaillit et se retourna.

— C'est fait, monseigneur, dit Laffin.

— Va-t'en au diable ! s'écria Biron.

Un sourire passa sur les lèvres du traitre.

— C'est fait, répéta-t-il.

Et il s'en alla.

Florimond, immobile, le laissa passer et Laffin ne le vit point.

Comme le page tenait conseil avec lui-même, un nouveau bruit de pas se fit entendre.

Florimond crut que c'était Laffin qui revenait à la charge, mais il vit bientôt qu'il se trompait.

L'homme qui s'approchait et qui marchait droit à la tente

du maréchal était plus grand que Laffin, et il cheminait avec un bruit d'éperons vainqueurs.

A deux pas de distance, Florimond le reconnut.

C'était Galaor.

Aussi le page s'avança vers lui et le salua :

— Bonjour, monsieur Galaor, dit-il.

— Tiens ! c'est monsieur Florimond, dit Galaor.

— Moi-même, messire. Puis-je vous être utile ? demanda courtoisement le page.

— Assurément, répondit Galaor.

— Parlez.

— Je suis chargé par le roi d'une mission pour le maréchal.

— Ah ! ah ! fit Florimond qui tressaillit.

— Voulez-vous demander à M. de Biron si je puis entrer ?

Florimond prit la main de Galaor :

— J'aurai, à mon tour, un petit service à vous demander, monsieur Galaor.

— Mais parlez donc, cher ami.

— Oh ! pas à présent... tout à l'heure... quand vous aurez rempli votre mission.

Et Florimond entra dans la tente, laissant Galaor au dehors et se disant :

— M. Galaor est un homme d'esprit, comme tous les Gascons, du reste, il va peut-être me tirer d'embarras. Il n'aime pas M. de Laffin, et il comprend à demi-mot...

Et le page, comme Biron se retournait, dit tout haut :

— De la part du roi, monseigneur !

VI

C'était un joyeux compagnon et de belle humeur, comme on a pu le voir.

Le maréchal le connaissait de longue date.

D'abord, il l'avait vu quand ce garçon s'était fait le chevalier de M^{lle} Marguerite.

Puis, le roi l'avait envoyé plusieurs fois en mission auprès de lui.

Biron aimait Gaior, parce que Gaior lui avait sec et avait le cœur sur la main.

En ce moment, le maréchal eût jeté à la porte tout autre que lui : mais, en voyant Gaior, il se décida.

— Bonjour, mon ami, lui dit-il.

— Bonjour, monseigneur, répondit Gaior en prenant la main que Biron lui tendait.

— Venez-vous souper avec moi ? dit le maréchal.

— Non, monseigneur, je viens vous prier de me rendre un service.

— Parlez, je suis tout à vous, dit courtoisement Biron.

— Monseigneur, j'ai fait un pari.

— Ah ! ah !

— L'un pari que vous seul me pouvez faire gagner.

— Je ne demande pas mieux. Quel est-il ?

— J'ai parié tout à l'heure avec le roi, qui prétend que vous ne l'aimez plus, bien qu'il vous aime fort, que vous viendriez souper avec lui.

Biron tressaillit.

Puis il eut un geste de dénégation.

— Je vous en supplie, monseigneur, dit Gaior, ne me faites pas perdre mon pari.

— Le roi m'a fait injure, dit Biron.

— Monseigneur, dit gravement Gaior, les gens qui prétendent cela sont des traîtres et des lâches.

L'accent de Gaior bouleversa Biron.

— Ah ! fit-il, croyez-vous ?

— Monseigneur, dit Gaior, venez, je vous le demande au nom de l'amitié que vous m'avez toujours témoignée.

Biron hésitait encore.

— Monseigneur, reprit Gaior, si le roi vous a fait injure, il est bon que vous répariez ses torts. Mais je vous jure, moi, que, si je le croyais, je me passerais mon épée au travers du corps.

Et comme Gaior disait cela, Laffin entra.

Le maréchal le regarda.

— De quoi s'agit-il ? fit Laffin.

— Le roi m'invite à souper, dit Biron.

— Eh bien ! dit froidement Laffin, il faut y aller.

Biron fronça le sourcil.

— C'est peut-être un mauvais conseil que tu me donnes là, dit-il.

— Bah ! fit Laffin.

— Un mauvais conseil pour toi.

— Oh ! moi, monseigneur, dit sèchement Laffin, j'ai fait ce que je devais faire et je ne crains rien. Adieu que pourra !

Biron se leva, prit son manteau et boucla son épée.

— Adieu ! fit-il à Gaior.

Ce qui se passait alors dans l'âme du maréchal, nul ne le sait.

Peut-être le remord lui dictait-il une conduite héroïque. Peut-être entraînait-il au contraire dans sa trahison.

Laffin, debout sur le seuil de la porte, le regarda s'éloigner, appuyé au bras de Gaior :

— Quoi que tu fasses, murmura-t-il, tu n'en es pas moins perdu, maintenant.

Florimond avait suivi le maréchal.

À la porte de la tente royale, Gaior s'effaça pour laisser entrer le maréchal.

Florimond en profita pour le tirer par son manteau.

— Ah ! pardon, dit Gaior. Eh bien ! parlez, mon jeune ami, je suis tout à vous.

— Pas toi, dit Florimond.

— Pourquoi donc ?

— J'ai à vous confier des choses importantes.

— Ah !

— Cherchons un endroit plus désert.

— Comme vous voudrez.

Florimond entraîna Gaior vers les fossés du camp.

— Monsieur Gaior, dit-il, vous voyez un homme qui voudrait parler et ne peut rien dire.

— Plait-il ?

— Il faut donc que vous me compreniez à demi-mot.

— Allez, dit Gaior, je tâcherai. Je connais ces positions-là.

— Vous êtes un homme d'esprit, monsieur Gaior.

Gaior s'inclina.

— Mais il faut que vous en ayez encore plus aujourd'hui que de coutume.

— J'essayerai.

— D'abord, dites-moi, êtes-vous superstitieux ?

— Quand il le faut.

— Il faudrait l'être aujourd'hui.

— Vraiment ?

— L'être comme un Italien, se leva Florimond.

— Juste ! murmura Gaior, je ne sais pas encore votre secret, mais je le crois important.

— Et vous avez raison, dit Florimond avec mystère.

VII

Gaior s'était assis sur le revers du fossé, Florimond demeurait debout devant lui.

— Asseyez-vous donc, mon jeune ami, dit le Gascon, et voyons de quoi il s'agit.

— Il s'agit d'un rêve, répondit Florimond en s'asseyant auprès de lui.

— D'un rêve ?

— Oui, que j'ai fait il n'y a pas longtemps, une heure à peine.

— Vous venez donc de dormir ?

— Je me suis couché dans mon manteau. J'étais si las que je n'ai eu que le temps de fermer les yeux, et je dormirais peut-être encore sans ce maudit rêve.

— Qu'avez-vous donc rêvé ?

— D'abord que nous donnions l'assaut à Montmeilan.

— Bon ! dit Gaior, votre rêve avançait de vingt-quatre heures, voilà tout. Et puis ?

— Il y avait sur les remparts, poursuivait Florimond, un grand diable d'homme armé d'une arbalète ou d'une arquebuse, je ne sais pas au juste.

— Ah ! ah !

— A chaque fois que cet homme mettait son arme à l'épaule, un de nos soldats tombait.

— Fort bien, dit Gaior. Ensuite ?

— Le roi montait à l'assaut avec M. de Biron. Le roi avait un panache blanc.

— Comme toujours, dit Gaior. M. de Biron aussi...

— M. de Biron, ce jour-là, avait un panache rouge. Comme les rêves sont bizarres, hein ?

— Très bizarres, en effet, mon jeune ami. Est-ce tout ?

— Oh ! non. Vous savez qu'en rêve tout est possible.

— A qui le dites-vous ?

— Je me suis donc trouvé transporté sur les remparts de Montmeillon ; mais il paraît que j'étais invisible, car j'ai pu m'approcher de ce tirour merveilleux sans qu'il me vit. Décidément, c'était un arbalétrier.

— Bon !

— Il avait un chapeau pointu et une plume de faucon à ce chapeau.

— C'était un Tyrolien.

— Justement.

— Alors, qu'avez-vous vu ?

— Après de cet homme était un officier du duc de Savoie qui lui disait :

« — Ce n'est pas pour tuer des soldats que tu es ici.

« — Pourquoi donc ? demanda l'arbalétrier.

« — C'est pour tuer un capitaine qui a un panache blanc.

« — Montrez-le moi ?

« Je me suis approché alors encore, poursuivait Florimond, et j'ai pu voir que l'officier étendait la main par-dessus le rempart et disait :

« — Vois-tu un capitaine qui a un panache rouge ?

« — Oui, certes, c'est lui ?

« — Non, c'est celui qui est à côté. »

« Alors l'arbalétrier a épaulé son arme ; sa flèche a fendu l'air, le roi est tombé... j'ai jeté un cri et je me suis réveillé.

— Vraiment ? dit gravement Galar, vous avez rêvé cela, monsieur Florimond ?

— Oui, cher monsieur Galar.

— Songe, songe !

— On dit cependant...

— Cependant ! quel ?

— Qu'il y a des rêves qui se réalisent.

— Quelle folie !

— Et je sais bien que si j'avais l'honneur de servir le roi et non le maréchal...

— Vous le préviendriez ?

— Oh ! non, certes !

— Que feriez-vous alors ?

— Je lui persuaderaï que'il doit mettre un panache rouge demain.

— En vérité !

— De cette façon, l'arbalétrier, si toutefois il existe ailleurs que dans mon cerveau, ne saurait plus quel est celui des deux qu'il doit viser.

— Cher monsieur Florimond, dit Galar, vous êtes un garçon plein d'esprit, et je me souviendrai du bon conseil que vous me donnez. Et tenez, je vais vous en donner un autre, moi.

— Parlez.

— Ne racontez pas votre rêve à M. de Laffin.

— Dieu m'en garde !

— Et même, arrangez-vous pour que M. de Laffin ne sache pas que vous me l'avez raconté.

— J'y veillerai.

— Et puisque vous êtes si las, allez vous recoucher et tenez de ne plus rêver de ce vilain arbalétrier.

Sur ces mots, Galar donna une énergique poignée de main à Florimond et prit tranquillement la chemise de la tente royale.

— Pauvre garçon ! murmurerait-il en s'en allant, si M. de Laffin savait qu'il fait de paroles rêves, il pourrait bien l'empêcher de se réveiller...

III

— Ce petit Florimond ne manque décidément pas d'esprit, se disait Galar, demeuré tout penché au revers du fossé, tandis que le paga s'éloignait. Il a même, en rêvant, le don de seconde vue, qualité fort rare, mais qui lui pourrait coûter cher, surtout si Laffin en était informé. Comment allions-nous nous tirer de là ?

Et Galar se prit à réfléchir.

Au bout de quelques minutes, il murmura :

— On dit que les Gascons sont gens de rousource et ne se trouvent jamais en défaut. Je suis pourtant Gascon, mais je jeterais volontiers ma langue aux chiens.

Avertis le roi sans qu'il arrive malheur au page et sans trahir le duc, voilà ce qu'il faut trouver, et voilà ce que je ne trouve pas.

Mais Galar n'était pas homme, on le sait, à tourner le dos aux obstacles, et il ne se décourageait pas aisément.

— L'assaut est pour demain, se dit-il, et nous avons la nuit devant nous ; s'il est vrai que la nuit porte conseil, demain, au point du jour, j'aurai trouvé ce que je cherche. Allons toujours rejoindre le roi et voyons quelle mine fait le duc.

Galar se mit donc en route à travers les tentes pour gagner celle du roi.

Les troupes, lassées par vingt combats et des marches forcées successives, dormaient, à l'exception des sentinelles placées de distance en distance.

— Ce n'est pas un camp, pensait Galar, c'est une nécropole, et si la garnison de Montmeillon avait du nez, elle ferait une sortie.

Tout en marchant, Galar levait de temps à autre le nez vers les remparts de la citadelle.

Un certain donjon surtout qui surveillait la vallée à l'est avait frappé son attention par un point lumineux qui brillait à son faîte.

Ce point lumineux n'était autre qu'une lanterne, et les verres en étaient rouges, car la lumière arrivait à Galar comme le rayonnement d'un charbon.

— Que veut dire cette lanterne rouge ? pensait le Gascon.

Il lui fallait repasser au bord du camp et côtoyer un moment le fossé pour arriver plus vite et plus directement, c'est-à-dire suivre de nouveau le chemin que lui avait fait prendre Florimond.

Galar marchait lentement ; du reste, il ne se pressait pas, espérant toujours que l'inspiration qui le chahutait illuminerait tout à coup son cerveau réduit aux expédients.

Et tout en marchant, il regardait sa lanterne.

Mais soudain il s'arrêta et demeura comme cloué en terre.

Dans le camp français, une autre lanterne, absolument rouge, comme celle des remparts, venait de briller tout à coup, au faîte d'une tente.

— Peste ! se dit Galar, est-ce que les Savoyards ont des intelligences chez nous ?

La tente, qui venait d'arborer un feu rouge, était la plus rapprochée des remparts.

— Pardieu ! se dit Galar, c'est celle du maréchal.

Le phare du donjon s'éteignit.

Une seconde après, la lueur qui s'était faite au sommet de la tente de Biron s'éteignit pareillement.

— Il y a du Laffin là-dessous, pensa Galsor.
Et il se jeta dans le fossé et se mit à y ramper presque à plat ventre, prêtant l'oreille au moindre bruit.
D'abord il n'entendit que le pas lent et mesuré des sentinelles.

Puis un autre bruit parvint à son oreille.
C'était celui d'un pas rapide et inégal tout à la fois.
Galsor ne bougea plus.
Bientôt, dans l'obscurité, il vit une ombre se mouvoir et se diriger vers le pied des remparts.
L'ombre passa tout près de lui.
Immobile dans le fossé, Galsor la laissa passer, mais il la recevait.

C'était M. de Laffin.
Arrivé à un certain endroit, l'ombre ne bougea plus.
— Qui donc attend-il ? se demanda Galsor.
Une demi minute s'écoula.
Tout à coup Galsor, qui avait levé doucement la tête au-dessus du fossé, vit un point noir qui glissait au flanc du rocher, sur lequel la forteresse était perchée comme une aigle.

On eût dit une gigantesque chauve-souris descendant du mont dans la plaine en rasant la paroi du rocher.
Les yeux de Galsor étaient faits à l'obscurité, et il avait, du reste, la vue perçante.

A mesure que le point noir descendait, il grossissait, et le Gascon ne put s'y tromper plus longtemps.

C'était un homme qui se laissait glisser à l'aide d'une corde à nœuds, du haut des remparts.

Alors Galsor appuya son oreille contre terre et il écouta.
Il entendit une voix qui disait :

— Est-ce toi ?

C'était la voix de Laffin.

— Oui, maître.

— Bon ! pensa Galsor, maintenant je suis fixé. C'est maître Rénazé qui vient saluer son ami Laffin.

Et Galsor, qui n'était pas à dix pas de distance, écouta attentivement.

IX

Galsor ne s'était pas trompé.

C'était bien Rénazé et Laffin qui se donnaient un mystérieux rendez-vous au pied des remparts.

Il faisait assez froid et la terre était assez dure pour avoir acquis une certaine sonorité qui permit à Galsor d'entendre fort distinctement la conversation des deux misérables, bien qu'ils parlaient à voix basse.

— Eh bien ? disait Laffin, a-t-on reçu une réponse ?

— Oui, maître.

— Que dit le duc ?

— Il est ravi. Le tireur d'arquebuse a fendu deux lingots de plomb qu'il a machés ensuite, ce qui, paraît-il, est une manière de les empoisonner. Ce qui fait que, quoi qu'il arrive, la blessure sera mortelle.

— Tu es fou, maître Rénazé, dit sèchement Laffin.

— Feu ! maître.

— Oui, certes.

— Comment cela ?

— Ou bien, tu es idiot....

— Mais...

— Puisque tu ne m'as pas compris.

— Pardon, dit Rénazé, je crois vous avoir compris, au contraire. De quoi s'agit-il ? M. de Biron a un cimier rouge,

au lieu d'un cimier blanc, demain, on montant à l'assaut.

— Bon ! après ?

— Le roi est à ses côtés, et comme le roi a toujours un cimier blanc, c'est ce cimier blanc que le tireur d'arquebuse vise.

— Tu es un imbécile, Rénazé.

— Mais cependant...

— Voyons, repart Laffin avec plus de douceur, tu penses bien que je ne veux pas faire tuer le roi ; puisque le roi est, sans s'en douter, de moitié dans une vengeance.

— Mais alors que pensera le duc de Savoie ? demanda naïvement Rénazé.

— C'est son affaire et non la mienne.

— Vous avez raison cette fois, maître, dit Rénazé, je suis un parfait imbécile.

— Ah ! tu en conviens ?

— Car je ne comprends plus du tout. Il est convenu entre le duc et le maréchal que ce dernier montera à l'assaut avec le roi.

— Oui, tout cela est convenu, dit Laffin.

— Le duc fait venir à grands frais un chasseur des montagnes du Tyrol, un homme dont l'adresse tient du prodige.

— Soit. Et cet homme, à moins que Rénazé ne soit un imbécile, poursuivait Laffin, visera trop haut ou trop bas, mais le roi demeurera sauf.

Rénazé ne souffla mot.

— Car, poursuivait Laffin, qu'ai-je voulu ? ajouter aux trahisons précédentes du maréchal une trahison de plus.

— Bon !

— Je vous ai envoyé la réponse tout à l'heure.

— Sans doute et je l'ai portée au duc de Savoie.

— Eh bien ! la réponse était de ma main.

— Je le sais.

— Mais le maréchal a écrit une lettre que j'ai gardée et il l'a signée.

— Ah ! dit Rénazé.

— Commencez-lu à comprendre ?

— Oui, maître.

— Eh bien ! maintenant, il s'agit de faire que le tireur d'arquebuse ne tue point le roi.

— Cela est difficile.

— Pourquoi ?

— Parce que le duc lui a promis dix mille écus d'or en cas de réussite.

— Tu lui en promettras quinze mille.

— Impossible encore.

— Hein ? dit Laffin.

— Cet homme est incorruptible.

Laffin eut un geste de colère.

— Écoutez, dit Rénazé, je vais toujours le teuter.

— Comment saurais-je si tu as réussi ?

— Quand je serai remonté, lève les yeux vers le donjon.

— Fort bien.

— Si le tireur d'arquebuse accepte les quinze mille livres, la lanterne sera verte.

— Et s'il refuse ?

— Elle sera rouge comme tout à l'heure.

— Va ! dit Laffin.

Rénazé saisit la corde à deux mains et Galsor, qui n'avait pas perdu un mot de cette conversation, le vit remonter lestement au flanc du rocher.

— Décidément, murmura le Gascon, tous ces gens-là me font perdre mon temps. Quand j'arriverai chez le roi, il aura fini de souper, et je meurs pourtant de faim !



Un fossé et un donjon. (Page 88.)

Malgré cette réflexion, Galaor ne bougea pas.

Laffin s'était assis au bord du fossé, Galaor était dedans. Sans l'obscurité de la nuit, le premier aurait peut-être aperçu le second.

Mais Laffin était trop préoccupé d'ailleurs.

Les yeux fixés sur le donjon, il attendait la réponse de Renaud.

Cette réponse ne se fit pas attendre. Au bout d'un quart d'heure la lanterne reparut en haut du donjon.

Elle était rouge. Le tireur d'arquebuse refusait.

— Je ne veux pourtant pas qu'on tue le roi, murmura Laffin.

— Ni moi, pensa Galaor.

X

— Il y aurait pourtant une chose bien simple et qui lèverait toute difficulté, se dit encore Galaor ; ce serait que je tuasse Laffin et que j'allasse ensuite tout conter au roi. Mais, outre que ce métier d'espion ne me va guère, je ne

voudrais pas qu'il arrivât des choses fâcheuses à M. de Biron, qui n'est traître qu'en paroles jusqu'à présent.

Galaor s'était repris à réfléchir.

Laffin réfléchissait aussi, et il était certainement très-embarrassé, car, au lieu de s'en aller, il s'assit sur le bord du fossé.

Ce que voyant, Galaor eut une inspiration et il se leva tout debout.

Laffin, en voyant un homme se dresser devant lui, jeta un cri et porta la main à son épée.

Mais Galaor prit un pistolet à sa ceinture et dit froidement :

— Si vous criez, si vous cherchez à fuir, je vous casse la tête.

Laffin se prit à trembler.

Alors Galaor marcha droit à lui :

— Bonjour, monsieur de Laffin.

Laffin fit un pas en arrière :

— Monsieur Galaor ?

— Moi-même, cher seigneur.

Laffin était tout ému de cette brusque rencontre.

Après l'avoir menacé de le tuer, Gahor devenait avec Laffin d'une courtoisie extrême.

— Cher monsieur de Laffin, reprit Gahor, vous plairait-il de me donner une explication ?

— Parlez, monsieur.

— Je me promène par hasard et pour calmer un violent mal de tête.

— Bon !

— Un homme passe devant moi, je le reconnais : c'est vous.

— Après ? dit Laffin, qui appelait à son aide toute sa présence d'esprit un peu en désarroi.

— Je vous vois franchir le fossé et rester aux pieds des remparts, au risque de recevoir une boue arguribusade.

— Oh ! dit Laffin, il fait si noir.

— Pas si noir que vous le croyez, puisque j'ai vu un homme descendre de là haut au bout d'une corde.

— Ah ! vous avez vu cela ?

— Oui, dit Gahor, et j'avais bonne envie de franchir le fossé.

— Pourquoi faire ?

— Mais pour avoir ce que vous disiez, cet homme et vous.

Laffin éprouva comme un soulagement. Gahor disait n'avoir rien entendu.

— Ah ! vraiment ? dit-il, prenant un ton enjoué, vous auriez voulu savoir ?...

— Mon cher monsieur de Laffin, reprit Gahor, permettez-moi de vous dire nettement ma pensée.

— Parlez, monsieur Gahor.

— Vous trahissez...

— Ah ! par exemple !

— Et il faut me confesser à l'instant même votre trahison ou vous résigner à mourir.

Ce disent, Gahor élevait de nouveau son pistolet à la hauteur du front de Laffin.

Celui-ci ne put pas s'émouvoir.

— Mon cher monsieur Gahor, dit-il, je suis bien heureux de vous avoir rencontré.

— Bah ! fit le Gascon.

— Car vous m'allez ôter une terrible épine du pied.

— En vérité !

— Et tout à l'heure, quand vous saurez tout, au lieu de me menacer, vous me serrerez la main et me demanderez mon amitié.

— Oh ! oh !

— Non-seulement je ne trahis personne, continua Laffin, mais je cherche le moyen de sauver le roi.

— Vous voulez sauver le roi ?

— Oui.

— Le roi est donc en danger ?

— En danger de mort.

— Par exemple, dit Gahor, qui prit un air étourdi.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, monsieur, poursuivait Laffin.

— Mais...

— Savez-vous avec qui je causais tout à l'heure ?

— Avec un homme qui s'est laissé glisser du haut des remparts le long d'une corde.

— D'accord. Mais vous ne connaissez pas cet homme ?

— Je ne l'ai pas reconnu, du moins.

— Vous avez pourtant voyagé avec lui.

— Alors, c'est Rénazé ?

— Justement.

— Rénazé passé à l'ennemi !

— Non pas, mais Rénazé jouant pour nous le rôle d'espion et me venant prévenir que le roi court un grand danger, ce dont je vous prévins à mon tour.

— Eh bien ! cher monsieur de Laffin, dit Gahor avec flegme, parlez, expliquez-vous, je suis tout oreilles.

Et Gahor remit son pistolet à sa ceinture.

XI

Gahor se disait :

— Voyons si la version de Laffin se rapporte à celle du page.

Laffin rogit :

— Le duc de Savoie est un maître fourbe ; ce qui lui échappe par la force, il le veut avoir par la ruse ; ce qu'un combat loyal ne lui peut donner, il le demande à une trahison.

— Tout cela est un peu obscur, mon cher monsieur de Laffin. Voyons ? continuez.

— Donc, reprit Laffin, pour parler plus clairement, je vous dirai que le duc désespère de sortir triomphant de l'aventure de guerre où il s'est embarqué.

— Je crois même, interrompit Gahor, que, s'il sort sain et sauf de son palais de Chambéry...

— Il n'est pas à Chambéry.

— Ah ! où est-il donc ?

— Là-haut.

Et Laffin montra du doigt les remparts de la citadelle.

— Dans Montmollan ?

— Oui.

— Eh bien ! il délogera plus tôt, voilà tout. Mais, cher monsieur de Laffin, poursuit Gahor, veuillez donc continuer, et mille pardons pour vous avoir interrompu.

— Donc, le duc est fort hurié de s'être mis en guerre avec le roi, et il ne sait comment s'en tirer.

— Vraiment ?

— Il faudrait, pour que tout s'arrangeât, que le roi mourût subitement, ce qui causerait un bouleversement dans toute l'Europe.

— Bon !

— Qu'il fût assassiné... par exemple !

— Ah ! quant à cela, c'est difficile, mon cher monsieur de Laffin, et je vais vous en dire la raison. Je couche, la nuit, dans le tenté du roi et il n'y a pas un soldat de notre armée qui n'aime le roi comme son père.

— Je sais cela, dit Laffin.

— Ainsi donc si le duc de Savoie a pensé qu'il trouverait des assassins ici, il s'est grossièrement trompé.

— Le duc n'y a pas même songé.

— Alors ? fit Gahor avec une expression de miséricorde adouable.

— C'est pour cela qu'il s'est adressé au Tyrolien.

— Qu'est-ce que cela, le Tyrolien ?

— Un tireur d'arquebuse.

— Fort bien.

— Qui ne manqua jamais son but à cinq cents pas de distance.

— Un joli tireur, dit Gahor avec flegme.

— Et qui, demain, à l'assaut, tirera sur le roi.

— Comment le reconnaître-t-il ?

— Il le reconnaîtra à son panache blanc.

— Bah ! dit Gahor, moi aussi je porte un panache blanc, et M. de Biron aussi...

— Pour vous, je ne dis pas, reprit Laffin, mais M. de Biron...

— Comment! mais le maréchal affecte, au contraire, de porter une cuirasse semblable à celle du roi, un panache comme celui du roi, et, en rase campagne, il monte volontiers un cheval de la même couleur que celui du roi.

— Je ne dis pas non.

— Alors, vous voyez bien que le tireur d'arquebuse, si babilé qu'il soit, peut se tromper...

Laffin secoua la tête.

— Et nous tuer, moi ou le maréchal, croyant tuer le roi.

— Vous, peut-être, le maréchal, non.

— Pourquoi?

— Le maréchal est trop superstitieux.

— Eh bien?

— Et la nuit dernière, il a fait un rêve.

— Vraiment! fit Galaor, qui songeait au rêve de Florimond.

— Dans ce rêve, poursuivait Laffin, il se voyait étendu tout sanglant dans un cercueil.

— Et puis?

— Le maréchal s'est réveillé de fort méchante humeur, et il m'a dit : « Je crois bien que je ne sortirai pas vivant de cette campagne. » Comme j'essayais de le rassurer, un de ces bohémien qui suivent notre armée et disent la bonne aventure aux soldats a passé devant notre tente : le maréchal l'a fait venir.

— Ah! ah!

— Il lui a raconté son rêve, et il l'a interrogé sur l'avenir.

— Et que lui a répondu le bohémien?

— Après avoir examiné attentivement les lignes de la main du maréchal, il lui dit : « Vous serez taé demain, si vous ne prenez une précaution que je vais vous indiquer.

— Laquelle? a demandé le maréchal. Il faut qu'un lieu d'un panache blanc, vous ayez un panache rouge. »

— Ah! diable!

— Ce qui fait que demain, le tireur d'arquebuse n'aura plus à choisir qu'entre le roi et vous, acheva prudemment Laffin. Galaor regarda le traitre entre les deux yeux.

— Monsieur de Laffin, dit-il, vous ne connaissez pas le roi.

— Mais...

— Si on lui disait pareille chose, non-seulement il voudrait que demain je ne montasse pas à l'assaut, mais il mettrait à son casque deux panaches blancs au lieu d'un.

— C'est parce que je sais tout cela, mon cher monsieur Galaor, que je vous ai averti.

— Supposez encore une chose.

— Voyons?

— Supposez que le roi s' imagine que M. de Biron n'a pas rêvé.

— Plait-il?

— Et qu'il est de moitié dans les projets du duc de Savoie.

— Oh!

— Supposez-le...

— Eh bien? dit Laffin, qui eut une flamme sombre dans le regard.

— Et qu'il demeurât convaincu que le maréchal est un traître.

— Que ferait-il? demanda vivement Laffin.

— Il lui pardonnerait, dit Galaor avec ardeur.

— Mais enfin, dit Laffin, il ne s'agit ni de suppositions, ni de rêves, en ce moment, mais bien d'une réalité...

— Faites comme moi.

— Qu'allez-vous donc faire?

M. Laffin regarda Galaor avec anxiété.

— Je vais une coucher, dit Galaor. Bonsoir.

Et il fit un pas de retraite.

— Monsieur!... monsieur!... dit Laffin, prenez garde!... s'il arrive malheur au roi... ce ne sera pas ma faute.

Galaor se mit à rire :

— Et s'il vous arrive malheur à vous, dit-il, vous ne vous en prendrez pas à moi, non plus.

Il laissa Laffin étourdi et comme écrasé.

Puis il s'en alla en murmurant :

— Maintenant que Laffin m'a fait ses confidences, je n'ai plus peur de compromettre le pauvre petit page Florimond.

Et il continua son chemin vers la tente royale.

XII

Cependant le roi était à table lorsque Biron était entré.

— Messieurs, s'était-il écrié, voici l'enfant prodige qui nous revient.

Et il avait tendu les bras au maréchal.

Le maréchal était un peu pâle, mais il répondit à l'accablante fraternelle du roi par quelques mots d'excuses.

— Grand enfant, dit le roi, as-tu pu me méconnaître à ce point?

Et il le fit asseoir à sa droite.

En même temps il regarda ses autres officiers et ajouta :

— Messieurs, je crois que c'est la dernière nuit que les Savoyards passent dans Montmeillon. Du moment où Henri de Bourbon et Biron redeviennent amis, la victoire est assurée.

Ces mots firent tressaillir Biron.

— Allons, maréchal, continua le roi, à ta santé, mon compagnon! N'es-tu pas toujours mon frère d'armes?

— Oui, sire, halloo! le maréchal.

— Tu ne m'en veux plus, n'est-ce pas?

— Non, sire.

— Quand on pense, poursuivait Henri, que c'est la marque de Verneuil qui a failli nous brouiller.

Un nuage passa sur le front de Biron.

— Mais tu sais la vérité, maintenant : ta fiancée n'a jamais cessé d'être digne de toi, et, la campagne finie, nous te célébrerons des noces dont on parlera dans toute l'Europe. N'est-ce pas, messieurs?

Les officiers du roi s'inclinèrent, Biron seul ne répondit pas.

— Tu ne dis rien, sorniois? continua le roi d'un ton léger.

— Mais... sire...

Le roi se mit à rire.

— Par exemple, dit-il, je sais bien que les fiancées ne te manquent pas.

Et il regarda le maréchal dans le blanc des yeux.

— Sire!

— On m'a même raconté qu'un grand personnage l'avait fait offrir la main de sa fille.

Biron devint livide.

— Mais on m'a dit aussi que tu avais refusé.

— Oui, dit Biron, tout honteux, les colonniateurs n'ont pas dû me manquer du temps que Votre Majesté me tenait rigueur.

— Je ne t'ai jamais tenu rigueur, maréchal; c'est toi qui me boudais...

Le remerciement était peu à peu la voix dans l'âme de Biron,

et, soudain, il eut un élan de franchise et de repentir :
— Ah! sire, dit-il, vous êtes le meilleur des maîtres, et moi le plus ingrat des serviteurs. Pardonnez-moi...

— Oh! de grand cœur, dit Henri.

Et il embrassa de nouveau le maréchal.

En ce moment Gahor entra, et, sans mot dire, il se vint mettre à table.

Le souper s'acheva sans autre incident.

Peu à peu le front de Biron s'était éclairci et la gaieté lui était revenue.

Mais cette gaieté avait quelque chose de sérieux et de factice qui n'échappait point à l'œil clairvoyant de Henri.

Sur un signe de celui-ci les officiers avaient quitté la table un à un; puis ils s'étaient glissés hors de la tente royale, et le roi demeura seul avec le maréchal et Gahor.

— Cousin, dit le roi, sais-tu qu'il est fort tard?

— Ah! dit Biron.

— Et que nous donnons l'assaut à la pointe du jour?

— Eh bien! sire...

— Si tu t'allais coucher?

Biron ne bougea.

— Quand on se veut battre vaillamment le lendemain, il faut dormir.

— Mais, sire...

— Allons, cousin, va te coucher.

Biron se leva, mais il ne se pressait point de s'en aller.

— Voyons, dit le roi, as-tu donc quelque chose à me dire?

— Oh! sire, dit Biron, dont la voix tremblait d'une mystérieuse émotion, c'est une singulière idée qui m'a passé par la tête.

— Quelle idée?

— Je trouve que Votre Majesté s'expose trop les jours de bataille.

— Par exemple!

— Les Savoyards sont de fiers tireurs, sire, et nul mieux qu'eux ne m'aimait l'arquebuse.

— En vérité! dit le roi avec mépris.

— Tenez, poursuivit Biron, Votre Majesté a tort d'ombrager son casque de ce grand panache blanc qui est un point de mire.

— Et toi? dit le roi.

— Moi je ne suis pas le roi.

— Allons, va te coucher, cousin.

Biron fit un pas de retraite; puis il revint près du roi :

— Sire, dit-il, si vous étiez raisonnable, vous auriez demain un autre panache.

— Tu veux que je supprime mon cimier blanc?

— Oui, sire.

— Mais tu es fou, cousin. Mes soldats ne me reconnaîtraient plus.

— Sire...

— Mais va donc te coucher! répéta le roi.

Et il poussa le maréchal hors de la tente.

Alors il se trouva seul avec Gahor.

— Eh bien! lui dit-il, que penses-tu du maréchal? Je crois qu'il est un peu gris... Il a bu énormément, du reste, ce soir.

— C'est possible, sire.

— Quel panache veut-il donc que je porte?

— Je ne sais pas, sire, mais...

— Mais quoi?

— Il a peut-être raison.

— Vraiment?

Et le roi se mit à rire.

— Sire, dit Gahor, il y a un homme que je ferais pendre demain au point du jour, avant l'assaut, si j'étais roi.

Le roi tressaillit :

— Et quel est cet homme? demanda-t-il froidement.

— C'est un certain Laffin...

— Ah! oui, le secrétaire du maréchal. Et pourquoi veux-tu que je le fasse pendre?

— C'est mon secret.

— Comment! drôle, tu as des secrets pour moi!

Gahor regarda le roi.

Le visage de Henri de Bourbon éclatait, en ce moment, de majesté et de bienveillance.

— Ah! sire, murmura le Gascon, vous êtes bien le roi qui faisait jeter du pain par-dessus les remparts aux Parisiens affamés. Vous êtes bien le roi qui oublie et pardonne...

Henri fit un pas en arrière; puis son front plissé se rasséréna :

— Tu veux que je t'engage ma parole royale de pardonner, s'il y a lieu de punir? dit-il.

— Oui, sire.

— Eh bien! parle... je pardonnerai!...

XIII

Gahor avait la parole du roi. Mais ne l'eût-il pas eue, qu'il eût parlé tout de même.

Il ne cache donc rien de tout ce qu'il avait appris dans la soirée, tant de la bouche du page Florimond que de ce qu'il avait vu lui-même.

Le roi l'écoute gravement, sans l'interrompre une seule fois, ni par un mot, ni par un geste.

Ce silence inquiète Gahor, qui finit par s'arrêter et regarda le roi d'un air effaré.

— Eh bien! continue, dit alors Henri de Bourbon.

— Mais, sire...

— C'est fini?

— Oui, et il me semble que c'est bien assez.

— En effet, tu m'as fait un assez long récit.

Et le roi, qui n'avait pas quitté la table, se versa un verre de vin.

Ce calme bouleversait Gahor, qui, tout au contraire, s'était attendu à voir le monarque entrer d'abord dans une violente colère.

Henri avait à peine pâli, et, après ces quelques mots, il était redevenu silencieux.

— Tu m'enverras mes deux pages qui boivent dans la tente voisine, dit enfin le roi à Gahor. Je veux dormir quelques heures.

— Comment! fit Gahor stupéfait, Votre Majesté me congédie?

— Eh bien! sans doute... Est-ce que tu n'as pas envie de dormir?

— Mais... sire...

— Eh bien! quoi?

— Je pensais que les révélations que je venais de faire à Votre Majesté...

— Tu ne m'as fait aucune révélation.

— Heu? dit Gahor en reculant d'un pas.

— Ce que tu m'as dit, je le savais!...

Gahor eut un geste de stupefaction.

Alors un sourire vint aux lèvres du roi :

— Je vois bien, dit-il, que tu ne t'en iras te coucher que



Le roi est dans sa tente. (Page 81.)

lorsque je t'aurai donné des explications, et je me résigne. Assieds-toi donc encore un moment et écoute-moi.

Galaër attacha sur Henri de Bourbon un regard avide et se suspendit, pour ainsi dire, à ses lèvres.

Le roi dit alors :

— Il y a longtemps, trop longtemps déjà que cela dure. Biron me sert un jour, me trahit le lendemain, et fait retentir le monde entier de ses plaintes contre moi, qui l'ai comblé de bienfaits.

Tu l'as vu ce soir ; il avait au cœur un remords immense. Je lui eusse commandé de mentir à l'assaut tout seul ce soir, qu'il y fût allé... Mais en dit que la nuit porte conseil...

— Oh ! sire, dit Galaër qui crut pouvoir prendre la défense du maréchal, je jure à Votre Majesté que M. de Biron...

— Ne jure rien, mon ami, Biron est ainsi fait qu'il a un vaillant cœur et un déplorable orgueil ; que l'heure suivante détruit en lui les bons sentiments qu'il avait l'heure d'auparavant.

Depuis notre entrée en campagne, Biron me boude.

Crois-tu qu'il ait la conviction que j'ai essayé de lui prouver sa fiancée ? Non.

Mais Biron avait besoin d'un prête-nom pour servir son orgueil et étouffer le cri de sa conscience.

Biron est jaloux de moi.

— Oh ! sire !...

— Comme il est brave et qu'il sait le métier de la guerre comme pas un, Biron a fini par se persuader qu'il lui fallait une couronne ; et cette couronne, il la veut un jour, et la demande à la trahison. Le lendemain, la voix du remords s'élève dans son cœur et il y renonce. Le jour suivant, il rêve de nouveau qu'il est roi.

— Mais alors, sire...

— Tiens, dit le roi s'animant, le jour de notre entrée dans Bourg, que nous avions emporté d'assaut, un bourgeois de la ville s'est approché de moi, au risque d'être foulé sous les pieds de mon cheval, et il m'a remis un papier, puis il s'est perdu dans la foule.

— Ah !

— Sais-tu ce que contenait ce papier ?

— Non, sire.

— Ces mots : « Que le roi de France se garde du maréchal de Biron. » Et, acheva le roi, toujours calme, jusqu'à présent je me suis gardé.

— Mais, sire, dit Galaër, si l'en est ainsi, demain Votre Majesté changera de panache.

— Non.

— Et le tireur d'arquerose ?...

Le roi haussa les épaules ; puis il se leva, écarta un des piliers de la tente et montra le ciel à Galaër :

— Tiens! dit-il, regarde là-haut cette étoile, c'est la mienne. Vois-tu comme elle brille!

— Elle est étincelante, sire.

— Eh bien! rassure-toi alors, la balle ou le fer qui me frapperont un jour, ne sont ni fondus ni trempés encore. Va donc dormir, Gaior mon ami, car demain au petit jour nous escaladerons les remparts de Montcaillon.

— Sire, dit Gaior d'une voix émue, Votre Majesté me permettra-t-elle de lui rappeler que j'ai sa parole?

— Oui, je t'ai promis de pardonner.

Gaior s'inclina.

— Mais ce pardon ne dépend ni de toi, ni de moi.

— Et de qui donc, sire?

— Du maréchal.

— Je ne comprends pas.

— Alors, écoute. Demain, j'en suis presque sûr, Biron renoncera à porter un cimier rouge.

— Ah! j'en suis sûr.

— Quand nous aurons pris Montcaillon, le duc de Savoie capitulera.

— C'est probable.

— Et Biron verra qu'il n'a plus rien à attendre de lui.

— Bon!

— Alors, si Biron m'avoue sa faute, je le prendrai dans mes bras et je lui pardonnerai.

— Et s'il n'avoue rien?...

— Un nuage passa sur le front du roi.

— Ne préjugons pas l'avenir, dit-il d'une voix triste.

Et il poussa Gaior hors de sa tente, répétant :

— Mais, va donc dormir!

Puis, il se jeta lui-même, tout vêtu, sur son lit de camp.

XIV

Les premières clartés du matin glissaient indécises à la crête des Alpes couvertes de neige, quand le clairon se fit entendre dans le camp français.

Le roi était à cheval le premier, visière baissée, son panache blanc flottant au vent.

Il avait à sa droite le maréchal d'Eproux, à sa gauche Gaior.

Gaior, lui aussi, avait un panache blanc.

De plus, il avait, comme le roi, passé en sautoir sur sa cuirasse une belle écharpe bleue.

Le roi tressaillait en le voyant :

— Qu'est-ce que cela? dit-il.

— Sire, répondit Gaior, Votre Majesté a oublié de me donner le grand-cordon du Saint-Esprit.

— Peste! tu n'as pas ambitieux à demi, mon mignon. Sais-tu qu'il n'y a que les princes?...

— Je pourrais l'être, dit Gaior. Et je le suis peut-être...

— Tais-toi, vantard!

— Alors une belle dame qui me veut quelque bien m'a fait cadeau de cette écharpe, qui est de même couleur que le grand cordon de Votre Majesté.

— Mon Gaior, dit le roi, vous pouvez conter de pareilles sornettes à d'autres, mais non à moi.

— Sire...

— Et si ta cuirasse est aussi brillante que la mienne, et si tu portes une écharpe bleue et un panache blanc, c'est que tu veux attirer l'attention du tireur d'arbalète sur toi.

Gaior baillota. Le roi n'eut pas le temps d'en dire da-

vantage, car les autres officiers de sa maison militaire arrivaient et, avec eux, le maréchal de Biron.

Le maréchal était encore tête nue.

Dépendant il était à cheval et sa cuirasse resplendissait aux premiers feux de l'aube comme un miroir d'acier.

— Ilé cousin, lui dit le roi, vas-tu donc monter à l'assaut sans casque?

— Non, sire.

— Alors pourquoi es-tu tête nue?

— Sire, dit Biron, j'ai fait un rêve cette nuit.

— Vraiment.

— J'en avais fait un autre la nuit précédente.

— Tu rêves donc toujours?

— Assez souvent, sire.

— Dans le premier de mes deux rêves, poursuivait Biron, je montais à l'assaut aux côtés de Votre Majesté, et j'avais un casque de cuivre rouge.

— Ah! ah!

— Dans le second, c'était Votre Majesté qui portait ce même casque et m'avait donné le sien.

— Eh bien! dit le roi, qu'est-ce que prouve ton rêve...

— Que j'en reviens au conseil que je me suis permis de donner hier soir à Votre Majesté.

— Et tu sais bien que je ne le suivrai pas, maréchal.

— Hélas! sire, je le crains.

— Par conséquent, prends le cimier que tu voudras, et l'épée au vent, cousin.

Alors Biron fit faire une demi-volte à son cheval, et démasqua ainsi le page Florimond qui portait son casque.

Ce casque était, comme celui du roi, surmonté d'un cimier blanc.

Henri éprouva comme un soulagement.

Biron n'osait pas consommer sa trahison.

Puis le roi, regardant Gaior qui s'était rangé à sa gauche :

— Maréchal, dit-il, je vous vais faire un cadeau. Regardez l'écharpe que porte notre ami Gaior.

— Elle est d'un bleu éclatant, sire.

— Ou j'aurais le cordon du Saint-Esprit.

— En effet...

— Cousin, dit le roi, je vous fais chevalier de l'ordre, et je vous octroie l'écharpe de Gaior, en attendant que je vous puisse donner un grand cordon véritable.

— Mais, sire... voulait dire Gaior.

— Mon mignon, répondit le roi, souviens-toi que le premier devoir d'un soldat est l'obéissance.

Et Gaior obéit en soupirant et offrit l'écharpe au maréchal, qui la passa sur sa cuirasse.

Et, pendant cet échange, le bon roi Henri pensait :

— Qu'on tte mon cousin Biron en moi, bien; mais ce pauvre Gaior... il n'aurait qu'à être réellement mon fils... Je ne m'en consolerais de ma vie.

Une heure après, le roi, le maréchal et Gaior étaient au pied des remparts et le feu des tranchées était ouvert contre la place.

Les canons de Montcaillon tonnaient, répondant aux canons français.

Une première attaque avait été repoussée; une seconde fut menée jusqu'à la porte principale.

Le roi et Biron marchaient en tête; et tout en donnant ses ordres, le roi disait à Biron :

— Mon cousin de Savoie a, paraît-il, des tireurs d'arbalète merveilleux; gare à nos panaches blancs, cousin!

Biron tremblait de colère et d'émotion.

— Sire, répondit-il, une dernière fois, je vous en supplie, ôtez votre cimier...

— Tu plaisantes, dit le roi.

Et il s'approcha de la première échelle qu'on venait de poser contre les remparts.

En ce moment une balle siffla.

Instinctivement, le roi baissa la tête.

Biron et Galar, qui ne le quittaient pas d'une semelle, jetèrent un cri.

La balle avait coupé le panache au niveau du casque.

Le roi était sauf.

— Ventre-saint-gris ! s'écria le roi, donne-moi ton casque, Galar. Mes soldats prendraient peur, ils croiraient que c'est un mauvais présage.

— Non, sire, dit Galar, non. Mon casque ne mérite point un pareil bonheur.

Et comme il disait cela, une seconde balle siffla.

A son tour le roi jeta un cri, car il vit chanceler Galar et le reçut tout sanglant dans ses bras.

Galar n'avait plus d'écharpe bleue et le tireur d'arquebuse, hésitant entre ces trois panaches blancs, avait été trompé par cette écharpe nue et s'était dit que celui-là qui la portait ne pouvait être que le roi de France !...

XV

Le soir de ce jour, Montméllan était pris ; le duc de Savoie avait capitulé et la paix était faite, au prix de la Bresse et d'une partie de la Franche-Comté, qui restait aux mains du roi de France.

Pourtant, le roi n'était pas joyeux, comme on aurait pu le croire.

Le roi avait des larmes dans les yeux et la mort dans l'âme.

Debout auprès du lit sur lequel se tordait Galar, frappé d'une balle au défaut de la cuirasse, Henri tenait dans ses mains la main fiévreuse de ce jeune homme qui lui ressemblait si fort que personne ne doutait que ce ne fût un péché de sa jeunesse.

Un des chirurgiens ordinaires du roi avait pansé la blessure après l'extraction de la balle, et il n'avait point dissimulé un seul instant la gravité de l'état où se trouvait Galar.

Le roi pleurait.

Galar le regardait en souriant et disait :

— Pourquoi me plaindre, sire ? Ne sais-je pas heureux de mourir pour mon roi ?

Alors Henri eut un accès de colère.

— Non, mon enfant, dit-il, non, tu ne mourras pas. Mais si pareil malheur arrivait...

— Eh bien, sire ? demanda Galar toujours souriant.

— Je te vengerais !

— Ah ! sire, dit le jeune homme, je devine la pensée de Votre Majesté, mais Votre Majesté n'a rien de mémoiré... elle m'a promis de pardonner...

— Je pardonnerai à ceux qui avoueront leurs crimes, dit brusquement le roi.

Et il passa la nuit au chevet du blessé.

Vers le matin, la fièvre s'empara de Galar et le délire le prit.

Le roi épiait avec anxiété le visage du chirurgien.

Celui-ci, qui n'avait pas voulu se prononcer jusque-là, dit alors :

— Cette fièvre est d'un bon augure ; je crois pouvoir repoudre de la vie du blessé.

Le roi poussa un cri de joie.

— Oh ! dit-il, je donnerais de bon cœur tout ce que j'ai conquis, j'abandonnerais avec bonheur tous les avantages de cette campagne, en échange de la vie de cet enfant.

Sur les instances de ses officiers, le roi consentit à prendre un peu de repos. Il dormit près de quatre heures. Quand il s'éveilla, on vint lui dire que le délire était passé et que le chirurgien répétait de sauver Galar.

Alors le roi fit appeler M. de Sully et il s'entretint longuement avec lui des affaires de la politique.

Puis il manda auprès de lui M. de Biron.

Le maréchal avait passé une nuit d'insomnie.

Laffin, son mauvais génie, lui avait reproché sa lâcheté.

— Monseigneur, lui avait-il dit, de sa voix mordante et ironique, vous êtes décidément le plus fidèle sujet de Sa Majesté. Grâce à vous, Montméllan a été pris, le duc de Savoie battu, humilié, contraint de faire une paix honteuse ; et il faut renoncer maintenant pour toujours à être autre chose que le plus humble des serviteurs du roi de France.

Et cette vipère humaine avait sifflé toute la nuit, amenant Biron à des accès de rage folle.

Quand un officier du roi vint dire à Biron qu'il était attendu chez Sa Majesté, Laffin ricana encore.

— Allez, monseigneur, disait-il, allez ! quelque chose me dit que le roi va vous récompenser magnifiquement.

Biron se rendit aux ordres du roi.

Il avait retrouvé son front hanté, sa démarche arrogante et, il y avait loin de son attitude à celle qu'il avait naguère en partageant le souper du roi.

Le roi attacha sur lui son clair regard.

— Cousin, lui dit-il, la paix est faite. Nous l'allons signer à Lyon dans quelques jours : es-tu du voyage ?

— Sire, répondit Biron, Votre Majesté n'a nul besoin de moi pour signer la paix, et je m'en retourne dans mon gouvernement.

— Non pas, dit le roi. J'ai besoin de toi, cousin.

— En vérité ? riposta Biron.

Et il eut presque un regard de défi.

— Sais-tu ce que je vais faire à Lyon ?

— Votre Majesté me l'a dit, elle va signer la paix avec les plénipotentiaires du duc de Savoie.

— Je vais faire autre chose encore.

— Ah !

— Je vais y attendre Mme la princesse de Médicis, qu'on épousera pour moi, à Rome, en ce moment.

Biron tressaillit.

— Que veux-tu ? dit froidement le roi, il me faut un héritier au trône de France, et le Parlement ni les Etats ne veulent de mon petit César.

Biron se tut.

— Ensuite, reprit Henri de Bourbon, à présent que nous avons la paix au dehors, il faut que nous l'ayons au dedans.

— Je ne comprends pas, sire.

— Il faut que je fasse justice des intrigants, des conspirateurs et des traîtres.

Un nuage passa sur le front de Biron.

— Je suis bon prince pourtant, continua le roi, et je pardonnerais volontiers à ceux qui me feraient l'aveu de leur trahison.

Biron eut un accès d'audace.

— Qui donc a trahi Votre Majesté ? dit-il.

— Chercho, cousin.

— Je ne devine pas, sire.

— Cherche bien...
— Je chercherais inutilement. Votre Majesté a tant de serviteurs autour d'elle.

Le roi soupira.

— Je te donne rendez-vous à Lyon dans trois semaines, dit-il.

— Pourquoi, sire.

— Mais parce que... je le veux ! dit le roi.

Et il se leva du siège où il était assis, ajoutant :

— Adieu, cousin ; retourne dans ton gouvernement et tâche de savoir quels sont ceux qui ont voulu me trahir.

Biron demeura impassible.

— Quand tu le sauras, achève le roi, tu leur donneras un bon conseil.

— Lequel, sire ?

— Celui de me venir voir, de se jeter à mes pieds et de me demander pardon.

Et, d'un geste, le roi congédia le maréchal.

XVI

Biron sortit la rage et l'épouvante au cœur :

— Le roi sait tout ! pensait-il.

Laffin l'attendait à la porte :

— Eh bien ! monseigneur, le roi vous a-t-il fait cadeau d'un royaume ?

— Tais-toi, misérable ! s'écria le maréchal.

Puis il prit Laffin par le bras :

— Fala seller nos chevaux, dit-il, nous partons.

— Ah ! ah ! ricana Laffin, le roi vous a confié quelque ambassade sans doute ?

— Le roi sait tout, murmura Biron d'une voix étouffée.

Laffin haussa les épaules :

— Eh bien ! dit-il, le roi a su vous récompenser richement en ce cas.

Et la vipère se mit à siffler.

— Car, reprit-elle, le roi vous doit beaucoup, monseigneur. Grâce à vous, il est bien portant d'abord, et puis il a fait une belle campagne et le voilà plus puissant que jamais.

— A cheval, te dis-je, à cheval ! répéta Biron, il ne fait pas bon ici pour nous.

— Monseigneur, dit Laffin, j'ai prévu la terreur folle qui s'est emparée de votre esprit ; aussi j'ai tout préparé. Vos officiers et Florinond nous attendent avec des chevaux en bas des remparts. Puisque vous n'avez pas su mettre une couronne sur votre tête, il faut au moins mettre cette tête à couvert.

— Que veux-tu dire ? fit le maréchal frissonnant.

— Je gage que le roi vous a demandé des aveux.

— Oui.

— En avez-vous fait ?

— Non.

— C'est heureux pour vous, monseigneur.

— Ah !

— Le bourreau vous eût peut-être demandé votre tête dans huit jours.

Et Laffin continua à rire, entraînant Biron hors de la citadelle sur laquelle flottait maintenant le drapeau blanc fleurdelisé.

Biron chevaucha nuit et jour pendant soixante heures, et ne se trouva en sûreté que lorsque, du haut d'une colline, il aperçut dans le lointain les remparts de Dijon.

— Monseigneur, lui dit alors Laffin, il n'est pas si grande

sottise qui ne se répare avec du temps et de la patience.

— Que veux-tu dire ?

— Vous avez perdu la cause du duc de Savoie et vous avez en lui, maintenant, un mortel ennemi. Mais il est un autre souverain qui ne ferait pas fi de votre alliance, croyez-le.

Biron tressaillit.

— Peut-être même avez-vous eu raison d'abandonner le duc de Savoie ?

— Ah !

— Vous avez reculé pour mieux sauter. Seulement, santez-vous ?

— Mais parle donc, démon, explique-toi ! n'écris le maréchal.

— Je ne puis pas m'expliquer, monseigneur : mais il est un grand personnage qui sollicite depuis longtemps l'honneur d'un entretien avec vous.

Et... ce personnage ?

— C'est le comte de Fuentes.

— L'ambassadeur du roi d'Espagne ?

— Lui-même.

— Un nuage passa sur le front de Biron et il ne répondit pas.

— Le comte de Fuentes est à Dijon, poursuivit Laffin.

— A Dijon !

— Oui. Il attend Votre Seigneurie.

— Je ne veux pas le voir, dit Biron.

Et il ne désarma plus les dents.

Le lendemain, le maréchal n'était pas encore sorti de son palais, il n'avait pas dit un mot, et n'avait pas voulu recevoir l'ambassadeur d'Espagne, qui voyageait incognito et se trouvait à Dijon par hasard.

Que se passait-il dans le cœur de Biron ?

Dieu seul pouvait le savoir.

Mais peut-être qu'à cette heure, le maréchal avait comme un vague pressentiment de l'avenir et se repentait d'avoir déserté la cause du duc de Savoie, après l'avoir embrassée.

Le comte de Fuentes était un diplomate de l'école de Philippe II, il savait attendre.

Il passa trois jours à Dijon.

Enfin, le troisième jour, Biron le fit prier à souper.

Que se passa-t-il entre eux ? Nul ne le sut, excepté Laffin. Mais quand l'ambassadeur partit, Laffin était triomphant, et il disait à Biron :

— J'avais bien raison, monseigneur, de ne pas vouloir que Votre Seigneurie s'encensât avec une petite fille de noblesse douteuse. Vous avez failli épouser une princesse de Savoie, mais vous épouserez sûrement une infante espagnole.

Laffin avait repris tout son infernal empire sur l'esprit de Biron, et l'orgueil était rentré dans le cœur de cet homme irritable et inexplicable.

Pendant quinze jours, le maréchal donna ses audiences et ses fêtes, s'enivra d'encens, s'entoura de flatteurs et cria bien haut que, si le roi avait battu le duc de Savoie, il le devait au secours de sa vaillante épée.

Puis, un soir, arriva un messenger du roi de France. Ce messenger venait de Lyon.

Le roi écrivait :

« Mon cousin,

« Je vous attends. Montez à cheval et accourez. »

Biron tendit cette lettre à Laffin.

— Eh bien ! monseigneur, dit le traître il faut y aller.



Si vous cherchiez à fuir, je vous envoie la tête. (Page 95.)

— Tu es fou, dit Biron.

— Non, monseigneur.

— Mais, je te le répète, le roi sait tout.

— Il sait que vous ne l'avez point trahi; mais il ne sait pas que vous avez donné à souper au comte de Fuamès. Croyez-moi, monseigneur, il faut que vous rentriez en grâce avec le roi... Nous verrons après.

M. Biron céda encore à ce pernicieux conseil et il fit ses préparatifs de départ pour Lyon.

— Oh ! pensait Laffin, je finirai bien par le perdre, et le roi a beau vouloir pardonner, il ne pardonnera pas !...

XVII

Les perditions de Laffin avaient porté leurs fruits, ses conseils étaient entrés au cœur de Biron, comme ces vers rongeurs qui se logent dans les fruits les plus savoureux et les corrompent.

102^e LIVRAISON.

Biron avait trahi le roi moins en fait qu'en intention.

Biron avait servi le roi qu'il devait trahir, et trahi le duc de Savoie qu'il s'était engagé à servir.

Et Biron se repentait, quand il entra dans Dijon, et il avait soupé en soupirant que peut-être il aurait pu faire de cette ville la capitale de son royaume.

Laffin, stupéfait d'abord de la mansuétude du roi, avait compris que, si le maréchal s'arrêtait en si beau chemin, il était sauvé.

C'était pour cela qu'il lui avait ménagé une entrevue secrète avec l'ambassadeur d'Espagne.

Aussi quand Biron partit pour aller rejoindre le roi à Lyon, Laffin, qui l'accompagnait, se dit :

— L'imbécile ! il va se livrer pieds et poings liés.

Et pendant le voyage, qui dura quatre jours, il continua son œuvre de perfide, faisant comprendre au maréchal que le roi pouvait tout soupçonner, mais que, évidemment, il ne savait rien.

— Et qui me dit, avait observé Biron, que le duc de Savoie, furieux, n'aura pas tout révélé ?
Laffin avait haussé les épaules.

— Le bon sens vous répond, monseigneur.

— Le bon sens ?

— Croyez-vous que le duc considère la paix qu'il vient de conclure comme définitive ?

— Assurément non.

— Le duc humilié attend sa revanche, et il espère encore que vous la lui donnerez.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr.

Ce fut en berçant le maréchal de ces propos pleins d'illusions que Laffin et lui arrivèrent à Lyon.

La paix était signée.

Le jeune reine venait d'arriver et la ville était en fête.

Comme César, Henri de Bourbon menait toujours plusieurs choses de front.

Durant cette campagne de deux mois contre le duc de Savoie, le roi avait conduit à bien la négociation de son mariage. Grâce aux diligences de M. de Sully, la reine Marguerite avait consenti au divorce, la marquise de Vernouil, pour qui le roi se montrait plus tendre que jamais, n'avait fait aucune opposition, et il l'avait présentée à la reine.

On disait même, quand Biron arriva, que la reine et la maîtresse du roi avaient soupé ensemble et qu'elles étaient bonnes amies.

Enfin Galarb était remis de sa blessure et le roi l'occultait de tendresse.

Trois personnes seules, de nos anciennes connaissances, manquaient à ces réjouissances : M. de Noé, Nancy et le beau page René de Maillefer.

Noé s'en était retourné dans son manoir de Gascogne reprendre sa paisible vie de gentilhomme campagnard.

Nancy n'avait pas voulu saluer celle qui prenait la place de Mme Marguerite, sa chère maîtresse, et comme le beau page était toujours amoureux d'elle, elle l'avait emmené.

Mais le roi, tout à sa joie, se souciait fort peu de Nancy. Biron entra dans la salle du palais des Echevins où le roi était logé, comme Sa Majesté allait se mettre à table avec la reine.

Heuri lui tendit la main :

— Tu as bien fait de venir, cousin, dit-il.

Et il le présenta à la princesse florentine et l'invita à souper.

Durant le repas, le roi se montra de belle humeur, plaisanta fort sur la déculiture du duc de Savoie et dit tout à coup :

— Sais-tu qu'on m'a raconté une histoire absurde, cousin !

Biron eut un battement de cœur.

— Quelle histoire, sire ? dit-il.

— On m'a dit que le duc t'avait offert la main de sa fille.

— Allons donc ! dit Biron.

Et il eut un rire forcé.

Le roi parla d'autre chose et le souper s'acheva.

Vers dix heures, la reine se retira dans ses appartements et Biron voulut prendre congé.

Mais le roi le retint.

— Heste, cousin, dit-il. Nous allons boire un dernier verre de mon vieux vin de Jurançon qui me suit partout et nous jurons de notre jeunesse.

Le maréchal se sentait mal à l'aise, mais il resta.

Le roi parla de choses insignifiantes d'abord, puis tout à coup :

— Ah ça, cousin, as-tu bonne mémoire ?

— Mais, sire, pourquoi cette question ?

— Tu te souviens de Montmeillan...

— Oui, sire.

— Quand vous nous sommes quittés, toi pour retourner dans ton gouvernement, moi pour venir ici, ne t'ai-je pas dit qu'un de mes plus fidèles serviteurs jadis m'avait trahi ?

— En effet, sire.

— Et ne t'ai-je pas donné le conseil de t'enquérir du nom de ce serviteur ?

— Mais, sire...

— Et de lui donner le conseil de me venir voir et de me demander son pardon ?

— En effet, dit Biron, qui était redevenu livide.

— Eh bien ! dit le roi.

Et il parut attendre.

En ce moment une draperie se souleva derrière le roi, démasquant une porte au milieu de laquelle Biron, placé vis-à-vis, aperçut M. de Laffin.

Laffin avait mis un doigt sur ses lèvres.

Ce qui voulait dire :

— Gardez-vous de rien avouer, ou vous êtes perdu !

Et la draperie retomba et Laffin disparut.

XVIII

Peut-être que, sous cette apparition subite et inattendue de Laffin, Biron, pris d'un dernier remords, se fût jeté aux pieds du roi et lui eût tout avoué.

Mais son mauvais génie veillait et faisait bonne garde.

— Sire, répondit froidement le maréchal, je me suis vainement creusé la tête depuis le jour où j'ai pris congé de Votre Majesté.

— Et tu n'as rien trouvé, cousin ?

— Non, sire.

— Tu n'as pas deviné le traître ?

— Hélas ! non.

— C'est fâcheux, dit le roi.

Et il vida son gobelet.

Puis, après un silence :

— Tu sais bien, dit-il, que moi, le roi, je ne puis te rien dire, mais enfin, il est fâcheux que tu n'aies pas deviné celui dont je veux parler.

— Et pourquoi cela, sire ?

— Parce que tu le connais beaucoup.

— Vraiment ?

Et Biron eut un sourire contraint.

— C'est même un de tes bons amis.

— Par exemple !

— Et si personne ne lui donne le conseil dont je parle et qui est de me confesser son crime, il lui arrivera malheur.

Biron était pâle, mais il était résolu à faire bonne contenance.

— Et que peut-il lui arriver ? demanda-t-il.

— Je le livrerai au parlement.

Biron eut un léger frisson.

Le roi poursuivit :

— Non avis est, cousin, que rien n'ouvre l'esprit et ne développe le don de divination comme les voyages.

Biron crut que le roi allait se borner à l'exiler, et il ne sourcilla pas.

— Il y a longtemps, reprit Heuri, que mon seigneur d'Anglé-

terre, ma fidèle alliée la reine Elisabeth, me fait prier de lui envoyer un ambassadeur.

— Ah !

— Pour traiter des bases préliminaires d'une alliance entre les deux pays contre l'Espagne, dont l'ambition, toujours croissante, nous chagrine fort.

— Ce serait, en effet, dit le maréchal, une alliance excellente, sire.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr.

— Eh bien ! dit le roi, je te nomme ambassadeur.

— Moi, sire ?

— Tu pars demain.

— Mais...

— Et je suis convaincu que le voyage t'ouvrira l'esprit, que tu finiras par deviner quel est l'homme qui m'a trahi et qu'à ton retour, tu lui donneras le bon conseil que tu sais.

Sur ces mots le roi se leva.

— Bonsoir, cousin, dit-il. Tu as chevauché tout le jour, tu dois être las : à demain !

Et le roi se retira, prenant le chemin des appartements de la reine.

Quelques gouttes de sueur perlaient au front de Biron.

Il demeura dans la salle du souper, la tête dans ses mains, en proie à une rêverie profonde.

Alors la draperie se souleva de nouveau et Laffin entra.

— Monseigneur, dit-il, j'ai tout entendu.

— Ah ! fit Biron.

— J'étais là, derrière cette porte.

— Eh bien ! que ferais-tu à ma place ?

— J'accepterais l'ambassade.

— Pourquoi ?

— Et je laisserais le roi se bercer d'illusions.

— De quelles illusions parles-tu ?

— Le roi soupçonne tout et ne sait rien, dit Laffin. Il devine que vous avez voulu le trahir, mais il n'en a pas la preuve.

— Tu crois ?

— Et si vous ne faites pas la folie de lui tout avouer, cette preuve, il ne l'aura jamais.

— Soit, dit Biron, mais pourquoi veux-tu que j'aile en Angleterre ?

— Vous ne devinez pas ?

— Non.

— L'Espagne n'est pas prête.

— Bon !

— Et il nous faut gagner du temps et endormir les défiances du roi. Souvenez-vous donc des recommandations du comte de Fuentes.

— Tu as raison, dit le maréchal.

L'orgueil lui montait à la tête de nouveau, et il songeait à cette infante d'Espagne qu'on lui avait promise.

Il se leva, suivi de Laffin et alla se coucher.

Pendant la nuit, il rêva qu'il montait sur le trône d'Espagne.

Quand il s'éveilla, son page Florimond lui vint dire que le seigneur Galaor se présentait de la part du roi.

Cette nouvelle lui donna quelque inquiétude.

Qui sait si le roi ne lui envoyait pas demander son épée ? Galaor entra, faible et souffrant encore.

— Monseigneur, dit-il, je vous apporte, de la part du roi, vos lettres de crédit auprès de la reine d'Angleterre.

— Ah ! fit Biron, dont le front s'éclaircit aussitôt.

— Le roi m'a commandé de vous dire de partir sur-le-champ, à moins que vous n'eussiez quelque chose de particulier à lui dire.

Et Galaor insista sur ces derniers mots.

— Je n'ai rien à dire au roi, répondit froidement Biron.

Galaor s'inclina :

— Bon voyage, monseigneur, et que Dieu vous garde !

Puis il sortit tristement.

— Le roi lui veut pardonner, mais il ne le veut pas, lui, pensait Galaor en s'éloignant, la tête penchée sur sa poitrine.

Une heure après, M. le maréchal de Biron, ambassadeur du roi de France auprès de la reine Elisabeth d'Angleterre, avait quitté Lyon et allait prendre possession de son poste.



ÉLIZABETH, REINE D'ANGLÈTERRE.

TROISIÈME PARTIE

La mort de Biron.

I

La mer était grosse, le vent soufflait avec violence et les côtes d'Angleterre commençaient à disparaître sous une brume épaisse.

A peine les hautes tours du château de Douvres, déchirant le brouillard, se montraient-elles comme les silhouettes indécises de fantômes gigantesques épars sur les rochers de la côte.

Le vaisseau avançait péniblement, battu par les vagues, et les rives de France étaient encore invisibles.

Un homme, tête nue, debout à l'avant, cherchait à percer du regard ces ténèbres épaisses qui couvraient le ciel et la mer, bien que la nuit fût loin encore.

Les matelots dans les cordages, le capitaine sur son banc de quart, les lames furieuses déferlant sur les flancs du navire, étaient moins agités que cet homme.

Son front livide, son regard étincelant, son geste fiévreux et saccadé, annonçaient qu'il avait dans le cœur une bien autre tempête que celle qui déchirait à cette heure les éléments.

Cet homme était Charles de Gontaut, duc de Biron, maréchal de France, qui revenait de Londres, où il avait rempli les fonctions d'ambassadeur, fonctions qui avaient à peine duré quelques heures.

Biron revenait la tête au feu, l'esprit frappé, en proie à une sorte d'épouvante mystérieuse.

Pourquoi ?

C'est que Biron avait vu, la veille même de ce jour tempétueux pendant lequel il traversait la mer pour retourner en France, un des plus horribles spectacles qu'il soit donné à l'homme de contempler.

Biron était, on s'en souvient, parti pour l'Angleterre avec des lettres du roi.

Ces lettres, il n'en avait point brisé le cachet ; il en ignorait même le contenu.

Un gentilhomme de la reine Elisabeth l'était venu recevoir à Douvres avec les plus grands honneurs et l'avait escorté jusqu'à Londres.

Là, Biron avait trouvé un palais prêt à le recevoir et toute une légion de pages, d'officiers et de valets qui la reine mettait à sa disposition et à son service.

En même temps, la souveraine s'était fait excuser de ne pouvoir donner audience ce jour-là à l'ambassadeur de son cher frère le roi de France.

Dès lors, le gentilhomme à qui elle avait donné mission de recevoir Biron et de lui faire les honneurs de la capitale des trois royaumes, n'avait plus quitté le maréchal.

C'était un homme grave, qu'on appelait lord Helmath, et qui parut fort bien le français, ce que le maréchal avait trouvé fort commode, car il ne possédait qu'imparfaitement la langue anglaise.

Londres était déjà la grande ville qui couvre plusieurs lieues carrées de pays, et qui en tout temps est agitée et bruyante comme une mer houleuse.

Cependant, comme le maréchal s'étonnait de ce vacarme qui remplissait l'immense cité et de ces flots de peuple qui ruisselaient sous ses fenêtres, le lendemain de son arrivée, dès neuf heures du matin, lord Helmath lui avait dit :

— Il y a un peu d'agitation aujourd'hui, à cause de ce pauvre comte d'Essex.

— Qu'est-il donc arrivé au comte d'Essex ? avait demandé le maréchal.

— Bien encore, avait répondu Helmath avec un sourire étrange.

Puis, comme Biron insistait :

— C'est pour aujourd'hui, avait-il ajouté.

— Mais quel donc, milord ?

— Pauvre d'Essex ! avait murmuré lord Helmath.

Laffin, qui avait accompagné le maréchal à Londres, s'en était allé courir la ville dès le matin, et il n'assistait pas à cet entretien de lord Helmath et de son maître.

Lord Helmath apprit alors à Biron l'histoire du comte d'Essex et le sort qui lui était réservé.

Robert Dèveraux, comte d'Essex, après avoir été le favori de la reine et l'homme le plus puissant des trois royaumes, était tombé subitement du faite des grandeurs au plus profond état d'abaissement et d'ignominie. Désgracié, reconnu coupable par des juges inflexibles, il avait été condamné à mort, et c'était ce jour-là même que sa tête devait tomber.

— Mais quel est son crime ? avait demandé Biron.

— Il a trahi la reine.

Biron n'avait pu s'empêcher de frissonner.

— Cependant, s'il eût avoué son crime, ajoutait lord Helmath, la reine lui aurait fait grâce.

À ces derniers mots, Biron avait senti quelques gouttes de sueur perler sur son front.

Alors lord Helmath avait ouvert la fenêtre du palais et dit au maréchal :

— Venez voir, monsieur !

Et Biron, après s'être penché au balcon, avait fait un pas de retraite et rejeté la tête en arrière.

Sous les fenêtres passait le condamné qui allait au supplice ; et le lieu du supplice était la place même de Whitehall, sur laquelle dominent les fenêtres de ce palais où était logé l'ambassadeur du roi de France.

Biron avait essayé de fermer les yeux et il ne l'avait pu.

Il avait voulu s'accrocher à cette fenêtre, et une peur invincible l'avait cloué au balcon.

Biron, les cheveux hérissés, la sueur au front, l'épouvante

au cœur, avait vu ce grand et noble jeune homme, que la reine avait adoré, monter sur l'échafaud.

Biron avait vu tomber cette tête encore tiède des baisers d'Elisabeth, et comme le bourreau la montrait au peuple, lord Helmath lui avait répété à l'oreille :

— La reine lui aurait fait grâce s'il avait avoué son crime.

À partir de ce moment, Biron n'avait plus eu qu'une idée confuse de ce qui s'était passé.

Il avait été reçu ce jour-là par la reine ; elle lui avait parlé du comte d'Essex et du roi de France en même temps ; elle lui avait dit que les rois ne pardonnent aux traîtres que lorsque les traîtres montrent du repentir.

Puis elle s'était entretenue avec lui des choses de la politique, et Biron avait écouté sans entendre et regardé sans voir, et son épouvante durait encore deux jours après, à l'heure où nous le retrouvons sur le pont de ce navire qui le ramenait en France.

Assis à quelque distance, immobile et fixant sur lui un œil de démon, Laffin murmurerait :

— Tu as bien voulu te soustraire à ta destinée, tu finiras comme le comte d'Essex, et je saurai bien t'empêcher, toi aussi, de confesser ton crime à celui qui te voudrait pardonner.

II

— France ! France ! murmurait Biron, en frappant du pied le pont du navire. France, où es-tu donc ?

Et ses yeux essayaient de percer l'obscurité toujours croissante du brouillard.

Alors M. de Laffin s'avança.

— Monseigneur, dit-il, la France est loin encore.

— Tu crois ? fit Biron.

— Le capitaine m'a dit que nous avions encore trois heures de traversée.

— Oh ! dit le maréchal, frappant du pied une seconde fois, nous n'arriverons donc jamais ?

— Mais, monseigneur, dit Laffin, vous avez donc grande hâte de fuir l'Angleterre ?

— Oh ! oui, fit Biron.

Et, dans ce mot, il y avait comme un poème du suprême épouvante.

— Votre Seigneurie est vraiment trop impressionnable, reprit Laffin avec son calme superbe.

— Que veux-tu dire ?

— Elle a été frappée par le supplice de ce pauvre comte d'Essex.

— Tuais-tu ! tais-toi ! dit Biron.

Et il voulut s'éloigner de Laffin.

Mais Laffin le suivit.

— Monseigneur, dit-il, c'est en perdant ainsi la raison que les hommes aventurent leur destinée.

— Mais, misérable, s'écria Biron, qui montra le poing à Laffin, peux-tu savoir ce qui se passe en moi, à cette heure ? Laffin ne répondit pas.

— Ecoute, poursuivit Biron en le prenant par le bras et le secouant, hier, au moment où la tête du comte d'Essex tombait, il m'a semblé que le brouillard se déhirait devant moi, par delà l'échafaud.

— Ah ! fit Laffin.

— Et j'ai eu alors une horrible vision.

— Laquelle ? monseigneur.

— Un autre échafaud se dressait dans la brume ; sur cet

échafaud un homme montait, qui n'était pas le comte d'Essex.

— Et... cet homme ?

— C'était moi, dit Biron avec un accent de terreur folle.

Laffin haussa les épaules.

— Monseigneur, dit-il, votre raison vous échappe, mais cela ne m'étonne pas. Ce n'est point l'échafaud du comte d'Essex qui vous bouleverse ainsi, c'est le mal de mer, qui produit sur les organisations les plus vigoureuses d'étranges phénomènes.

— Non, non, s'écria Biron, je n'étais pas sur le pont d'un navire, hier, et quand j'ai eu cette vision...

— Voyons, monseigneur, dit Laffin dont le calme contrastait singulièrement avec l'agitation du maréchal, j'admets votre vision, mais il est juste de raisonner un peu, et si vous me voulez écouter...

— Et que peux-tu avoir à me dire ?

— Le comte est mort, parce qu'il avait trahi, dit frolemment Laffin.

— Comme moi, murmura Biron d'une voix sourde.

— Parce qu'il n'avait trahi qu'à moitié, poursuivit Laffin, comme un lâche qu'il a été.

— Oh !

— Monseigneur, reprit Laffin, il y a trahison et trahison. Cela dépend du point de vue où l'on se place. Le hasard des batailles et votre renommée de grand capitaine vous ont fait l'égal du roi Henri. Il vous doit sa couronne, et vous ne lui devez rien. Un jour le roi s'est montré ingrat ; ce jour-là, vous aviez le droit de dire au duc de Savoie et au roi d'Espagne : « Mon épée est à vous !... » Si le roi vous voulait punir, il lui fallait mettre quarante mille hommes en campagne...

— Et je les aurais battus ! dit Biron qui fut repris d'un accès d'orgueil.

— Au lieu de cela, poursuivit Laffin, qu'avez-vous fait ?

« Vous avez agi comme le comte d'Essex. Le cœur vous a manqué ; vous avez juré fidélité au roi, lequel sait que vous n'avez pas eu le courage de l'abandonner et qui ne vous le pardonnera pas.

« Ah ! si je m'appelais Biron, moi, je sais bien ce que je ferais ! »

— Quo ferais-tu donc ?

— Je me m'en irais pas à Paris ou à Fontainebleau.

— Pourquoi ?

Laffin eut un éclat de rire empreint de pitié :

— Il le demande ! fit-il.

— Mais parle donc ! parle ! s'écria Biron exaspéré.

— Monseigneur, savez-vous pourquoi le roi vous a envoyé en Angleterre ?

— Il m'a envoyé porter des lettres à la reine.

— Non, dit Laffin. Il a voulu vous éloigner pour quelques jours, voilà tout.

— Et quel intérêt avait-il à cela ?

— L'intérêt de gagner du temps, l'espoir de mettre la main sur cette preuve qui lui manque de votre trahison ; et peut-être, en votre absence, l'a-t-il trouvée.

Biron frissonna.

— Alors, continua Laffin, si cela est, ce n'est pas au Louvre que vous irez coucher, en arrivant à Paris.

— Où coucherez-vous donc ? demanda Biron que l'angoisse prenait à la gorge.

— A la Bastille.

Biron frissonna.

— Tenez, monseigneur, dit Laffin en tendant la main,

voyez... les côtes de France apparaissent dans lo lointain.

— Eh bien ?

— Voilà le rocher de Calais...

— Après ?

— Si vous n'en croyez, en n'est pas à Paris que nous irons.

— Où irons-nous donc ?

— A Dijon, là nous attendrons.

— Mais le roi m'a commandé de lui venir rendre compte de ma mission.

— Alors, allons à Paris, dit Laffin. Mais prenez garde à l'échafaud du comte d'Essex, monseigneur !

Les cheveux de Biron se hérissèrent.

— Oul, dit-il enfin, tu as raison... Si le roi me veut jouer quelque mauvais tour, il y regardera à deux fois en ne sachant derrière les remparts de Dijon.

Les côtes anglaises avaient disparu et les côtes de France sortaient maintenant du fond de la mer et grandissaient dans le brouillard.

III

Il était dit que Laffin serait jusqu'au bout le mauvais génie du maréchal.

Biron avait été frappé d'épouvante en voyant ce jeune homme, appelé le comte d'Essex, naguère encore le favori, l'ami d'abord de celui que les Anglais ont eu l'audace d'appeler la Reine-vierge, porter sa tête sur l'échafaud, comme un vil criminel.

Il avait mesuré du regard le peu de distance qui séparait la roche tarpeienne du Capitole, et le remords avait de nouveau élevé la voix dans son cœur.

En le quittant, le roi lui avait dit : « Va-t'en à Londres ; je gage que le voyage aidant, tu auras une bonne pensée. » Cette bonne pensée, sollicitée par le roi, c'était l'aveu d'une faute que le roi voulait pardonner.

En partant de Londres, Biron s'était dit :

— Je vais retourner à Paris où le roi m'attend et où je lui dois rendre compte de ma mission.

Là, je me jetterai à ses pieds, et il me pardonnera.

L'inspiration était bonne, mais Laffin était là, veillant nuit et jour pour empêcher celui dont il avait juré la perte de suivre un bon mouvement.

A Calais, Biron n'eut plus qu'une pensée : se mettre en état de défense pour le cas où le roi le voudrait châtier.

Au lieu d'aller descendre chez le gouverneur de la ville qui l'eût certainement reçu avec de grands honneurs, Biron descendit incognito dans une auberge située sur la plage.

Laffin, pendant qu'il soupait, prépara des chevaux, et une heure après son arrivée, Biron repartit.

Deux hommes l'accompagnaient seuls, Laffin et le page Florimond.

Celui-ci avait bien essayé deux ou trois fois de faire entendre un bon conseil au maréchal, mais Laffin avait attaché sur lui ses regards flamboyants, et le pauvre page n'avait plus rien dit.

En sortant de Calais, Biron laissa sur la droite la route de Paris et se dirigea vers l'est.

C'était Laffin qui avait tracé l'itinéraire.

Certainement le roi le croyait encore à Londres, d'où Biron était parti précipitamment et comme un fugitif.

— Monseigneur, avait dit Laffin, en galopant nuit et jour,

nous allons à Dijon que le roi ne saura pas encore que nous avons quitté l'Angleterre et traversé la Manche.

Durant tout le voyage, Laffin continua ses conseils perfides. Biron ne devait plus se trouver en présence du roi que le braqueur en tête, l'épée au poing et commandant une armée.

C'était trop déjà que le maréchal, par sa faiblesse, eût laissé écraser le duc de Savoie; il ne devait pas se conduire de même avec le roi d'Espagne.

— Mais Philippe III avait hérité du sombre et vindicatif caractère de son père Philippe II, disait Laffin.

— Si, après s'être engagé avec lui et avoir signé un traité secret avec le comte de Fuentès, son émissaire, Biron reculait, le monarque espagnol saurait en tirer une vengeance éclatante.

— Moins débonnaire que le duc de Savoie, il n'hésiterait pas à livrer lui-même Biron au roi de France.

Et Biron, frissonnant, écoutait Laffin, et il éperonnait son cheval, tant il avait hâte de rejoindre son gouvernement, où, du moins, il trouverait un abri.

Depuis qu'il avait vu briller la hache du comte d'Essex, Biron n'était plus l'homme des anciens jours, Biron avait peur.

Ils traversèrent le pays flamand au sud-est, gagnèrent la Champagne, s'arrêtant à peine pour changer de chevaux, prendre quelque nourriture et un peu de repos.

Et Laffin poursuivait son œuvre et irritait Biron tout en l'épouvantant.

Enfin le sixième jour qui suivit celui où ils avaient quitté Calais, les murs de Dijon leur apparurent dans le lointain.

Alors le maréchal respira; sa forfanterie habituelle lui revint, et il s'écria :

— Si le roi veut ma tête, qu'il la vienne prendre.

Depuis quatre années qu'il était gouverneur de Bourgogne, Biron avait fini par considérer cette province comme siennne. C'était une manière de royaume qu'il avait façonné à sa guise et peuplé de ses créatures.

Il avait donné à ses amis, à ses officiers les plus dévoués le commandement des places fortes; il avait épuré, trié la petite armée qu'il pouvait mettre en campagne d'un jour à l'autre; et plus d'une fois, même avant que la pensée de trahir le roi lui fût venue, il n'avait pu s'empêcher de se dire :

— Si je me voulais faire roi, certes personne ne s'y opposerait et tous ces braves gens me porteraient sur le pavois.

Donc, en reprenant possession de son gouvernement, et lorsqu'il sentit résonner sous les pieds de son cheval le pavé de la bonne ville de Dijon, Biron releva la tête et il eut un sourire de défi à l'endroit du roi de France absent.

La première personne qu'il aperçut au seuil de la porte par laquelle il entra, ce fut Rénazé.

Rénazé lui dit :

— Monseigneur, la Bourgogne attend son roi.

Biron frissonna d'orgueil.

Il entra dans son palais qui était illuminé comme pour une fête.

Rénazé avait réuni quelques-uns des favoris ordinaires du maréchal, de ceux qui avaient placé toute leur ambition dans la réussite de ses aventureux projets.

Biron était entré de nuit à Dijon; il était las, il était affamé; il remit ses audiences au lendemain, soupa et voulut se coucher.

Mais Rénazé, qui avait eu avec Laffin un rapide et mystérieux colloque, lui dit :

— Sire, il y a quelque part, caché dans le palais, un gentil-

homme qui a chevauché nuit et jour pour venir vous voir; qui est entré dans Dijon, un masque de velours sur le visage, et qui ne montrera ce visage qu'à vous seul.

— Quel est donc cet homme ? demanda le maréchal.

— Je ne sais, mais je crois que c'est un Espagnol.

— Eh bien ! qu'il entre, et qu'on nous laisse seuls, ordonna Biron.

— Dois-je m'en aller aussi, monseigneur ? demanda Laffin.

— Non, reste, toi, puisque tu es de moitié dans tous mes secrets.

Laffin et Rénazé avaient échangé un regard rapide, et ce dernier était sorti aussitôt.

IV

Rénazé avait dit vrai.

L'homme qui entra avait un masque sur le visage.

Il salua Biron avec respect et demeura debout.

— Qui êtes-vous et que me voulez-vous ? demanda le maréchal.

— Monseigneur, répondit cet homme, faites retirer M. de Laffin et je me montrerai à visage découvert.

— Oh ! dit Biron, vous pouvez parler devant Laffin, il ne me trahira pas.

— Comme il vous plaira, monseigneur.

Et le masque tomba.

Alors Biron vit au homme au teint bistre, aux cheveux noirs, au regard étincelant et profond qui lui dit :

— Je me nomme don Gusman del Sil et c'est le roi d'Espagne qui m'envoie.

— Ah ! dit Biron qui tendit machinalement la main, croyant que cet homme allait lui remettre un message.

Don Gusman se prit à sourire.

— Monseigneur, dit-il, M. le comte de Fuentès, tout ambassadeur qu'il était, n'est point sorti de France sans péché. Vous m'excuserez donc si je ne tire pas de ma poche le message que je vous apporte.

Alors cet homme déroula l'écharpe blanche qu'il avait au sein sur sa cuirasse et la plaça devant le maréchal.

— Qu'est-ce que cela ? dit le maréchal.

Et il déroula l'écharpe qui était de soie et qui était d'un blanc un peu bis.

— C'est la lettre de mon maître, répondit don Gusman.

— Que le diable m'emporte ! s'écria Biron, si je comprends ce que vous me dites.

— Attendez, monseigneur, répondit Gusman souriant toujours, l'Espagne est le pays des mystères. Nous avons parmi nous un moine qui a fait une grande découverte.

— Ah !

— Il a inventé une encre qui paraît et disparaît à volonté.

— Expliquez-vous...

Don Gusman étala l'écharpe sur la table; puis il prit un loup plein d'eau et se mit à verser gentiment goutte sur goutte son contenu sur le tissu de soie.

Biron regardait avec curiosité.

Quand l'écharpe fut suffisamment imbibée, don Gusman la prit et l'exposa au feu.

Alors Biron, étonné, vit apparaître des caractères manuscrits, pâles d'abord, puis qui prirent une teinte plus foncée, et devinrent enfin aussi noirs que s'ils eussent été tracés avec de l'encre ordinaire.

— Lisez maintenant, monseigneur, dit don Gusman à Biron.

Biron s'approcha et lut :



Tu finiras comme le comte d'Essex. (Page 101.)

« Monsieur le maréchal,

« Mon ambassadeur et féal sujet, le comte de Fuentes, m'a remis le traité échangé entre vous et lui, et qui m'assure votre concours dans la campagne que je vais entreprendre contre la France.

« Seulement le comte m'a exprimé la crainte que vous n'ajoutassiez qu'une foi médiocre aux promesses faites en mon nom, et je me hâte de les ratifier de ma propre main.

« Je vous engage donc ma foi royale que, la guerre terminée, si vous m'avez été d'un secours efficace, je vous accorderai la main de l'infante Juana, ma seconde fille.

« J'espère, monsieur le maréchal, que vous m'enverrez un mot de réponse et prie Dieu qu'il vous ait en sa garde.

« PHILIPPE. »

La vue de ce nom, tracé par une main royale, donna le vertige à Biron.

— Certes, oui, dit-il, tout frémissant d'orgueil, je répondrai au roi votre maître.

103* LIVRAISON.

— Il suffira à Votre Seigneurie, dit don Gusman, d'écrire sur cette écharpe, au bas de la lettre de Sa Majesté catholique.

— Mais avec quelle encre ?

— Ah ! fit le mystérieux ambassadeur avec un sourire ; j'en ai toujours un flacon sur moi.

Et il prit dans une sorte d'aumônière qu'il portait suspendue à sa ceinture un petit flacon d'or ciselé qu'il ouvrit et posa devant le maréchal.

Lafin avait couru chercher une plume et il la lui présentait.

Biron étala l'écharpe sur la table et prit la plume.

Puis il écrivit :

« Sire,

« Le roi de France m'a fait une grave injure qui m'a détaché de sa cause pour toujours, et je suis prêt à entrer dans les projets et les vues de Votre Majesté. Je tâcherai, sire, de me rendre digne de l'insigne honneur que daigne me faire entrevoir Votre Majesté.

« J'exécuterai fidèlement le traité passé avec le comte de Fuentes, et j'ai l'honneur de mettre aux pieds de Votre Majesté l'hommage de son plus humble sujet.

« BIEN. »

Laffin suivait des yeux avec une joie cruelle la main du maréchal à mesure qu'elle traçait ces paroles impies.

Quand le maréchal eut fini, don Gusman s'empara de l'écharpe.

Et versant le contenu du hanap dans une aiguière, il le remplit dedans.

Soudain les caractères disparurent, et l'écharpe redevenant aussi blanche que lorsque don Gusman l'avait ôtée de son cou.

— Vous pouvez être certain, monseigneur, dit-il, qu'elle arrivera aux mains du roi d'Espagne sans que personne ait soupçonné ce qu'elle contient.

Et il nous l'écharpe à son corps, remit le menqua sur son visage et fit un pas de retraite.

Biron avait été pris d'une sorte de torpeur physique et morale.

Il eût voulu retenir don Gusman qu'il n'en aurait pas eu la force.

Mais don Gusman était déjà loin, et bientôt on entendit retentir dans une des cours du palais le pas d'un cheval qui s'éloignait.

— Monseigneur, dit alors Laffin, il n'y a plus à s'en dédire, et il faut obéir.

— Ah ! fit Biron comme sortant d'un rêve...

— Il faut choisir d'une couronne ou de l'échafaud du comte d'Essex ! acheva Laffin.

Biron passa la main sur son front et la ramena humide de sueur.

V

La nuit qui suivit fut, pour Biron, peuplée de fantômes.

Il dormit, tout vêtu, de ce sommeil lourd et pénible qui suit les grandes défaites ou les grandes apostasies.

Quand il s'éveilla, Laffin était près de lui, et les premiers rayons de l'aube glissaient dans le ciel.

— Monseigneur, dit Laffin, vous avez choisi : vous serez roi et vous conduirez à l'autel une infante d'Espagne. Mais qui veut la fin veut les moyens.

— Ah ! fit Biron avec un accent hébété.

— Mon avis est, poursuivit Laffin, qu'il est temps de jeter le masque et d'agir. Aujourd'hui même vous devez rassembler ceux de vos officiers qui vous sont le plus dévoués à tout événement, vous tenir prêt à la résistance.

Biron se leva. Il fit sa toilette comme pour un jour de combat.

On ne l'avait pas encore vu dans les rues de Dijon, et il voulait se montrer à ce peuple enthousiaste qui le saluait de ses bravos.

— Allons voir votre peuple, sire, lui dit Laffin.

Le maréchal se laissa entraîner.

Mais comme il allait franchir le seuil du palais, il se trouva face à face avec ce jeune gentilhomme qu'il avait envoyé à Paris quelques mois auparavant, et qu'on appelait M. de Fouronne.

M. de Fouronne lui dit :

— Monseigneur, j'ai vainement sollicité l'honneur de pénétrer jusqu'à vous cette nuit. On n'a pas voulu me laisser entrer.

— Qu'avais-tu donc de si pressé à me dire, Fouronne ? demande le maréchal.

— C'était M. le gouverneur d'Autun qui m'envoyait.

— Et que me voulait-il donc, ce brave baron de Missins ?

— Monseigneur, dit M. de Fouronne, ce n'est plus M. de Missins qui est gouverneur d'Autun.

Biron fit un pas en arrière.

— Par la mer-dieu ! dit-il, tu me la baisses belle ! Missins, mon cousin, n'est plus gouverneur d'Autun ?

— Non, monseigneur...

— Il est donc mort !

— Non, mais il a été remplacé.

Biron fut pris d'un rire nerveux :

— Et qui donc, dit-il, se permet de changer les gouverneurs dans une province de Bourgogne ?

— Le roi.

A ce mot, Biron pâlit.

— Monseigneur, reprit M. de Fouronne avec une fermeté triste, on votre absence, et tandis que vous étiez à Londres, M. de Sully, surintendant général des finances et grand maître de l'artillerie, a parcouru la province.

— Et qu'a-t-il fait ? demanda Biron, dans l'âme de qui s'éleva un ouragan de colère.

— Monseigneur, il a échangé les sous-gouverneurs, depuis ceux de Dijon jusqu'à ceux d'Auxerre, Autun, Avallon et Châlon.

— Mais c'est impossible ! s'écria Biron ivre de fureur.

— En outre, poursuivit M. de Fouronne, il a fait embarquer sur le Rhône tout le matériel d'artillerie que nous possédions.

— Pourquoi ? pourquoi ? hurla Biron.

— Pour le diriger sur Lyon, qu'on veut mettre en état de défense.

Biron jeta un grand cri.

Il se tourna vers Laffin, l'œil étincelant :

— Mais je suis donc trahi ! s'écria-t-il. Tu ne savais donc pas ?...

— Que pouvais-je savoir ? dit ingénument Laffin, n'étais-je pas avec vous, monseigneur ?

— Et les gouverneurs... qu'on e placés... sans ma permission... quels sont-ils ? s'écria Biron affolé.

— Des gens dévoués au roi, monseigneur.

— Tonnerre et sang ! s'écria Biron, qu'on m'amène un cheval !

— Que voulez-vous faire, monseigneur ? demanda Laffin.

— Ce que je veux ? Je veux aller chasser tous ces gens que je ne connais pas.

Laffin osa se pencher à son oreille :

— Monseigneur, dit-il, soyez prudent !...

Biron écumait comme une bête fauve prise au piège.

— Monseigneur, dit M. de Fouronne, nous n'avons pas cinquante boulets et deux cents livres de poudre dans les arsenaux.

— J'ai mon épée ! hurla Biron.

Il était effrayant à voir en ce moment, et la tête rejetée en arrière, l'écume à la bouche, il semblait délier l'univers.

Tout à coup il se retourna.

— Laffin ! Laffin ! dit-il, que ferais-tu à ma place ?

Mais Laffin n'eut pas le temps de répondre.

Un cavalier entra bride abattue dans la cour du palais.

Ce cavalier portait les couleurs du roi de France, et Biron reconnut Gaiac.

Gaiac sauta le maréchal, sauta lestement à terre, et lui dit :

— Monseigneur, de la part du roi.

En même temps, il lui présentait un large pli scellé aux trois fleurs de lis d'or et que retenait un fil d'aur.

Biron prit le message et en brisa le scel.

Galaor attachait sur Laffin un regard de mépris et semblait lui dire :

— Vous voulez le perdre, mais je vais tenter de le sauver, moi !

Et Biron, les cheveux hérissés, pâle, frémissant, lut le message royal :

« Mon cousin et ami, disait le roi, j'imagine que les bons conseils de ma sœur, la reine d'Angleterre, et les inspirations du voyage vous auront ouvert l'esprit et suggéré de bonnes pensées.

« Je vous attendais au Louvre, lorsque j'ai appris qu'au paravant de venir me trouver, vous étiez allé visiter votre gouvernement.

« Montez donc à cheval, monsieur mon cousin, et venez me trouver à Fontainebleau.

« Votre bon ami,

« HENRI. »

Biron, éperdu, se tourna vers Laffin pour lui demander conseil.

Mais Laffin avait disparu.

Il n'y avait là que Galaor, l'homme dont les traits étaient la vivante image du roi Henri dans sa jeunesse ; et Galaor dit à Biron :

— Monseigneur, ne perdez pas une minute. Vous avez bien des ennemis, mais vous avez aussi des amis, et j'en connais deux, moi...

— Ah ! fit Biron qui sentait la terre trembler sous ses pieds.

— L'un s'appelle Galaor, poursuivait le Gascon ; et l'autre, monseigneur, l'autre, eh ! je vous le jure, il a nom : le roi de France !...

VI

Expliquons la subite arrivée de Galaor et, pour cela, faisons un pas en arrière et pénétrons dans le cabinet du roi, trois jours auparavant.

Le roi était à Fontainebleau.

En quittant Lyon avec la jeune reine, il était bien allé à Paris, et Marie de Médicis avait même couché deux nuits au Louvre.

Mais la princesse florentine ayant fait quelques réflexions désobligeantes sur le climat de Paris et le roi commençant à regarder de travers toute cette cour d'Italiens qui prenait la capitale pour un pays conquis, il s'était hâté de venir à Fontainebleau.

Le roi paraissait fort gai et disait à qui voulait l'entendre qu'il était fort heureux.

La reine et la marquise de Verneuil s'endormaient comme deux bonnes sœurs ; Mme Marguerite, dont le divorce avait été prononcé, écrivait au roi, en l'appelant « mon père », des lettres pleines d'affection, et M. de Sully, lui-même, cet homme âpre et rébarbatif, avait fait quelque chose pour la félicité générale et la bonne humeur de tous : — il s'en était allé.

Sully s'était séparé du roi à Lyon.

— Sire, avait-il dit, Votre Majesté est toute au bonheur de sa lune de miel, la troupier serait un crime. Je supplie Votre Majesté de laisser ses pleins pouvoirs pour réorganiser

les places fortes de la frontière, changer quelques bas officiers et approvisionner les trois arsenaux.

Et il y avait un grand mois que M. de Sully était parti. Seulement il avait tenu par lettres le roi au courant de ses opérations, et le roi, en recevant ses messages, soupirait parfois et laissait glisser sur ses lèvres le nom de Biron.

Donc, un soir, après avoir couru un cerf et soupé de bon appétit, le roi s'était enfermé dans son cabinet avec M. d'Épernon, lequel était venu de son gouvernement de Normandie tout exprès pour conférer avec lui.

On entendit dans l'antichambre un pas lourd et brutal qui n'avait rien des pas d'un courtisan.

Puis il se fit parmi les pages un murmure qui ressemblait assez au désarroi que causerait un sanglier passant au milieu des paisibles animaux d'une ferme ; puis la porte s'ouvrit avant même que le roi eût répondu aux trois coups frappés, et M. de Sully, en habits fêlés, couvertes de poussière, en habit de gros drap, frippé, mal poigné, la barbe longue, se montra sur le seuil.

Le roi se leva pour aller l'embrasser :

— Ventre-saint-gris ! mon ami, lui dit-il, d'où viens-tu donc ? As-tu livré quelque combat en traversant la forêt ?

Et le roi regardait la mise négligée de son intendant des finances.

— Sire, répondit Sully, je ne suis pas un beau muguet de cour, moi, et quand les affaires du roi mon maître m'occupent, je ne songe guère à peigner mes cheveux, à lisser ma barbe et à me vêtir de soie.

Ce disant, Sully s'assit lourdement, comme un homme qui se sait nécessaire.

Puis il dit à d'Épernon :

— Monsieur le maréchal, vous n'êtes pas de trop ici, et il serait même à souhaiter que tous les bons serviteurs du roi entendissent ce que je lui vais dire.

Le roi fronça le sourcil.

— Enfin, dit-il, d'où viens-tu ?

— Sire, je viens de réorganiser la Bourgogne.

— En l'absence de Biron ?

— Certainement, sire.

Et Sully raconta ce que nous avons déjà entendu dire à M. de Fouronne, à savoir qu'il avait fait enlever le matériel d'artillerie, changé les gouverneurs, remplacé les officiers un peu partout et jeté des gens fidèles au roi dans toutes les places où il n'y avait que des gens fidèles au maréchal.

— Tu appelles cela une réorganisation ? fit le roi.

— Deme !

— C'est une désorganisation, veux-tu dire ?

— Il est certain, répondit subitement Sully, que maintenant le maréchal ne pourra pas tenir huit jours contre l'armée de Votre Majesté.

— Que veux-tu dire ? fit le roi en tressaillant.

— La vérité, sire.

— Ah ! tu m'as déjà dit cela. Le maréchal me trahit.

— Ce n'est plus un mystère pour personne.

— Il avait passé un traité secret avec le duc de Savoie, je sais cela. Mais l'a-t-il tenu ? Ne s'est-il pas battu bravement ?

Sully ne dit mot.

— Et à Montmeillan, où il devait me faire tuer...

Sully haussa les épaules.

— Il n'est pas moins vrai, sire, dit-il, que si Votre Majesté avait voulu entrer en Bourgogne, il y a un mois, elle aurait été reçue à coups de canen.

— Ecoute, dit le roi, il y a du vrai dans ce que tu dis, Sully, mon ami.

— Ah ! Votre Majesté en convient.

— Mais Biron s'est amendé depuis ce temps-là.

Un sourire d'incertitude vint aux lèvres de Sully.

— Vraiment, sire ? dit-il.

— D'ailleurs la paix est faite avec mon cousin le duc de Savoie.

— Oui, dit Sully, mais la guerre est sur le point d'éclater avec le roi d'Espagne.

Le roi se mordit les lèvres.

— Et Sa Majesté catholique, poursuivait Sully, ne dédaignera pas l'épée de M. de Biron.

— Biron la lui refusera.

— Qui sait ?

— Ecoute dit le roi gravement, je crois, mon pauvre Sully, que tu as de la laine contre le maréchal.

— Comme pour tous les ennemis de Votre Majesté.

— Biron n'est pas mon ennemi.

Le même sourire dédaigneux revint aux lèvres de Sully.

— Sire, dit-il, le maréchal était pauvre, il est riche ; Votre Majesté l'a surchargé de toutes les dignités dont on puisse accabler un homme.

— Alors, il est content ?

— Non, il désire deux choses encore.

— Ah !

— Il veut une couronne.

Le roi haussa les épaules.

— Et puis ? fit-il.

— Et il veut une fille de souverain pour femme.

Le roi se mit à rire.

— En tous cas, dit-il, ce n'est pas le duc de Savoie qui lui donnera la sienne.

— Biron n'en voudrait plus, sire.

— Peste !

— Il vise plus haut.

— En vérité !

— Et une infante d'Espagne comblerait ses vœux.

A ces mots prononcés froidement par Sully, le roi fit un soubresaut.

— Sully, dit-il, Sully ! prends garde !

— A quoi, sire ?

— Quand on avance de pareilles accusations, il faut les prouver !

— Ainsi suis-je prêt, sire.

L'accent de Sully était si convaincu que le roi frissonna et jeta un regard éperdu à M. d'Épernon.

VII

Il y eut un moment de silence parmi les trois personnages.

Sully était prêt à formuler son accusation ; mais on eût dit que le roi hésitait à l'entendre.

— Pardon, sire, dit enfin le grand maître de l'artillerie, la preuve de ce que j'avance viendra toujours assez tôt, et si Votre Majesté ne veut pas m'entendre aujourd'hui...

— Au contraire, dit le roi, qui parut faire un suprême effort de volonté, parle.

— Eh bien, sire, le maréchal a fait un traité.

— Avec le roi d'Espagne ?

— Non, mais avec le comte de Fuentes, son ambassadeur, ce qui est la même chose.

— Et que dit ce traité ? demanda le roi, qui avait repris un calme effrayant.

— Il contient trois articles.

— Voyons ?

— Par le premier, le maréchal se déclare indépendant dans son gouvernement.

— Bon !

— Par le second, il s'engage à fusionner ses troupes avec les troupes espagnoles pour aller faire le siège de Paris et renverser Votre Majesté.

— Fort bien.

— Par le troisième, il reçoit, en échange de ses bons et loyaux services, l'investiture du royaume de Bourgogne, une partie de la Lorraine et de la Franche-Comté et la main d'une infante d'Espagne.

— Voilà, dit froidement le roi, un traité que ja voudrais bien voir.

— En voici une copie, sire.

Et Sully, avec un sang-froid féroce, ouvrit son portefeuille et tira de son sein un parchemin qu'il mit sous les yeux du roi.

— Bon ! dit Henri, toujours calme, comment cette pièce est-elle en tes mains ?

— On me l'a fait tenir à Dijon. Un jeune homme que je ne connais pas et qui, du reste, était masqué, s'est jeté au-devant de mon cheval, comme j'entraais dans la ville, et me l'a remise sous pli ; puis il s'est perdu dans la foule. D'abord j'ai cru à un placot, et j'ai attendu, pour l'ouvrir, que je fusse descendu en mon hôtellerie.

— Cette pièce doit être fautive, dit le roi.

— Sire, répondit Sully, je ne me ferai pas plus méchant que je ne suis, et j'avouerai à Votre Majesté que je l'ai cru comme elle.

— Tu vois bien.

— Mais j'ai eu le soir même la preuve que M. le comte de Fuentes avait passé huit jours incognito à Dijon. Si le traité n'existe pas, qu'y venait-il faire ?

Le roi regardait le parchemin.

Tout à coup son visage s'éclaira :

— Sully, dit-il, as-tu remarqué la date ?

— Oui, sire.

— Elle est antérieure au voyage que Biron a fait à Lyon.

— Cela est vrai, sire.

— Eh bien ! Biron s'est repenti depuis.

— Je voudrais le croire.

— Ce traité, il ne le tiendra pas.

Sully haussa les épaules.

— Ecoute-moi à ton tour, dit le roi en clignant les yeux. Sais-tu pourquoi j'ai envoyé Biron à Londres ?

— Non, sire.

— Pour le faire profiter des bons conseils de ma sœur et amie la reine Elisabeth.

— En vérité !

— Et la reine lui a donné un conseil qui en vaut bien un autre.

— Ah !

— Elle l'a fait assister au supplice du comte d'Essex, ce favori qui l'avait trahi.

— Je sais cela, sire.

Le roi eut un geste de surprise.

— Ce diable d'homme, fit-il en regardant d'Épernon, il sait tout !

Sully ne sourcilla pas.

— Et comment le sais-tu ?



SULLY.

— Sire, dit Sully, que Votre Majesté me daigne apprendre ce qu'elle sait elle-même, et je parlerai ensuite.

— Oh ! volontiers, dit le roi avec bonhomie.

Puis, caressant de la main sa barbe pointue, il reprit :

— Ce n'est pas un ambassadeur que j'ai envoyé à Londres, c'est deux.

— Comment cela, sire ?

— Le premier, c'était Biron. Mais l'autre, qui a fait le voyage incognito, ne s'est reposé ni jour ni nuit.

— Et il est arrivé avant le maréchal ?

— Justement, il l'a devancé de vingt-quatre heures et il a remis à la reine une lettre confidentielle dans laquelle je lui ouvrais mon cœur.

— Voyez-vous ça ? fit Sully avec ironie.

— Mon deuxième ambassadeur, caché dans une maison du voisinage de celle où la reine, prévenue, avait voulu qu'on logeât le maréchal, ne l'a donc pas perdu de vue. Un des gentilshommes de ma sœur Elisabeth l'a forcé à voir passer le condamné.

— Vraiment !

— Il a vu tomber la tête du comte d'Essex.

— Et il a été épouvanté ?

— Si épouvanté, qu'il voulait repartir sur-le-champ. Mais euh, il a été reçu par la reine, et voici la lettre qu'elle m'a écrite.

Sur ces mots, le roi ouvrit le tiroir d'une table sur laquelle il avait le coude appuyé et il mit sous les yeux de Sully une lettre d'Elisabeth, la farouche reine vierge.

— Alors, sire, dit Sully, votre deuxième messager est revenu sur-le-champ ?

— En même temps que Biron, dont l'épouvante était sans limites.

— Et Biron l'a vu ?

— Non, pendant toute la traversée de Douvres à Calais, il s'est tenu caché dans l'eutre-pont.

— Et... arrivé à Calais ?

— A Calais, il ne s'est plus occupé du maréchal, qui sera allé passer la nuit chez le gouverneur.

— Vous croyez, sire ?

— Dame ! la preuve en est que mon messager est arrivé ce matin ici. Si le maréchal ne s'était pas arrêté, il serait ici pareillement.

— Sire, dit Sully, je voudrais bien voir ce messager.

— C'est facile, dit le roi.

Et il frappa sur un timbre.
Un page souleva une portière.
— Qu'en aille me chercher Gahor, dit le roi.
Et, deux minutes après, Gahor entra.

VIII

Gahor, en voyant Sully, n'eut aucune peine à deviner ce qui s'était passé.

Evidemment Sully arrivait avec des accusations formidables contre le maréchal.

— Gahor, mon ami, dit le roi, conte-nous donc un peu ton voyage à Londres.

Le Gascon ne se fit point prier.

Avec sa verve méridionale, avec son imagination pittoresque, il retraça cette épouvante de l'iron. dont il avait été l'invisible témoin, tant à Londres que sur le navire qui le ramenait en France.

— Alors, dit le roi, quand il eut terminé, tu la crois guérie de la pensée de me vouloir trahir ?

— Je le jurerais, sire.

— Monsieur Gahor, dit Sully, vous êtes jeune et je suis vieux, souffrez que je vous donne un conseil.

— Parlez, monsieur.

— Ne faites jamais un serment sans être sûr de le pouvoir tenir, dit froidement Sully.

— Ah ! fit Gahor.

— Et maintenant, reprit Sully, laissez-moi donc vous faire une question.

— J'écoute, monsieur.

— Quand vous êtes arrivé à Calais, qu'avez-vous fait ?

— Monsieur, répondit Gahor, j'avais ordre du roi de ne faire que les deux chemins.

— Bon !

— J'avais, en m'embarquant, laissé mon écuyer à Calais et je lui avais enjoint de se tenir sur la plage, avec mon cheval tout sellé, aussitôt qu'il verrait un navire en mer.

— Fort bien.

— Ce qui fait qu'en débarquant, j'ai sauté en selle et j'ai piqué des deux sur la route de Paris.

— Sans plus vous occuper du maréchal ?

— Aueunement.

Ce sourire cruel de satisfaction dédaigneuse qui était familier à Sully reparut encore sur ses lèvres.

— Merci de vos renseignements, monsieur Gahor, dit-il. Gahor s'inclina et fit un pas vers la porte.

Le roi était si préoccupé qu'il ne songea pas à le retenir. Gahor sorti, Sully regarda le roi.

— Ainsi donc, sire, dit-il, l'opinion de Votre Majesté est que le maréchal s'en est allé souper et coucher chez le gouverneur ?

— Oui, dit le roi.

— Votre Majesté se trompe.

— Hein ! fit Henri, qui tressaillit de nouveau.

— Votre Majesté m'excusera, dit Sully, mais je saurai lui rappeler qu'elle m'a comblé d'honneurs, de charges et de dignités, et que si elle m'a fait surintendant de ses finances, grand maître de son artillerie, elle m'a également chargé de la police du royaume.

— Où veux-tu en venir ?

— A ceci que, moi aussi, j'ai envoyé un message à Londres.

— Ah

— Lequel n'a pas quitté le maréchal plus que son ombre.

— Eh bien ?

— Le maréchal, revenu à Calais, ne s'est point arrêté chez le gouverneur.

— Bon !

— Il a fait comme messire Gahor, il est monté précipitamment à cheval et il est parti à franc étrier.

— Où est-il allé ?

— Mon message, qui avait, durant le voyage, emprunté divers déguisements, était précisément devenu le garçon d'écurie qui lui a tenu l'étrier quand il sautait en selle.

— Ah ! ah !

— Et si l'on entendu dire en potois béarnais à M. de Laffin, son écuyer : « A Dijon ! maintenant... » et je ne sentirai pas cette solide arête des épaules que lorsque j'en aurai franchi les portes. »

— Il s'est dit cela ? dit le roi polissant.

— Oui, sire.

— Alors il ne viendra pas lui ?

— Il compte y venir, sire.

— Mais quand ?

— Quand il aura quarante mille soldats pour l'escorter et venir faire le siège de Paris, sire.

— Ventre-saint-gris ! s'écria le roi, dont l'œil terne et sans rayons jusque-là, étincela comme un jour de bataille, je te jure qu'il y viendra seul, mon ami, ou c'est moi qui l'irai chercher !

Et le roi, frappant de nouveau sur le timbre, appela :

— Gahor ! Gahor !

— Sire, me voilà, dit le Gascon.

— Tu es las, dit le roi.

— Jamais pour le service de Votre Majesté, sire.

— A cheval, alors !

— Oui, sire, à l'instant.

— Tu vas galoper jusqu'à Dijon.

— Oui, sire.

— Et murt ou vivant, tu m'emmèneras le maréchal.

Mais Gahor ne bougea.

— Sire, dit-il, Votre Majesté m'a fait une promesse la veille du siège de Montméilan.

— Et je suis prêt à la tenir encore, dit le roi d'une voix émue. — Je t'ai promis de pardonner, mais à une condition.

— Laquelle, sire ?

— A la condition que les deux genoux en terre l'iron me confesserait sa faute.

— Et si le fait, sire ?

— Je tiendrai ma parole.

Gahor fit un pas vers la porte.

D'un geste, le roi le retint :

— Ecoute encore, dit-il.

Gahor attendit.

— Tu vas à ton tour me donner ta parole de ne pas dire au maréchal que je suis teut.

— Mais, sire...

— Ou j'enverrai un autre message à Dijon.

— Soit, dit Gahor. Je vous le jure, sire.

Et il sortit.

Dans l'escalier, le Gascon avait murmuré :

— Je ne dirai rien, moi, mais il me vient une bien belle idée... et je crois avoir trouvé un adversaire à ce scélérat de Laffin !

Et Gahor gagna les écuries, se fit seller un cheval et partit au galop pour Dijon.

IX

Trois jours après, Galsor était à Dijon.

Peut-être bien qu'en calculant l'heure de son départ de Fontainebleau et celle de son arrivée à Dijon, on eût trouvé qu'il n'avait pas fait grande diligence; mais Galsor s'était arrêté quelques heures en route.

Où ?

C'était son secret, et ce secret, il le garda.

Biron, pâle, la sueur au front, cherchait des yeux Laffin et ne le trouvait pas.

Laffin avait disparu.

On le chercha dans le palais, on le demanda à tous les échos de la ville de Dijon.

Ce fut inutilement. Nul part on ne trouva Laffin.

Chose bizarre ! le maréchal éprouva comme un soulagement de cette disparition subite.

Une voix secrète lui disait que cette absence de Laffin était peut-être un bonheur pour lui.

Dans tous les cas, elle rendit plus facile la mission de Galsor.

Après une courte hésitation, Biron consentit à le suivre.

— Venez, monseigneur, disait Galsor, venez, vous n'avez pas de meilleur ami que le roi.

Et Biron monta à cheval et il ne voulut se faire accompagner d'aucun de ses gentilshommes.

Galsor avait engagé sa parole au roi qu'il ne dirait rien à Biron, et Galsor n'avait garde d'y manquer.

Il chevaucha longtemps silencieux aux côtés du maréchal qui, lui aussi, était absorbé dans ses pensées.

Le soir, ils firent halte dans une hôtellerie au bord du chemin.

Alors Biron, jusque-là silencieux, retrouva sa langue à table.

— Mais enfin, dit-il tout à coup, que me veut le roi ?

— Monseigneur, répondit Galsor, le roi veut vous voir.

— Mais pourquoi ?

— Ne vous a-t-il pas envoyé à Londres ?

— Ah ! dit Biron avec un accent de défiance, c'est à ma perte que tu me mènes, Galsor.

— Monseigneur, répondit le Gascon, regardez-moi. Je n'ai jamais menti et vous pouvez prendre ce que je dis pour paroles d'honnête homme.

— Parle donc, alors.

— Monseigneur, reprit Galsor, le roi veut que vous lui parliez nettement et que vous lui disiez la vérité sur de certaines choses que vous seul savez.

— Mais ? fit Biron.

— Et je vous jure, acheva Galsor, que si vous faites ce que je vous dis, monseigneur, jamais vous n'aurez été le plus grand ami du roi.

— Ah ! fit Biron.

Et il retomba dans son mutisme.

Le lendemain, comme le soir approchait et qu'ils avaient depuis longtemps dépassé la petite ville d'Avallon, Biron tressaillit tout à coup et arrêta son cheval tout net, en haut d'une colline.

La Cure roulait son flot pur et tranquille dans la plaine, l'air était doux, le soleil couchant éclairait encore la cime des coteaux et envoyait un reflet de brasse ardente aux vitreaux d'un vieux manoir assis au flanc d'une colline.

C'était le petit castel d'Arcy-sur-Cure.

Le cœur de Biron se prit à battre et un nom effleura ses lèvres :

— Madeleine !

— Ah ! fit-il, c'était là peut-être que le bonheur m'attendait.

— Et qui vous attend encore monseigneur, dit Galsor qui avait entendu ces paroles du maréchal.

Biron passa la main sur son front.

— Non, reprit-il, Madeleine est morte.

— Madeleine est vivante, monseigneur.

— Elle est morte, puisqu'elle est folle.

— Vous vous trompez, monseigneur; il y a longtemps que Madeleine a retrouvé la raison; longtemps qu'elle verse des larmes à la pensée que vous avez pu la soupçonner... longtemps qu'elle passe les heures de la nuit et du jour à la fenêtre et se dit : « Mon Dieu ! s'il pouvait revenir !... Ah ! comme je lui dirais que ce n'est pas moi qui ai été folle, mais lui ! lui dont on a égaré la raison, surpris la crédulité, lui qui m'a calomniée ? lui qui m'a méconnu le cœur du roi. »

Galsor avait mis, en prononçant ces paroles, toute son âme dans sa voix.

Et tout à coup, il vit quelques larmes briller dans les yeux du maréchal.

— Ah ! monseigneur, s'écria-t-il, venez là-bas... venez voir Madeleine qui vous aime toujours... venez, et elle vous dira, la noble et chaste enfant, combien d'affreux scélérats vous ont trompé !... Venez, monseigneur, venez...

Biron était vaincu.

— Soit, dit-il, allons voir Madeleine !

Et il mit son cheval au galop.

Une heure après, Biron entra bride abattue dans la cour du petit castel et Madeleine, folle du jule, accourait à sa rencontre.

— Il est sauvé ! pensait Galsor.

Et le maréchal avait pris Madeleine dans ses bras, et Madeleine lui disait :

— Monseigneur, on a dû vous dire la vérité. C'est ce misérable Laffin qui a fait tout le mal. C'est Mme Henriette, la jalouse maîtresse du roi, qui m'a fait préparer un bouquet dont les émanations perdues m'ont un moment enlevé la raison. Mais la raison revenue, monseigneur, je me suis souvenue...

« Oh ! jo me suis souvenue de tout, et je vous jure sur les cendres de mon père, mort, que le roi ne vous a jamais outragés ! »

Et Madeleine pleurait et riait, en parlant ainsi, et Biron sentait un poids immense qui l'oppressait s'en aller peu à peu...

Et Galsor, immobile dans un coin et l'œil baissé, Galsor murmurait :

— M. de Laffin a eu raison de s'en aller et de faire le mort, car jo lui eusse passé mon épée au travers du corps.

Et quant à M. de Sully, j'en suis bien fâché pour lui, mais le roi pardonnera à son bon sens le maréchal et la tête du plus vaillant homme de guerre de ce temps, ne tombera pas sous la hache du bourreau !

— Oh ! murmura Biron, il me semble que j'ai fait un mauvais rêve... mais voici le réveil, enfin !

X

La nuit était sereine et pleine de ces magnétiques effluves que juin apporte sur la terre empreinte de mille senteurs.

Les étoiles brillaient au ciel, l'odeur des foins fraîchement coupés montait de la plaine sur l'aile tiède du vent, la ri-

vière coulait en bas : ceinture de moire et d'argent sur une robe verte, et la lune inondait de ses rayons ce tranquille et doux paysage qu'on nomme la vallée de la Cure.

Et Biron était sur la terrasse du manoir, ses mains pressaient les mains de Madeleine, qui lui disait :

— Ah ! monsieur le maréchal, ah ! mon bien-aimé Charles de Biron, m'écoutez-vous bien jusqu'au bout, si je vous parle de choses sérieuses, et si moi, pauvre et naïve fille des champs, je me mêle de politique ?

Biron tressaillit :

— Hé ! que me voulez-vous donc dire, ma mie ? fit-il.

— Monseigneur, reprit Madeleine, il y a de par le monde bien des gens qui vous admirent et qui vous aiment...

— Chère Madeleine !

— Mais il y a des méchants et des jaloux aussi. Des jaloux qui envient votre consuelement, vos charges et vos dignités ; des méchants qui vous souhaitent la mort.

— Enfants ! murmura Biron, pourquoi parler ainsi ?

Mais Madeleine poursuivit :

— Vos amis ne sont venus voir et ils m'ont chargée de vous donner un bon conseil.

— A moi ? dit Biron plissant.

— A vous, monseigneur. Et si vous le faites, vous confondrez vos ennemis, et le roi ne cessera pas d'être votre ami. Un nuage passa sur le front de Biron ; mais il se tut.

Et alors, avec une délicatesse infinie, la jeune fille lâissa comprendre au maréchal qu'il avait eu des torts envers le roi ; la conduite la plus noble qu'il eût à tenir, le plus sûr moyen de les faire oublier, c'était de les confesser simplement à son vieux compagnon d'armes.

Elle ne prononça point le mot de trahison ; elle ne parla ni du duc de Savoie, ni du roi d'Espagne, mais Biron comprit qu'elle devinait ce qu'elle ne savait pas.

Et ce langage de jeune fille parlant au nom de l'honneur, de la probité héroïque, empruntant à l'amour la plus chaste éloquence, remua si profondément l'âme du maréchal que tout à coup il s'écria :

— J'étais aux mains de l'enfer, mais tu es l'ange que Dieu m'envoie pour me sauver.

Et Biron promit à Madeleine de se jeter aux pieds du roi, d'implorer son pardon et, quand il l'aurait obtenu, ce dont il ne doutait plus maintenant, de revenir dans le manoir d'Arcy, suivi de ses pages et de ses gentilshommes, et de la faire maréchale.

Les premières heures de l'aube tremblaient dans le ciel quand Biron mit le pied à l'étrier.

— A cheval, mon ami Galsor, disait-il, à cheval !

— Je suis prêt, monseigneur, répondit le Gascon.

Et le maréchal, après de tendres embrassements, se sépara de celle qu'il regardait de nouveau comme sa fiancée et quelques minutes après, il galopait sur la route d'Auxerre.

— Ventre-saint-gris ! comme dit le roi, murmurait Galsor, je donnerais bien une fameuse pinte de mon sang pour arriver à Fontainebleau dans une heure, ce qui est, hélas ! impossible ! Si le maréchal reste en ces dispositions, M. de Sully en sera pour sa courte honte.

Ils arrivèrent à Auxerre.

Là, comme partout, M. de Sully avait changé le gouverneur.

Cependant, Biron s'en alla descendre au palais du gouvernement.

Il trouva un gentilhomme courtois, qui le reçut avec de grands honneurs et qui même lui offrit une escorte de cent gentilshommes.

Mais Biron la refusa.

La vue de ce nouveau gouverneur avait ramené un nuage sur le front de Biron ; mais Galsor lui dit :

— Monseigneur, c'est un mauvais tour de M. de Sully ; mais, quand vous aurez fait votre paix avec le roi, vous vous arrangerez !

Biron ne s'arrêta que quelques heures à Auxerre et il repartit après les brûlantes heures du jour.

A Joigny, il commença à devenir rêveur.

Bien qu'il voyageât incognito, tout le monde reconnaissait Biron, et il en prenait de l'humeur.

A un certain moment, il dit à Galsor :

— Jamais, moi, un maréchal de France, je n'ai voyagé en si piteux équipage.

Et Galsor lui répondit :

— Monseigneur, souvenez-vous à Mlle d'Arcy, et acceptez ce petit sacrifice d'amour-propre pour l'amour d'elle.

Il n'était pas encore nuit quand ils traversèrent Joigny.

— Bah ! dit Galsor, demain nous serons à Fontainebleau. Monseigneur, poussons un peu plus loin.

En parlant ainsi, Galsor allait au-devant des désirs de Biron, qui ne voulait pas se remettre en colère à la vue d'un gouverneur nommé par M. de Sully.

Ils continuèrent donc à chevaucher et passèrent en selle une partie de la soirée.

Vers six heures, ils entrèrent dans une forêt.

— Quel est le premier pays que nous allons trouver ? demanda le maréchal.

— Pont-sur-Yonne, monseigneur, de l'autre côté de ce bois.

— Ah ! oui, une petite place forte, la dernière de mon gouvernement.

— Oui, monseigneur.

— Alors, nous sommes encore sur mes terres ?

— Oui, monseigneur.

— Eh bien ! dit Biron, je n'y veux point coucher.

— Et pourquoi cela, monseigneur ?

— Mais, parce que je ne me veux plus mettre en colère, et que je veux tenir mes bonnes résolutions.

Comme il disait cela, une lueur rougeâtre brilla à travers les arbres de la forêt, et bientôt nos deux voyageurs aperçurent au bord du chemin une misérable auberge dont la porte était surmontée par le traditionnel buisson de houx.

— Ami Galsor, dit Biron, nous allons souper et dormir quelques heures ici.

— Comme vous voudrez, monseigneur, répondit Galsor avec joie.

Et ils firent un dernier temps de galop et ne s'arrêtèrent qu'à la porte de l'auberge.

— Ce sera la dernière nuit que je passerai dans mon gouvernement, dit Biron avec un sourire triste.

— Ah ! monseigneur, répondit Galsor, vous y reviendrez, soyez-en sûr, et plus puissant que jamais !

Biron mit pied à terre, et, une fois encore, le nom de Madeleine voltigea sur ses lèvres.

X

C'était une misérable auberge entre les plus misérables, que celle où très-lux et très-puissant seigneur le maréchal Charles de Contant, duc de Biron, daignait s'arrêter pour passer la nuit.

Cependant l'hôte, qui était un petit homme aux cheveux



Le maréchal voulait se lever. (Page 114.)

grisonnants, et sa femme, une grosse commère réjouie, accoururent avec empressement, et le premier s'écria :

— Allons-nous donc faire fortune, enfin, nous qui tirons le diable par la queue depuis si longtemps.

Biron et Galaor se prirent à rire, et, tandis que le bonhomme s'empara des chevaux pour les conduire à l'écurie, la femme crut devoir leur donner l'explication des paroles qu'ils venaient d'entendre.

— C'est qu'il faut vous dire, fit-elle, que, depuis vingt ans que nous sommes ici, nous n'avions jamais hébergé que des bûcherons et des vachers ; mais voici que depuis quinze jours le gouverneur du Pont-sur-Yenne s'est mis dans la tête de faire fermer les portes de la ville à huit heures du soir, ce qui fait qu'il nous vient des seigneurs et des gens du haut parage comme vous, mes beaux aïeux.

— Ah ! vraiment ? dit Biron.

— Tenez, poursuivit la bonne femme, qui était quelque peu loquace, pas plus tard qu'hier, il est venu deux seigneurs, un jeune et un vieux, qui ont soupé ici et qui avaient avec eux du vin et des viandes comme nous n'en avons jamais eues ; et même que ça se trouve bien, car ils en ont laissé plus de la moitié, et je vais pouvoir vous donner à souper convenablement.

Et tout en jasant, la commère allait et venait, dressait la

table ; et Biron, un moment distrait de ses pensées bédouilles, vit apparaître la moitié d'une bure à la pistache, un reste de pâté de venaison et deux flacons de vieux vin.

— Nous n'eussions pas mieux soupé chez le roi, dit en riant Galaor.

Et il se mit à table.

Biron avait faim et soif.

Galaor retrouva sa plus belle humeur du pays de Gascogne ; et, une heure après leur arrivée, bercés par le bavardage de leurs hôtes, le maréchal et son compagnon de voyage entraient insensiblement dans cet état de béatitude qui accompagne une bonne digestion.

— Ce petit vin ressemble aux piquettes de mon pays, dit Galaor ; il n'a l'air de rien, se laisse boire comme de l'eau et casse la tête.

— Et il tient chaud à l'estomac, dit Biron qui commençait à bâiller.

Il n'y avait qu'un lit dans l'hôtellerie.

— Pour vous, messeigneur, dit Galaor, je dormirai fort bien sur cet escabeau.

Biron avait tant chevauché depuis trois mois, il avait tant tourmenté son corps et son âme, qu'il eut à peine le temps de se jeter tout vêtu sur le lit, ferma aussitôt les yeux et s'endormit d'un profond sommeil.

Galaor dormait déjà...

Les hûtes grimpèrent au long d'une échelle et s'ablèrent coucher dans le grenier.

Une demi-heure après, le silence et l'obscurité régnaient dans l'antichambre.

Depuis, vers le milieu de la nuit, le maréchal ouvrit tout à coup les yeux.

L'une lanière brûlait dans le sillon où il était couché et un homme, le dos au fil, était assis devant le feu.

— Hé ! Galaor ? dit Biron, que faites-vous ?

Galaor ne répondit pas.

Le maréchal voulut se lever ; mais une torpeur étrange l'étreignait par tout le corps, en même temps que son front était recouvert comme par un nuage de fer.

— Galaor ? répéta-t-il.

L'un roulement sonore lui répondit seul.

Galaor dormait couché en travers de la porte, à l'autre extrémité de la salle.

Et n'était donc pas l'homme qui tournait le dos au maréchal.

— Qui donc est là ? répéta Biron.

Soudain l'homme se leva, se retourna et s'avança lentement vers le lit.

— Laffin ! exclama le maréchal.

Laffin, car c'était lui, avait posé un doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence.

— Monseigneur, dit-il, le roi soupçonne tout, mais il n'a aucune preuve. Si vous avouez, vous êtes perdu !...

Et la lanière s'éteignit aussitôt, et Laffin disparut.

Le maréchal se retrouva dans les ténèbres.

— Laffin ! Laffin ! répéta-t-il.

Il voulait se lever ; la torpeur qui l'étreignait le tint cloué sur son lit.

Il essaya de crier, sa langue se trouva paralysée tout à coup...

Et le maréchal s'endormit, vaincu par les fumées de l'ivresse.

Il faisait grand soleil quand Biron rouvrit les yeux.

Galaor fourbissait son épée, nettoyait ses cuirassards et égrenait la poussière de son pourpoint.

— Ah ! monseigneur, dit-il, vous avez dormi sous le chaume aussi bien qu'un roi sous les lambris dorés du Louvre.

— Et vous aussi, ami Galaor, dit le maréchal.

— Oh ! moi, monseigneur, je dors partout, à cheval, comme roulé dans mon manteau, sur la terre nue.

— Et vous avez le sommeil dur, ami Galaor.

— Moi, monseigneur ?

— Vous.

— Oh ! par exemple ! un rien me réveille. Le vol d'une mouche...

— Vous ne m'avez donc pas entendu cette nuit ?

— Non, monseigneur.

— Vous n'avez vu personne entrer ici ?

— Il aurait fallu pour cela qu'on me passât sur le corps, car j'étais couché en travers de la porte.

— C'est bizarre ! murmura Biron.

— Mais quoi donc, monseigneur ?

— L'homme est entré ici.

— Ah !

— Il m'a parlé.

— Monseigneur...

— Cet homme, je l'ai reconnu.

— Et c'était ?

— C'était...

Biron hésita.

— C'était un de mes amis que je n'ai pas vu depuis longtemps, et qui m'a donné un bon conseil.

L'hôte et sa femme, en entendant Biron, se regardaient avec un naïf étonnement.

— Monseigneur, dit Galaor, le vin que nous avons bu hier soir est excellent, mais il casse un peu la tête. Vous aurez eu le cauchemar... vous avez rêvé...

— Vous croyez ? dit Biron.

Et il ne souffla plus mot.

Un quart d'heure après, il était en selle et se disait à

petite :

— Que j'aie rêvé ou non, que j'aie vu Laffin en chair et en os ou son fantôme, le conseil est bon... Il est certain que le roi n'a la preuve de rien, et que ce serait folie que de la lui donner.

XII

Au bout de la forêt se dressaient les murs et les tours de la petite ville de Pont-sur-Yonne, la dernière place fortifiée, de ce côté-là, du gouvernement de Bourgogne.

Bannière fleurdelisée, écartelée des armes de Biron, flottait sur la plus haute tour.

— Je suis encore chez moi ici, pensait le maréchal, poursuivi par le souvenir de sa vision nocturne ; il est temps encore de rétrograder.

Galaor devina sans doute ce qui se passait dans l'âme du maréchal, car il lui dit :

— Monseigneur, songez à ce que vous avez promis à mademoiselle d'Arcy.

Et le nom de Madeleine erra une fois encore sur les lèvres de Biron.

Comme ils n'étaient plus qu'à cent pas, Biron se tourna à demi sur sa selle et dit brusquement :

— J'avais placé là un de mes amis, un homme dévoué, le sire de Belleruche. M. de Sully l'aura déplacé sans doute.

— Je ne sais pas, dit Galaor.

Mais alors retentit un bruit de clairons et de fanfares, la porte principale de la ville s'ouvrit, et le maréchal, étonné, vit une centaine d'hommes à cheval qui sortirent en tumulte et vinrent à sa rencontre.

Biron jeta un cri d'étonnement joyeux.

A la tête de ces cavaliers marchait un gentilhomme qu'il reconnut.

C'était le sire de Belleruche !

Il chevauchait le premier, à dix pas en avant, comme il conviendrait à un homme investi du commandement.

Et quand il fut auprès du maréchal, il mit pied à terre et le vint saluer.

— Belleruche ! s'écria Biron. Tu es donc encore gouverneur de Pont-sur-Yonne ?

— Oui, monseigneur.

— Sully ne t'a donc pas remplacé ?

— Ah ! dame ! il ne demandait pas mieux.

Et Belleruche eut un rire insolent qui fit tressaillir Galaor.

Ce Belleruche était un soudard de basse extraction qui devait sa fortune au maréchal et ne reconnaissait d'autre autorité que la sienne.

— Ma foi ! monseigneur, reprit-il, j'étais prévenu. Quand M. de Sully est arrivé avec une suite peu nombreuse, il a trouvé les portes fermées et les canons pointés. Il m'a sommé de lui ouvrir les portes au nom du roi.

— Et qu'as-tu répondu ?
 — Que je tenais cette place pour vous et non pour le roi.
 — Ah ! ah ! fit Biron, dont le vieil orgueil se réveilla. Et M. de Sully, qu'a-t-il dit alors ?

— Il m'a fait dire que je serai pendu.
 — Vraiment ?
 — A quoi j'ai répondu que je voulais avoir une corde neuve, mais qu'en attendant, je lui donnais le conseil de s'en aller au plus vite, car je l'allais saluer à coups de ceuluvrine.

— Et il s'en est allé ?
 — Il court encore, dit Belle Roche avec un accent de mutinerie.

Biron se disait :
 — J'ai pris peur trop vite. Avec deux cents hommes comme celui-là, je prendrais Paris d'assaut.

Et l'orgueil de Biron lui monta de nouveau à la tête comme les fumées de l'ivresse.

— Hé ! Belle Roche, dit-il, sais-tu où je vais ?
 — A Fontainebleau, monseigneur.
 — Ah ! tu le sais ?

Belle Roche se hâssa sur la pointe des pieds, approcha ses lèvres de l'oreille du maréchal et lui dit tout bas :

— Monseigneur, je vous amène une escorte. Nous vous ferons bonne conduite jusqu'à Fontainebleau et nous n'en repartirons qu'avec vous.

L'œil de Biron jeta des éclairs.
 — Surtout, dit Belle Roche, n'avouez pas...

Biron tressaillit.

— Le roi n'a pas de preuves... et puis, qui sait ? ajouta le soudard d'une voix si faible qu'en eût dit on souffler du vent dans les bois, qui sait si vous ne serez pas roi quelque jour ?

Galaor, à deux pas de distance, n'entendit pas ce que Belle Roche disait à Biron. Mais il le devina.

— Ah ! pensa-t-il en soupirant, je sais bien que tout ce que j'ai fait pour sauver M. de Biron est en pure perte ; cet homme est fou d'orgueil...

A partir de ce moment, Galaor n'essaya plus de ramener le maréchal à d'autres sentiments.

Biron avait retrouvé sa jactance et il parlait tout bas de ses mérites.

— J'ai bien le temps, disait-il, d'aller confondre mes ennemis auprès du roi, et le roi m'attendra ! je veux me montrer au populaire de ma bonne ville de Pent-sur-Yenne.

Et Biron entra dans la ville, saluant d'un geste royal les dames à leur balcon et les bourgeois entassés sur le seuil des portes.

Il voulut déjeuner chez le seul gouverneur qui lui était resté fidèle ; il but, d'un ten amoureux, à la santé du vieux Sully à qui les couleuvrines de Pent-sur-Yenne donnaient la colique, et pendant qu'il déjeunait, des gens à cheval entraient un à un dans la ville et venaient grossir cette escorte que lui avait promise Belle Roche.

Le maréchal buvait, racontait ses campagnes et prouvait à qui voulait l'entendre que si le roi était roi, c'est que lui, Biron, l'avait bien voulu.

Il vint un moment où Galaor eut pitié de cette pauvre cervelle.

Et comme le maréchal se levait de table, il l'entraîna à l'écart dans un coin de la salle et lui dit :

— Monseigneur, ces gens-là vous perdent.
 — Mais ! dit Biron.

— Je suis un homme bon, poursuivit Galaor, et au risque de perdre à jamais la faveur du roi, je vous vais donner un bon conseil.

— Ah ! ah ! ricana le maréchal.

— Il en est temps encore, monseigneur, dit tout bas Galaor, si vous ne devez pas vous amender, vous auriez tort d'aller à Fontainebleau.

— Vraiment ?

— Montez à cheval, piquez des deux vers Dijon, et galopez encore, jusqu'à ce que vous soyez hors des terres de France.

Biron haussa les épaules.

— Songez au comte d'Essex ! continua Galaor d'une voix suppliante.

— Bah ! dit Biron, ivre d'orgueil, la tête d'un homme qui a mis le béarnais sur le trône est plus solide que celle de cet imbécile !

M. Biron se tournant vers les gentilshommes :

— A cheval, messieurs, dit-il, le roi nous attend !

— Et le bourreau après le roi, pensa Galaor qui essaya furtivement un larme.

XIII

Le roi était dans son cabinet, avec M. de Sully, M. d'Épernon et la reine.

Le roi était sombre, taciturne, et ne répondait pas à la question que M. de Sully avait faite trois fois déjà et qui était celle-ci :

— Que compte faire Votre Majesté ?

Enfin le roi releva la tête et dit :

— Attendons le retour de Galaor.

La reine secoua la tête :

— Sire, dit-elle, M. Galaor reviendra seul.

— Qui sait ? fit le roi.

— Je suis de l'avis de Sa Majesté la reine, reprit Sully.

— Ah ! dit le roi.

Et il attacha un froid regard sur son ministre.

— M. de Biron ne viendra pas, répéta Sully avec conviction.

— Je suis sûr qu'il viendra, moi.

Puis, se tournant vers d'Épernon :

— Qu'en pensez-vous, maréchal ?

D'Épernon baissa la tête et ne répondit pas.

Alors le roi se leva et se mit à se promener d'un pas inégal et brusque.

Puis, s'arrêtant tout à coup :

— Rien de tout cela n'est prouvé, dit-il.

— Quelle preuve désire donc Votre Majesté ? demanda Sully d'une voix ironique.

— Oh ! je sais bien, reprit Henri de Bourbon, que pour qui ne connaît pas Biron comme moi, il est comble.

— Sire, dit la reine, Votre Majesté ne pourrait nier les pourparlers de M. de Biron avec le duc de Savoie.

— Non, dit le roi. Je sais qu'il devait le servir. Mais l'a-t-il servi ? Vous ne vous souvenez donc pas de Montreuil, Sully ?

— Parfaitement, sire.

— Eh bien ! m'a-t-il trahi à Montreuil ?

— Non.

— Vous voyez bien...

— Sire, reprit gravement Sully, si M. de Biron s'en était tenu à ses intelligences avec le duc de Savoie, je suis de l'avis de Votre Majesté.

— Eh bien ?

— Mais M. de Biron a fait un traité avec l'Espagne.
 — Voilà précisément, dit le roi, ce dont nous n'avons aucune preuve.
 — Mais, sire, j'ai mis une copie du traité sous les yeux de Votre Majesté.
 — Ce n'est qu'une copie. Où est la signature du maréchal ?
 — Sur l'original, sire.
 — Et qui vous dit que cet original existe ?
 — Oh ! sire.
 — Biron a des ennemis comme vous, d'Epemon ; comme toi, Sully ; comme nous tous. Ce papier, qu'un inconnu remit en s'esquivant, est-ce une preuve ?
 — Hélas ! dit la reine, Votre Majesté aime si fort l'homme qui a juré sa perte, qu'elle le veut innocenter quand même.
 — Eh bien ! dit le roi, qu'on me montre le nom de Biron écrit de sa main au bas d'une lettre adressée au roi d'Espagne et je croirai à sa trahison.
 En parlant ainsi, le roi regardait Sully.
 Sully ne se déconcerta point.
 — Sire, dit-il, ce matin même un homme m'est venu trouver.
 — Quel est cet homme ?
 — Attendez, sire. Cet homme a en mains de quoi faire tomber six fois la tête du maréchal.
 — Eh bien ! qu'il m'apporte les preuves !
 — Sire, il ne le fera que si Votre Majesté lui donne des garanties.
 — Il veut de l'argent ?
 — Non, sire.
 — Que veut-il alors ?
 — Ses lettres d'abolition, d'abord.
 — Et puis ?
 — Et puis il veut que Votre Majesté le prenne sous sa protection.
 — Un pareil misérable ! fit le roi avec dédain.
 — M. de Biron a des parents et des amis puissants qui tueraient cet homme s'il dévoile ses trahisons. Il veut que Votre Majesté lui donne une escorte de trente hommes.
 — Et il m'apportera la preuve que Biron m'a trahi ?
 — Oui, sire.
 — Sire, dit la reine, songez au trône de France qui est le vôtre et sur lequel le roi d'Espagne se veut asseoir.
 Le roi n'y tint plus.
 — Eh bien ! s'écria-t-il, Sully, dites à cet homme, quel qu'il soit, que je lui accorde ce qu'il demande.
 — Il aura ses lettres d'abolition ?
 — Oui.
 — Et les trente hommes d'escorte ?
 — Oui, fit le roi.
 — Alors, dit M. de Sully, je vais aller vous quêrir, sire, la preuve que M. le maréchal de Biron est un traître et qu'il conspire avec l'Espagne contre le trône de Votre Majesté.
 Et Sully sortit triomphant, tandis que le roi retombait accablé dans son fauteuil et couvrait son front de ses deux mains.

XIV

Sully sortit du cabinet du roi, mais il n'alla pas plus loin. Le premier ministre, partout où allait la cour, au Louvre, à Fontainebleau, à Rambouillet, était logé dans le palais, de façon que le roi l'eût toujours sous la main.
 Donc, Sully avait un logis au bout de la galerie de Diane, et ce fut vers ce logis qu'il se dirigea.

— Mon homme est-il toujours là ? dit-il à un de ses pages qui l'attendait dans l'antichambre.
 — Oui, monseigneur.
 Sully poussa la porte de son cabinet et entra.
 Un homme était tranquillement assis auprès d'une fenêtre et jetait un regard nonchalant sur les grands arbres du parc. C'était Laffin.
 Laffin avait enfin jeté le masque.
 Laffin ne cachait plus sa haine pour Biron au plus profond de son cœur.
 Laffin voulait se venger, et l'heure de la vengeance était venue.
 Sully le regarda avec dédain.
 Laffin supporta ce regard.
 — Monseigneur, dit-il, vous me méprisez, et c'est votre droit. Mais en livrant celui qui fut mon maître au roi de France, qui est mon maître aussi, non-seulement je me venge, mais encore j'accomplis un devoir et je sauve la monarchie.
 — C'est bien, dit sèchement Sully ; mais il ne s'agit pas de vous.
 — En effet, monseigneur.
 — Vous m'avez promis une preuve...
 — Contre des lettres d'abolition.
 — Vous les aurez. Le roi m'a donné sa parole.
 — Et contre une escorte de trente hommes.
 — Vous l'aurez aussi.
 — Alors, monseigneur, je suis prêt à vous satisfaire.
 — Mais, dit Sully, surpris, je suppose que ce n'est pas tout ce que vous demandez.
 — Si, monseigneur.
 — Par exemple ! vous ne livrez pas votre maître gratis, et c'est évidemment de l'argent qu'il vous faut. Mais je n'en ai pas parlé au roi, car je suis surintendant des finances et je sais ce que j'ai à faire. Parlez, quelles sont vos prétentions ?
 — Monseigneur, répondit froidement Laffin, Votre Seigneurie me méprise, et je n'ai rien à dire à cela. Cependant j'aurai le courage de répondre à Votre Seigneurie, dût son opinion sur moi se modifier, que je ne veux pas d'argent.
 — Que voulez-vous donc alors ?
 — Ce que je vous ai demandé.
 — Et puis ?
 — Et puis, rien.
 — Ah ! dit Sully qui, en fond, était toujours ravi de ne pas avoir d'argent à donner.
 Laffin s'inclina.
 Alors Laffin ouvrit son manteau, et Sully vit qu'il avait une écharpe blanche en sautoir.
 — La voilà, dit le misérable.
 — Quoi ! votre écharpe ?
 — Oui, monseigneur.
 Et comme Sully paraissait étonné, Laffin déroula l'écharpe, l'étendit sur une table et recommença la même expérience qui avait été faite par l'envoyé du roi d'Espagne devant le maréchal de Biron.
 Alors, à l'action du feu, l'écharpe humide laissa reparaitre une à une les lettres tracées par le roi d'Espagne d'abord, puis la réponse du maréchal.
 — Oh ! dit Sully avec une sombre joie, le roi ne niera pas la signature du maréchal, j'en suis sûr, il la connaît trop bien.
 Et, dans son empressement à prouver à son maître cette preuve éclatante de la trahison de Biron, Sully oubliait Laffin.



Monsieur de Biron, dit la reine, voulez-vous jouer à la prime avec moi ? (Page 131.)

Mais Laffin lui dit :

— Pardon, messeigneur, mais si le roi a besoin de renseignements verbaux, je les lui donnerai.

— Eh bien ! attendez-moi ici.

— Oh ! non.

— Pourquoi ? demanda le ministre.

— Parce que M. de Biron ne peut tarder à arriver incontinent, et que j'aime autant ne pas me trouver sur son passage.

— Il serait vrai ! dit Sully, le maréchal viendra ?

— Il est en chemin, messeigneur. Il doit, à cette heure, chevaucher en pleine forêt.

La joie de Sully était au comble.

Il ouvrit une porte et dit à Laffin :

— Passez par là ; vous trouverez un escalier dérobé qui descend dans le parc. Si j'ai besoin de vous, eh vous trouverai-je ?

— A l'hôtellerie de la Licorne.

— C'est bien, dit Sully. Je vous y enverrai votre escorte ce soir même.

Et, tandis que Laffin s'esquiva, Sully triomphant retourna chez le roi.

XV

Pendant l'absence de Sully, la reine avait continué l'œuvre du premier ministre.

Marie de Médicis exérait personnellement Biron, bien qu'elle l'eût à peine vu durant les fêtes de son mariage, à Lyon.

Cette antipathie prenait sa source dans la hauteur avec laquelle l'orgueilleux maréchal avait accueilli tous les Italiens qu'elle traînait après elle, et qui s'étaient installés en France comme dans un pays conquis.

Par attachement au roi, pour le bien du royaume sans doute, Sully avait juré la perte de Biron.

Mais Sully n'était pas seulement un homme de guerre et de finances, Sully était encore un diplomate habile, et il savait contracter de mystérieuses alliances.

La reine, dont il avait favorisé le mariage, était une de ces alliances.

En l'absence du ministre, elle avait insisté sur la faiblesse déplorable dont le roi faisait preuve, sur la nécessité absolue de se débarrasser d'un homme aussi dangereux que le maréchal.

Elle avait montré les dangers qui menaçaient le royaume, si on n'y mettait ordre promptement : la guerre rallumée avec la Savoie, les Flandres espagnoles donnant la main à la Franche-Comté et à la Bourgogne soulevées, le roi Philippe III passant les Pyrénées pour venir se joindre à Biron insurgé.

Le roi écoutait et ne disait mot.

Il continuait à se promener de long en large, les lèvres crispées, le teint blême.

Tout à coup il s'arrêta.

— Je vous dis, moi, madame, fit-il avec un éclat de voix, que Biron viendra.

— Ici ? fit la reine.

— Oui, ici.

— Jo n'en crois rien, sire.

— C'est un tort, madame, dit alors une voix sur le seuil.

Et Sully entra.

Il avait roulé l'écharpe blanche autour de son bras, en sorte que le roi ne pouvait deviner ce qu'il en voulait faire et ce qu'elle signifiait.

— C'est un tort, répéta-t-il, et Votre Majesté est dans l'erreur.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? demanda la reine.

— M. de Biron viendra.

— Ah ! s'écria la roi, tu le sais ?

— Oui, sire. Il sera ici dans une heure, peut-être avant.

— Je savais bien qu'il viendrait.

— Aussi, poursuivait Sully avec un cruel sourire, Votre Majesté fera bien de se renseigner avant son arrivée.

— Me renseigner sur quoi ? dit le roi.

— Mais, sire, j'apporte à Votre Majesté la preuve qu'elle a demandée.

Un usage passa sur le front du roi.

— La voilà, dit Sully.

Et il déroula l'écharpe et la plaça sur la table, prit d'un geste la reine de la tenir par un bout tandis qu'il la tendrait de l'autre.

— Qu'est-ce que cela ? fit le roi.

— Une lettre du roi d'Espagne à son bon ami le maréchal de Biron, sire.

Sully avait placé ses mains de telle manière qu'elles couvraient l'écriture et la signature de Biron, et ne laissaient voir que les lignes tracées par Philippe III.

— C'est très-ingénieux ! disait Sully, l'encre sympathique paraît et disparaît à volonté et le porteur d'un pareil message ne court aucun danger.

— Mais, s'écria le roi, cela ne prouve rien.

— Peut-être ? fit Sully.

— C'est la signature de Biron qu'il me faut ?

— La voilà, sire.

Et Sully découvrit la lettre du maréchal.

Les cheveux du roi se hérissèrent ; son front se couvrit d'une pâleur mortelle, tout son corps parut agité d'un tremblement convulsif.

— O mon Dieu ! fit-il en couvrant son visage de ses deux mains.

— Doutez-vous encore, sire ? demanda Sully avec un sourire.

Le roi ne répondit pas.

Puis, tout à coup, relevant la tête :

— Eh bien ! non, dit-il, je ne manquerai point à la parole que j'ai donnée à Galar, au serment que je me suis fait à moi-même.

« J'ai promis que si le maréchal me confessait ses fautes, je lui pardonnerais, et cela sera, ventre-saint-gris ! »

En disant cela, le roi s'était rapproché d'une des fenêtres de son cabinet qui donnait sur le parc.

Au bout de la grande avenue, on voyait s'avancer une troupe de cavaliers.

Et en tête de ces cavaliers chevauchait un homme que le roi reconnut. C'était Biron.

— Le voilà, dit le roi qui eut un moment d'espoir.

Il n'y a qu'une escorte d'honneur après lui, et non une armée, madame, cela prouve qu'il vient ici repentant, et je lui veux pardonner.

C'était bien, en effet, le maréchal qui s'avancait à la tête de l'imposante escorte qui lui avait été fournie par le gouverneur de Pont-sur-Yonne.

On eût dit que Biron s'en allait à la conquête du monde, tant il avait fière mine et grand air.

Il avait chevauché une partie de la nuit, avait couché à l'entrée de la forêt, dormi la grosse matinée comme un homme qui a la conscience en repos, et il arrivait, non point en serviteur compaite et repentant, mais en conquérant irrité qui veut châtier ses ennemis.

Galar avait renoncé, dès le départ de Pont-sur-Yonne, à ramener désormais le maréchal à de meilleurs sentiments.

Biron, tout le long du chemin, avait gossillé et plaisanté, tantôt le roitelet de Navarre, qu'il avait fait roi, tantôt ce bon Sully à qui les canons de Pont-sur-Yonne avaient donné la colique.

Galar se taisait et chevauchait triste et morose parmi les gens de l'escorte, qui étaient railleurs et insolents.

Comme le cortège entra dans les rues de Fontainebleau pour de là se rendre au château, Biron avait vu un cavalier immobile en travers de son chemin.

— Hé donc ! avait-il dit, est-ce quelque courtisan à qui le roi a commandé de me prendre mon épée ?

Et ses gentilshommes de rire comme des fous à cette saillie.

Biron fit quelques pas encore.

Alors il reconnut le cavalier.

C'était maître Rénazé, le secrétaire de Laffin.

— Ventre de biche ! s'écria le maréchal, est-ce donc toi, Rénazé ?

— Oui, monseigneur.

— Comment donc es-tu ici ?

— C'est mon maître qui m'envoie au-devant de vous, monseigneur.

— Laffin ?

— Oui, monseigneur.

— Mais où est-il donc, lui ? Pourquoi n'a-t-il quitté ?

— Voilà ce que je suis chargé de vous dire, mais à vous seul, monseigneur.

Biron avait poussé son cheval, laissant son escorte à distance respectueuse.

Alors Rénazé, sûr de n'être entendu de personne, et surtout de Galar, lui dit :

— Monseigneur, n'avez-vous point passé la nuit chez un bûcheron auprès de Pont-sur-Yonne ?

— Oui, ma foi !

— Alors vous avez vu Laffin ?

— Je n'ai donc pas rêvé !

— Non, monseigneur, c'est bien Laffin, en chair et en os, que vous avez vu.

— Et ce qu'il m'a dit?...

— Je viens de sa part vous le répéter.

— Le roi ne sait rien ?

— Le roi n'a aucune preuve. Faites bonne contenance, monseigneur, tout est sauvé.

— Mais pourquoi Laffin ne m'a-t-il pas accompagné ?

— Il a voulu sonder le terrain, monseigneur. Au lieu de vous suivre, il vous a précédé.

— Pauvre Laffin ! dit Biron, et moi qui doutais de sa fidélité.

— Vous aviez tort, monseigneur, murmura Ronzé avec un rire étrange.

Mais Biron n'y prit garde et continua sa marche triomphale.

Quand il entra dans la grande avenue du château, il aperçut le roi.

Le roi était à pied, tête nue, et il s'avancait suivi de M. de Sully, du chancelier de Bellière et de quelques autres seigneurs.

Biron ordonna à son escorte de faire halte.

Puis il mit pied à terre et marcha à la rencontre du roi.

Le roi lui tendit la main.

— Ah ! cousin, dit-il, tu as bien fait de venir.

— Vraiment, sire ?

— Sans quoi je l'allais chercher.

— Je n'aurais pas voulu que Votre Majesté se dérangeât, dit Biron avec une pointe de raillerie.

Le roi fronça le sourcil.

— Oh ! dit-il, je n'y serais pas allé seul.

— Et avec qui donc, sire ?

— Avec quarante mille hommes, dit froidement le roi.

Biron tressaillit, mais son naturel hautain reprit le dessus.

— Alors, sire, dit-il, vous eussiez, j'imagine, entrepris le siège de Dijon ?

— Peut-être...

Biron eut un rire insolent.

— Vos quarante mille hommes, en ce cas, auraient pu prendre leurs quartiers d'hiver sous les remparts, dit-il.

— Maréchal, dit sévèrement le roi, je crois que vous oubliez que je suis le roi.

— Excusez-moi, sire, répondit Biron un peu décontenancé. Alors le roi le prit par le bras.

— Viens donc par ici, cousin, dit-il, nous avons très-certainement beaucoup de choses à nous dire.

Et il l'entraîna un peu à l'écart, et les gens de sa suite se tinrent à distance respectueuse.

XVI

Biron était calme ; son fier sourire n'avait pas quitté ses lèvres et, la main sur la garde de son épée, il était si hautain qu'on eût dit que c'était lui qui était le roi.

Alors Henri lui dit :

— Eh bien, maréchal, avez-vous fait un bon voyage ?

— Excellent, sire.

— Eh ! ce n'est pas de celui de Dijon que je parle.

— Et duquel, sire ?

— De celui de Londres.

— Je venais justement pour rendre compte de ma mission à Votre Majesté.

— Pour cela rien ne presse, dit le roi, mais vous avez autre chose à me dire.

— Pas que je sache, sire.

— Voyons, cousin, dit le roi, qui reprit son accent de bon-homme habituelle, tu n'as pas de mémoire.

— Comment cela, sire ?

— Te souviens-tu de notre entretien à Lyon ?

— Oui, certes, dit le maréchal.

— Je te disais que les voyages sont de bon conseil.

— En effet, sire.

— Et que j'étais persuadé que celui que tu allais faire t'ouvrirait l'esprit et te permettrait de deviner... beaucoup de choses.

— Mais quoi donc, sire ?

Et Biron ne se dépouillait pas de son air hautain.

— Et n'ai-je pas dit qu'on me trahissait ?

— En effet, oui.

— Et que si tu devinais quel était l'homme comblé de mon amitié et de mes bienfaits qui m'avait trahi, tu ferais bien de l'aller voir.

— Ah !

— Et de lui conseiller de me venir demander son pardon, s'il voulait l'obtenir.

— Oui, sire, Votre Majesté m'a dit cela.

— Eh bien ?

Biron demeura impassible.

— Malheureusement, sire, je n'ai pas deviné.

— Qui me trahissait ?

— Non, sire, je l'ignore.

Et Biron continua à sourire.

Un nuage passait sur le front du roi, et il était un peu pâle.

— Je te croyais plus de perspicacité, Biron, dit-il.

— Sire, répondit le maréchal, je suis un soldat et non un diplomate ; si Votre Majesté a résolu de faire de moi un espion, elle a eu tort et ferait mieux de s'adresser à M. de Sully...

— Cousin !

— M. de Sully est un méchant homme et un calomniateur, acheva Biron en frappant du pied avec colère.

— Maréchal, dit sévèrement le roi, Sully est mon ami, et je vous prie de n'en point parler ainsi.

Puis, comme s'il eût voulu corriger la dureté de ces paroles :

— Allons, cousin, dit-il, viens, je gage qu'après boire tu auras l'esprit plus ouvert et me diras bien des choses.

Biron ne répondit pas.

Le roi lui prit le bras, comme s'ils eussent été les meilleurs amis du monde, et il l'entraîna vers le palais.

Les courtisans suivaient à distance.

M. d'Épernon, qui était parmi eux, murmura :

— A la place du maréchal, quand j'aurais dû, je remontrerais à cheval et m'en retournerais à Dijon.

Sully le regarda de travers, mais il ne souffla mot.

Le roi fit traverser au maréchal la grande salle du palais.

— Tiens, regarde, dit-il.

Et il lui montra sur une cheminée sa statue couronnée de lauriers.

— Ah ! ah ! fit Biron d'un ton moqueur.

— Que penserait mon cousin le roi d'Espagne, s'il me voyait ainsi ? dit le roi en riant.

— Peuh ! fit Biron que le vertige gagnait de plus en plus, il ne tremblerait pas bien fort.

Le roi pâlit.

— Maréchal, dit-il, vous êtes un vilain plaisant.

Et il lui tourna le dos.

Alors M. d'Épernon s'approcha de Biron :

— Monsieur le maréchal, dit-il, il plaît au roi que vous dînez à ma table.

— Ah ! fit Biron avec colère, le roi ne m'invite pas à dîner ?

— Le roi dîne seul avec la reine.

M. d'Épernon prit Biron par le bras :

— Venez, dit-il.

Puis tout bas :

— Vous jouez un vilain jeu.

— Si le roi ne le trouve pas à son goût, répondit insolemment Biron, il n'a qu'à ne pas faire ma partie.

Et il alla se mettre à table, plus hautain, plus orgueilleux que jamais !

XXII

A la table de M. d'Épernon étaient assis, outre le maréchal, le chancelier de Bellière et Gahor.

Gahor ne s'était point départi de son mutisme.

Il espérait encore que son silence serait un avertissement suprême pour Biron.

Mais Biron était de fort mauvaise humeur de ne point dîner à la table du roi.

Et il se mit à faire des plaisanteries sur le temps où les paysans des environs de Pau dînaient à la table du roi-let de Navarre.

Puis, comme nul ne riait, Biron s'en prit au chancelier et raila les gens du parlement.

Le chancelier était un homme calme et froid.

— Monsieur le maréchal, dit-il, le parlement est aussi nécessaire au bien du royaume qu'un homme d'épée.

— Et quel service rend donc le parlement ? demanda le maréchal d'un ton goguenard.

— Il juge les traîtres, monseigneur.

Biron haussa les épaules.

— Si le roi m'a fait venir pour me faire dîner avec ces robins, murmura-t-il, il aurait mieux fait de me laisser tranquille en mon gouvernement.

— Maréchal, dit M. d'Épernon, voulez-vous un bon conseil ?

— Voyez ?

— Retournez à Dijon.

— Non, de par Dieu ? dit le maréchal, pas avant que le roi ne m'ait fait justice de misérables calembouleurs.

Et comme le dîner tirait à sa fin, il se leva de table.

Le roi, fidèle à ses habitudes de sobriété, avait déjà terminé son repas, et il était dans la grande salle, adossé au chambranle de la cheminée qui supportait sa statue.

— Hé ! maréchal, dit-il en voyant reparaitre Biron, je gage que vous allez faire ma partie de boules.

— Comme il plaira à Votre Majesté, répondit Biron d'un ton rogue.

Le roi le prit encore par le bras.

Et comme ils descendaient au jeu de boules :

— Eh bien ! cousin, as-tu deviné ?

— Non, sire.

— Alors tu n'as rien à me dire ?

— Rien absolument, sire.

Le roi sourit, mais il n'insista pas.

La partie s'engagea.

Biron avait pour partenaire M. d'Épernon, et le roi le comte de Soissons.

Ella fut longue, bien disputée, et comme elle tirait à sa fin, le roi dit :

— Maréchal, vous jouez bien, mais vous faites mal vos parties.

— Ce qui ne m'empêche pas de les gagner, sire, répondit Biron.

Et il gagna en effet.

— Quel malheureux homme ! murmura le roi. Je veux lui pardonner et il ne veut pas !...

Ce disant, il s'éloigna.

Biron demeura à causer avec M. de Soissons, et ce ne fut que quelques instants après qu'il s'aperçut que le roi était parti.

— Où donc est Sa Majesté ? demanda-t-il.

— Le roi travaille, répondit un gentilhomme.

— Avec qui ?

— Avec M. de Sully et la reine.

— Deux jolis conseillers, par ma foi ! dit Biron.

Et piétonnant sur ses talons, il se trouva face à face avec Gahor qui lui dit :

— Monseigneur, je suis de l'avis de M. d'Épernon.

— Plait-il ?

— L'air de Fontainebleau ne vous vaut rien.

— En vérité.

— Et vous feriez bien de retourner à Dijon.

— Tarelet chante le maréchal, je me trouve en fort bon air ici.

Cependant il eut un moment d'inquiétude.

Le roi ne reparaitrait pas, et l'après-midi s'écoulait.

Vers le soir, Biron rencontra un de ses gentilshommes à lui, M. de Varennes.

— T'amuses-tu ici ? lui dit-il.

— Non, monseigneur, et si j'avais un bon conseil...

— Ah ! voilà que tu es comme les autres...

— Oui, monseigneur.

— Mais je suis donc en danger ici ?

— Oui, monseigneur.

— Vive Dieu ! s'écria Biron en frappant de sa main sur la garde de son épée, il ne sera pas dit que j'aurai cédé la place au danger ! je reste !...

L'heure du souper arriva.

— Monseigneur, dit un des gentilshommes de la chambre, le roi vous invite à souper.

— Et il a raison, répondit Biron, il y a autant d'honneur pour lui que pour moi !...

Et comme il entra dans la salle où le roi l'attendait, il surprit un regard échangé entre Sully et la reine. Ce regard voulait dire :

— Le roi tente une dernière épreuve, mais en vain.

Biron ne comprit pas ce regard.

XXIII

Biron soupa donc à la table du roi.

Henri parla de leur jeunesse aventureuse et guerrière, bons coups d'épée qu'ils avaient donnés ensemble, et de leurs nuits sous la tente, et de leurs fatigues si noblement partagées.

On aurait dit qu'il voulait forcer Biron à se souvenir.

Mais Biron était sourd et aveugle.

Après le souper le roi lui dit :

— Eh bien ! as-tu deviné ?

— Non, sire, répliqua froidement le maréchal.

Le roi sourit.

Biron chercha querelle à M. de Sully ; mais Sully lui fit faire excuse et se retrancha derrière une courtoisie parfaite.



Et il se foudra. (Page 123.)

Eh Biron lui dit :

— Tous ces gens-là ont peur de moi.

— Monsieur de Biron, lui dit la reine, voulez-vous jouer à la prime avec moi ?

— Volontiers, madame, répondit Biron.

Et il joua.

A neuf heures, le roi se leva de la table de jeu où il s'était assis.

Le roi se couchait de bonne heure.

Il s'approcha une dernière fois du maréchal et l'entraîna dans l'embrasure d'une croisée :

— Eh bien ! cousin, lui dit-il, ne devines-tu pas ?

— Il y a longtemps que j'ai deviné, sire, répondit Biron.

— Ah ! fit le roi joyeux, alors n'as-tu rien à me dire ?

— Rien, sire, répondit le maréchal brusquement. Et en vérité ! ajouta-t-il en frappant du pied, c'est trop tourmenter un homme de bien comme moi !...

Alors le roi fit un pas en arrière.

— Adieu, baron de Biron, dit-il.

— Je suis duc, riposta Biron.

Mais le roi lui avait tourné le dos et marchait vers ses appartements.

Au seuil de la grande salle il trouva Sully.

— Eh bien ! sire ! dit le ministre.

— Que la justice ait son cours ! répondit le roi d'une voix étouffée...

Et il sortit.

Alors Biron s'aperçut qu'il était seul. Les courtisans et les gentilshommes de service s'étaient éclipsés un à un.

— Mordieux ! s'écria-t-il, que veut donc dire cela, par ma foi ?

Et il marcha vers la porte.

Dans l'antichambre, il se trouva face à face avec M. de Vitry, capitaine des gardes du roi.

Vitry lui dit :

— Monseigneur, baillez-moi votre épée.

— Tu te railles de moi, mairaud ! fit le maréchal en reculant.

— Baillez-la-moi, répéta Vitry. Le roi me l'a commandé.

— Le roi ! le roi ! s'écria Biron, je veux lui parler.

— Il est trop tard, monseigneur, le roi est couché.

— Et je le veux, moi ! hurla le maréchal.

Mais Vitry fit un signe, et Biron se vit entouré de gardes.

— Mort de ma vie! s'écria-t-il, rendre mon épée, moi, mon épée qui a fait de si bons et loyaux services.

Et comme il disait cela, ivre de fureur et le sang au visage, il entendit un éclat de rire, et un homme se montra au vuil de l'antichambre.

— Laffin! exclama Biron.

— Lui, monseigneur, ricana Laffin qui jetait enlû le masque, et en n'est pas devant moi que vous parlerez de vos bons et loyaux services.

Cette fois, un voile se déchira dans l'esprit affaibli du maréchal.

— Ah! traître! dit-il, tu m'as perdu!

— Vous m'avez pris Madeleine! répondit Laffin; il me fallait votre tête en échange!

Biron jeta un cri sourd.

Puis il courba le front, détacha son épée, la tendit à M. de Vitry et murmura :

— Oh! je suis un homme perdu!...

Et il sortit, entouré par les gardes du roi qui, jusqu'à la dernière heure, lui avait voulu pardonner.

ÉPILOGUE.

I

« HENRY, par la grâce de Dieu, roy de France et de Navarre;

A nos amez et fœux conseillers les gens tenans nostre Cour de Parlement à Paris, Salut.

« Ayant esté informé des entreprises faites par le duc de Biron contre nostre personne et nostre Estat, pour oublier aux malheurs, ruines et désolations qui adviendroient à ce royaume, si telle félonie pouvoit estre mise à effect; la charité et amour que nous portons à nos sujets et obligation de laquelle Dieu nous a chargés de n'omettre chose qui soit au pouvoir d'un bon prince pour les conserver et nous opposer à tout ce qui peut troubler le repos et renouveler la face des misères dont il a plu à la Majesté Divine se servir de nous pour les délivrer;

« Avons pour la charité que devons à nostre patrie et forçant la douceur de nostre naturel, pris résolution de nous assurer de la personne dudit duc, et à cet effect ordonné qu'il soit gardé en nostre chasteau de la Bastille, où il est à présent détenu. Et d'autant que le devoir de la justice et nostre conscience nous commandent que la vérité d'un crime si énorme soit avérée et que la punition des coupables de quelque qualité et dignité que ce soit, s'en fasse, selon qu'il est porté par les loix et ordonnances du royaume;

« Nous avons renvoyé et renvoyons ledit duc, pour lui estre fait et parfait son procès criminel et extraordinaire, et par vous procédé à l'instruction et jugement d'iceluy, gardant et observant les formes qui doivent être garliées en affaires de telles et si grandes importances, et à l'endroit des personnes qui ont la qualité dudict accusé; comme aussi, nous vous donnons pouvoir et mandement de procéder, faire et parfaire le procès, contre tous ceux que trouverez coupables, consentans et adhérens à ladite conspiration, de quelque qualité et dignité qu'ils soient;

« Mandons à nostre procureur général de faire en cela toutes les poursuites et réquisitions qu'il verra estre nécessaires, et à vous d'y vacquer toutes affaires cessantes et postposées, et n'y faire faute. Car tel est nostre bon plaisir. »

Telle fut l'ordonnance que le lendemain de l'arrestation du maréchal le roi signa.

Le roman est désormais moins dramatique que l'histoire. Biron n'avait plus rien à espérer de la clémence du roi.

Transféré à la Bastille le jour même, il fut interrogé dès le lendemain par la chambre criminelle du parlement.

Son principal accusateur avait suffi.

Laffin arriva au parlement avec une escorte de trente cavaliers.

Biron lui montra le poing. Laffin se mit à rire.

Pendant l'instruction de son procès, qui dura plusieurs semaines, Biron nia son crime.

Au lieu de montrer du repentir, il se répandit en injures contre ses juges, disant qu'il repoussait leur juridiction et qu'il voulait être jugé par ses pairs.

L'interrogatoire terminé, l'instruction close, on voulut assembler les pairs, et le soin de prononcer la sentence leur fut dévolu.

Mais ses pairs se refusèrent.

— Eh bien! dit le roi, que le parlement prononce!

Enfin la sentence fut rendue.

On avait ramené Biron dans son cachot, où nul ne pénétrait, si ce n'était l'archevêque de Bourges, son confesseur.

Le lendemain, le grand chancelier, accompagné du lieutenant civil et criminel du Châtelet, du prévôt, du chevalier du guet, et enfin du sieur Voisin, greffier du parlement, se présenta à la Bastille et se fit ouvrir les portes du cachot.

Alors le greffier dit au maréchal :

— Monseigneur, mettez-vous à genoux.

— Pourquoi faire? demanda Biron avec hauteur.

— Pour entendre votre sentence.

Biron se mit à genoux. Les fatigues de l'interrogatoire, la longueur des débats, l'avaient brisé.

Alors le greffier lui lut l'arrêt qui le condamnait à avoir la tête tranchée.

Soudain Biron se releva :

— Misérable! dit-il, ose-tu parler de la place de Grève à un homme qui a rendu de si bons et loyaux services?

— Ne craignez rien, monseigneur, répondit le greffier, le roi vous fait grâce de la place de Grève. Vous serez décapité dans une des cours de la Bastille.

Biron entra en fureur.

— Le roi est un ingrat! dit-il, il me doit sa couronne!

Et il injuria le chancelier, et sa fureur devint telle qu'on fut obligé de le laisser seul.

Un homme s'était glissé dans le cachot de Biron, à la suite de tous les gens de justice.

Cet homme, c'était Galor.

Comme tout le monde s'en allait, il s'approcha de lui et lui dit :

— Monseigneur, à cette heure un ange est aux pieds du roi et lui demande votre grâce.

Un nom jaillit des lèvres du maréchal :

— Madeleine!

Et cet homme, qui tout à l'heure défiait ses juges et ses bourreaux, se mit à pleurer.

II

Galor avait dit vrai.

A l'heure même on lui lisait à Biron sa sentence de mort, une jeune fille, vêtue d'habits de deuil, était aux genoux du roi.

Le roi la releva et lui dit :

— Mon enfant, Dieu m'est témoin que j'ai voulu pardon-

ner jusqu'à la dernière heure; j'ai supplié le maréchal de me confesser son crime, et il est resté sourd à mes prières.

« Aujourd'hui je ne puis plus rien.

« Le bien de mon État, l'aveur du royaume de France, l'intérêt de mon fils, voulaient que la justice soit faite. »

On avait emporté Madeleine évanouie, et le roi s'était enfermé ce jour-là, en ne voulant voir personne et disant qu'avec Biron allait mourir tout ce qui restait à lui de sa jeunesse.

La journée s'écoula, la nuit vint, puis les premiers frissons de l'aube coururent sur les vitres du Louvre.

Le roi était toujours debout, toujours sombre, refusant toute nourriture et ne voulant recevoir ni Sully, ni la reine.

Un seul homme entraît d'heure en heure dans son cabinet.

Cet homme c'était Galaor.

Le matin, le roi lui dit :

— Est-ce fait ?

— Pas encore, sire.

Et, farouche, le roi s'approchait de la fenêtre et regardait la Seine qui roulait son flot boueux.

Galaor était sorti de nouveau.

Enfin, comme les premiers rayons du soleil étincelaient sur les toits, Galaor revint.

Il était pâle comme un spectre.

— Ah ! dit le roi, c'est fini !

Galaor fit un signe de tête, et deux larmes s'échappèrent de ses yeux.

— O ma jeunesse ! murmura le roi, la hache qui vient de tomber t'a occis du même coup...

Et il se mit à genoux et dit tout bas :

— Mon Dieu, maintenant que le roi de France a fait son devoir, souffrez que le prince Henri de Bourbon implure votre miséricorde pour le repos de l'âme de son ancien ami le duc Charles de Gontaut-Biron !...

— Le roi a fait son devoir, murmura Galaor, mais je n'ai pas fait le mien tout entier, moi...

Et il sortit.

III

Il y avait une foule immense sur la place de la Bastille. La population avide se pressait à l'enlour de la prison dans laquelle le maréchal de Biron venait de mourir.

Quiconque sortait de la Bastille était interrogé, et la foule frémissante voulait savoir comment était mort celui qui avait terni par un si grand crime une si glorieuse vie.

Parmi les curieux, un homme allait de groupe en groupe, interrogeant les uns, répondant aux autres, et manifestant une joie indécente.

Cet homme était vêtu comme un petit gentilhomme, et personne dans la foule ne le connaissait.

Tout à coup, une main s'appesantit sur son épaule.

Il se retourna et pâlit ; il était en présence de Galaor.

— Monsieur de Laffin, lui dit le Gascon, je vous donne à choisir : ou jouer des coudes et me suivre, ou me laisser dire à cette foule qui vous êtes. Dans ce cas-là, je vous jure que vous serez écharpé.

Et il le prit par le bras.

Laffin n'insista pas et se laissa entraîner.

Galaor criait :

— Place ! place !

Et la foule s'ouvrait devant lui, et ils arrivèrent ainsi jusqu'au bord de la rivière.

— Monsieur, dit alors Galaor, ne cherchez pas des yeux votre escorte : vous n'avez plus de gardes du corps. Ne cherchez pas davantage votre ami Hénazé ; je l'ai tué hier soir, comme je vais vous tuer.

Et il mit l'épée à la main.

Laffin jeta un cri de rage.

Il aimait Hénazé comme son fils.

— Tu mens ! s'écria t-il, tu mens ! Hénazé n'est point mort...

— Je suis sûr que je l'ai tué, répondit Galaor en lui portant la pointe de son épée au visage.

Laffin, forcé de se défendre, mit flamberge au vent.

— Madeleine est entrée en religion hier soir, dit Galaor. Je veux que vous soyez renseigné en parlant pour l'autre monde. Elle l'aiovait toujours.

Et il se rua sur lui avec fureur.

Laffin était une fine lame ; il se battit longtemps, avec fureur, avec désespoir.

Mais l'épée de Galaor flamboyait comme celle de l'archange vengeur, et Laffin, éprouvé, rompit tout à coup, et il se trouva les pieds dans l'eau.

— Comme le feu, l'eau purifie ! dit Galaor.

Et il se fendit.

Son épée disparut tout entière dans la poitrine de Laffin, qui jeta un cri suprême et tomba à la renverse dans la Seine...

Et la Seine emporta le cadavre.

— Ah ! murmura Galaor en remettant son épée sanglante au fourreau, si j'avais tué cet homme trois mois plus tôt, le pauvre maréchal vivrait encore !...

Et Galaor s'en retourna tristement au Louvre. *

Lui seul, peut-être, avait combien peu avait été coupable ce grand homme de guerre qu'on appelait Charles de Gontaut, baron de Biron, pair et maréchal de France, et l'un des premiers compagnons du roi Henri !...

87770

FIN DE LA SECONDE JEUNESSE DU ROI HENRI.

